

A woman with long, wavy blonde hair is seen from the back, looking out through a large, arched stone window. She is wearing a wide-brimmed, light-colored hat with a dark ribbon and a white lace dress with puffed sleeves. The scene is bathed in warm, golden light, suggesting late afternoon or early morning. In the background, through the window, a large, multi-story house with a prominent chimney and a gabled roof is visible, surrounded by greenery. The overall mood is nostalgic and romantic.

Laura Lee Guhrke

RAISON

et mariage

roman

Victoria

LAURA LEE GHURKE

Raison et mariage

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par
Catherine Berthet

Victoria

 HARLEQUIN

A propos de l'auteur

Laura Lee Guhrke a travaillé sept ans dans la publicité, est devenue un traiteur à succès, puis a dirigé une entreprise de construction avant de décider qu'il était plus amusant d'écrire des romans. Figurant régulièrement dans les listes de best-sellers du *New York Times* et de *USA Today*, Laura a publié plus d'une vingtaine de romances historiques. Ses livres ont reçu de nombreuses nominations, et elle s'est vu décerné le prix le plus prestigieux pour les auteurs de romance : un RITA Award. Elle vit dans le Nord-Ouest des Etats-Unis avec son mari (ou, comme elle l'appelle, son héros à elle), deux chats despotiques et un Golden Retriever qui fait leurs quatre volontés.

*Aux lectrices de romances,
pour votre loyauté et votre soutien continu.
Ce livre est pour vous, avec mes plus sincères remerciements.*

Prologue

Londres, 1889

Seul un événement extraordinaire pouvait pousser un gentleman à se rendre à Londres en plein mois d'août. La chaleur y était insupportable, l'air irrespirable et, la saison étant finie, on n'y trouvait nulle compagnie. Néanmoins, ayant appris que son plus vieil ami, le duc de Margrave, venait de rentrer d'un voyage en Afrique, le comte de Featherstone estima que le déplacement en valait la peine.

Jack se réjouissait même de quitter son appartement parisien pour aller retrouver Margrave et leurs trois plus proches amis dans leur club de Londres. Il ne se doutait pas que cette escapade de l'autre côté de la Manche le plongerait dans une longue enquête qui ferait chuter un brigand, mettrait sa vie sens dessus dessous, et précipiterait une superbe femme dans ses bras. S'il avait su tout cela, il se serait montré plus ponctuel.

De fait, quand il entra dans le salon qui leur était réservé au White, ses amis étaient déjà là.

— Désolé pour le retard, messieurs, déclara-t-il en refermant la porte.

Quatre hommes étaient assis autour de la table. Lord Somerton exprima l'opinion générale.

— Tu nous pardonneras si nous ne sommes pas surpris, rétorqua-t-il en lançant un coup d'œil à Jack par-dessus son épaule. Tu es toujours en retard.

Jack balaya ce reproche d'un geste insouciant. Il avait une très bonne excuse.

— Sois un peu indulgent, mon vieux, lança-t-il en donnant une tape sur l'épaule de Denys.

Il salua James, le comte d'Hayward, d'un signe de tête, en contournant la table pour se diriger vers l'invité d'honneur.

— Après tout, j'arrive de Paris. Je suis descendu du train de Douvres il y a vingt minutes.

Le duc de Margrave se leva pour l'accueillir et Jack enveloppa son vieil ami d'un bref regard. Tout bien considéré, Stuart avait l'air plutôt en forme.

— Tu as donc été déchiqueté par un lion ? l'interrogea-t-il en tendant la main. Tu ferais n'importe quoi pour nous divertir.

— Bien vu, répliqua le duc en souriant. Tu veux un verre ?

— Naturellement. Tu ne t'imagines tout de même pas que j'ai fait tout ce voyage uniquement pour te voir ?

Il prit le whisky que Stuart lui servit et s'installa dans le fauteuil libre, à côté de son ami.

— Messieurs, dit-il aux autres en hochant la tête. Maintenant que nous avons salué l'arrivée du

tueur de lions, qu'allons-nous faire ce soir ? Dîner avant tout, je présume ? Puis une partie de cartes ? Et ensuite aller traîner dans les pubs de l'East End ? A moins que nous ne trouvions les plus jolies danseuses de music-hall de la ville pour finir la nuit en beauté avec elles ?

Le marquis de Trubridge fut le premier à répondre.

— Rien de tout cela pour moi. Je suis marié et heureux, à présent.

Personne n'eut l'air surpris que Nicholas ne soit plus tenté par les tripots de l'East End et les danseuses de cabaret. Ce qu'il ajouta ensuite, en revanche, créa un certain émoi et fournit un prétexte à l'assistance pour porter un toast.

— Nous attendons l'arrivée de notre premier bébé.

Les félicitations fusèrent, et les hommes burent un verre en l'honneur de la future progéniture du marquis.

— Nick ne sera donc pas de la partie dans les bas-fonds, concéda Jack tandis que la bouteille circulait autour de la table pour une deuxième tournée de whisky. Mais les autres ?

Il se tourna vers Stuart, qui revenait tout juste de la brousse. Celui-ci était sûrement prêt à se lancer dans une nuit de débauche.

Mais, comme Nick, Stuart refusa son offre d'un signe de tête.

— Je me suis réconcilié avec mon épouse.

Un silence surpris suivit cette annonce. Stuart et Edie étaient séparés depuis des années. Depuis le jour même de leur mariage, en réalité. Jack finit par poser la question qui brûlait toutes les lèvres.

— Es-tu heureux ?

— En fait, oui. Je suis très heureux d'être rentré et d'avoir rendu ça possible !

— Dans ce cas, tout est pour le mieux, répondit Jack en levant son verre. Buvons au chasseur de retour de la brousse.

Les verres furent vidés, et tandis que la bouteille passait de main en main, Jack fit une autre tentative.

— Et que comptez-vous faire vous autres ? Les hommes mariés sont diablement ennuyeux.

Il jeta un coup d'œil à James et à Denys, avant d'ajouter :

— Ne me dites pas que vous aussi êtes tombés dans le piège conjugal ?

— Pas moi, s'empressa de protester Denys. Je suis toujours un célibataire insouciant.

— Tout comme moi, précisa James.

Jack fut ravi de pouvoir au moins compter sur certains de ses amis.

— Me voilà soulagé. Nous abandonnerons ces deux-là un peu plus tard, dit-il en désignant Stuart et Nicholas, pour aller nous amuser un peu. D'accord ?

— Vous pourrez envahir toutes les maisons closes, les tavernes et les cercles de jeu de Londres une autre fois, mais pas ce soir, déclara Stuart, mettant brutalement un terme aux rêves de divertissements de Jack. Je ne vous ai pas tous réunis ici pour que vous fassiez la fête en ville. De toute façon, Londres au mois d'août est d'un ennui mortel, vous ne raterez pas grand-chose.

— Alors, pourquoi sommes-nous là ? Mis à part le fait que nous voulons voir tes cicatrices, savoir comment tu as été attaqué par des bêtes féroces et être fascinés par tes récits de combats ?

Stuart secoua la tête.

— Ce n'est pas de cela que je veux vous parler.

— A d'autres, rétorqua Jack, incrédule. Tu tiens une occasion unique de te vanter et tu ne veux pas en profiter ? Pourquoi ? Les lions ne t'ont rien enlevé d'important, j'espère ? ajouta-t-il en faisant mine de jeter un coup d'œil sous la table.

— Jones est mort.

Cette nouvelle coupa net les plaisanteries. Jack se raidit sur son siège, horrifié.

— Ton valet est mort ? Comment ?... Les lions ?

— Oui.

— Diable, marmonna Jack, en se passant une main dans les cheveux. Désolé, Stuart.

Des murmures de sympathie s'élevèrent autour de la table, mais le duc les arrêta d'un geste de la main.

— Parlons d'autre chose, si vous voulez bien. Messieurs, bien que je sois enchanté de vous voir, je ne vous ai pas fait venir pour le simple plaisir de se réunir. Je veux discuter avec vous d'une question importante. Traitons-la avant de nous servir une nouvelle tournée, car il s'agit d'une affaire grave.

Stuart fouilla dans une mallette de cuir et en sortit une liasse de documents qu'il posa sur la table. Jack abandonna alors tout espoir de passer une soirée en goguette dans les quartiers populaires de Londres.

— Je veux détruire un homme, annonça Stuart en faisant le tour de la table du regard. Je veux l'humilier et causer sa perte. Irrémédiablement, et sans la moindre pitié.

Un silence de mort s'abattit sur le petit groupe. En règle générale, Stuart n'était pas un homme vindicatif. Mais Jack savait qu'il ne leur demanderait jamais de provoquer la chute d'un homme si ce n'était pas un acte nécessaire et justifié. Aussi n'hésita-t-il pas une seconde à donner sa réponse.

— Par Dieu, répliqua-t-il à son ami en balançant son fauteuil en arrière, c'est exactement le genre de mission qui me plaît.

Denys toussota.

— Il va sans dire que cet homme mérite certainement ce châtement. Mais pourrais-tu nous en donner la raison ?

— En résumé, oui. Mais je vous épargnerai les détails. Je vous assure que c'est une question d'honneur et de justice.

— Je suppose que les tribunaux ne peuvent pas se charger de cette affaire ? demanda Jack.

— Il est américain.

Stuart balaya de nouveau l'assemblée du regard, s'arrêtant sur Jack.

— Un snob, avec un père très riche et influent.

Jack eut la nette impression que son ami allait s'appuyer sur lui plus que sur tous les autres hommes présents. Mais cela lui importait peu. Stuart était son meilleur ami. Il était clair qu'il allait le mettre à l'épreuve, car il savait que rien ne stimulait davantage Jack qu'un nouveau défi à relever.

— Pff, soupira-t-il, pour souligner qu'il faisait peu de cas des riches Américains et du pouvoir qui était le leur.

Stuart se détendit visiblement et se pencha en avant, posant les deux mains à plat sur la table.

— Messieurs, j'aurais aimé régler cette affaire seul, mais je ne peux pas. J'ai besoin de votre aide.

Il marqua une pause, regarda tour à tour chacun de ses amis et ajouta :

— Nous sommes des gars d'Eton.

Ils savaient tous ce que cela signifiait. Il faisait allusion aux liens indestructibles d'honneur, de devoir et d'amitié qu'ils avaient forgés du temps où ils fréquentaient le prestigieux collègue.

— Inutile d'en dire davantage. Qu'attends-tu de nous ?

Le plan de Stuart était encore vague car, comme il le précisa, il attendait plus de renseignements de New York. Mais il était question d'actions et de capital risque. La cupidité du scélérat serait l'instrument de sa destruction.

— Prendre une fripouille à son propre piège, murmura Jack. Une formidable blague ! Et qui est cet homme ?

— Son nom...

Stuart marqua une pause et déglutit, comme s'il avait du mal à répondre à cette simple question.

— Son nom est Frederick Van Hausen, articula-t-il avec une répulsion évidente.

Le nom était vaguement familier, mais Jack ne parvenait pas à le situer. Nick le fit pour lui.

— Van Hausen ? N'est-ce pas ce type qui avait détruit la réputation de ta femme, avant que tu ne la rencontres ?

— Oui, répondit Stuart d'un ton sec.

— Mais...

Nick s'interrompit, perplexe. L'expression de Stuart le dissuada d'en dire plus et il ravala les questions qui se bouscuaient dans sa tête.

James n'eut pas autant de tact.

— Tu souhaites le détruire parce qu'il a voulu salir la réputation d'Edie avant que tu ne l'aies épousée ? Mais pourquoi ne réagis-tu que maintenant ?

— Ce n'est pas la raison pour laquelle je veux sa tête. Je sais qu'il a commis au moins un terrible forfait pour lequel il ne pourra jamais être condamné. Je ne peux révéler les détails de ce crime, car j'ai donné ma parole et je suis tenu par le secret. Mais il en a probablement commis d'autres. Et il se pourrait qu'il y en ait encore dans le futur si personne ne l'arrête.

— Nous risquons de découvrir par nous-mêmes les détails de ces forfaits, fit remarquer Denys.

Stuart hocha la tête, lui concédant ce point.

— En effet. Et si c'est le cas, vous comprendrez parfaitement les raisons de mon silence et apprécierez autant que moi la nécessité d'observer une totale discrétion. Mon refus de vous fournir de plus amples informations vous empêchera-t-il de m'accorder votre secours, messieurs ?

— Assurément non ! s'exclama Jack en dardant sur James un regard appuyé. Nous avons une totale confiance en toi. Quelle que soit la raison pour laquelle tu sollicites notre aide, nous ne doutons pas qu'elle soit excellente.

— Pardonne ma curiosité, enchaîna aussitôt James. Si nous découvrons la vérité de manière fortuite, tu peux être assuré de notre silence.

— Merci.

Stuart avala une gorgée de whisky et reprit :

— Van Hausen est un banquier d'affaires new-yorkais spécialisé en placements. Il est lourdement endetté. Selon certaines rumeurs, il n'aurait pas trop de scrupules à puiser dans les capitaux de ses investisseurs pour payer des dettes personnelles. Néanmoins, il a toujours réussi à rembourser à temps, évitant ainsi d'être poursuivi. Si vous montez un projet commun en vous associant à sa société, il sera certainement tenté de dépenser votre argent sans vous le dire. Dans ce cas, il aura commis un détournement et, si nous le prenons en flagrant délit, il pourrait être inculpé.

— As-tu un investissement en tête susceptible de l'intéresser ? interrogea Denys.

— Je pense à des mines d'or en Afrique, messieurs. Admettons que vous obteniez par mon entremise l'emplacement de ces mines. Ensuite, il faudrait que nous ayons une violente dispute et que celle-ci soit rendue publique. A ce moment, vous pourriez constituer une société à New York avec Van Hausen afin de vous venger de moi. Van Hausen serait tout prêt à gober ce genre de bobard.

Stuart s'interrompit, tapotant son verre du bout des doigts.

— Etant donné ce qui s'est passé avec mon épouse, je pense qu'il serait enchanté de me jouer ce mauvais tour.

— Ce plan demande du temps pour être mis en place, remarqua Nick.

— Oui. L'un de vous devra passer beaucoup de temps à New York afin de se lier avec cet homme, de devenir son ami, de gagner sa confiance. J'aurais volontiers joué ce rôle, bien entendu, mais il n'y a aucune chance que Van Hausen accepte de me faire confiance.

Son regard atterrit de nouveau sur Jack. Après des années d'amitié, ils n'avaient pas besoin de mots pour se comprendre. Les soupçons de Jack se confirmèrent, il sut immédiatement ce que son ami attendait de lui, et ce dernier n'eut pas besoin de lui poser la question.

— Cela me paraît un rôle parfaitement taillé pour un Featherstone, dit-il dans un sourire, se moquant de la réputation de gredins et de coureurs de dot des hommes de sa famille.

Bien que Stuart ait songé à lui confier ce rôle depuis le début, il tint à le mettre en garde.

— Cela ne se fera pas en un jour, Jack. Cette mission pourrait bien t'occuper pendant toute une année, voire davantage.

— Raison de plus pour que ce soit moi qui m'en charge, déclara Jack, en laissant les pieds de son fauteuil retomber sur le sol avec un bruit sec. Je suis le seul ici à ne pas avoir de famille ni de responsabilités.

— Ce ne sera pas facile. Tu vas devoir tout faire pour détruire un homme, alors que je ne peux te confier la raison pour laquelle je le désire.

Jack soutint le regard de son ami d'enfance, scrutant ces traits qu'il connaissait par cœur depuis l'âge de quatre ans.

— Je n'ai pas besoin de connaître tes raisons. Ta parole me suffit.

— Feindre de devenir son ami, gagner sa confiance, alors que tu sais pertinemment que tu veux causer sa perte... cela sera l'enfer.

— Cela ne me fait pas peur, Stuart, répondit-il en levant son verre. Le diable n'a pas peur de l'enfer.

Chapitre 1

Newport, Rhode Island, 1890

Depuis la visite du prince de Galles aux Etats-Unis en 1860, les femmes de la bonne société new-yorkaise étaient toutes amoureuses de l'aristocratie britannique. Pendant que les millionnaires américains ronchonnaient contre l'oisiveté des gentlemen anglais et leur allergie au travail, leurs épouses élaboraient des projets matrimoniaux et leurs filles rêvaient de devenir comtesses ou duchesses.

Lorsque Jack, le comte de Featherstone, débarqua sur leurs rivages à l'automne 1889, les mariages transatlantiques étaient devenus courants. Et le comte eut beau affirmer que son voyage n'avait pour objet que les affaires, les dames de la haute société balayèrent ce détail sans importance. D'une part parce que le comte était un célibataire désargenté, d'autre part parce que le terme « affaires » était très vague.

Néanmoins, si le fait qu'il ne soit pas en quête d'une épouse n'empêcha pas les dames de se lancer dans de folles spéculations, les gentlemen, eux, furent rassurés de savoir qu'il n'avait pas l'intention de s'emparer de l'une de leurs filles. Résultat, non seulement les portes des salons lui furent grandes ouvertes, mais il fut aussi accueilli dans les clubs masculins de New York.

Au bout d'un mois à peine, il était invité à toutes les réceptions importantes et connaissait la plupart des ragots. Il ne lui fallut que deux mois pour dîner à l'Oak Room et jouer aux cartes au House with the Bronze Door, le casino le plus chic de New York. Trois mois après son arrivée, il discutait d'éventuels investissements avec Frederick Van Hausen, en dégustant du homard chez Delmonico. Les deux hommes jouaient ensemble au Tennis Club de New York et disputaient des parties de golf à St Andrews.

Comme le craignait Stuart, devenir l'ami de Van Hausen tout en complotant pour causer sa perte aurait pu être une situation assez infernale pour Jack. Car l'Américain était un type charmant, vif, intelligent et sympathique. Mais pendant quinze jours ils n'avaient discuté que de mises de capitaux, d'actions et de mines d'or. C'est alors que les détectives privés de Pinkerton découvrirent Molly Grigg, une servante qui avait fait partie quelque temps du personnel de Van Hausen. Son départ précipité était encore un sujet de bavardages parmi les autres domestiques de la maison. Curieux, Jack avait tenu à interroger lui-même la jeune fille. Cette conversation avait révélé quelle brute se dissimulait sous le vernis apparent de Van Hausen et quel genre de secret Stuart détenait sur lui.

Après Molly Grigg, les agents de Pinkerton avaient trouvé la trace d'autres servantes qui avaient

subi le même sort qu'elle. Chaque interrogatoire révélait de nouveaux aspects de l'enfer créé par Van Hausen. Cependant, cela ne rendait pas la mission de Jack plus facile. Car on ne ruinait pas un homme à la légère, quel que soit son degré de perversion. D'autre part, ce genre d'affaires étaient compliquées et demandaient du temps, de la patience et de la réflexion. Selon les souhaits de Stuart, Van Hausen devait lui-même être l'instigateur de la machination qui allait se refermer sur lui.

Dès la mi-août, le piège était tendu. Il ne restait plus qu'à y faire tomber l'homme en question.

Jack aurait aimé éprouver quelque satisfaction à la pensée de ce qui attendait son adversaire. Mais alors qu'il observait Van Hausen dans une somptueuse salle de bal de Newport, en songeant à Molly Grigg, à l'épouse de Stuart, et à toutes ses autres victimes, il décida qu'il était trop tôt pour crier victoire. Quand Van Hausen serait en prison, alors peut-être pourrait-il se dire que justice avait été rendue. Mais pas avant.

— Tu crois qu'il sait ?

Jack détourna un instant les yeux de sa proie et jeta un coup d'œil au vicomte de Somerton, à côté de lui.

— Oui, Denys, dit-il en reportant son regard sur sa cible, de l'autre côté de la salle.

Parmi les couples qui virevoltaient sur la piste, il vit Van Hausen aller et venir, l'air agité, tout en jetant des coups d'œil inquiets autour de lui. Il songea à leur dernière conversation. Quelques heures auparavant, l'homme était venu le trouver en essayant de s'expliquer, en le suppliant de l'aider, d'intervenir auprès des autres investisseurs. Jack avait éprouvé un grand plaisir à lui refuser son aide, mais pour le moment il était encore trop tendu pour savourer cette joie.

— Crois-moi, Denys, il sait.

Van Hausen s'immobilisa et sortit sa montre de sa poche. Jack constata que ses doigts tremblaient lorsqu'il souleva le rabat pour voir l'heure.

— Désolé d'être en retard.

Denys et Jack se retournèrent en reconnaissant la voix du comte d'Hayward.

— Pongo ! s'exclamèrent-ils d'une seule voix.

Le comte jura tout bas en entendant ce surnom enfantin qu'il détestait.

— Je m'appelle James, espèce de saligauds, grommela-t-il les dents serrées. Pas Pongo. James ! Ses amis ne furent guère impressionnés. Haussant les épaules avec désinvolture, ils reportèrent leur attention sur Van Hausen.

— Il est là ? s'enquit James en se haussant sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus l'épaule de ses amis.

— Oui, confirma Jack. Aussi nerveux que s'il marchait sur des charbons ardents. Ce n'est pas le seul, ajouta-t-il, fataliste. Je suis à peu près dans le même état que lui.

— C'est presque fini, lui rappela James en venant se placer à côté de lui. Mais je suis étonné qu'il soit venu. Je pensais qu'il n'oserait pas, après avoir reçu le télégramme de Nick.

Ce télégramme était l'aboutissement du plan que Stuart avait imaginé un an plus tôt. Dans l'ensemble, tout s'était déroulé selon ses prévisions. Manipulé par Jack, Van Hausen avait créé East Africa Mines, acceptant les fonds de Jack, Denys et James, ainsi que de plusieurs autres investisseurs. Comme prévu, il avait investi ces fonds dans d'autres affaires afin de compenser ses pertes. Si bien qu'à présent il se trouvait submergé de dettes qu'il ne pourrait jamais rembourser. Le télégramme de Nick lui demandait de se présenter dans trois jours à une réunion des investisseurs d'East Africa Mines, à New York. Au cours de cette rencontre, ils demanderaient à Van Hausen de leur restituer leurs fonds, sans quoi il devrait répondre des accusations de fraude et de détournement. C'était à cause de ce télégramme que Van Hausen avait rendu visite à Jack dans la journée.

— Aucun de nous ne s'attendait à le voir ce soir, reprit Denys. La plupart des investisseurs d'East Africa Mines sont ici. Qui aurait cru qu'il aurait le courage de les affronter après avoir reçu ce message ?

Jack secoua la tête.

— Ce n'est pas du courage. Il essaye de fanfaronner en traitant cette affaire à la légère.

— Mais dans quel but ? s'exclama Denys. Tout le monde en ville sait qu'il est en train de se noyer. Il ne peut pas nous rembourser, ni nous ni ses autres créanciers. Il est pris au piège.

Comme s'il avait entendu ces derniers mots, Van Hausen leva les yeux et les vit, de l'autre côté de la salle. Au geste de salut exagérément poli que lui adressa Jack, il répondit par un regard plein de défi.

— Apparemment, votre amitié appartient au passé, remarqua Denys, amusé.

— C'est ce qu'il semble.

Jack aurait aimé éprouver du soulagement, mais il ne ressentait qu'un malaise grandissant. Un sentiment proche du calme étrange qui survient parfois juste avant la tempête.

— Il doit être complètement stupide pour nous manifester une telle hostilité, ajouta James. Surtout avec toi, Jack. Il aurait plutôt intérêt à essayer de t'amadouer, ou de t'apitoyer. Il pourrait au moins te demander de plaider sa cause auprès de nous.

— Il a déjà essayé tout cela, répondit Jack. Il m'a même supplié.

— Vraiment ? Quand cela ?

— Cet après-midi, quand il est venu me trouver au Yacht Club, après votre départ. Il m'a avoué qu'il n'avait pas les fonds, m'a demandé de l'aider, il m'a juré sur sa vie qu'il me rembourserait si je le soutenais financièrement. Il a invoqué notre amitié et les bons moments que nous avons passés ensemble pendant l'année écoulée.

Denys sourit.

— Que lui as-tu répondu ?

— Je lui ai transmis les meilleures salutations du duc de Margrave.

Cela fit rire ses deux amis. Mais Denys remarqua qu'il ne se joignait pas à eux et s'en étonna.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Jack ?

— Je ne sais pas, répliqua ce dernier en haussant les épaules. Je savais que ce moment arriverait et je croyais que je me réjouirais, mais ce n'est pas le cas.

— Cela peut se comprendre. Tu as feint l'amitié avec cet homme pendant des mois. Ce ne devait pas être facile. Tu éprouves des regrets ?

— D'avoir perdu l'amitié de Van Hausen ? s'exclama Jack avec un petit rire sec. Pas du tout.

— Alors, qu'y a-t-il ?

Jack se rembrunit, éprouvant une certaine difficulté à exprimer son malaise.

— Maintenant, il sait que nous nous sommes joués de lui pendant des mois, dit-il lentement. Il sait que nous lui avons tendu un piège avec East Africa Mines et qu'il est tombé dedans à pieds joints. Il sait que nous l'avons pris pour un imbécile, à la demande de Stuart. De plus, il est coincé et désespéré. J'appréhende un peu sa réaction.

— Ne t'inquiète pas, déclara James en lui donnant une tape dans le dos. Nous te protégerons.

— Ce n'est pas pour moi que j'ai peur.

Le sourire de James s'évanouit. Denys et lui ne cherchèrent pas à cacher leur nervosité, confirmant que les craintes de Jack étaient fondées. Il ne leur avait jamais parlé de Molly Grigg, ni des autres femmes dont il était question dans les rapports pour Pinkerton. Ses amis ignoraient qu'il avait interrogé ces femmes. Mais ils soupçonnaient ce dont il avait eu la confirmation... c'est-à-dire

que Van Hausen ne s'était pas contenté de ruiner la réputation de la duchesse. Il lui avait fait bien pire que cela.

— Nous ne devons pas nous préoccuper de cela, reprit Denys au bout de quelques minutes. Il fallait le pousser à bout, à un moment ou à un autre. Et la plus infime frustration peut déclencher une réaction chez lui.

— Je sais. J'ai passé beaucoup de temps avec lui pour surveiller ses activités. Je n'ai aucune certitude, bien entendu, mais je ne pense pas qu'il ait agressé d'autres femmes depuis que je suis arrivé à New York. Mais dorénavant...

Jack s'interrompit, ravalant sa peur.

— Les hommes de Pinkerton ne le quittent pas d'un œil, lui rappela James.

— Oui, d'ailleurs je le lui ai dit cet après-midi. Mais un homme qui se sent pris au piège est capable de commettre un acte désespéré. Cela m'inquiète.

— Cependant, que peux-tu faire de plus ? remarqua Denys. Nous ne pouvons tout de même pas monter la garde devant sa porte.

— Je sais, je sais, reconnut Jack en se passant une main sur le visage. Mais je serai plus tranquille quand tout cela sera terminé.

Les deux autres approuvèrent d'un hochement de tête. Jack reporta son attention sur Van Hausen. Quand il le vit s'arrêter de nouveau pour consulter sa montre, il se raidit.

— Il ne cesse de regarder sa montre. Pendant un bal. Pourquoi se soucie-t-il autant de l'heure ?

— C'est peut-être de la nervosité, suggéra Denys. Comme tu dis, il est pris au piège, sans amis et sans ressources. Avec un peu de chance, il sera sous les verrous avant la fin de la semaine. Ce geste n'est probablement qu'une expression de son état d'égarement.

Jack ne répondit pas, continuant d'observer avec une extrême concentration leur adversaire. Van Hausen avait remis la montre dans sa poche et faisait le tour de la salle. L'espace d'un instant, il crut qu'il allait venir leur parler, mais il passa sans un regard et se dirigea vers les portes pour accueillir une jeune femme qui venait d'entrer.

— Ou bien, murmura Jack en le regardant prendre la main de la nouvelle venue, il attendait quelqu'un.

A l'instant où il posa les yeux sur la jeune femme, il comprit pourquoi.

Avec son visage régulier, son nez et son menton délicatement sculptés, elle était plus que jolie. Comme la plupart des Américaines, elle avait de belles dents bien alignées et un sourire éblouissant. Mais ce n'était pas tout.

Seigneur, quels yeux ! songea Jack, conscient de la dévisager avec trop d'insistance. *Quels yeux magnifiques...*

Souignés par d'épais cils noirs, ils semblaient presque trop grands pour son visage délicat. Mais ce qui les rendait extraordinaires, c'était leur couleur. Même à cette distance, il discernait ce bleu vif et pétillant, comme celui des bleuets au crépuscule.

Ses cheveux blonds remontés au sommet de sa tête mettaient en valeur un cou long et fin, des épaules rondes, bien dessinées. Ses boucles naturelles scintillaient sous les lustres de cristal. Soudain, il les imagina retombant en cascade sur ses épaules.

— Je crois que tu as raison, Jack, dit Denys. Il l'attendait.

Jack ne répondit pas, absorbé dans sa contemplation. La peau blanche et crémeuse de la jeune femme apparaissait au-dessus du décolleté de sa robe. Un décolleté assez audacieux pour susciter l'étonnement dans cette ville guindée de Newport. La taille était fine, les hanches joliment arrondies sous la soie rose poudrée de la robe, et il imagina des jambes au galbe parfait.

Qui était-elle ? Il avait beau scruter ses traits, il ne parvenait pas à l'identifier. Malgré une année passée à fréquenter toutes les branches de la haute société, il n'avait encore jamais vu cette femme. S'il l'avait déjà rencontrée, il s'en souviendrait.

— Bonté divine, murmura James. Quelle femme splendide.

De toute évidence, c'était une opinion que beaucoup d'hommes partageaient. Son entrée dans la salle de bal n'était pas passée inaperçue. Van Hausen faisait aussi partie de ses admirateurs, car il lui tenait fermement les mains et ne semblait plus vouloir les lâcher.

Jack se tourna vers ses compagnons.

— Qui diable est-elle ?

Ses amis secouèrent la tête en signe d'ignorance.

— C'est toi qui vis ici, pas nous, fit remarquer James. Tu ne la connais pas ?

— Si je savais qui elle est, Pongo, je ne te poserais pas la question, rétorqua Jack, agacé.

— Inutile d'être aussi hargneux, répliqua James, le regard fixé sur le couple devant la porte. Tu as vu ses yeux ?

— N'importe quel homme remarquerait ses yeux, répondit Denys, lui aussi fasciné.

— Allez-vous cesser de dévisager cette femme et vous concentrer sur le point essentiel ? grommela Jack, en proie à une inquiétude grandissante. Nous ne connaissons pas cette personne, mais de toute évidence Van Hausen, lui, la connaît.

Il lui lança un nouveau coup d'œil, et cette fois il remarqua autre chose que son visage éblouissant et ses courbes sensuelles. Il y avait de l'affection dans le sourire qu'elle adressait à Van Hausen, et elle ne semblait pas avoir envie de retirer les mains qu'il retenait prisonnières dans les siennes. Jack remarqua aussi la magnificence de sa robe, les diamants roses qui ornaient son cou de cygne et qui scintillaient dans sa chevelure. Quelle que soit l'identité de cette femme, il était clair qu'elle avait de la fortune. Or, Van Hausen avait désespérément besoin d'argent en ce moment.

Et comme il l'avait dit à ses amis, un homme poussé au désespoir était capable de commettre des actes irréparables.

En un éclair, la lumière se fit dans son esprit. Non seulement il comprit que Van Hausen avait l'intention d'échapper au piège qu'ils lui avaient tendu, mais il savait exactement comment il comptait le faire. Jack jura à haute voix.

— Jack ? s'exclama Denys, intrigué. Tu l'as reconnue ? Tu sais qui c'est ?

— Non. Mais je finirai par le savoir.

Chapitre 2

Après un an d'absence, Linnet Holland s'attendait à trouver du changement en rentrant chez elle. Néanmoins, elle n'aurait jamais cru que Frederick Van Hausen puisse avoir changé à ce point.

En apparence, il était celui qu'elle avait toujours connu... Blond, des yeux bruns, un beau visage à l'aspect juvénile. Mais ses manières étaient si différentes qu'elle avait presque l'impression de s'adresser à quelqu'un d'autre.

— Linnet. Ma chère, très chère Linnet, répéta-t-il pour la quatrième fois. C'est merveilleux de vous revoir enfin.

— Je suis également ravie.

Si agréable que fût cet accueil, elle n'en était pas moins perplexe. Frederick ne l'avait pas habituée à ce genre d'effusions. Pendant des années, ils avaient participé aux mêmes pique-niques, bals, et réceptions diverses. Mais il était de dix ans son aîné. Et bien qu'elle ait été follement amoureuse de lui pendant son adolescence, Frederick ne lui avait jamais laissé entrevoir que ce sentiment était réciproque. Il ne lui avait manifesté qu'une affection emplie d'indulgence, qui avait fini par décourager Linnet. Aussi était-elle loin de se douter qu'à son retour d'Europe il la dévorerait des yeux en lui tenant amoureusement les mains.

— Mme Dewey m'avait affirmé que vous assisteriez à son bal ce soir, dit-il. Mais comme vous venez à peine de rentrer, je n'étais pas sûr que vous viendriez.

Ses doigts gantés se resserrèrent sur ceux de la jeune femme.

— Je suis très heureux que vous soyez là.

— Notre navire a accosté hier et nous sommes venus de New York par le train, ce matin. Nous avons à peine eu le temps de souffler après ce long voyage.

Linnet regarda autour d'elle et vit que d'autres amis attendaient avec impatience de pouvoir la saluer. Elle essaya, sans succès, de libérer ses mains.

— Frederick, il faut me lâcher, s'esclaffa-t-elle. Les gens nous regardent.

— Cela m'est égal.

Ses traits durent exprimer de la stupeur, car il capitula en riant.

— Comme vous voudrez, Linnet. Mais je suis tellement enchanté de vous voir ! Je me moque que les autres s'en aperçoivent.

Linnet fronça les sourcils, interloquée.

— Frederick, auriez-vous bu ?

Il rit de nouveau.

— Non, mais il est vrai que je suis un peu étourdi de vous avoir retrouvée. Mais... écoutez cela,

ajouta-t-il en penchant la tête de côté.

— Quoi donc ? La musique ?

— Bien sûr. C'est une valse. Venez danser avec moi.

Il reprit sa main pour l'entraîner vers la piste de danse, mais se figea tout à coup.

— Oh ! mais vous avez sûrement promis cette valse à quelqu'un d'autre. Un des hommes qui se pressent derrière moi, j'en suis sûr, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule. Belle comme vous l'êtes, votre carnet de bal doit être rempli des semaines à l'avance.

— Au contraire, rétorqua-t-elle en levant la main pour lui montrer la carte de bal encore vierge attachée à son poignet. Pas un seul nom. Je sais que c'est inhabituel, mais ma fierté m'oblige à vous rappeler que je viens à peine d'arriver. Mes nombreux prétendants n'ont pas encore eu le temps d'approcher.

Van Hausen ne rit pas avec elle. Il l'enveloppa d'un regard franc et chaleureux.

— Cela signifie donc que, pour une fois, je suis le premier. Allons danser, voulez-vous ?

Il l'entraîna, et ils se mirent à virevolter au rythme de la mélodie.

— L'Europe vous a plu ?

— Au début, c'était merveilleux. Les lacs italiens étaient magnifiques en été. L'hiver fut agréable aussi, car nous nous sommes rendus en Egypte à ce moment-là. Les pyramides sont extraordinaires. Mais une année loin de chez soi, c'est très long. Quand nous revînmes à Londres pour la saison, j'avais trop le mal du pays pour apprécier encore le voyage.

— Vraiment ?

— Oh oui ! Je pensais aux pique-niques à Central Park, aux fêtes de Newport, à tous nos amis. J'avais envie de dormir dans mon lit et d'avoir une vraie salle de bains avec de l'eau chaude. Et aussi de manger de véritables muffins.

— Des muffins ? répéta-t-il en riant. Linnet, vous êtes étonnante.

— Ils en ont en Angleterre, mais ils ne sont pas du tout comme les nôtres. Ils me manquaient tellement, surtout ceux aux myrtilles. Quand j'en ai demandé au maître d'hôtel du Savoy, à Londres, il m'a conseillé de les remplacer par les gâteaux qui accompagnaient le thé. Cela n'avait absolument rien à voir.

— Je suppose que certaines de vos amies étaient à Londres pour la saison. Les avez-vous rencontrées ?

— Oui. Elles étaient un peu nombreuses à mon goût, si vous voulez savoir.

Frederick sembla intrigué.

— Vous venez de me dire que vos amies vous manquaient. N'étiez-vous pas heureuse de les retrouver à Londres ?

— Si, bien sûr. Mais elles ne se comportaient pas du tout comme ici. Elles étaient béates d'admiration devant les gentlemen anglais, comme s'ils étaient supérieurs aux Américains. Ce qui n'est pas du tout le cas.

— Ma chère petite patriote yankee ! s'exclama-t-il en lui pressant la main.

— C'est vrai, reconnut-elle en riant. Vous pouvez vous moquer si vous voulez.

— Je ne me moque pas, je suis tout à fait d'accord avec vous. Après tout, je suis moi-même un gentleman américain, et je ne vois pas en quoi ces Britanniques nous seraient supérieurs. Prenez ces trois-là, par exemple. Ceux qui entourent Mme Dewey.

Il désigna du menton trois hommes qui parlaient avec leur hôtesse, près de la porte. Linnet les entrevit très rapidement, juste assez longtemps pour être sûre de ne les avoir jamais croisés auparavant.

— Des Britanniques, n'est-ce pas ?

— Oh oui, confirma-t-il avec une moue de mépris. Et des aristocrates, si tant est que cela ait de l'importance ici.

Linnet songea à sa deuxième saison dans le monde, et à lord Conrath. Le seul homme titré qu'elle avait jamais connu, le seul aussi qui lui avait fait battre le cœur. Conrath... si charmant, si courtois. Et complètement fauché.

Elle trébucha et eut un peu de mal à se ressaisir.

— Ces hommes séjournent à Newport ?

— Malheureusement, oui. Ils passent la saison ici, au Tides. Pourquoi les Dewey les ont-ils invités ? Cela dépasse l'entendement.

— N'en dites pas un mot à ma mère, marmonna Linnet. Elle s'est mis dans la tête de me faire épouser un lord anglais. Personne d'autre ne trouvera grâce à ses yeux.

Cette fois, ce fut Frederick qui trébucha.

— Désolé, s'excusa-t-il en reprenant rapidement le rythme. Votre bonheur devrait être sa seule préoccupation. Pourquoi est-elle fixée sur un lord ?

— Elle prétend que les filles des nouveaux riches veulent éclipser celles de la haute société en épousant des hommes titrés, et elle a décidé de les battre à leur propre jeu. Son obsession est de me voir devenir comtesse ou duchesse.

— Il ne faut pas vous laisser faire ! protesta-t-il.

La véhémence de Frederick la surprit, mais la reconforta également.

— Jamais je ne céderai à ses ambitions.

— Bien. Je ne veux pas qu'un de ces hommes vous fasse du mal, Linnet. Plus jamais.

Linnet éprouva une bouffée d'affection pour lui, presque aussi forte que lorsqu'elle avait quatorze ans.

— Je ne regrette pas Conrath. Il n'en voulait qu'à mon argent, et il m'a dissuadée de faire un mariage transatlantique. De toute façon, après mon séjour à Londres, c'est hors de question.

— Votre saison là-bas s'est donc si mal passée ? demanda-t-il avec une sollicitude qui lui réchauffa le cœur.

— Vous n'avez pas idée. Tous ces aristocrates sans le sou qui se pressaient autour de moi pour exprimer leur admiration... Je me demande si je les aurais autant intéressés si je n'avais pas eu de dot.

— Ces lords britanniques trouvent normal qu'on leur offre sur un plateau nos jeunes femmes et leurs revenus.

Sa voix était pleine d'amertume, et Linnet se demanda ce que cela pouvait bien cacher.

— Je ne me rappelais pas que vous détestiez autant les Britanniques qui viennent ici à la recherche d'une héritière.

— Oui, eh bien...

Il s'interrompit et détourna les yeux, comme s'il était gêné.

— Linnet, vous êtes trop adorable pour tomber dans les filets d'un homme qui n'en veut qu'à votre fortune. C'est pourquoi, continua-t-il en penchant la tête vers elle, vous ne pouvez pas retourner en Angleterre et épouser un noble, comme le font toutes vos amies.

— Ce n'est pas mon intention. Maintenant que nous sommes rentrés, j'espère que mère renoncera à cette idée. Je n'ai pas envie d'aller vivre dans un autre pays. Je veux rester ici. De plus, je ne pourrai jamais respecter un homme qui ne gagne pas sa vie.

— Oui.

Frederick marqua une pause, et une ombre passa dans son regard.

— J'ai été obligé de gagner la mienne, c'est certain.

— Et vous vous êtes très bien débrouillé. Votre père est très fier de vous.

— Vraiment ? Dieu sait qu'il n'est pas facile de lui plaire.

— Il vous adore, c'est évident.

— Ah, oui ? Je sais qu'il est dur avec moi parce que je suis son seul fils et qu'il faut que je réussisse. Contrairement aux lords britanniques, je ne pense pas que le travail soit une chose honteuse, ou qu'il est respectable d'épouser une femme pour sa fortune.

Linnet fit la moue.

— Les Américaines ne voient pourtant pas d'inconvénient à leur offrir leur argent. Il faut les voir, à Londres, se jeter au cou du premier noble qui passe. Elles les supplient littéralement de les épouser et de prendre leur dot. Quant aux mères... la mienne était la pire de toutes, soupira-t-elle. Elle n'arrêtait pas de parler de mon immense dot et de ma santé remarquable. J'étais mortifiée.

— Ne la laissez surtout pas vous pousser vers ces trois-là. L'un d'entre eux essaierait de vous enlever avant la fin de la soirée ! Mais je ne le laisserai pas faire.

Linnet fut si étonnée qu'elle ne trouva rien à répondre. Frederick n'était jamais aussi direct, d'ordinaire. En fait, c'était même l'inverse. Quand il était jeune, sa réputation avait été entachée par un incident avec la fille d'une famille de nouveaux riches qui avait tenté de le piéger pour se faire épouser. Depuis, il était devenu extrêmement réservé avec les femmes de son entourage, dont elle-même faisait partie.

— Frederick, s'exclama-t-elle en riant. Je ne me doutais même pas que vous m'aviez remarquée.

— Le contraire serait étonnant. Vous êtes la plus jolie fille de notre cercle d'amis. Mais vous êtes si jeune, ma chère.

— Jeune ? répéta-t-elle, choisissant d'ignorer le compliment.

La flatterie la mettait toujours mal à l'aise.

— J'ai vingt et un ans, je vous signale. A en croire ma mère, je suis presque une vieille fille.

— Oui, la petite Linnet a grandi. Ce n'est plus l'écolière qui avait fait de moi son prince charmant. Mais vous tenez votre revanche, puisque c'est moi désormais qui suis votre amoureux transi.

Elle dut paraître éberluée, car il enchaîna :

— Je sais que cela doit vous paraître soudain. Mais c'est à cause de votre absence. Mes sentiments pour vous se sont approfondis de jour en jour, au cours de cette année. J'ai enfin ouvert les yeux, et mon cœur.

Linnet considérait depuis longtemps Frederick comme un simple ami de la famille, rien de plus. Ses paroles lui causèrent un tel plaisir, après les courtisans hypocrites qu'elle avait rencontrés à Londres, qu'elle ne sut quoi dire.

Van Hausen sourit.

— Les pique-niques et les fêtes avaient perdu tout leur attrait sans vous. Vous me manquiez tellement que je me suis promis de vous avouer mes sentiments dès votre retour, tant que j'en avais le courage. Je vous aime. Je n'en ai pris conscience que lorsque vous êtes partie.

Ses doigts se pressèrent sur sa main, et il l'attira vers lui.

— Maintenant que je sais que votre mère veut vous faire épouser un de ces Anglais, je suis obligé de vous parler franchement.

— Frederick, répliqua-t-elle d'un ton réprobateur en regardant autour d'elle. Vous ne devriez

pas être aussi direct.

— Je ne supporterai pas que vous partiez de nouveau. Je vous veux près de moi, toujours. Bien sûr, vous voulez faire un mariage d'amour, et vous ne pouvez pas m'aimer comme je vous aime. Du moins, pas encore. Cependant, je...

Il soupira bruyamment, et reprit :

— Bon sang, la valse est presque terminée et j'aurais encore tant de choses à vous dire. Mais il faudrait pour cela que nous soyons seuls, et ce ne sera pas possible ce soir. A moins que...

Frederick marqua une nouvelle pause, et jeta un coup d'œil à la ronde.

— Venez me retrouver, supplia-t-il avec ferveur. Dans une demi-heure, à la pagode chinoise. Vous savez où elle se trouve ?

— La pagode ? Bien sûr. Mais Frederick, je ne peux pas...

— Au cas où vous en douteriez, je vous jure, Linnet, que mes intentions sont honorables. Je veux vous poser une question. Je m'y suis préparé pendant des semaines, en attendant votre retour. Une question que votre mère n'approuverait pas, vu ses plans pour vous.

Il plongea le regard dans le sien et ajouta :

— Je suppose que vous devinez quelle est cette question.

Il retira la main qu'il tenait posée sur sa taille et Linnet reprit pied dans la réalité, abasourdie. La valse venait de se terminer. Frederick la ramena à sa place et lui embrassa la main, en murmurant :

— Une demi-heure.

Puis il se tourna pour saluer les parents de la jeune fille avec un détachement étonnant de la part d'un homme qui venait de solliciter un rendez-vous secret.

Naturellement, elle ne pouvait s'y rendre. Alors même que cette pensée lui traversait l'esprit, Linnet regarda involontairement sa montre. Il était presque 23 h 30.

Rendez-vous à minuit. L'idée était si romantique, songea-t-elle en se dirigeant vers d'autres amis qui attendaient avec impatience de la saluer. Un peu comme dans un roman. Mais elle ne pouvait pas aller retrouver un homme seule la nuit. Même un homme qu'elle connaissait depuis l'enfance. Cela risquait de nuire à sa réputation. Pourtant, les intentions de Frederick étaient honorables, ses sentiments étaient clairs, sa question évidente. Linnet hésita. Si elle y allait, quelle réponse lui donnerait-elle ?

Epouser Frederick ? Elle n'avait jamais envisagé cette possibilité. Mais à présent, tout en souriant à ses amies qu'elle avait enfin retrouvées, elle y réfléchissait. Certes, elle l'avait aimé quand elle était plus jeune, mais cela ne comptait pas. Toutes les filles autour d'elle avaient été amoureuses de Frederick à un moment ou à un autre.

Mais après tout, pourquoi pas ? Il était beau, charmant, sportif. Ses chevaux de course couraient à Saratoga, il possédait des yachts, effectuait des investissements financiers judicieux, et appartenait à l'une des plus anciennes familles de New York.

Elle s'imagina mariée avec lui. L'image d'un futur confortable se dessina dans sa tête. Pour commencer, une petite maison à l'ouest du parc, et un cottage ici. Puis, quand la fortune de Frederick aurait prospéré, ils prendraient une maison plus grande près de leurs parents, dans Madison Avenue. Comme beaucoup d'autres couples, ils passeraient l'hiver à New York, feraient un court voyage à Paris au printemps, et reviendraient à Newport durant la saison estivale. Elle aurait tous les pique-niques et toutes les fêtes d'été qu'elle voudrait avec un homme qu'elle connaissait bien et qu'elle comprenait. Un homme issu du même monde qu'elle, qui désirait les mêmes choses. Un homme qui l'aimait pour elle, et non pour sa fortune. Un homme pour qui elle éprouvait une réelle affection.

Affection.

Elle grimaça un peu lorsque ce mot lui traversa l'esprit. C'était ainsi que certains hommes, à Londres, avaient décrit leurs sentiments pour elle. Son affection pour Frederick était plus profonde, naturellement, puisqu'elle l'avait connu toute sa vie. Une passion romantique était-elle un plus grand gage de bonheur que l'affection tranquille qu'elle éprouvait pour lui ? Elle songea à Conrath, et se dit que non.

— Linnet ?

La voix de sa mère la fit brusquement sortir de sa rêverie. Elle regarda autour d'elle et s'aperçut que l'homme qui occupait ses pensées avait disparu.

— Où est passé Frederick ? demanda-t-elle.

— Frederick ?

Le visage rond d'Helen Holland exprima la perplexité.

— Je l'ai vu partir par là, déclara-t-elle avec un geste vague de la main. Mais peu importe. J'ai quelque chose de plus important à te dire, poursuivit-elle, en attirant sa fille à l'écart. Linnet, il y a trois aristocrates anglais dans la salle, ce soir.

— Oh ! Mère, non, grommela Linnet.

Naturellement, Helen ignore son refus.

— Après avoir passé en vain une saison à Londres, une nouvelle chance s'offre à nous. Tu imagines ? Regarde par là.

Linnet ne broncha pas. Helen soupira d'un air impatient, lui posa un bras sur les épaules et l'obligea à se tourner vers les trois hommes que Frederick lui avait désignés un peu plus tôt. Par bonheur, aucun des trois ne regardait dans leur direction.

— Tu ne les trouves pas magnifiques ? murmura sa mère.

— Pour l'amour du ciel !

Linnet parvint à échapper à l'étreinte d'Helen et se tourna vers elle.

— Je ne veux pas épouser un lord anglais. Combien de fois devrai-je vous le dire ?

Le visage d'Helen se plissa dans une moue désapprobatrice.

— Ce ton effronté n'est pas celui d'une vraie dame, déclara-t-elle, avec un air de dignité offensée. Ces gentlemen ne sont qu'à trois pas de nous et s'ils t'entendaient parler ainsi, ils pourraient décider que tu n'es pas assez respectable pour devenir noble et te bannir de leurs pensées.

— J'espère qu'ils comprendront que ce que je dis est vrai, et qu'ils jetteront leur dévolu sur quelqu'un d'autre.

— Et alors, que te restera-t-il ? rétorqua Helen en désignant l'assemblée d'un geste de la main. Tu voudrais épouser quelqu'un que tu as choisi. Mais tu connais tous ces hommes depuis toujours, et aucun n'a jamais éveillé de sentiment amoureux chez toi. Cela arrivera-t-il un jour ? Tu as vingt et un ans, Linnet, et le temps passe. La plupart de tes amies sont déjà mariées. Encore un an, peut-être deux, et tu ne seras plus qu'une vieille fille. C'est ce que tu veux ?

Linnet pencha la tête et pressa sa main gantée sur son front. Elle avait espéré qu'en revenant à la maison sa mère laisserait tomber ce sujet, au moins quelque temps. Mais là, elle se rendait bien compte que jamais elle ne baisserait les bras tant qu'elle n'aurait pas prononcé des vœux devant l'autel.

— Revenons-en à ces trois gentlemen, reprit Helen, prenant le silence de Linnet pour une preuve d'acquiescement. Ils résident au Tides, aussi Mme Dewey a-t-elle pu me renseigner sur eux. Le blond est assez beau garçon, tu ne trouves pas ?

Linnet ne prit pas la peine de le regarder. Sa mère ne s'en aperçut même pas.

— C'est le comte d'Hayward, poursuivit-elle. Fils du marquis de Wetherford. Mais je ne suis pas sûre qu'il convienne pour toi.

Linnet n'eut pas besoin de demander pourquoi. Sa mère semblait intarissable.

— Il est plus petit que toi. Ce n'est jamais bien pour un homme d'être plus petit que sa femme. Dommage, car c'est celui qui a le titre le plus élevé. Néanmoins, les deux autres sont plus grands, et tout aussi jolis garçons. Le brun est le vicomte de Somerton, fils unique du comte de Conyers. Mais celui qui a les cheveux noirs semble le plus intéressant de tous. Cela fait quelque temps qu'il vit à New York et Mme Dewey pense qu'il est venu pour trouver une épouse.

— Comme les autres, marmonna Linnet, sans jeter un seul coup d'œil aux trois hommes dont il était question. Ce n'est pas la peine de présenter cela comme une révélation.

— Oui, mais il a questionné Mme Dewey à ton sujet pendant que tu dansais, et il semblait très intéressé. Il est comte de Featherstone, et...

Linnet redressa la tête en fronçant les sourcils. Ce nom lui rappela de vieux commérages entendus autrefois.

— Featherstone. N'est-ce pas le nom de l'aristocrate qui avait épousé Belinda Hamilton, de Cleveland ? Je croyais qu'il était mort.

— Charles Featherstone, oui, il est mort. Celui-ci est son frère John. Ses amis l'appellent Jack. Il a hérité du titre à la mort de son frère.

Le mariage de Belinda Hamilton avec le comte de Featherstone était une leçon pour toute Américaine pourvue d'un certain instinct de survie. Et cela donnait un argument idéal à Linnet pour dissuader sa mère de lui faire épouser un aristocrate.

Son attention enfin éveillée, Linnet suivit le regard de sa mère et fixa l'homme qui se trouvait au centre du groupe et qui ne la quittait pas des yeux. Ses cheveux étaient noirs comme du jais, et son cœur, conclut-elle aussitôt, était forcément aussi noir que sa chevelure.

Cet homme avait tout du débauché. Son corps, grand et puissant, semblait fait pour les sports dangereux et les sensations fortes. Ses cheveux épais et rebelles, sans pommade, trahissaient un caractère indiscipliné. Son visage n'était pas dénué de beauté, concéda-t-elle. Mais ses traits solides faisaient penser à un oiseau de proie. Ses yeux sombres, impénétrables, la fixaient sans ciller. On eût dit un épervier jaugeant sa proie.

Cependant, Linnet n'était pas une petite souris sans défense qui se laisserait enlever avec sa dot. Confrontée à un regard aussi effronté, elle arqua un sourcil. Cette attitude, mise au point avec ses amies alors qu'elle était encore à l'école, était censée indiquer à un homme qu'il était très mal élevé. Résultat, l'homme, penaud et dépité, battait misérablement en retraite.

Cette tactique n'agit absolument pas comme prévu avec cet homme-ci.

Au lieu de détourner les yeux, il la dévisagea longuement, l'examinant de la tête aux pieds, s'arrêtant beaucoup trop longtemps sur son décolleté qui, elle le savait, était très audacieux.

Elle se mit à rougir sans raison. Une vague de chaleur se répandit dans tout son corps, le long de ses bras et de ses jambes, puis dans son cou, et enfin, enflamma ses joues. Sans même s'en rendre compte, elle porta une main gantée à sa poitrine, comme pour se protéger de ce regard fixe.

Le comte plissa les yeux d'un air amusé, et un sourire se dessina au coin de ses lèvres.

Furieuse, Linnet se détourna. Au même moment, elle aperçut un valet avec un plateau. Elle saisit un verre au passage, et sous le regard désapprobateur de sa mère, avala d'un trait le sherry qu'il contenait. Cela fait, elle se sentit prête à régler le problème qui se présentait.

— Il est évident que l'actuel comte de Featherstone ne vaut pas mieux que le précédent. Charles Featherstone a épousé Belinda pour sa fortune, comme tout le monde le sait. A en croire les

commérages, il l'a fort mal traitée après leur mariage, et l'a rendue très malheureuse.

— Evidemment, Belinda Hamilton n'a pas été heureuse, acquiesça Helen, sans sourciller. C'était une fille de nouveaux riches, ma chérie. Elle n'était absolument pas préparée à devenir l'épouse d'un comte.

— Pourtant, Belinda s'est remariée il y a deux ans, ne put s'empêcher de faire remarquer Linnet. Elle a épousé le marquis de Trubridge. Si j'ai bien retenu toutes les leçons que vous m'avez répétées sur la noblesse anglaise, Trubridge est le fils unique du duc de Landsdowne. Donc, un jour ou l'autre Belinda deviendra duchesse.

— Son premier mariage l'a préparée au second. C'est une étape dont tu peux te passer, étant donné ton éducation. Tu serais parfaite dans le rôle de comtesse. J'y ai veillé.

— Oui. Depuis Conrath, je n'ai connu que des gouvernantes anglaises et j'ai été submergée de leçons sur la politique britannique, l'Empire britannique, les coutumes britanniques. Je n'ai jamais voulu de tout cela.

— Donc, parce que tu as eu le cœur brisé par un aristocrate, tu décides qu'il n'y en aura plus jamais d'autre dans ta vie ? Tu préfères te limiter à ça.

D'un geste dédaigneux, Helen désigna les gens qui les entouraient.

— Cette vie étroite, limitée.

— Je veux ce que j'ai déjà, et je ne trouve pas cette vie étroite ni limitée

— Mais c'est justement cela que je voudrais te faire comprendre, ma chérie !

Le visage d'Helen s'anima tout à coup.

— Si tu épouses un de nos Knickerbockers, c'est-à-dire un homme de chez nous, tu deviendras comme moi ! Tu vivras la même vie que moi, qui consiste à diriger la maison, un point c'est tout. Ton mari te tiendra à l'écart de toutes les affaires importantes, et la société approuvera son attitude. Même les œuvres de bienfaisance sont considérées comme inconvenantes. Ta seule préoccupation dans la vie sera de donner un bal plus somptueux et plus élégant que Mme Astor !

Choquée par ce discours passionné, Linnet dévisagea sa mère avec stupeur.

— Mère, est-ce que...

Elle hésita, n'osant pas poser la question qui lui venait spontanément à l'esprit. Sa mère lui avait toujours paru joyeuse, déterminée, décidée à aller de l'avant. L'idée qu'elle n'était pas satisfaite de sa vie ne l'avait jamais effleurée.

— Vous n'êtes pas heureuse avec papa ? Votre vie ne vous convient pas ?

La passion qu'elle avait entrevue dans le regard d'Helen s'évanouit. Celle-ci redevint la femme placide qu'elle avait toujours connue. Linnet ne savait plus si cela devait la rassurer ou non.

— Linnet, j'aime ton père. J'aime notre maison, et je t'aime. Ma vie convient tout à fait à mon tempérament et à mes capacités limitées. Ne proteste pas, ajouta-t-elle vivement, en voyant Linnet ouvrir la bouche. Je ne suis pas une femme intelligente et je n'ai jamais eu assez d'esprit pour briller dans les salons. Mais toi, ma beauté, tu as une infinité de possibilités qui s'offrent à toi.

Linnet battit des paupières, et des larmes lui piquèrent les yeux.

— Je n'aime pas que vous parliez de vous de cette façon, mère.

Mais Helen l'ignore.

— Quand nous avons fait la connaissance de Conrath, je me suis rendu compte qu'il y avait des possibilités pour toi, en dehors du cercle étroit et borné de nos relations. J'espérais que notre voyage à l'étranger t'ouvrirait les yeux. Tu découvrirais un monde tellement nouveau et excitant si tu épousais un pair d'Angleterre ! Un domaine anglais est autrement plus intéressant à diriger qu'une de nos sinistres maisons new-yorkaises. De plus, une aristocrate britannique a plus de pouvoir et de

liberté que je n'en aurai jamais. Son cercle d'amis ne serait pas horrifié si elle décidait de faire le tour du monde, d'explorer des ruines, d'écrire des romans ou d'animer un salon politique ou philosophique. L'aristocrate anglaise fait partie d'un monde brillant et cosmopolite. Si tu ne me crois pas, regarde Jenny Jerome. Elle est le vivant exemple de ce que la vie peut t'offrir.

Déconcertée, Linnet contempla l'expression mélancolique de sa mère.

— Mais ce que vous désirez pour moi ne correspond peut-être pas à ce que je veux, protesta-t-elle. Je n'ai pas envie de vivre dans un monde brillant et cosmopolite, ou de tenir un salon mondain. Je suis une Yankee, et je ne me vois pas vivre autrement.

— Tu dis cela parce que tu n'as jamais réfléchi à la question.

— Je n'ai pas besoin de réfléchir. J'aime ma vie telle qu'elle est, et je veux épouser un homme qui aime les mêmes choses que moi.

— Je ne renoncerai pas.

Une lueur de détermination, que Linnet connaissait bien, passa dans les yeux verts de sa mère.

— Si tu n'es toujours pas mariée au mois de février, nous retournerons passer une saison à Londres. Certains des gentlemen qui t'admiraient tant lors de notre premier séjour te paraîtront peut-être plus séduisants après un temps de réflexion. Je pense au duc de Carrington, par exemple, ou bien à lord Danville, ou encore à sir Roger Oliphant. Il y en aura sans doute de nouveaux. En attendant...

Helen désigna encore une fois les trois Britanniques.

— Il y a des opportunités ici même, à Newport.

— Mère, vous êtes impossible.

Exaspérée par la fâcheuse tendance de sa mère à gâcher tous les moments qu'elles passaient ensemble, Linnet reporta son attention sur la salle de bal, tout en cherchant un sujet de conversation qui n'aboutirait pas à une querelle.

— Oh ! regardez. Davis MacKay danse avec Cicely Morton. Je me demande s'il a enfin trouvé le courage de lui demander sa main. Dans sa dernière lettre, Cicely me disait qu'il ne s'était toujours pas déclaré.

Mais elle n'allait pas échapper aux manigances de sa mère aussi facilement.

— Je me moque de Cicely Morton, murmura Helen. Featherstone ne te lâche pas des yeux.

— Vraiment ?

Avec une indifférence appuyée, elle se haussa sur la pointe des pieds pour mieux observer les danseurs.

— Oui, vraiment. De toute évidence, tu as piqué sa curiosité.

— Oh ! j'en suis sûre, marmonna Linnet sans se retourner vers le comte. J'imagine qu'il s'interroge sur le montant de ma dot.

— Je déteste ton cynisme. Et tout cela pourquoi ? Tu condamnes d'avance Featherstone et tous les autres aristocrates à cause d'une unique mauvaise expérience.

— Pas du tout. J'exprime un point de vue logique, basé sur des faits. Tout le monde sait que le précédent lord Featherstone était un bon à rien et qu'il a dilapidé toute la dot de Belinda avant de mourir. Aussi l'actuel comte de Featherstone doit avoir désespérément besoin de renflouer ses finances. Il ne fait pas l'ombre d'un doute pour moi qu'il est venu en Amérique dans le même but que son frère. Mais, comme je vous l'ai dit à plusieurs reprises, je n'ai pas l'intention d'abandonner ma fortune à un chasseur de dot.

Elle jeta un regard mauvais sur l'homme en question.

— Seigneur, grommela-t-elle en se retournant vers la salle. S'il a l'intention de courtiser une héritière américaine, il pourrait au moins le faire discrètement. Il me dévisage comme si j'étais une

pâtisserie dans une vitrine. C'est très mal élevé.

— C'est normal qu'il te regarde. Partout où tu passes, tu attires les regards des hommes. De toute évidence, Featherstone apprécie ta beauté et pense que tu ferais une superbe comtesse.

Un homme avait déjà fait voler en éclats ses illusions, deux ans plus tôt, et elle venait juste de quitter avec soulagement l'Angleterre et sa noblesse ruinée. Aussi, Linnet ne pouvait imaginer pire destin que de devoir épouser ce dépravé brun, au visage de rapace.

D'autre part, elle voulait vivre ici et profiter de la vie qu'elle avait toujours eue, avec un homme qu'elle connaissait et qu'elle comprenait. Un homme qui l'aimait pour elle-même, et non pour son argent.

Un homme comme Frederick.

Elle n'était plus amoureuse de lui comme elle l'avait été au cours de son adolescence. Mais quand elle pensait à son regard, à la façon dont il l'avait attirée contre lui, elle savait que, si elle se laissait aller, elle l'aimerait de nouveau. Et maintenant, elle savait aussi qu'il l'aimait. Cet homme lui offrirait tout ce qu'elle attendait.

Ces pensées balayèrent tous les doutes qu'elle aurait pu avoir au sujet de leur rendez-vous secret. Elle allait le rejoindre dans la pagode et accepter sa demande. Papa serait d'accord, bien entendu. Contrairement à sa mère, il n'avait aucune envie de donner leur bel argent durement gagné à un bon à rien de Britannique. Il était très clair sur ce point, depuis sa malheureuse expérience avec Conrath.

Une fois qu'elle aurait obtenu la permission de son père, Frederick et elle annonceraient aussitôt leurs fiançailles. Ils le feraient sans doute même dès ce soir, pendant le bal. Cela mettrait un terme aux agaçantes manigances de sa mère.

Linnet jeta un coup d'œil à sa montre. Il était minuit moins cinq. Si elle voulait régler cette affaire comme elle l'entendait, il ne lui restait plus beaucoup de temps. Elle avala le fond de sherry qui restait dans son verre, posa celui-ci sur une table et se tourna vers sa mère.

— Désolée, je dois me retirer quelques minutes.

Helen comprit immédiatement ce qu'elle voulait dire.

— Je t'accompagne, ma chérie.

— Inutile.

Consciente du ton cassant de sa voix, elle ajouta plus doucement :

— J'ai vingt et un ans, mère. Je pense pouvoir me rendre aux toilettes sans l'aide de personne.

Sa mère voulut protester, mais elle ne lui en laissa pas le temps.

— De toute façon, si lord Featherstone souhaite faire ma connaissance, vous devriez rester et vous faire introduire par l'intermédiaire de Mme Dewey afin de pouvoir me le présenter à mon retour. Vous ne croyez pas ?

Le visage d'Helen s'illumina, et Linnet éprouva un pincement de culpabilité pour ce mensonge. Mais tandis que sa mère se dirigeait gaiement vers Mme Dewey, le visage sombre de lord Featherstone accrocha son regard, et elle chassa tous ses scrupules.

Cet homme ne la quittait pas des yeux. Elle lui tourna résolument le dos. Bientôt, la nouvelle de ses fiançailles mettrait fin à ce manège déplaisant et effacerait ce sourire empli de suffisance.

Elle allait devoir prendre un chemin détourné pour rejoindre Frederick. Tides, la maison de M. et Mme Prescott Dewey à Newport, était un immense bâtiment. Dommage qu'elle ne puisse pas passer par l'une des portes-fenêtres qui ouvraient sur la terrasse. De là, elle aurait pu emprunter une allée qui menait directement à la pagode chinoise. Mais les invités se pressaient sur la terrasse pour échapper à la touffeur de la salle, et quelqu'un aurait pu la voir s'aventurer dans le jardin. D'autre

part, elle était censée aller aux toilettes.

Elle franchit donc la porte à double battant, traversa l'antichambre et tourna dans le couloir comme pour se rendre dans le salon de repos des dames, adjacent à une salle d'eau. Le corridor était désert. Jetant un rapide coup d'œil par-dessus son épaule pour être sûre qu'elle n'était pas suivie, elle passa d'un pas vif devant le salon, s'engagea dans un autre couloir, en traversa plusieurs autres, et put enfin sortir de la maison par une discrète porte latérale.

Les lumières qui filtraient par les fenêtres lui permirent de contourner sans difficulté l'aile nord. Puis elle emprunta le sentier sinueux qui descendait vers la mer. Les rayons argentés de la pleine lune lui permirent de trouver aisément son chemin jusqu'au petit plateau situé sous les falaises. Là, juste au-dessus de l'eau, se trouvait un ravissant pavillon aux parois de laque rouge et au toit de tuiles vertes. Mme Dewey adorait y recevoir ses invités l'après-midi, car les falaises majestueuses les protégeaient du soleil tandis que de hautes fenêtres leur permettaient d'admirer les bateaux qui passaient le long de la côte. C'était l'endroit idéal pour un rendez-vous secret, car personne ne venait jamais ici la nuit.

Linnet fit tourner la poignée en forme de dragon et la porte s'ouvrit sans bruit. Elle vit alors Frederick, debout de l'autre côté de la longue table orientale, éclairé par une lampe à huile qu'il avait dû prendre dans la maison avant de sortir. Il se retourna quand elle repoussa le battant derrière elle. Dans la lueur douce de la lampe, elle vit une expression de joie et de soulagement se peindre sur ses traits.

— Linnet.

Il lui tendit les mains et elle traversa la pièce. Malgré leurs gants, elle sentit la chaleur rassurante de ses doigts quand ils se refermèrent sur les siens.

— Vous êtes venue.

— Vous croyiez que je ne viendrais pas ?

Il eut un sourire désarmant.

— Je n'en étais pas sûr. Vous ne montrez pas vos sentiments, ma chère.

— Vous non plus. Du moins..., balbutia-t-elle, soudain gênée, vous ne l'aviez encore jamais fait.

— Je sais. Moi-même, je ne comprends pas ce qui m'arrive. Tout ce que je sais, c'est que lorsque je vous ai vue entrer ce soir je n'ai pas pu attendre davantage pour vous déclarer mon amour. Je vous adore. Je veux passer ma vie à vous aimer et à vous rendre heureuse. Linnet...

Il marqua une pause. Bien qu'elle sût qu'il avait l'intention de la demander en mariage, elle éprouva un frisson quand il s'agenouilla devant elle.

— Linnet, ma très chère Linnet, voulez-vous...

Une autre pause. Le silence était à la fois angoissant et délicieux. Elle avait eu d'autres demandes en mariage, depuis Conrath, mais c'était la première fois qu'elle allait accepter.

Cependant Frederick n'eut pas le temps de finir sa phrase, car une autre voix d'homme s'éleva, derrière elle. L'accent était indéniablement britannique, et le ton très choqué.

— Oh, par exemple !

Avant même de se retourner, Linnet sut à qui appartenait cette voix grave et distinguée. Quand elle se retourna, ses horribles soupçons se confirmèrent. Lord Featherstone se tenait sur le seuil, la main sur la poignée.

— Je suis désolé, dit-il d'un air innocent, que démentait son sourire entendu. Aurais-je interrompu un moment magique ?

Chapitre 3

— Vous !

Consternée, Linnet soutint le regard amusé de l'individu qui venait d'entrer.

— Que faites-vous ici ?

— La nuit était si belle que j'ai décidé de faire une promenade au clair de lune.

Les yeux noirs de lord Featherstone se posèrent sur Frederick, qui se redressa.

— Bien m'en a pris. Sinon, qui sait ce qui aurait pu arriver ?

— Une promenade ? Mon œil, marmonna Linnet. Vous m'avez suivie.

— En effet, admit-il sans détacher les yeux de Van Hausen. Bien que cela n'ait pas été vraiment nécessaire. Je séjourne à Tides depuis assez longtemps pour savoir que ce pavillon est le lieu idéal pour compromettre une jeune fille.

— En voilà assez, l'interrompit Frederick en faisant un pas vers lui. J'ai une conversation privée avec mademoiselle. Sortez, sur-le-champ.

Lord Featherstone s'appuya nonchalamment au chambranle.

— Je n'en ferai rien, déclara-t-il en croisant les bras.

— Oh ! tout cela est ridicule ! s'écria Linnet, furieuse. Je ne suis pas compromise.

— Je vous l'accorde, reconnut le comte avec indifférence. Je ne suis pas vraiment familiarisé avec toutes les nuances de l'étiquette américaine. Néanmoins, j'ai eu le temps de me rendre compte qu'elles ne sont pas très différentes de celles qui ont cours de l'autre côté de l'océan. Aucun gentleman dont les intentions sont honorables ne demanderait à une jeune fille de le retrouver en cachette, de nuit qui plus est.

— J'ai dit : en voilà assez ! cria Frederick.

Linnet éprouva une certaine surprise. Elle ne l'avait jamais vu sortir de ses gonds. Cependant, étant donné les circonstances, il avait de bonnes raisons. Featherstone le provoquait à dessein, et il semblait même y prendre un certain plaisir.

— Aurais-je touché un point sensible ? demanda le comte en souriant. Ou bien allez-vous prétendre qu'attirer une jeune dame à cette heure-ci, dans un lieu isolé, est une action honorable ?

Frederick pinça les lèvres. Ses poings se serrèrent convulsivement. Mais, quand il répondit, il parvint à maîtriser sa voix.

— Vous naviguez contre le vent, Featherstone.

— Je pense que c'est vous, au contraire, qui prenez des risques, mon vieux. Dans trois jours... nous serons mardi, n'est-ce pas ?

Le visage de Frederick devint d'une pâleur mortelle. Linnet comprit qu'il se passait quelque

chose qu'elle ignorait. Ce n'était pas une simple question d'honneur qui opposait les deux hommes.

— Que veut-il dire ? demanda-t-elle, en les regardant tour à tour. Frederick, que va-t-il se passer mardi ?

Elle le vit lutter pour garder son sang-froid. Ses doigts se déplièrent, ses épaules se détendirent. Quand il se tourna vers elle, son visage avait retrouvé ses couleurs, et l'expression de patience bienveillante qui lui était coutumière.

— Je n'en ai aucune idée, très chère.

— Ah non ?

Featherstone haussa les épaules.

— Quand j'ai compris que vous aviez arrangé ce petit rendez-vous avec Mlle Holland, j'ai eu la certitude que vous étiez déjà au courant pour mardi. Je me suis donc trompé. Autant pour moi.

Ce ton léger et impertinent fit perdre patience à Linnet. Elle ne savait pas à quoi le comte faisait allusion et elle s'en moquait éperdument. Une demande en mariage était un des moments les plus importants dans la vie d'une jeune fille. Or, cet instant précieux venait d'être gâché par cet étranger aux manières frustes.

— Vous parlez du comportement des gentlemen, mais comme Frederick vient de vous le faire remarquer, nous avons une conversation personnelle. Un vrai gentleman se serait retiré discrètement, à l'instant même où on le lui demandait.

— Peut-être, concéda-t-il volontiers. Mais, en dépit de mon titre, je crains de ne jamais avoir été un vrai gentleman. En tant qu'homme, toutefois...

Il marqua une pause, reportant son attention sur Frederick.

— En tant qu'homme, je n'envisagerais jamais d'utiliser une femme pour parvenir à mes fins.

— Salaud ! s'exclama Frederick en faisant mine de se jeter sur lui.

Linnet le retint par le bras.

— Non, arrêtez. C'est de la provocation. Ignorez-le.

Frederick soupira profondément.

— Bien sûr, vous avez raison. Pourquoi le laisserions-nous tout gâcher ? Après tout, ajouta-t-il en lui prenant la main, je vous avais déjà révélé mes intentions. Et je pense connaître votre réponse...

— Il prétend savoir ce que vous voulez ? lança Featherstone, visiblement amusé. Dans quelque temps, c'est lui qui vous dira ce que vous devez penser !

Linnet concentra son attention sur l'homme qui était à ses côtés.

— Continuez, Frederick. Faites comme s'il n'était pas là.

Frederick acquiesça d'un hochement de tête.

— Je sais que tout cela doit vous paraître un peu soudain, mais...

— Un peu ? répéta le comte. En effet. Van Hausen est tellement impétueux, n'est-ce pas ? Et cela ne lui ressemble pas vraiment. Avant de lui donner une réponse, mademoiselle Holland, vous devriez peut-être lui demander pourquoi il est si pressé.

Alors même qu'elle voulait s'interdire d'écouter l'homme grossier et effronté qui se tenait sur le seuil, Linnet éprouva un très léger doute. De fait, un tel comportement n'était pas du tout du style de Frederick. Et que voulait donc dire Featherstone, au sujet de mardi ?

— Quoique finalement... vous préférez sans doute ne pas connaître ses raisons pour agir ainsi, poursuivit le comte. Les Américaines sont tellement romantiques. Toutes prêtes à s'engager la tête la première dans le mariage, en croyant que c'est une histoire d'amour, alors qu'en réalité c'est...

— Fermez-la !

Frederick relâcha les mains de Linnet et esquissa un pas vers Featherstone.

— Et si je ne me taisais pas ? répliqua ce dernier.

Décroisant les bras, il défia son adversaire.

— Que ferez-vous, alors ?

Frederick se figea à quelques pas de lui et Linnet l'entendit inspirer longuement pour se ressaisir.

— J'ai une grande envie de vous rabattre votre caquet, mais un gentleman ne se bat pas devant une dame.

— Ciel, quel esprit chevaleresque ! s'exclama Featherstone avec un rire moqueur. A moins que ce ne soit que simple lâcheté ?

Cette raillerie eut raison de la patience de Frederick. Avec un rugissement indigné, il franchit la distance qui le séparait du comte pour lui assener un coup de poing en plein visage. Mais Featherstone esquiva le coup. Au même instant, il lui décocha un crochet du gauche au menton qui le fit trébucher en arrière. Deux coups suivirent, l'un sous les côtes, l'autre à la mâchoire, et Frederick retomba lourdement contre le mur, avant de s'effondrer sur le sol, à côté d'un somptueux paravent oriental.

— Oh non ! Frederick, allez-vous bien ?

Linnet se précipita vers l'homme affalé de tout son long.

Elle n'obtint aucune réponse. Quand elle s'agenouilla près de lui, il ne bougea pas. Linnet lui posa la main sur l'épaule mais il n'ouvrit pas les yeux.

Un bruit de pas lui fit lever la tête et elle vit Featherstone contourner la longue table.

— Il est inconscient.

Le comte jeta un bref regard distrait à Van Hausen.

— Il s'en remettra.

— Vous l'avez assommé !

— En effet.

Featherstone tira sur les poignets de sa chemise et réajusta sa cravate blanche.

— C'était une expérience intéressante, remarqua-t-il d'un ton léger.

Une vague de fureur la submergea, et elle se leva pour l'affronter.

— Vous l'avez fait exprès, pour une obscure raison que vous seul connaissez ! Vous ne cherchiez pas du tout à protéger mon honneur. Je vous ai juste fourni une excuse pour le provoquer et le frapper.

Featherstone n'essaya pas de nier.

— C'est un tel crétin qu'il était difficile de résister à la tentation. De plus, il est tellement facile de le provoquer ! C'est un peu comme enlever un bonbon de la bouche d'un enfant.

— Mais c'est absolument immoral !

Une lueur dure brilla dans les yeux sombres de l'Anglais.

— Faites-moi confiance, mademoiselle Holland, dans ce cas précis ce n'est pas moi qui suis immoral.

— Vous faire confiance ? rétorqua-t-elle, dédaigneuse. Autant se fier à un serpent !

Il esquissa un sourire, mais son regard n'en fut en rien adouci.

— J'ai sans doute mal choisi mes mots. Néanmoins, je puis vous assurer que Van Hausen ne vaut pas la peine d'être défendu et qu'il n'est pas digne d'obtenir votre main.

— Ce n'est pas à vous d'en décider.

— Cependant, je vous prie de différer votre décision.

— Pourquoi ? s'exclama-t-elle, à la fois furieuse et déconcertée. Pourquoi me donnez-vous ce

conseil ? Vous ne me connaissez même pas.

— Non, en effet.

Il s'interrompt et jeta un regard de mépris à l'homme qui gisait inconscient sur le sol.

— Mais, lui, je le connais.

— Après avoir passé seulement quelques semaines à Newport ?

— Notre relation est plus ancienne, mademoiselle. J'ai rencontré M. Van Hausen il y a un an.

En apprenant cela, Linnet éprouva un nouveau doute, mais elle le repoussa.

— Et moi, j'ai connu Frederick toute ma vie, aussi je pense être un meilleur juge que vous.

— J'en doute fort, étant donné que vous envisagez sérieusement de l'épouser.

— Vraiment ? Et quels sont les défauts que vous lui reprochez au point de l'empêcher d'épouser une femme dont vous ignorez tout ?

Featherstone ne répondit pas tout de suite.

— Je crains de ne pouvoir le dire, reconnut-il enfin.

— Vous ne pouvez pas le dire ?

Linnet laissa fuser un rire incrédule. Toute cette soirée devenait irréelle.

— Vous avez interrompu un homme qui faisait sa demande en mariage, vous l'avez provoqué, humilié, et assommé. Par la même occasion, vous m'avez également humiliée et vous avez gâché ce qui aurait dû être l'un des plus beaux moments de ma vie. Et vous ne pouvez même pas me donner d'explication ?

— Non. A mon grand regret, je ne le puis pas.

Linnet aurait aimé lui signifier ce qu'il pouvait faire de ses regrets. Mais, comme aucune répartie cinglante ne lui vint à l'esprit, elle s'efforça de prendre un air digne et d'afficher un calme qu'elle était loin d'éprouver.

— Frederick a peut-être besoin de soins. Il me semble avoir vu le Dr Madison dans la salle. Je vais aller le chercher.

— Et que lui répondrez-vous quand il demandera ce qui lui est arrivé ? Allez-vous lui révéler qu'il vous avait donné rendez-vous en secret ?

Sous la question désinvolte et le ton insouciant, Linnet décela une ombre d'inquiétude. Surprise, elle s'immobilisa avant d'avoir atteint la porte et lui lança un coup d'œil intrigué par-dessus son épaule. Mais le visage mince et placide du comte n'exprimait que de l'indifférence. Sans doute s'était-elle trompée. Après tout, pourquoi cet homme se serait-il soucié des commérages la concernant ?

— Il me semble qu'un médecin se doit d'observer une certaine discrétion, finit-elle par répondre, sans le quitter des yeux.

— Certes, mais vous ne pouvez être certaine qu'il le fera, n'est-ce pas ? Imaginez que des bruits se répandent.

Linnet détestait l'idée d'être au centre de tous les ragots mais elle ne voyait pas comment y échapper.

— De toute façon, cela n'a aucune importance, fit-elle remarquer. J'accepterai la demande de Frederick dès que ce sera possible.

— C'est bien ce que je craignais, déclara-t-il. Mademoiselle Holland, vous commettriez la pire erreur de votre vie en épousant cet homme.

— Cependant, vous ne pouvez m'expliquer pourquoi ?

Featherstone garda le silence et Linnet fit un pas vers la porte. Au même instant, une voix bien connue résonna à l'extérieur.

— Linnet ? Linnet, où es-tu ?

— Oh, mon Dieu ! s'exclama-t-elle à mi-voix.

Horriifiée, elle se figea, puis se tourna vers le comte.

— C'est ma mère.

Avant que Featherstone n'ait pu dire un mot, une autre voix de femme cria son nom. Linnet comprit en une seconde que cette terrible soirée allait s'achever par un désastre.

— Mme Dewey l'accompagne. Oh, mon Dieu ! Cette femme est la pire commère que je connaisse !

— Je croyais que vous vous moquiez des ragots ? Qu'ils n'avaient aucune importance ?

Tout en parlant, Featherstone saisit le paravent oriental posé contre le mur.

— Je m'en moque, tant qu'ils concernent ma relation avec Frederick. Mais avec vous, c'est une autre histoire.

Intriguée, elle le regarda disposer le paravent devant le corps inerte de Van Hausen.

— Que faites-vous ?

— Je dissimule une preuve, dit-il d'un ton énigmatique.

Mais, au lieu de se cacher derrière le paravent avec Frederick comme elle s'y attendait, il recula d'un pas pour étudier le tableau. Hochant la tête d'un air satisfait, il alla vers elle.

— Si c'est possible, il vaudrait mieux qu'aucun de nous ne soit vu ici.

Linnet ne pouvait le contredire sur ce point. Elle fit de nouveau mine de gagner la porte, mais à peine eut-elle posé la main sur la poignée que la voix de sa mère retentit de nouveau.

— Linnet ? Que fais-tu dans la pagode ?

Linnet tressaillit et se rejeta en arrière, se heurtant à lord Featherstone. Celui-ci lui agrippa les bras pour l'empêcher de tomber et elle éprouva une vague de panique. Se dégageant vivement, elle pivota sur elle-même.

— Vous ne devez pas sortir, murmura-t-elle. Elles savent que je suis là, et si nous sortons tous les deux, elles vous verront. Il faut que vous restiez ici. Une fois que je les aurai entraînés un peu plus loin, vous pourrez vous échapper.

— Linnet ? A qui parles-tu ? Il y a quelqu'un avec toi ?

— Elles sont trop près de la porte pour que je puisse sortir, marmonna Featherstone. Je crains que la fuite ne soit impossible.

— Linnet Katherine Holland, je descends immédiatement ! J'arrive, tu entends ?

La voix d'Helen s'était rapprochée. Elle devait se trouver sur l'étroit sentier qui aboutissait à l'entrée de la pagode.

— Sortez par la fenêtre, chuchota Linnet, désespérée.

— Je n'ai plus le temps.

— Alors, cachez-vous derrière le paravent. Vite !

Mais il refusa d'obtempérer. Cet homme était décidément impossible.

— Trop tard, dit-il. De toute façon, elles ont compris que vous n'étiez pas seule.

— Mais vous ne pouvez pas rester là ! Faites quelque chose.

— Puisque vous insistez.

Il inspira longuement, lui prit les mains et s'agenouilla devant elle.

— Linnet Holland, déclara-t-il d'une voix sonore. Voulez-vous m'épouser ?

— Levez-vous ! dit-elle dans un souffle, affolée. Pour l'amour du ciel, debout !

Elle tenta de lui échapper mais en vain. Au moment où elle jetait un coup d'œil affolé derrière elle, sa mère pénétra dans la pagode, Mme Dewey sur ses talons. Les deux femmes s'immobilisèrent,

choquées.

Linnet comprit qu'elle allait avoir de sérieux ennuis.

Featherstone se releva et elle se tourna vers lui, toute prête à déverser sa fureur et à lui reprocher son comportement scandaleux.

Il ne lui en laissa pas le temps. Lui relâchant les mains, il lui passa un bras autour de la taille, posa une main sur sa nuque et l'attira contre lui.

— Que faites-vous ? murmura-t-elle, offusquée.

— Je sauve votre réputation.

Sur ces mots, il se pencha et l'embrassa.

Chapitre 4

D'une façon générale, Jack ne demandait pas mieux que d'embrasser de jolies femmes. Toutefois, il n'était jamais allé jusqu'à envisager de les épouser. Le mariage était une affaire fort coûteuse, et tout le monde savait qu'il n'avait pas un sou. Non que ses finances aient eu la moindre importance dans ce domaine, puisqu'il n'avait encore jamais rencontré de femme avec qui il ait eu envie de passer sa vie.

Mais à présent, alors qu'il posait les lèvres sur celles d'une femme qu'il ne connaissait pas un quart d'heure auparavant, et que l'air vibrait encore de la demande en mariage qu'il venait de lui présenter, toutes ses idées préconçues sur cet engagement sacré s'envolèrent. Les lèvres veloutées de Linnet se pressaient contre les siennes et son corps délié était collé au sien. Jack sentit le sol se dérober sous ses pieds et son corps s'enflammer comme une torche.

Tout à coup, la pensée de réserver tous ses baisers à une seule femme pendant le reste de ses jours lui parut le comble de la félicité.

Tout chez elle l'enivrait. Sa bouche tiède et douce, sur laquelle s'attardait le goût subtil du sherry. Le parfum délicat de ses cheveux. Sa silhouette mince et souple, aux courbes parfaites. Tout cela éveillait chez lui un désir étourdissant qui lui faisait tourner la tête et battre le cœur.

Quelque part, tout au fond de lui, il savait qu'il agissait mal en compromettant une jeune fille innocente. Mais il ne parvenait pas à se ressaisir. Cela malgré la présence de sa mère, qui venait d'entrer dans la pagode. La flamme du désir ne cessait de grandir et de se répandre en lui. Il tombait, plongeait avec elle dans un puits sombre, une obscurité délicieuse, où les regrets et les conséquences n'existaient plus.

— Au nom du ciel, que signifie cela ?

La voix outrée de Mme Dewey parvint jusqu'à lui. Mais ce ne fut pas suffisant pour le ramener à la réalité.

Ce qui l'écarta du précipice, l'obligea à prendre conscience de son comportement, ce fut la jeune fille elle-même. Il sentit son corps se raidir contre le sien, elle pressa ses deux paumes sur sa poitrine pour le repousser, et il fut obligé de céder. Quand il s'écarta, il vit ses joues rouges d'indignation. Mais alors, elle recula d'un pas et leva la main. Devinant son intention, il lui agrippa le poignet avant qu'elle n'ait pu aller au bout de son geste.

Il méritait sans doute une bonne gifle. Dans d'autres circonstances, il n'aurait pas cherché à l'éviter. Mais là, il ne pouvait la laisser faire. Si elle le frappait maintenant, ce geste gâcherait tout. Pour lui, mais aussi pour elle. Car s'il ne l'empêchait pas d'épouser Van Hausen, sa vie serait anéantie. Bien qu'elle ne s'en doutât pas.

— Attention à Mme Dewey, lui chuchota-t-il. La plus grande commère de Newport.

Cette mise en garde resta sans effet sur Linnet. Ses yeux splendides s'étrécirent, elle entrouvrit ses lèvres pulpeuses.

— Mère, déclara-t-elle sans détacher son regard de Jack. Cet homme...

— Est un mufle, compléta-t-il, sans lui laisser le temps d'en dire davantage.

Lui serrant fortement les doigts, il se plaça devant elle pour s'adresser aux deux femmes qui se tenaient sur le seuil.

— Je sais que j'aurais dû agir d'une façon plus conventionnelle, continua-t-il avec un sourire désarmant. Mais je voulais absolument dévoiler mes intentions à Linnet, avant de parler à son père.

— Linnet Holland ! Je n'en crois pas mes yeux !

De toute évidence, Mme Dewey était scandalisée. Mais il était clair aussi qu'elle se réjouissait à la perspective de futurs commérages.

— Je comprends pourquoi mon mari m'a dit qu'il vous avait vu descendre vers la pagode de manière furtive. Vous aviez un rendez-vous secret !

La jeune fille voulut protester, mais Jack lui pressa la main et prit sa défense avant qu'elle n'ait pu réagir.

— Je proteste, madame Dewey. Vous insinuez qu'il s'est passé quelque chose d'inconvenant, alors que c'est tout le contraire. Ma fiancée n'a rien fait qui puisse lui valoir des reproches, je vous assure.

— Fiancée ?

Comme prévu, Mme Dewey se jeta sur ce mot comme un chien sur un os.

— Lord Featherstone, j'ignorais que vous connaissiez Linnet.

Celle-ci tira sur sa main et parvint à se libérer.

— Nous ne nous connaissons...

Jack lui coupa de nouveau la parole.

— Tout est allé très vite.

Bien sûr, elle ne pouvait deviner pourquoi il agissait ainsi. Mais pour l'amour du ciel, ne comprenait-elle pas que la seule façon d'éviter le scandale était de se fiancer avec lui ?

— Je suis conscient que vous savez tout sur tout le monde, madame Dewey. Des deux côtés de l'Atlantique. Mais il faut que vous me pardonniez d'avoir gardé le silence. Je craignais que le fait de parler de Linnet ne révèle trop clairement mes sentiments pour elle. Je ne suis pas le genre d'homme à laisser voir ce que je ressens. Je ne pouvais avouer mon inclination à personne, avant de lui avoir parlé.

Avant que leur hôtesse n'ait pu poser d'autres questions, l'obligeant à débiter d'autres mensonges, Mme Holland intervint dans la conversation et entra dans son jeu.

— Linnet, petite cachottière ! Quand je pense que tu n'as pas dit un mot, même pas à moi, ta mère ! Je suis sous le choc. Mais je comprends maintenant pourquoi tu as repoussé tous les prétendants à Londres.

Elle se tourna alors vers son amie tandis que sa fille bredouillait quelques paroles incohérentes.

— Abigail, auriez-vous la gentillesse de me laisser un moment en tête à tête avec ma fille et son... fiancé ?

— Bien sûr, bien sûr.

Mme Dewey était visiblement déçue de ne pouvoir rester, mais Jack espéra qu'elle se consolerait en répandant la nouvelle que des fiançailles respectables venaient de se conclure. Ce qui était préférable à un rendez-vous secret en pleine nuit. Avec un peu de chance, les potins auraient fait

le tour de son cercle d'amis avant que Van Hausen n'ait repris conscience.

— Non, attendez ! protesta Mlle Holland. Il faut que vous compreniez. Ce n'est pas du tout ce que vous croyez.

Mme Dewey lui lança un regard d'apitoiement.

— Ce n'est jamais ce que l'on croit, ma chère.

Sur ces mots, elle sortit et referma la porte derrière elle.

— Oh ! Mère, maugréa Linnet. Pourquoi l'avez-vous laissée partir avant que j'aie pu lui expliquer ? Vous savez bien qu'elle va retourner directement dans la salle de bal pour se mettre à cancaner.

— Eh bien, tu seras au centre de tous les bavardages. Voilà ce qui arrive quand on choisit une heure et un lieu pareils pour une demande en mariage ! Du moins, je suppose que...

Mme Holland s'interrompit au milieu de sa phrase et alla ouvrir la porte pour s'assurer que Mme Dewey n'avait pas l'oreille collée au battant. Rassurée, elle referma et se tourna vers Jack.

— Je suppose que c'est ce que lord Featherstone s'apprêtait à faire quand je suis arrivée ?

— En effet, répondit Jack sans hésiter. Je me rends compte que je n'aurais jamais dû agir de cette façon. Je n'ai qu'une excuse, et j'admets qu'elle n'est pas très bonne, mais je me suis laissé emporter par mes sentiments.

La jeune fille laissa échapper un ricanement. Sa mère lui lança un bref coup d'œil, mais parut toute prête à accepter cette version de l'histoire, même si elle soupçonnait qu'elle n'était pas entièrement vraie. Après tout, avait-elle le choix ?

— J'imagine que vous êtes disposé à parler à son père et à la courtiser selon les convenances ?

— Bien sûr.

— C'est ridicule ! s'écria Linnet. Cet homme n'éprouve aucun sentiment pour moi. Il n'a aucune idée de qui je suis et je ne l'avais jamais vu avant ce soir. Comment aurais-je fait sa connaissance ?

— Et cependant, tu es là, fit observer sa mère. Tu t'es fait surprendre avec lui lors d'un rendez-vous clandestin, tu lui as donné l'opportunité de demander ta main.

— Les choses ne se sont pas passées comme ça.

Jack perçut un gémissement étouffé au fond de la salle et jeta un coup d'œil derrière lui.

— Nous devrions retourner dans la maison, déclara-t-il d'une voix assez forte pour couvrir les plaintes de Van Hausen. Nous pourrions nous installer dans la bibliothèque pour discuter de la situation.

Plaquant une main dans le dos de Mlle Holland, il s'efforça de la pousser vers la porte. Mais il aurait dû se douter qu'elle n'allait pas se contenter de lui obéir sagement. Décidément, cette jeune personne ne lui facilitait pas la tâche.

— Je ne vous accompagnerai nulle part !

Pivotant sur ses talons, elle se précipita vers le paravent de bois laqué.

— Voilà qui je suis venue retrouver, mère ! s'écria-t-elle, en repoussant le paravent pour révéler le corps inanimé de Van Hausen.

— Frederick ?

En dépit des circonstances, Jack éprouva un brin de satisfaction en voyant sa mine consternée. La mère, contrairement à sa fille, ne manquait ni de goût ni de sagacité.

— Bonté divine ! Tu avais donné rendez-vous à Frederick Van Hausen, au milieu de la nuit ?

Comme s'il avait entendu son nom, l'homme en question s'agita. La jeune fille alla s'agenouiller auprès de lui avec un soupir de soulagement.

— Frederick ? l'implora-t-elle, en le secouant par l'épaule. Oh ! Frederick, réveillez-vous, je

vous en prie. Ma mère est là, il faut lui expliquer.

Van Hausen voulut s'asseoir, mais à peine se fut-il redressé qu'il fut pris d'un malaise et retomba. Jack ne put réprimer un sourire en le voyant rouler inerte sur le sol.

— Doux Jésus, s'exclama Mme Holland avec un air de profond dégoût. Est-il ivre ?

— Bien sûr que non ! protesta vivement Linnet en se relevant. Il était en train de faire sa demande quand cet homme...

Elle se tourna vers Jack, pointant sur lui un doigt accusateur.

— Cet homme l'a interrompu, l'a obligé à se battre et l'a assommé.

— Frederick Van Hausen t'a demandée en mariage ? balbutia Mme Holland, de plus en plus atterrée. Mais je t'ai vue embrasser lord Featherstone.

— Non, je n'ai rien fait de tel. C'est lui qui m'a embrassée.

— Je pense que votre mère ne voit pas la différence, ma chère, murmura Jack en se penchant vers elle.

Linnet le toisa durement, avant de reprendre ses explications.

— La scène à laquelle vous avez assisté, Mme Dewey et vous, n'a aucune importance, même si votre amie est en train d'en parler à tout Newport. Car je vais épouser Frederick. Si nous annonçons nos fiançailles sur-le-champ, ma réputation ne souffrira pas le moins du monde. Et tout le monde pensera que Mme Dewey a confondu les deux hommes.

Sa mère était loin d'être convaincue par ce raisonnement.

— Mme Dewey saura très bien qu'elle n'a pas confondu du tout. Quant à Frederick, il est inconscient et tu n'as pas à parler à sa place. Quoi qu'il en soit, même si ses intentions étaient honorables, cela importe peu. Je ne te laisserai jamais épouser cet homme.

— Quoi ?

Les joues de la jeune fille, enflammées par l'excitation du moment et la chaleur de la nuit, devinrent brusquement d'une pâleur mortelle.

— Vous dites cela parce qu'il n'est pas un aristocrate anglais ? Même après ce que je vous ai raconté, vous persistez à...

— La nationalité et les titres de noblesse n'ont rien à voir dans cette décision, déclara Helen d'un ton péremptoire. Je ne peux t'autoriser à épouser Frederick Van Hausen alors que tu as été surprise dans une situation compromettante avec un autre homme, et que le principal témoin de la scène est la plus grande commère de Newport. Ne sois pas ridicule, Linnet.

Jack éprouva un profond soulagement. Mais, quand Linnet revint à la charge, il comprit que la question était encore loin d'être réglée.

— Mais, mère, quelle autre solution y a-t-il ? Vous ne pouvez pas m'obliger à épouser cet homme. C'est un total inconnu.

— Pas si inconnu que cela. Pas après ce que nous avons vu, Abigail et moi.

— Je vous ai déjà expliqué ce qui s'était passé.

— Et moi je t'explique, ma chère fille, que les circonstances n'ont aucune importance. La seule chose qui compte, c'est que ces événements ont eu lieu. Il n'y a qu'une seule façon d'arranger cette affaire.

Mme Holland désigna Jack de sa main gantée et déclara :

— Lord Featherstone a compromis ta réputation, par conséquent c'est à lui qu'il incombe de réparer.

Linnet poussa une exclamation agacée.

— Vous insistez parce que cela s'accorde parfaitement avec vos plans. Vous voulez que

j'épouse un noble. Mais comme je vous l'ai répété maintes fois, je ne partage pas vos ambitions. D'autre part, papa est de mon côté. Contrairement à vous, il a toujours souhaité me voir épouser un Américain.

Jack se crispa. Si le père de la jeune fille prenait le parti de Van Hausen, tout était perdu. Mais Mme Holland ne parut pas inquiète.

— Tu penses que ton père approuverait de te voir épouser Frederick ?

— Bien sûr. Pourquoi s'y opposerait-il ?

— En effet, pourquoi ? Nous allons le savoir au plus vite. Il faut lui rapporter sur-le-champ ce qui vient de se passer. Je tremble à l'idée qu'il apprenne ta conduite par l'intermédiaire de quelqu'un d'étranger à la famille. Donc... pourquoi n'irais-tu pas tout de suite lui raconter les événements de la soirée pendant que je bavarde avec ce jeune homme ?

Linnet hésita, s'humectant les lèvres du bout de la langue. Son appréhension était compréhensible. Après tout, aucune jeune fille n'avait envie d'aller annoncer à son père que sa réputation était compromise.

Jack décida que le moment était bien choisi pour se montrer une nouvelle fois chevaleresque.

— Avec tout le respect que je vous dois, madame. Il me revient de fournir ces explications à M. Holland. C'est mon rôle.

— Pas question ! rétorqua-t-elle, sans laisser à sa mère le loisir de répondre. Il est vrai que tout est votre faute. Mais je ne vous laisserai pas enrober cette histoire à votre guise afin de parvenir à vos fins. Je m'en vais de ce pas raconter à mon père quel infâme mufle vous êtes !

Elle passa devant lui la tête haute pour gagner la porte. Mais à peine avait-elle franchi le seuil que la voix de sa mère l'arrêta dans son élan.

— Linnet ? Surtout, explique bien à ton père que tu es absolument décidée à épouser Frederick. Quand je vous rejoindrai, il me dira ce qu'il en pense. Son avis m'intéresse beaucoup.

Apparemment, Van Hausen n'était pas apprécié par les parents de la jeune fille. Cette idée remonta un peu le moral de Jack. Sans l'accord du père de Linnet, Van Hausen ne pourrait jamais emprunter de l'argent sur la dot de sa fiancée et échapper au piège qu'ils lui avaient tendu.

Mlle Holland se rembrunit. De toute évidence, l'attitude de sa mère l'intriguait.

— Pourquoi père s'opposerait-il à mon mariage avec Frederick ?

— Nous en discuterons plus tard. Vas-y. Nous vous rejoindrons dans la bibliothèque dans quelques minutes pour régler cette affaire.

— Quelle que soit l'opinion de papa, il verra bien que je dois me marier et il ne donnera pas la préférence à cet individu plutôt qu'à Frederick. Papa n'aime pas plus que moi les chasseurs de dot, ajouta-t-elle, avec un regard appuyé pour Jack.

Sur ces mots, elle sortit d'un pas raide, et laissa Jack seul avec sa mère.

Celui-ci n'y trouvait rien à redire. S'il avait eu le choix, Jack aurait décidé d'affronter la mère de Linnet avant son père. Après tout, ils avaient déjà été présentés. De plus, à en juger par les quelques mots qu'ils avaient échangés dans la salle de bal, Mme Holland avait une grande considération pour les aristocrates. Et bien que son titre fût un peu terni, il était bel et bien comte.

— Comment osez-vous ? lança-t-elle, vibrante d'indignation. Comment osez-vous compromettre ma fille ? Expliquez-vous sur-le-champ, lord Featherstone. Sans quoi mon mari vous abattra comme un chien enragé.

Jack grimaça. La considération de Mme Holland pour l'aristocratie n'allait sans doute lui être d'aucune aide pour le moment.

Ephraïm Cornelius Holland avait beau être né dans une famille riche et privilégiée, il n'était pas une mauviette. Linnet s'en rendit compte rapidement après lui avoir fait un rapport succinct des événements de la soirée.

— Frederick Van Hausen t'a demandé de l'épouser ? rugit-il. Sans ma permission ?

Linnet jeta un coup d'œil à la porte de la bibliothèque de Prescott Dewey. Oui, elle l'avait bien refermée après avoir attiré son père à l'intérieur. Rassurée sur ce point, elle entreprit d'apaiser la colère de M. Holland.

— Je sais qu'il aurait dû venir vous voir d'abord, mais...

— En effet, il aurait dû ! tonna son père, fronçant ses sourcils gris et broussailleux. Mais je suppose que cela n'a pas vraiment d'importance.

Linnet poussa un petit soupir de soulagement. Non qu'elle eût été véritablement inquiète. Mais la façon dont la soirée s'était déroulée lui donnait tout de même quelque souci, et ces fiançailles ne débataient pas d'une façon très conventionnelle.

— Je reconnais que vous annoncer cela comme si c'était un *fait accompli* peut paraître choquant. Je suppose que vous souhaitez en parler avec Frederick le plus vite possible. Mais pour le moment il est...

Elle marqua une pause et toussota, un peu gênée.

— Euh... il est légèrement souffrant. Mais vous pourrez discuter des détails plus tard, et...

— Tu n'as pas bien compris, Lin. Il n'y aura pas de fiançailles entre Van Hausen et toi. Je ne le permettrai pas.

— Quoi ?

Linnet battit des paupières, éberluée. Sa mère avait donc vu juste ?

— Mais pourquoi ? demanda-t-elle, stupéfaite. Mère est opposée à ces fiançailles, naturellement, et je sais pourquoi. Mais vous, papa ? Pourquoi mettez-vous votre veto ?

— Cet homme n'est pas assez bien pour toi.

— Pas assez bien ?

La réponse était si absurde que Linnet faillit éclater de rire. Mais, à en juger par l'expression de son père, ce n'était guère le moment.

— Pourtant, Frederick n'est pas différent de nous ! Je le connais depuis l'enfance. Sa famille est plus ancienne que la nôtre et presque aussi riche. De plus, je croyais que vous aimiez bien Frederick.

— Oh oui, je l'aime bien. Je ne le nie pas. Cependant, ce n'est pas un homme pour toi, Lin. Je ne peux donner mon accord.

Linnet écarquilla les yeux, abasourdie. Elle n'en croyait pas ses oreilles. Père voulait pourtant qu'elle épouse un Américain. Depuis l'épisode de lord Conrath, il l'avait toujours soutenue en ce sens.

— Je ne comprends pas. Quelle objection pourriez-vous avoir...

— J'ai dit non, un point c'est tout.

En d'autres circonstances, une réponse de ce genre ne l'aurait pas beaucoup inquiétée. Avec du temps, de la persévérance et une bonne dose de tact, elle était capable de faire céder son père sur n'importe quel sujet. Mais dans le cas présent il lui fallait faire vite. Mme Dewey ne garderait jamais le silence. En ce moment même, cette horrible commère était sans doute déjà en train de distiller parmi ses amis une histoire scandaleuse, émaillée de détails croustillants. Dès demain après-midi, tout le monde à Newport serait au courant. Plus ses fiançailles avec Frederick étaient retardées, plus

les cancans au sujet de Featherstone se répandraient. Et sa réputation serait sérieusement compromise.

— Mais, papa, vous ne comprenez pas, bredouilla-t-elle, en proie à une soudaine panique. Je dois absolument me marier.

Ephraïm sourit et lui prit les mains.

— Ne te tourmente donc pas pour ton avenir, Linnet. Ta mère s'est mis en tête de te faire épouser un Anglais titré, mais jusqu'ici nous avons bien réussi à déjouer ses plans, n'est-ce pas ?

Linnet était certaine que sa mère n'avait pas renoncé, et même que la présence à Tides d'un certain comte de Featherstone avait relancé tous ses espoirs. Mais, quand son père lui fit un clin d'œil complice, elle ne put réprimer un petit sourire.

— Pauvre maman. Si elle savait que nous nous sommes ligués contre elle ! Mais elle ne renoncera pas à cette idée. Du moins, tant que je ne serai pas mariée.

— Je suis d'accord. Toutefois, tu n'épouserai pas Frederick Van Hausen, répéta son père en serrant ses doigts dans les siens. Je veux quelqu'un de bien mieux que lui pour toi. Quelqu'un qui sera digne de t'avoir pour épouse et de s'allier à notre famille.

Intriguée, Linnet fronça les sourcils.

— Oh ! Papa, vous parlez comme si vous aviez déjà quelqu'un en vue, remarqua-t-elle avec un petit rire.

Ephraïm rit également.

— Je ne peux jamais rien te cacher, Lin, dit-il en lui tapotant la main. Jamais très longtemps, en tout cas.

Linnet se figea. Son léger malaise se transforma en terreur, et elle se sentit incapable de bouger ou de réagir. Enfin, au bout de ce qui lui sembla une éternité, elle parvint à poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— A qui pensez-vous, papa ?

— A Davis MacKay.

— Mais... mais...

Elle ne put aller plus loin. Cette idée paraissait si absurde qu'elle ne pouvait y croire.

— C'est impossible, balbutia-t-elle enfin. Je ne peux pas épouser Davis.

— C'est un bon garçon, Lin, répondit son père d'une voix douce. C'est quelqu'un de bien, qui fera un excellent mari.

— Mais je ne l'aime pas, et il ne m'aime pas non plus.

— Une fois que vous serez mariés, l'amour viendra. Il n'y a aucune raison de penser le contraire.

— Je peux vous donner une très bonne raison de vous assurer que cela ne marchera pas, répliqua Linnet en retirant la main que son père gardait prisonnière dans les siennes. Davis est amoureux de Cicely Morton.

Son père haussa les épaules, comme si ce détail n'avait aucune importance.

— Tu n'auras qu'à lui faire un peu de charme, et en quelques jours il aura oublié l'existence même de la fille Morton.

— Cela m'étonnerait. Il est amoureux de Cicely depuis l'époque où nous jouions enfants. Il a toujours voulu se marier avec elle. A en juger par les lettres que j'ai reçues de Cicely, et la façon dont ils se regardaient ce soir, leurs sentiments n'ont pas changé depuis l'année dernière.

L'expression de son père se durcit, son regard se fit implacable.

— Davis fera ce qu'on lui ordonne, déclara-t-il.

Quelque chose en elle se contracta, et elle éprouva un sentiment proche de la peur.

— Ce qu'on lui ordonne ? répéta-t-elle d'une voix creuse. Qui va lui donner cet ordre, papa ?

La dureté s'effaça, et le visage bienveillant qu'elle connaissait bien réapparut. Mais, pour Linnet, c'était trop tard. L'affection qui transparaissait dans le regard d'Ephraïm lui semblait fausse, à présent. Comme s'il portait un masque.

Linnet songea à l'année qui venait de s'écouler, à toutes les ruses dont il avait usé pour l'aider à déjouer les machinations de sa mère. Particulièrement pendant la saison londonienne. Combien de fois avait-il déclaré qu'il était normal qu'elle veuille un mari qui l'aimait, et non quelqu'un qui souhaite mettre la main sur sa dot ? Elle comprit qu'il l'avait aidée et soutenue non pas pour faire son bonheur, mais pour satisfaire une ambition secrète et personnelle.

Linnet avait toujours su que son père était impitoyable. S'il ne l'avait pas été, il n'aurait pas transformé leur respectable fortune familiale en un empire d'une richesse presque indécente. Mais c'était la première fois de sa vie qu'il se servait d'elle pour assouvir sa convoitise.

Ephraïm sourit.

— Je voulais dire que Davis comprendra mieux quels sont les avantages d'une alliance entre nos deux familles une fois que son père et moi aurons eu une conversation avec lui.

— C'est-à-dire une fois que vous lui aurez mis le couteau sous la gorge, rectifia-t-elle d'un ton acerbe.

Elle n'avait pas du tout l'intention de sacrifier son bonheur et celui de Davis pour que leurs familles soient alliées.

— Mère connaît-elle vos intentions ? demanda-t-elle, en songeant à l'attitude étrange d'Helen, un peu plus tôt, au sujet de Frederick. Sait-elle que vous voulez me faire épouser Davis MacKay ?

— Naturellement.

— Mais votre choix ne lui convient pas.

Elle avait lancé cela un peu au hasard et, apparemment, elle avait vu juste. Son père se hérissa.

— Qu'elle soit d'accord ou non, peu importe. Nous avons conclu un accord.

— Un accord ? répéta Linnet.

Sa consternation fit place à une franche indignation.

— Quel genre d'accord ?

— Ta mère tenait à ce voyage en Europe, et à l'étape à Londres afin que tu puisses faire la saison. Je ne comprends pas pourquoi mais, même après notre expérience malheureuse avec ce fourbe de Conrath, elle maintient qu'un mari anglais assurerait ton bonheur. Donc, j'ai accepté que tu passes la saison à Londres. Nous avons décidé que, si tu rencontres un noble anglais et que tu tombais amoureuse de lui, je lui verserais ta dot sans faire d'histoires.

— Mais vous avez fait votre possible pour éviter que cela arrive. Vous prétendiez être de mon côté, mais pendant tout ce temps vous arrangiez tout pour que je revienne à la maison et que j'épouse Davis. Sans aucune considération pour ses sentiments ou les miens. Oh ! Papa...

Sa voix se brisa. Ses parents l'avaient manipulée comme un pion, songea-t-elle, au bord des larmes.

Son père se balançait d'une jambe sur l'autre. Pour la première fois, il parut éprouver un soupçon de culpabilité, mais il le balaya avec désinvolture d'un haussement d'épaules.

— Ne me fais pas passer pour une sorte de tyran domestique. Depuis l'histoire avec Conrath, tu n'as cessé de répéter que tu ne voulais pas d'un Anglais. Tu disais que tu voulais épouser un Américain et continuer de vivre ici.

— Ce qui ne signifie pas que vous devez choisir mon mari à ma place ! s'écria-t-elle.

Elle était étonnée du peu de considération que ses parents avaient pour ses sentiments.

— Ce n'est pas parce que Davis MacKay vous semble être un bon parti pour moi, que je le trouve acceptable. Pas du tout ! Il est amoureux d'une de mes meilleures amies, qui est elle aussi amoureuse de lui. Il n'est pas question qu'ils soient séparés à cause de moi. Vous pouvez renoncer tout de suite à faire de Davis votre gendre, papa. Je ne l'épouserai pas.

— Je t'interdis de me parler sur ce ton, ma petite. Je pense à ton avenir.

Ces mots rappelèrent brutalement à Linnet que son avenir et sa réputation ne tenaient qu'à un fil. Le moment était mal choisi pour se laisser emporter par la colère. Elle avait besoin de son père, et elle n'obtiendrait pas son aide en s'opposant ouvertement à ses projets.

L'expérience le lui avait appris.

Linnet inspira longuement et s'efforça de calmer le tourbillon de sentiments qui s'agitait en elle.

— Pourquoi Davis MacKay serait-il le meilleur choix pour mon avenir ? s'enquit-elle, en faisant un effort pour s'exprimer d'une voix douce et raisonnable. Pourquoi lui, et pas quelqu'un d'autre dans le cercle de nos connaissances ? Pourquoi...

Elle s'interrompit, puis ajouta, avec l'impression de s'aventurer en terrain dangereux :

— Pourquoi Davis, plutôt que Frederick ?

— Frederick est un banquier d'affaires, et son père est dans le transport maritime. Aucune de ces branches ne sera utile à Holland Oil. Les MacKay, en revanche, ont investi dans le charbon depuis que Franklin MacKay a racheté Kentucky Jubilee Coal. Une alliance entre nos familles nous permettrait, à Franklin et à moi, de contrôler plus de la moitié des approvisionnements en carburant de la côte atlantique jusqu'au Midwest.

— Je vois, murmura-t-elle d'une voix blanche.

La logique mercantile de son père la pétrifiait.

— Pour vous, mon mariage n'est qu'un vulgaire contrat d'affaires.

— Nous tiendrions tout le marché, continua Ephraïm, si enthousiaste qu'il n'entendit pas la remarque de sa fille, ou bien choisit de l'ignorer.

— Tout le monde serait obligé de se plier à nos conditions, y compris Albert Van Hausen. Les sommes en jeu sont énormes. Réfléchis, Linnet. Tes enfants hériteront d'un empire.

Linnet se moquait de posséder un empire, et elle ne pensait pas que cela soit un argument de poids pour Davis non plus. Après tout, ce garçon était assez intelligent pour comprendre quels avantages il tirerait d'un mariage avec elle, mais cela n'avait pas diminué le moins du monde l'amour qu'il portait à la modeste, mais respectable, Cicely Morton.

Quand il aurait entendu ce qui était arrivé à Linnet ce soir, Davis s'appuierait sur la déclaration de lord Featherstone, qui lui fournissait une excuse parfaite pour échapper aux plans que leurs pères avaient élaborés en secret.

D'ailleurs, une fois que le scandale aurait éclaté dans les journaux, Ephraïm insisterait sans doute moins pour mener son projet à terme.

Il ne le savait pas encore, mais un nouveau prétendant allait bientôt faire une apparition remarquée dans leur petit cercle. Toutefois, Linnet ne pouvait se permettre d'attendre que le problème s'étale en première page du *Town Topics*, le journal de potins de Newport. Il fallait qu'elle soit fiancée à Frederick ce soir même, avant que des échos de l'épisode avec Featherstone ne se répandent au sein de la haute société. Car, si par malheur cela arrivait, elle n'aurait plus que deux solutions. Épouser cette canaille, ou affronter le scandale.

Non, il fallait que tout le monde sache le plus vite possible qu'elle était innocente, que Frederick était honorable, et que lord Featherstone avait eu un comportement tout à fait inconvenant.

— Papa, il s'est passé quelque chose ce soir que vous ignorez. Je crains que cela n'entrave quelque peu vos projets.

Ces paroles calmèrent l'enthousiasme d'Ephraïm, qui se rembrunit.

— Que veux-tu dire ?

Linnet ne répondit pas, et continua de le regarder, soudain accablée par un sentiment d'impuissance. Comment une jeune fille devait-elle annoncer à son père qu'elle risquait d'être submergée par la honte et le scandale ?

— Lin ?

Son père lui agrippa les épaules. Son regard s'assombrit davantage tandis qu'il la dévisageait.

— Tu me caches quelque chose ?

Linnet déglutit, rassembla tout son courage, et commença son histoire. Quand elle en arriva au moment où elle s'était retrouvée seule dans la pagode avec Frederick, son père lui relâcha les épaules et se mit à arpenter la bibliothèque. Lorsqu'elle lui raconta l'arrivée inopinée de Featherstone, il se mit à se ronger l'ongle du pouce. Et quand elle lui décrivit l'arrivée de Mme Dewey et de sa mère, elle devina que son esprit réfléchissait à toute vitesse aux multiples conséquences de ce fâcheux incident et aux différentes versions qu'il pourrait servir aux journaux à scandale.

Cependant, la demande en mariage de Featherstone ne devait pas faire partie de ses calculs, car cette nouvelle lui fit lever brusquement la tête.

— Mais tu m'as dit que tu ne connaissais même pas cet homme !

— C'est vrai. Je l'avais simplement aperçu dans la salle de bal. Mère me l'avait désigné, mais je ne lui avais même pas adressé la parole. Et quand je suis descendue à la pagode, j'étais loin d'imaginer...

— Mon Dieu, Lin !

Son père soupira en se passant une main dans les cheveux.

— Mon Dieu, te rends-tu compte de ce que tu as fait ?

— Je n'ai rien fait du tout, riposta-t-elle, irritée. Pourquoi blâme-t-on systématiquement les femmes dans ce genre de circonstances ?

— Peut-être parce que cette fois la femme en question s'est mise elle-même dans cette situation, en s'enfuyant pour aller retrouver un goujat.

Ces paroles, de la part de l'homme qu'elle adorait par-dessus tout, lui firent l'effet d'une giflette. Néanmoins, Linnet garda toute sa dignité.

— Frederick n'est pas un goujat. Ses intentions étaient honorables.

— Honorables ? répéta son père, incrédule. Je ne dirais pas cela.

— Il était là pour demander ma main.

— Apparemment, ce lord Featherstone avait la même intention. Dirais-tu aussi que c'est un homme honorable ?

— Bien sûr que non.

— Quelle est la différence ?

— Featherstone ne s'est pas contenté de me demander en mariage. Il...

Elle s'interrompit et grimaça, mal à l'aise.

— C'est pire que cela.

— Continue. Ce que tu me révéleras ne pourra être pire que... que ce que j'imagine.

— Il m'a embrassée.

— Embrassée ? tonna Ephraïm d'une voix puissante.

Linnet jeta un regard affolé à la porte.

— Papa, ne parlez pas si fort. La situation est déjà assez grave. Si quelqu'un entend...

— Je le tuerai, marmonna son père entre ses dents. Je tuerai ce Britannique, ce coureur de dot, ce fils de... de...

Linnet aurait dû se sentir réconfortée par cette indignation paternelle, mais elle soupçonnait que la colère de son père n'était pas due uniquement à l'outrage qu'elle avait subi.

— Le fait de tuer Featherstone ne sauvera pas ma réputation. Mme Dewey a vu ce qu'il a fait, et elle l'a entendu formuler sa demande. Je suis sûre qu'elle doit être en train de raconter la scène à tout le monde, dans la salle de bal, en ce moment même. La seule chose qui puisse encore empêcher un scandale d'éclater serait d'annoncer des fiançailles. Suivies le plus vite possible d'un mariage.

— Bien sûr, tu as raison, approuva son père en passant devant elle. Ce qui signifie que nous n'avons pas une minute à perdre.

— Où allez-vous ? s'enquit Linnet en le voyant gagner la porte. Que voulez-vous faire ?

— Je vais trouver Franklin MacKay et lui raconter ce qui s'est passé avant qu'il ne l'apprenne par quelqu'un d'autre. Davis et toi devez être fiancés sur-le-champ.

— Quoi ? s'écria Linnet en lui emboîtant le pas. Mais je vous ai expliqué que je ne pouvais pas épouser Davis !

— Tu n'as pas le choix. Tu viens de le dire, il faut que tu te maries.

Désespérée, elle tenta encore une fois de persuader son père de renoncer à cette idée.

— Franklin MacKay ne voudra pas que son fils m'épouse. Plus maintenant. M. MacKay est très puritain, il a un sens très poussé de la respectabilité.

— Nous allons le savoir bientôt.

Son père s'arrêta, la main sur la poignée de la porte, et eut un sourire sans joie.

— Espérons que l'appât du gain effacera ses scrupules.

— Mais je veux épouser Frederick !

Son père n'essaya pas de discuter, mais une flamme dure apparut dans ses prunelles bleues.

— C'est peut-être ce que tu veux. Mais, après ce qui s'est passé, comment peux-tu être sûre que Frederick voudra encore de toi ?

Linnet fut désarçonnée.

— Que voulez-vous dire ? Bien sûr qu'il voudra de moi. Il m'a demandé ma main, n'est-ce pas ?

— C'est ce que tu affirmes. Mais c'était avant que tu ne sois menacée d'un scandale. Tu parais certaine que Davis ne voudra plus de toi à cause de la scène avec Featherstone. Qu'est-ce qui te fait penser que Frederick sera toujours sur les rangs ?

— Parce qu'il était là. Il sait...

Elle se tut brusquement, devinant avant même qu'il n'ait parlé ce que son père allait lui opposer.

— Il ne sait rien. D'après ce que tu m'as raconté, il était inconscient.

— Eh bien, oui. Mais ce n'est pas grave. Je n'aurai qu'à lui expliquer... lui dire ce que...

Sa voix s'éteignit tandis que les doutes l'envahissaient. Jusque-là, elle n'avait pas envisagé un instant que Frederick puisse changer d'avis. Qu'il ne veuille plus d'elle, à cause de la conduite de Featherstone. Au prix d'un violent effort, elle se ressaisit.

— Frederick ne me laissera pas tomber. Il m'aime.

— Peut-être, admit son père. Mais, quand il connaîtra le comportement de Featherstone, je doute qu'Albert Van Hausen tienne compte des sentiments de son fils. En revanche, Franklin MacKay sait que, si son fils t'épouse, il y aura un contrat d'affaires lucratif à la clé. Van Hausen n'aura pas ce

genre de motivation. Et sans l'accord de son père, je serais étonné que Frederick t'épouse.

— Pourquoi ?

Son père ouvrit la porte.

— Parce qu'il n'a pas assez de cran. Frederick n'est qu'un pauvre crétin, mou comme une chiffé.

Ayant prononcé ce jugement à l'emporte-pièce, Ephraïm sortit, laissant Linnet seule, aux prises avec les doutes qu'il venait de semer dans son esprit.

Chapitre 5

De toutes les soirées de sa vie, celle-ci était certainement la pire, décida Linnet en regardant la porte de la bibliothèque se refermer.

Dire qu'elle avait si bien commencé. Elle se laissa tomber dans un des gros fauteuils de cuir, en songeant à son entrée dans la salle de bal, deux heures plus tôt, dans un tourbillon de soie rose. La saison londonienne était derrière elle, sa mère avait renoncé à ses intrigues pour la marier à un lord, et maintenant qu'elle venait d'avoir vingt et un ans, elle ne pourrait plus l'obliger à quoi que ce soit. Elle était heureuse de se retrouver chez elle, parmi tous ses amis, et enfin maîtresse de sa destinée. Quelle merveilleuse surprise, quel réconfort, de retrouver Frederick, ses traits familiers, ses yeux qui la contemplaient avec adoration. Son avenir avait alors paru aussi brillant que le soleil se réfléchissant le matin sur les eaux d'Easton Bay.

Et maintenant ? Linnet se renfonça dans son fauteuil en soupirant. Sa soirée romantique était en lambeaux, sa réputation jusque-là irréprochable sur le point d'être détruite, ses illusions piétinées et réduites en poussière.

Comment tout avait pu si mal tourner en si peu de temps ? se demanda-t-elle, perplexe.

C'était la faute de cet homme. Elle se redressa, alors que l'image de lord Featherstone dissimulant le corps de Frederick lui revenait à l'esprit. Il savait parfaitement ce qu'il faisait. Cet odieux calculateur avait vu une occasion unique se présenter, et il en avait tiré parti. D'abord en cachant Frederick à la vue des deux femmes, puis en la compromettant à dessein, hurlant sa demande afin d'être entendu par sa mère... Et puis...

Folle de rage, Linnet revit son insupportable sourire, juste avant qu'il ne l'embrasse devant sa mère et Mme Dewey. Scellant son destin, et remplissant son propre portefeuille en un seul geste.

Les lèvres encore brûlantes, Linnet serra les dents. Ses actes étaient scandaleux, ses intentions corrompues, ses motifs si évidents qu'il n'aurait pu tromper un enfant. Et cependant, sa mère se laissait prendre à son jeu !

Les ambitions d'Helen ne connaissaient pas de limites. Jusqu'ici, Linnet était demeurée forte et inébranlable, résistant à la campagne inlassable de sa mère en faveur des aristocrates. Cependant, elle savait qu'elle devait en grande partie sa force au soutien sans faille que lui apportait son père.

Ephraïm était de son côté. Du moins, c'est ce qu'elle avait cru. Maintenant, elle savait que l'appui de son père n'était qu'une illusion.

A cette pensée, la colère de Linnet s'estompa, cédant la place à un profond désespoir et à la douleur de la trahison. Pendant tout ce temps, elle avait cru qu'Ephraïm était son allié, et que contrairement à sa mère il chérissait sa fille plus que ses ambitions.

Le chagrin lui serra le cœur, et elle étouffa un sanglot. Comment son père pouvait-il lui faire cela ? songea-t-elle en portant une main à ses lèvres.

Elle ferma les yeux, pressant les doigts sur sa bouche, dans une vaine tentative pour réprimer les sanglots qui l'étouffaient. Une larme perla sous ses paupières et roula sur sa joue. Bon sang, pleurer ne servait à rien. Il fallait qu'elle réfléchisse.

Linnet lutta contre des larmes de désespoir et de panique, s'efforçant de se montrer aussi froide et implacable que son père. Au bout d'un moment, elle sortit un mouchoir pour essuyer ses joues et regarda la situation en face. Il était évident qu'elle devait épouser quelqu'un. D'après elle, Frederick était le seul choix possible.

« Qui te dit que Frederick voudra encore de toi ? »

La question de son père, pour cruelle qu'elle fût, n'était pas dénuée de logique. Que cela lui plaise ou non, sa réputation était souillée désormais. Dans de telles circonstances, beaucoup d'hommes renonceraient à l'épouser. Frederick était-il ce genre d'homme ? L'abandonnerait-il, une fois que cette histoire serait connue de tous ?

Linnet tourna et retourna la question dans sa tête. Bien qu'elle ait connu Frederick toute sa vie, qu'elle ait été amoureuse de lui à une certaine époque puis sur le point d'accepter sa demande, elle ne le connaissait pas suffisamment pour avoir la moindre certitude à ce sujet.

Il se souciait de ce que les gens pensaient de lui. Cela, elle le savait. En outre, il avait un immense respect pour l'opinion de son père. Or, Albert Van Hausen ne voudrait jamais de ce mariage quand tout le monde saurait que Featherstone l'avait embrassée. Ephraïm avait-il raison ? Frederick était-il un faible ? Qu'arriverait-il s'il se rangeait au point de vue de son père et l'abandonnait à son triste sort ?

La porte s'ouvrit, la détournant de ces pensées terrifiantes. Quand elle vit la tête blonde de Frederick apparaître dans l'entrebâillement, elle poussa un petit cri de soulagement.

— Oh ! Dieu soit loué, c'est vous ! s'écria-t-elle en sautant sur ses pieds. Je craignais de voir apparaître ma mère et lord Featherstone. Vous sentez-vous mieux ?

Il acquiesça d'un signe de tête et referma la porte derrière lui.

— Oui, et vous ?

— Je vais plutôt bien, tout bien considéré. Comment saviez-vous que j'étais là ?

— Je l'ignorais. Je vous ai cherchée partout. Quand je suis retourné dans la salle de bal, j'ai tout de suite entendu ce qui s'était passé entre Featherstone et vous. Quel goujat ! Quand je le reverrai, je...

Linnet l'interrompit, poussant un cri de consternation.

— Vous savez ? Vous avez... vous avez entendu ? bredouilla-t-elle d'une voix étranglée.

— Hélas, confirma-t-il dans un soupir. Je venais d'entrer dans la salle quand Dotty Ridgeway s'est précipitée vers moi pour me raconter.

— Dotty ?

Son moral s'assombrit encore davantage à l'idée qu'une de ses amies avait été si pressée de répandre ces ragots infâmes sur son compte.

— Mon Dieu, mon Dieu, murmura-t-elle, avec un petit rire forcé. Les mauvaises nouvelles vont vite, ne trouvez-vous pas ?

— Cela n'a pas d'importance, s'exclama Frederick en lui prenant le bras. Pas pour moi.

Le brouillard qui environnait Linnet se dissipa un peu.

— Vraiment ?

Il la dévisagea avec incrédulité.

— Comment avez-vous pu croire que j'attachais la moindre importance à ces histoires ?

— Mon père m'a dit...

Elle se tut brusquement et secoua la tête.

— Peu importe. N'en parlons plus. Je pensais qu'une fois que vous auriez entendu ce qui s'était passé vous...

Elle fit encore une pause, déglutit, et poursuivit :

— Vous changeriez d'avis.

— Quoi ? Juste parce que Featherstone est un malotru et un coureur de dot opportuniste ?

A chaque mot, le moral de Linnet remontait. Mais elle s'efforça de garder la tête froide. Frederick n'avait toujours pas renouvelé sa demande et, vu la façon dont la soirée s'était déroulée, elle ne voulait pas se faire d'illusions.

— Si vous aviez changé d'avis à cause de ce qu'il a fait, je comprendrais.

— Ne soyez pas stupide. En réalité, je suis tenté d'aller trouver Featherstone pour m'expliquer avec lui à coups de poing. Alors, l'issue du combat serait très différente, je vous assure. Mais je ne crois pas que j'en aurai l'occasion. Quand je suis sorti de la pagode, je l'ai vu dans le jardin avec votre mère. Ils avaient l'air de s'entendre comme deux larrons en foire.

— Ils faisaient des projets pour le mariage et discutaient du montant de ma dot, j'en suis certaine, conclut-elle en esquissant une grimace.

— Je ne me suis pas arrêté pour écouter, mais d'après ce que m'a dit Dotty, tout le monde pense que vous êtes fiancée avec lui. A cause de son comportement, les gens s'attendent à ce que vous l'épousiez. Je ne le supporterai pas, Linnet ! s'écria-t-il. Si vous épousiez cet homme, je...

Sa voix se brisa, et il reprit plus doucement :

— Le fait est que votre réputation est sérieusement mise à mal.

— Oui, admit-elle dans un souffle. Je suis compromise, à présent.

— Non, ce n'est pas vrai. Au diable, Featherstone ! Et au diable cette mauvaise langue de Mme Dewey. Désolé, ajouta-t-il aussitôt. Je ne devrais pas jurer.

— Je crois que c'est inévitable, au vu de la situation. J'ai moi-même beaucoup juré pendant l'heure qui vient de s'écouler.

Elle fit une tentative pour sourire, mais n'y parvint pas vraiment.

— Tout va s'arranger. Je crains que nous ne puissions éviter un scandale, mais quelle importance ? Je veux dire, tant que nous nous en tenons à notre plan, vous n'avez rien à craindre. Il faudra nous marier le plus vite possible.

Linnet poussa un soupir de soulagement. Mais elle voulait être sûre de lui.

— Dans une semaine, le comportement de Featherstone sera dans tous les articles de la presse à scandale. Si je ne l'épouse pas, je serai considérée comme une horrible dévergondée, et si je vous épouse, tout le monde se moquera de vous.

— Balivernes. Nous n'aurons qu'à dire la vérité. Nous avons décidé de nous fiancer et Featherstone nous a interrompus. Il m'a attaqué, et vous a fait des avances inqualifiables. Vous n'avez rien fait de mal. Laissez les gens penser ce qu'ils veulent, je m'en moque.

En entendant ces mots, elle eut envie de lui sauter au cou et de l'embrasser. Mais il y avait encore un obstacle à franchir, et elle se contint.

— Frederick, même si... même si vous voulez bien m'épouser, je dois vous avouer que mon père ne veut pas en entendre parler.

— Vous en avez déjà discuté avec lui ?

Frederick se rembrunit.

— Vous lui avez demandé son consentement ? Bon sang, Linnet, pourquoi ?

— Je n'avais pas le choix. Il fallait que je lui révèle la vérité sur les événements de la soirée avant que quelqu'un d'autre ne les lui rapporte d'une façon différente. Je n'ai pas pensé un instant qu'il ne m'accorderait pas sa permission.

— Vous a-t-il donné une raison ? A-t-il dit quelque chose contre moi ?

— Non, pas du tout. Mais il a d'autres projets pour moi.

L'expression de Frederick s'assombrit encore.

— Qui ? demanda-t-il d'un ton sec.

— Davis MacKay. Mon père se trouve en ce moment même avec Franklin MacKay pour le persuader de consentir à cette union.

Frederick la dévisagea avec dureté.

— Vous préférez épouser Davis plutôt que moi ?

— Seigneur, jamais de la vie.

Le regard de Frederick s'éclaira et il haussa les épaules, retrouvant en un instant sa désinvolture habituelle.

— Dans ce cas, nous n'avons pas de souci à nous faire.

— Non ? s'étonna-t-elle, à mi-chemin entre le rire et les larmes. Alors, pourquoi ai-je un tel sentiment d'angoisse ? Je ne veux pas épouser Davis. Je préférerais mourir plutôt que d'épouser Featherstone. Et papa ne veut pas que je vous épouse. Je ne vois vraiment pas comment je peux m'en sortir. Il n'y a pas de solution.

— Ne paniquez pas, ordonna-t-il en lui prenant les bras pour la secouer gentiment. Votre mère ne peut pas vous obliger à épouser Featherstone, ni votre père à épouser Davis. Vous avez vingt et un ans. Vous n'avez pas besoin de leur autorisation pour vous marier avec moi. Nous pouvons nous enfuir.

— Nous enfuir ? répéta-t-elle, abasourdie.

Si déterminée soit-elle, une telle possibilité ne l'avait jamais effleurée.

— Vous voudriez vous enfuir avec moi ?

— Pourquoi pas ?

Elle réfléchit quelques secondes.

— Eh bien, pour commencer, mon père risque de me déshériter.

— Il ne le fera pas. Il vous adore trop pour cela, répliqua-t-il en riant. Et même s'il le faisait, quelle importance ? Craignez-vous que je ne sois pas capable de subvenir à vos besoins ?

Cette idée était si absurde qu'elle rit de bon cœur.

— Bien sûr que non. Mais il me paraît plus juste de vous prévenir. Il sera si furieux qu'il est possible qu'il me coupe les vivres. Papa peut être...

Elle se tut, hésita un peu, et ajouta :

— Il peut se montrer impitoyable. Et votre père risque de vous déshériter également, car ma réputation sera détruite.

— Si vous voulez savoir, je me moque de leur argent, assura-t-il en l'embrassant sur le bout du nez. J'en ai suffisamment pour nous entretenir.

— Une fugue ne fera qu'exacerber les commérages.

— A moins que tout le monde ne comprenne la vérité. Une fois que nous serons mariés, nous pourrons expliquer ce qui s'est vraiment passé, et le scandale s'éteindra de lui-même.

— Et tout dans notre jardin ne sera que beauté ? C'est une agréable perspective, Frederick, mais je crains que cela ne demande réflexion. Les gens parleront de cette histoire pendant des années.

— Et quand bien même, cela sera tout de même sans importance. S'il y a un scandale nous l'affronterons ensemble, comme mari et femme.

Quand il prononça ces mots, Linnet comprit que sa réputation demeurerait intacte. Elle allait épouser un homme qui la voulait pour elle, et non pour son argent. Le soulagement fut si intense que ses genoux se déroberent.

— Oh ! Frederick, s'exclama-t-elle, en agrippant les revers de sa veste pour ne pas tomber. Papa prétendait que vous ne voudriez plus de moi quand vous auriez appris ce qui s'était passé.

— Et vous l'avez cru ? Ma chérie, si vous voulez m'épouser, il faut que vous ayez confiance en moi. Nous n'avons pas beaucoup de temps, dit-il en jetant un coup d'œil à la porte. Puisque votre père est avec MacKay et que votre mère est probablement toujours avec Featherstone, nous tenons une chance de nous enfuir. Nous allons passer par une porte dérobée et prendre ma voiture. Nous aurons disparu avant que quiconque ne se soit aperçu de notre absence.

— Tout de suite ? Vous voulez partir maintenant ?

— Nous n'aurons jamais de meilleure occasion. Après ce qui s'est passé ce soir, vos parents ne vous lâcheront plus des yeux.

— Mais regardez-nous. Nous ne sommes pas vêtus pour voyager. Nous n'avons pas d'habits de rechange, pas de chaussures, même pas de brosses à dents. Pour l'amour du ciel, je suis en robe de soirée, et chaussée de mules. Il faut au moins prendre le temps de nous changer...

— Je vous dis que nous n'avons pas le temps, s'écria-t-il d'une voix stridente qu'elle ne lui connaissait pas. Si nous prenons mon cabriolet, nous remonterons la capote et personne ne nous verra. A l'aube, nous aurons atteint Providence. Je vous installerai dans un hôtel, j'irai acheter des vêtements, et nous trouverons un juge de paix qui nous mariera dans la journée. Nous reviendrons dans la soirée. Nous serons mari et femme, et personne ne pourra rien y changer.

Linnet se mordit les lèvres. Un doute l'étreignait tout à coup, mais elle n'aurait su dire pourquoi. De toute façon, elle avait l'intention depuis le début d'accepter la demande de Frederick. Les autres solutions n'étaient même pas envisageables.

— C'est juste que tout va un peu trop vite, murmura-t-elle.

— Je sais, ma chérie, je sais. Mais nous ne pouvons pas nous accorder le luxe de prendre notre temps. Eh bien ? insista-t-il devant son silence. Voulez-vous bien que nous commettions cette folie ?

Linnet ne répondit pas immédiatement. Elle ne s'inquiétait pas pour sa mère. Helen se laisserait convaincre sans trop de difficultés. Mais Ephraïm n'aimait pas être contrarié et il pouvait rendre la vie très dure à Frederick. Toutefois, pourquoi devrait-elle avoir peur de son père puisque Frederick lui-même ne semblait pas le craindre ? Que pourrait faire son père une fois que leur union serait accomplie ?

Elle songea aux projets qu'Ephraïm avait conçus en cachette pendant des mois, puis elle capitula avec un rire un peu nerveux.

— Allons-y, décida-t-elle. Puisqu'il le faut, enfuyons-nous ensemble.

Frederick lui prit la main et l'entraîna vers la porte. Mais ils se trouvaient encore au milieu de la pièce quand le battant s'ouvrit. La mère de Linnet entra, suivie de lord Featherstone. Ils se figèrent en voyant les deux jeunes gens, main dans la main.

— Featherstone ! s'écria Frederick en s'arrêtant brusquement.

— Eh oui, mon vieux, il semble que je me retrouve toujours sur ton chemin, répondit le comte avec une bonne humeur exaspérante. Comme la poisse !

— Frederick Van Hausen, que faites-vous ici ? lança Helen d'une voix impérieuse. Et pourquoi tenez-vous ma fille par la main ?

Linnet sentit les doigts de Frederick se resserrer sur les siens. Ce geste aurait pu la rassurer si une nouvelle silhouette n'était pas apparue sur le seuil. Sous le regard bleu acier de son père, elle perdit toute son assurance.

Frederick avait raison quand il disait qu'une fois mari et femme ils assumeraient toutes les conséquences de leur acte. Mais elle espérait éviter une telle confrontation tant que le mariage n'avait pas eu lieu.

Apparemment, elle n'aurait pas cette chance.

Son regard passa de son père au diable aux cheveux noirs qui se trouvait devant lui. Il fallait se résigner. Tant que lord Featherstone serait dans les parages, la chance continuerait de la fuir.

Chapitre 6

Quand il vit Mlle Holland main dans la main avec Van Hausen, Jack se dit qu'un deuxième round de coups de poing allait être nécessaire. Mais une voix s'éleva derrière lui et il comprit qu'il allait être privé du plaisir de donner une nouvelle correction à son ennemi.

— Retirez votre main immédiatement.

Jack jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit un homme de haute taille, aux cheveux argentés et à l'allure implacable. Ses yeux étaient aussi bleus que ceux de sa fille. Il reconnut aussitôt Ephraïm Holland et remarqua en souriant que l'homme serrait les poings. Si Van Hausen avait mérité d'être corrigé, il laisserait volontiers cet honneur à un père outragé. En fait, cela allait de soi.

— Je vous ai demandé de retirer votre main, répéta Holland, les mâchoires serrées. Voulez-vous que je le fasse pour vous ?

De deux choses l'une, soit Van Hausen était plus courageux que Jack ne le pensait, soit il était désespéré au point de tenir tête au vieil homme. Quel que soit le cas, il refusa d'obtempérer.

— Des fiancés ont le droit de se tenir par la main, répondit-il. J'ai l'intention d'épouser Linnet.

— Il faudra me passer sur le corps, marmonna Jack.

Holland ne semblait pas plus séduit que lui par l'idée de voir sa fille épouser Van Hausen. Il fit un pas en avant comme pour mettre sa menace à exécution, mais sa femme le retint par le bras.

— Non, Ephraïm. Nous pouvons sûrement discuter sans qu'il y ait de violence.

Holland se figea, puis inspira longuement.

— J'ai déjà signifié à Linnet mon désaccord concernant ce mariage, mais je réitère mon refus. Je ne vous autoriserai jamais à l'épouser, quelles que soient les circonstances.

La déclaration était sans équivoque. Cependant, Van Hausen refusa de s'avouer vaincu.

— Nous n'avons pas besoin de votre consentement. D'autre part, vous avez dû apprendre ce qui s'est passé ce soir et vous n'ignorez pas les bruits qui se répandent en ce moment dans la salle de bal. La réputation de Linnet risque fort d'être compromise, dit-il en resserrant son étreinte sur la main de la jeune fille.

Jack décida de prendre la parole avant que ce rappel concernant la réputation de Mlle Holland ne pousse son père à revenir sur sa décision.

— Vous êtes sûr de savoir ce que vous faites, mon vieux ? lança-t-il avec une feinte inquiétude. Après tout, sans le consentement de son père, comment comptez-vous obtenir un prêt ?

— Salaud ! cracha Van Hausen. De quoi vous mêlez-vous ?

— Surveillez votre langage, jeune homme, ordonna Ephraïm. Quant à vous, ajouta-t-il en se tournant vers Jack. Qui diable êtes-vous ?

— Je vous demande pardon, monsieur Holland. Nous n'avons pas eu l'occasion ni le temps d'être présentés dans les règles, déclara Jack en s'inclinant. Je suis lord Featherstone.

— Featherstone ? répéta Holland d'une voix tonitruante.

Jack grimaça, doutant soudain du bien-fondé de son intervention.

— C'est donc à cause de vous que le nom de ma fille est traîné dans la boue ! Parbleu, je devrais vous châtier à coups de fouet !

— En effet, reconnut Jack. Mais puis-je vous suggérer de remettre cela à plus tard ? Je crains que vous n'ayez un problème plus urgent à régler.

Son regard glissa vers le jeune couple figé au centre de la pièce, et à son grand soulagement la fureur de Holland se détourna de sa personne.

— Je suppose que vous avez raison, admit le vieil homme en étrécissant les yeux. Nous en reparlerons.

Content d'avoir obtenu ce répit, Jack continua :

— Van Hausen a désespérément besoin d'argent, voyez-vous. C'est la raison pour laquelle il a tenté d'obtenir la main de votre fille un peu plus tôt dans la soirée. Les fiançailles officiellement annoncées, il pouvait faire un emprunt en arguant qu'il était votre futur gendre et qu'il avait des garanties.

— C'est ridicule ! protesta Van Hausen avec mépris.

Néanmoins, il ne put dissimuler un soupçon de peur dans sa voix.

— Je n'ai pas besoin d'emprunter de l'argent. Et même si c'était le cas, je n'aurais qu'à en demander à mon père.

— Vraiment ? rétorqua Jack. Votre père vous a renié il y a un an et refuse de rembourser vos dettes. Comment le blâmer ? Il a déjà payé tant de fois pour vos erreurs.

— Quoi ?

L'exclamation de Mlle Holland était révélatrice. La jeune fille ignorait absolument tout.

— Frederick, ce n'est pas vrai ? Cela ne peut être vrai.

Mais l'homme qui se trouvait à côté d'elle se garda bien de répondre. Elle se tourna alors vers Jack.

— Comment pouvez-vous savoir une chose pareille ? Comment ?

Il soutint sans broncher son regard plein de rancœur.

— Cela fait un an que j'ai demandé aux détectives de Pinkerton d'enquêter sur lui.

— Vous ne pouvez pas croire ce qu'il vous raconte, protesta Van Hausen. C'est absurde.

— En effet, c'est mon impression, reconnut M. Holland. Lord Featherstone, Frederick dispose d'une fortune personnelle. Quand je suis parti en Europe, en septembre dernier, son père venait juste d'investir une somme colossale dans sa société de placements.

— Oui, convint Jack. Afin de couvrir ses pertes et d'éviter que sa société ne devienne insolvable. Quand il lui a donné cet argent, Albert Van Hausen a averti son fils que c'était la dernière fois qu'il venait à son secours et que dorénavant Frederick devrait se passer de lui. Mais il se trouve qu'il est un très mauvais gestionnaire de société. Il a subi d'énormes pertes et a dû emprunter à d'autres banquiers, à des amis, et même à des prêteurs, pour se maintenir à flot. Il tente sans cesse de compenser ses pertes précédentes en effectuant des placements de plus en plus risqués, ce qui le fait couler irrémédiablement. A présent, il se trouve dans une situation très dangereuse, et son père n'est pas là pour le renflouer. Si vous doutez de ce que je dis, faites un tour dans la salle de bal, et renseignez-vous. Certains de ses anciens amis se feront un plaisir de confirmer mes paroles. Il doit de l'argent à tout le monde.

— Mais en quoi les problèmes financiers de Frederick vous concernent-ils ? demanda Linnet. Qu'avez-vous à voir dans tout cela ?

Jack lui livra la même histoire qu'à sa mère.

— L'homme que vous étiez sur le point d'épouser, mademoiselle, me doit beaucoup d'argent. J'ai placé, avec d'autres investisseurs, une somme considérable dans sa société. Avec ces fonds, il a créé une société d'investissement appelée East Africa Mines. L'accord que nous avons conclu établissait que nos fonds serviraient à financer des rapports techniques et qu'ils nous seraient restitués si ces rapports montraient que les mines en question ne contenaient pas d'or. Cela étant le cas, nous avons demandé il y a deux semaines à ce que l'argent nous soit rendu. Van Hausen a jusqu'à mardi prochain pour nous restituer les sommes investies. Il a essayé de se procurer des fonds mais, comme je vous l'ai dit, personne ne lui accordera de prêt. Il est tellement endetté que même les prêteurs malhonnêtes ne veulent plus avoir affaire à lui.

— Mensonges ! cria Van Hausen. Ce ne sont que mensonges !

Personne ne lui prêta attention.

— Comme vous étiez en voyage, vous ignoriez ses problèmes financiers, continua Jack. Il le savait, et il était conscient de ne pas avoir beaucoup de temps devant lui. L'annonce de vos fiançailles dès ce soir lui aurait permis d'emprunter sur-le-champ en donnant comme garantie son mariage avec votre fille. Ainsi il aurait pu rembourser tout le monde et éviter la ruine. Mon intervention a fait échouer ses plans.

Bien que maîtresse d'elle-même, Linnet était pâle comme une morte. Ses yeux rappelèrent à Jack des crocus incrustés de givre perçant sous la neige.

— Mon père n'ignore rien de votre intervention, lord Featherstone.

— En effet, confirma Holland. Pas plus que tous les invités qui se trouvent actuellement dans la salle. Vous me devez quelques explications, jeune homme. Mais je ne peux m'occuper que d'un gredin à la fois.

Ephraïm reporta son attention sur Van Hausen.

— Si ce que dit Featherstone est vrai, ce n'est pas bon pour vous. Au vu de ces éléments, Linnet a trop de bon sens pour vous épouser. Et à supposer que vous puissiez la persuader de le faire, je m'efforcerai de contrecarrer vos projets. Je refuse de vous donner mon consentement. Essayez donc d'emprunter sur la base de votre avenir lorsque j'aurai rendu public mon refus de vous accorder sa main.

Van Hausen leva le menton, dans l'espoir de conserver une apparence de dignité offensée, mais pour Jack il n'avait l'air que d'un crétin prétentieux.

— Vous pouvez bien communiquer votre refus à tous les journaux, cela n'a aucune importance. Je veux épouser Linnet parce que je l'aime. Je n'en ai pris conscience que lorsqu'elle est partie.

Jack réprima un rire. Par le diable ! Il avait presque l'air sincère. Il ne pouvait pas être amoureux de la jeune fille. Et cependant...

Le regard de Jack se posa sur Mlle Holland.

Elle était d'une beauté à couper le souffle. N'importe quel homme aurait été ébloui par de tels yeux. Et cette bouche... n'était-elle pas d'une exquise sensualité ? D'ailleurs, il le savait bien, pour y avoir goûté. Même une canaille comme Van Hausen pouvait être envoûté. Mais de là à parler d'amour ?

Il jeta un coup d'œil à leurs doigts entrelacés. Il les revit se dirigeant vers la porte alors qu'il entraînait en compagnie d'Helen. Et en une seconde, tous ses doutes furent balayés.

— Vous l'aimez ? A d'autres ! Vous vouliez disparaître. Vous enfuir avec elle.

Van Hausen tressaillit, et Jack comprit qu'il avait vu juste.

— Vous êtes pressé, n'est-ce pas ? Mardi n'est plus très loin.

— Ce que vous dites n'a pas de sens, déclara Holland, sans laisser à Frederick le temps de répondre. S'il s'enfuit avec ma fille, il n'obtiendra jamais sa dot. Il doit le savoir.

— Je ne veux pas de sa dot.

La voix de Van Hausen était plus calme à présent, mais la peur était toujours présente dans son regard.

— C'est très louable, remarqua Jack. Mais nous savons tous les deux qu'il existe d'autres moyens de soutirer de l'argent à son père.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez. Je ne veux plus écouter vos mensonges détestables. Ma fiancée non plus. Linnet, partons, voulez-vous ?

— Linnet ? s'écria Mme Holland, affolée.

Mais si elle craignait de voir sa fille sortir avec Van Hausen, elle fut immédiatement rassurée. L'homme eut beau la tirer par la main, Linnet demeura sur place.

— Qu'a-t-il en tête ? demanda-t-elle à Jack. Puisque vous en savez tant, expliquez-moi cela.

— Je vous livrerai ma théorie avec grand plaisir, mademoiselle Holland. Voilà, je suis certain que lorsque Van Hausen a regagné la salle de bal il a entendu les rumeurs à notre sujet. Il a alors compris que son projet d'emprunter en se basant sur son futur mariage avait échoué. Mais il savait que s'il vous persuadait de fuir sur-le-champ avec lui il pouvait encore parvenir à ses fins. Il vous a sans doute dit qu'un mariage clandestin était la seule solution, étant donné l'opposition de votre père à cette union.

Linnet rejeta la tête en arrière, comme sous l'effet de la surprise. Jack remercia le ciel. Ce n'était pas la première fois qu'il le constatait, mais Van Hausen était terriblement prévisible.

— Ne l'écoutez pas, Linnet, répliqua vivement ce dernier. C'est lui qui veut mettre la main sur votre dot. N'est-ce pas évident ?

Sidérée, Linnet leva la main, puis la laissa retomber.

— Cela n'a toujours pas de sens. Si je m'enfuyais avec Frederick, père ne lui donnerait rien, même s'il est endetté. Il exigerait que Frederick s'acquitte de ses dettes. Il se pourrait qu'il le fasse entrer dans la société et lui donne un salaire pour me faire vivre convenablement. Ou bien qu'il l'aide à opérer des investissements. Mais en aucun cas il ne paierait les dettes de sa firme.

— Même pas pour éviter la prison à son gendre ?

— La prison ?

Mlle Holland et ses parents répétèrent le mot d'une seule voix.

— Oui, la prison. Les sommes que nous lui avons confiées étaient détenues en fiducie, il n'en était que le dépositaire. Mais il s'en est tout de même servi pour rembourser d'autres dettes et effectuer de nouveaux investissements. Cela constitue une fraude et un détournement de biens. S'il ne nous a pas restitué cet argent mardi, nous déposerons plainte et il sera inculpé pour ces délits par les procureurs de New York.

— En voilà assez ! s'écria Van Hausen, hors de lui. Fermez-la !

— Sinon ? rétorqua Jack en riant. Vous me ferez taire ? Vous avez déjà essayé ce soir, mais sans succès. Vous voulez tenter une seconde fois ? Non, murmura Jack comme son adversaire ne bronchait pas. Je me doutais que la réponse serait non.

Van Hausen inspira, luttant pour rassembler ce qui lui restait de dignité.

— Je n'écouterai pas un mot de plus. Et Linnet non plus. Ne le laissez pas tout gâcher, ajouta-t-il en s'adressant à la jeune fille. Venez avec moi, Linnet. Tout de suite, tant que nous avons encore une

chance de mener notre projet à bien.

Linnet Holland ne céda pas à cette prière. Elle observa Frederick un moment, puis retira lentement sa main de la sienne. Lorsqu'elle recula d'un pas en secouant la tête, Jack éprouva une telle joie qu'il aurait aimé la prendre dans ses bras et l'embrasser de nouveau.

— Bon sang, Linnet ! s'écria Van Hausen. Vous ne croyez pas ce qu'il dit tout de même ? Ce n'est qu'un tissu de mensonges !

— Si ce ne sont que des mensonges, répondit-elle doucement, nous n'avons aucune raison de nous enfuir immédiatement, n'est-ce pas ?

— Si nous ne partons pas maintenant, cette nuit même, votre réputation sera détruite. Je ne pourrai le tolérer.

— Mais vous affirmiez que cela vous était égal. Aussi, je pense que quelques jours de délai ne seront pas d'une grande importance pour vous.

— C'est pour vous qu'il faut partir. Pour vous épargner le scandale.

— Disons que je me moque du scandale.

Van Hausen ne répondit pas, et elle poursuivit :

— Il me semble que nous saurons la vérité en ce qui vous concerne mardi. A ce moment, aucun soupçon ne pèsera plus sur vous. N'est-ce pas ? insista-t-elle, en soutenant son regard.

— Je ne peux pas attendre ! cria-t-il. Vous ne comprenez pas ? Je vais être ruiné !

— Je comprends. Je comprends surtout qu'il n'y a pas que des aristocrates britanniques parmi les coureurs de dot.

— Bon sang, Linnet, vous êtes ma dernière chance, supplia Van Hausen d'une voix où perçait la panique. Si vous ne m'épousez pas, j'irai en prison, et ce sera votre faute.

Linnet le toisa avec froideur. Ses traits semblaient sculptés dans du marbre.

— Si vous allez en prison, c'est que vos actes vous y auront conduit. Pas les miens.

Il y avait dans sa voix quelque chose de cassant, qui rappelait celle de son père.

Jack, qui fixait Van Hausen, le vit s'empourprer de rage et serrer les poings. Quand il esquissa un pas vers Mlle Holland, il s'interposa si vite que les mots crachés par Van Hausen l'atteignirent lui, en plein visage.

— Espèce de garce !

Jack l'agrippa à la gorge et l'attira vers lui, le repoussant violemment contre le mur. La fureur qu'il contenait depuis trop longtemps éclata presque malgré lui.

— Vous allez sortir immédiatement, gronda-t-il, les dents serrées.

Ses doigts se crispèrent sur le cou de Van Hausen, dont la respiration se fit malaisée.

— Si vous ne partez pas, je vous transformerai en chair à pâtée. Et je prendrai un immense plaisir à réduire votre figure en bouillie.

Relâchant Van Hausen, il ouvrit la porte de la main droite, et de l'autre empoigna la veste de soirée de son adversaire. Puis il le projeta de toutes ses forces dans le corridor. Il attendit que l'homme se soit éloigné en chancelant et ait disparu dans l'escalier pour refermer le battant.

— Quelle histoire, marmonna M. Holland.

Jack inspira et se tourna vers celui qui était apparemment sur le point de devenir son beau-père.

— Monsieur Holland...

Mais il ne put aller plus loin.

— Je devrais vous tuer ! s'exclama le vieil homme.

— Votre réaction est compréhensible. Mais il serait préférable pour tout le monde que vous n'en fassiez rien. Nous savons quels bruits circulent sur votre fille, et j'en suis responsable.

L'honneur exige que je l'épouse.

— Je ne me marierai pas avec vous ! s'écria la jeune fille, sans attendre la réponse de son père. Le seul fait que vous pensiez que je pourrais céder prouve que vous avez perdu la tête.

— Plusieurs personnes de ma connaissance seraient probablement d'accord avec vous sur ce point. Néanmoins, nous sommes obligés de nous marier. Il n'y a pas d'autre solution.

— Je peux en trouver des dizaines ! répliqua-t-elle en croisant les bras. La première qui me vient à l'esprit est l'homicide.

— Linnet, gronda sa mère, une dame ne dit pas ce genre de choses.

— Je ne suis pas une dame, mère. Et comme je vous l'ai répété nombre de fois, je n'ai pas l'intention d'en devenir une. N'oubliez pas que le noble effort que fait lord Featherstone pour m'épouser afin de préserver ma réputation n'aurait pas été nécessaire s'il n'avait pas commencé par me compromettre fort commodément.

— Commodément ? reprit Jack, interloqué. Je ne vois rien de commode dans cette situation, croyez-moi.

— Ah, non ? lança-t-elle en haussant les sourcils. Vous seriez bien le premier aristocrate anglais à ne pas trouver commode une belle dot américaine.

Jack la contempla tandis que les mots prenaient lentement tout leur sens.

— Vous croyez que je vous ai compromise afin de mettre la main sur votre dot ?

— En tout cas, vous ne l'avez pas fait pour récupérer votre investissement. Si vous vouliez simplement être remboursé, vous auriez laissé Frederick m'épouser et emprunter l'argent dont il avait besoin. Après quoi, vous auriez été payé. Mais au lieu de cela, vous avez décidé de m'épouser vous-même. Un investissement beaucoup plus lucratif, je suppose.

— Je n'ai pas agi ainsi pour l'argent.

— N'essayez pas de me convaincre que votre comportement était dicté par l'amour. Vous ne me connaissez même pas.

— Cet homme est désespéré, mademoiselle. Nul ne sait de quoi il aurait été capable en parvenant à se retrouver seul avec vous. Il...

Jack s'interrompit. Il ne pouvait révéler sans preuves les crimes plus graves commis par Van Hausen. Il aurait fallu qu'il donne les noms des femmes que le misérable avait agressées, ce qui était impensable. Il n'était même pas question d'y faire allusion, car le secret de la duchesse aurait pu être découvert.

— Cet homme est un mufle, ajouta-t-il. J'ai fait la première chose qui me passait par la tête pour l'empêcher de profiter de vous.

— C'est-à-dire que vous avez vous-même tiré parti des circonstances. Comme c'est héroïque !

— D'une façon ou d'une autre, vous auriez été compromise à l'arrivée de Mme Dewey. La seule question qui se posait était celle-ci : qui de nous deux allait vous compromettre ? Il faudra me pardonner si j'ai pensé que j'étais un meilleur choix pour vous que ce méprisable escroc.

— Oui, c'est là toute la question, n'est-ce pas ? C'est vous et vous seul qui avez décidé. Je n'ai pas eu mon mot à dire.

— Nous n'avions pas le temps d'entamer une discussion pour décider où allait votre préférence, répliqua-t-il, conscient qu'elle le poussait à bout.

— Mais vous n'étiez pas obligé d'intervenir dans la pagode, insista-t-elle, soulignant le point faible de son comportement. Vous auriez pu aller voir mon père et lui dévoiler les véritables intentions de Frederick. Papa aurait repoussé la promesse d'une dot à plus tard, et la duperie de Frederick aurait été révélée sans que ma réputation ne soit mise en cause. Mais vous n'avez pas agi

ainsi. Vous m'avez suivie, vous avez éliminé votre rival, et vous avez pris sa place. Pourquoi ?

Jack la dévisagea. Impossible de lui exposer les risques qu'elle courait. Quand Mme Dewey et sa mère étaient arrivées, la seule chose honorable à faire était de la demander en mariage. Quant au baiser, eh bien... il avait agi sur une irréprouvable impulsion. Comment aurait-il pu résister à une telle tentation ? Autant se battre contre la loi de la gravité ou contre les courants des marées. Et même maintenant, mis à part le fait qu'il avait sali sa réputation, il ne voyait aucune raison de regretter ce baiser. Car il n'avait jamais rien éprouvé de pareil dans sa vie.

— Je n'étais pas sûr des intentions de Van Hausen. Je ne voulais pas prendre sa place, comme vous dites.

— Non ? Suis-je censée croire que vous, le frère d'un chasseur de dot, m'avez compromise sans nourrir d'intentions malhonnêtes ?

Seigneur. Il était las de devoir traîner partout derrière lui la réputation de son frère.

— Je ne suis pas un chasseur de dot.

— Non ? le défia-t-elle du regard. Dans ce cas, refusez ma dot. Ici et maintenant.

Parbleu, il aurait bien aimé s'exécuter. A cet instant précis, rien ne lui aurait fait plus plaisir que de lui envoyer à la tête ses dollars américains ! Mais, aussi tentant que ce fût, il ne pouvait pas. Le mariage entraînait des responsabilités qu'il n'avait pas les moyens d'assumer. Son revenu lui suffisait tout juste pour subvenir à ses propres besoins. Sans contrat de mariage, comment pourrait-il l'entretenir ? Comment lui donnerait-il une belle maison, comment élèverait-il leurs enfants ?

Il observa cette jeune fille habituée à vivre dans le luxe et regretta sincèrement de ne pouvoir la prendre au mot. Il détestait plus que jamais son père et son frère, qui avaient trompé des femmes juste pour prendre leur fortune, la dilapider ensuite jusqu'au dernier sou, et ruiner irrémédiablement des domaines centenaires. Ils ne lui avaient laissé aucun moyen de prouver qu'il n'était pas comme eux. Le silence se prolongea et il vit le regard magnifique de Linnet Holland se durcir tandis qu'elle se forgeait son opinion sur lui.

Il voulut parler. Mais, avant qu'il n'ait pu expliquer qu'il ne pouvait la faire vivre décemment sans toucher à sa dot, sa mère prit la parole.

— Pour l'amour du ciel, Linnet, des choses importantes sont en jeu ce soir. Il ne s'agit pas seulement d'un contrat de mariage. Ne discute pas, ajouta-t-elle, empêchant sa fille de s'exprimer. Tu sais bien que c'est la vérité.

Helen s'adressa alors à son mari.

— Ephraïm, maintenant tout le monde dans la salle doit savoir ce qu'a vu Abigail Dewey. Lord Featherstone a raison. Il faut qu'ils se marient.

— Naturellement, c'est ce que vous voulez, mère. Marier votre fille à un lord, n'importe lequel.

— Assez.

Holland s'interposa entre les deux femmes pour faire cesser leurs chamailleries. Puis il se tourna vers Jack.

— Admettons que vous n'ayez pas compromis ma fille pour de l'argent. Néanmoins, vous avez encore quelques explications à fournir avant que je n'envisage de vous donner mon consentement.

— Votre consentement ? répéta Linnet. Vous voulez récompenser la conduite inqualifiable de cet homme en lui donnant ce qu'il veut ? Vous voudriez que je l'épouse ?

Elle prit un air si horrifié que Jack sentit la moutarde lui monter au nez. Dans l'ensemble, il n'était tout de même pas un mauvais garçon. Fauché ou pas, il valait mille fois mieux que Van Hausen. Mais, avant qu'il n'ait pu le lui faire remarquer, elle reprit la parole.

— Donnez-lui votre accord si vous voulez, papa. Mais vous vous faites des illusions si vous

croyez que je consentirai à devenir son épouse.

— Pourtant, il faudra bien que tu épouses quelqu'un ! Et ce ne sera pas Davis MacKay.

En dépit de sa réputation fragile, Mlle Holland ne parut pas troublée d'apprendre qu'un autre de ses prétendants n'était plus dans la course. Sa colère s'évanouit, et un pâle sourire se dessina sur ses lèvres.

— Quel dommage.

— Ne joue pas à l'impertinente. Les MacKay ne veulent pas de toi à cause de ta réputation désormais entachée. Et la tache se répand à chaque seconde tandis que nous restons là à discuter. Si tu n'épouses pas Featherstone avant la fin de la semaine, je doute fort que tu trouves un seul homme entre Pittsburgh et ici qui voudra de toi.

Le sourire de Linnet disparut, ses joues se colorèrent. Mais elle releva tout de même le menton, dans une attitude pleine de défi.

— Ce n'est pas ma faute.

— C'est en partie ta faute, rectifia Ephraïm, avant de se tourner de nouveau vers Jack. Réglons cette question tout de suite. Linnet a souligné certains points qui ont leur importance. Si vous n'avez pas fait cela pour l'argent, pourquoi diable êtes-vous intervenu ? Pourquoi n'êtes-vous pas tout bonnement venu nous voir ? Linnet aurait pu rompre ses fiançailles sans que sa réputation n'en souffre.

— Je suis désolé, mais je ne peux vous révéler la raison pour laquelle je l'ai suivie dans la pagode. Cela fait partie d'un secret que j'ai promis de ne jamais dévoiler.

— Oh ! un secret, murmura Mlle Holland d'une voix douceuse. Bien sûr.

Crispant les mâchoires, Jack décida de ne plus s'adresser qu'à son père puisqu'il semblait impossible de discuter raisonnablement avec elle.

— Mes amis, lord Somerton, lord Hayward et lord Trubridge pourront témoigner que je dis la vérité. Ils savent ce qui m'oblige à garder le silence, et ils sont tenus par le même serment que moi.

— Ce n'est pas une vraie réponse, bougonna Holland.

— C'est la seule que je puisse vous offrir, tout en vous affirmant qu'il s'agit d'une question d'honneur.

— D'honneur ?

M. Holland émit un rire bref et incrédule.

— Les Britanniques ont un drôle de sens de l'honneur. Ma fille est déshonorée, bon sang ! N'éprouvez-vous aucune honte ?

De la honte ? Jack songea aux autres femmes qui avaient été bafouées. Et d'une façon bien plus sordide. Puis il pensa à celles qui l'auraient sans doute été plus tard si Van Hausen n'avait pas été arrêté à temps. Et au chagrin que Stuart avait dû éprouver en apprenant ce que sa femme avait subi. Il pensa à ce qu'il ressentirait lui-même si l'une de ces femmes avait été son épouse, sa sœur, ou sa fille.

De la honte ? Non, il n'éprouvait aucune honte.

— Je regrette que votre fille ait été entraînée malgré elle dans ce scandale. Comme je l'ai expliqué un peu plus tôt à sa mère, je suis prêt à faire tout ce qui est en mon pouvoir pour réparer. C'est pourquoi je l'ai demandée en mariage d'une façon aussi manifeste, devant Mme Dewey. Je savais qu'il était trop tard pour suivre une autre ligne de conduite. Et il fallait qu'il soit clair que votre fille n'était pas là pour rencontrer un homme en secret. Peut-être n'était-ce pas la façon d'agir la plus judicieuse à adopter dans ces circonstances, mais ce qui est fait est fait. J'ai l'intention de rétablir la bonne réputation de votre fille, et d'assurer son bonheur. Je vous le jure sur ma vie.

— J'avais d'autres ambitions pour ma fille que de l'obliger à épouser un homme dans votre genre, répliqua Holland, renfrogné.

— J'en suis conscient, monsieur.

— Pour l'amour du ciel, est-ce que quelqu'un daignera m'écouter ? lança Linnet en s'avancant. Je n'épouserai pas cet homme. Il n'en est pas question. Je ne le connais même pas, et déjà, je le déteste.

Si elle croyait qu'il allait renoncer à cause de cela, c'est qu'elle ne le connaissait pas du tout en effet.

— Je m'emploierai donc à vous faire changer d'opinion sur moi pendant nos fiançailles, déclara-t-il.

— Il n'y aura pas de fiançailles. Je n'ai pas passé cinq mois en Angleterre à éviter les chasseurs de dot pour en tolérer un qui vient me poursuivre jusque chez moi. Je ne vous épouserai pas, lord Featherstone. Je refuse catégoriquement. En fait...

Elle s'interrompit et le toisa de la tête aux pieds, avant de laisser tomber avec mépris :

— Je préférerais encore épouser un crapaud.

Sur ces mots, elle passa devant Jack et alla ouvrir la porte de la bibliothèque. Mais le cri de détresse que poussa sa mère la figea sur le seuil.

— Linnet ! Pense à ta réputation !

— Au diable ma réputation ! s'exclama-t-elle, avant de claquer la porte derrière elle.

Jack regarda son père.

— Il vaudrait mieux ne pas la quitter des yeux. Van Hausen est aux abois et il ne reculerait pas devant un kidnapping. Tant qu'il ne sera pas derrière les verrous, ne laissez jamais votre fille seule. Surveillez-la à chaque instant.

— Il vaudrait mieux pour vous que ma fille ne souffre aucunement de cette affaire, Featherstone. Sinon, je vous détruirai.

La détermination qui avait porté cet homme au sommet de la réussite transparaissait dans son regard. Jack ne mit pas un instant sa parole en doute, et il fut soulagé quand Holland sortit, le laissant en tête à tête avec la seule personne de la famille qui était de son côté.

Mais son alliée elle-même semblait sur le point de le laisser tomber.

— Et maintenant ? questionna-t-elle, angoissée. Vous m'avez juré dans le jardin que ce que vous aviez fait pour arrêter Van Hausen ne porterait pas préjudice à ma fille.

— Et je vous le répète.

— Vous m'avez juré que vous l'épouseriez pour préserver sa réputation.

— Je le ferai.

— Mais elle ne veut pas de vous ! protesta Helen, au bord des larmes. Même pas pour éviter un terrible scandale. Vous l'avez sauvée des manigances de Frederick, mais à quel prix !

Dès l'instant où il avait embrassé la jeune fille, les dés étaient jetés. A partir de là, il n'y avait plus d'autre choix que le mariage.

— Je la convaincrai de changer d'avis.

La mère de Linnet ne semblait pas partager son optimisme.

— Vous ne connaissez pas ma fille, dit-elle en s'essuyant les yeux à l'aide d'un mouchoir. Elle est têtue comme une mule.

Malgré les circonstances, Jack ne put s'empêcher de sourire en entendant cette expression.

— Et je suis encore plus têtue qu'elle, je vous assure.

— Cela m'étonnerait, répliqua-t-elle avec une moue narquoise, malgré ses larmes. J'aime ma

fille, lord Featherstone, mais je connais ses défauts. Quand elle déclare qu'elle préfère affronter le scandale et la ruine plutôt que de vous épouser, elle le pense vraiment. Elle ne m'écouterait pas, et son père ne l'obligerait jamais à se marier.

Les épaules rondes et pâles de Mme Holland s'affaissèrent sous le poids du chagrin.

— Tout ce que je souhaitais pour elle est désormais impossible. Mes espoirs sont détruits. Tout est fini.

Jack serra les mâchoires. Il fallait être un mufler pour ruiner la réputation d'une jeune fille et ne pas l'épouser ensuite. Or il était peut-être un peu fou, désinvolte, et diabolique sous certains aspects, mais on ne pouvait pas le traiter de goujat.

— Ce n'est pas fini, promit-il d'un ton solennel. Loin de là.

* * *

La mère de Linnet pleura pendant tout le trajet jusqu'à la maison tandis que son père demeurait de marbre. Un dénouement correspondant parfaitement à la pire soirée de sa vie, songea Linnet. Dans l'habitacle étouffant de la voiture, la colère et la déception de ses parents étaient presque palpables. Pour rendre le voyage plus supportable, elle se tourna vers la fenêtre ouverte, inspirant à pleins poumons l'air de la mer.

Grâce au ciel, ils n'habitaient pas très loin de Tides. Elle avait désespérément besoin d'être seule pour réfléchir à son avenir, aussi se précipita-t-elle dans l'escalier en arrivant. Mais la voix de son père l'arrêta avant même qu'elle n'ait atteint le palier. De toute évidence, si les choses se passaient selon sa volonté, elle n'aurait pas son mot à dire.

— Je n'admettrai pas que ta réputation soit ruinée et que tu vives dans la honte, Linnet. Si tu ne veux pas de Featherstone, je te trouverai un autre époux. Dussé-je dépenser toute ma fortune pour cela.

Sa voix contenait une bienveillance familière et rassurante. Mais elle perçut malgré elle une dureté latente dans ces paroles. Cette âpreté avait-elle toujours été là ? S'était-elle jusqu'ici efforcée de ne pas y prêter attention ?

Linnet se garda de répondre, consciente qu'elle avait accumulé suffisamment d'insolences en une seule soirée. Elle gravit sans un mot le somptueux escalier de marbre. Quand elle fut dans sa chambre et qu'elle se retrouva seule, après que Foster l'eut aidée à se déshabiller, sa colère et son refus d'obéir cédèrent la place à des sentiments plus profonds et plus sombres.

Frederick était un escroc. Elle avait tout d'abord trouvé cette idée ridicule. Cependant, quand Featherstone avait proféré ses accusations et qu'elle avait regardé Frederick, ses yeux ne pouvaient mentir. Ses soudaines manifestations d'affection, sa loyauté malgré la disgrâce qu'elle subissait, son indifférence pour sa fortune... tout cela n'était que mensonges. Elle l'avait compris brusquement, en un seul regard. Comment avait-elle pu être aussi aveugle ?

Soudain, plus rien dans sa vie ne lui parut réel. Linnet avait l'impression de s'être égarée dans un cauchemar. Elle se laissa tomber dans le fauteuil, face à sa coiffeuse, et contempla la jeune fille pâle et malheureuse qui se reflétait dans le miroir. Son propre visage semblait appartenir à une étrangère.

Était-ce la même fille qui avait revêtu sa robe de bal quelques heures auparavant, avec une joie mêlée d'impatience ? Qui s'était sentie si heureuse d'être enfin chez elle et de pouvoir décider de son avenir ? Elle ignorait que son monde allait être renversé et sa réputation souillée à cause d'un baiser.

Ce souvenir resurgit brusquement, avec force. Le bras de Featherstone lui entourant la taille, sa

bouche ardente et audacieuse prenant possession de la sienne. Et son cœur battant à toute allure, son corps s'enflammant comme une torche... sous l'effet de la honte, de la fureur, de l'affront.

Se penchant vers le miroir, elle toucha ses lèvres du bout des doigts et fit la moue. Elles étaient gonflées et la brûlaient encore un peu.

Elle n'avait été embrassée qu'une seule fois auparavant, et avait donc peu d'expérience. Mais le baiser de Conrath n'était en rien comparable à celui de Featherstone.

Conrath avait été doux et tendre, pressant convenablement les lèvres sur les siennes quand elle avait accepté de l'épouser. Ses yeux contenaient une promesse, mais celle-ci n'avait jamais vu le jour. Après quelque temps, les discussions autour du contrat de mariage avaient commencé, et son père avait découvert qu'en cas de mariage il devrait payer les dettes considérables de Conrath et lui procurer un revenu énorme. Il avait donc gagné du temps et retardé le moment de sa réponse pour engager des détectives et mener une enquête sur l'aristocrate. Lorsque ceux-ci avaient prouvé qu'elle n'était pas la première héritière que Conrath courtisait, son père s'était opposé aux fiançailles. Et Conrath en avait trouvé rapidement une autre, lui prouvant ainsi que son cœur ne lui avait jamais appartenu.

A Londres, elle avait eu toute une ribambelle de soupirants, mais aucun ne l'avait embrassée. Il n'était pas convenable d'embrasser une jeune fille à laquelle on n'était pas fiancé. De toute évidence, Featherstone se moquait des convenances. Avec un seul baiser, aussi insultant que scandaleux, il l'avait privée de toute possibilité de décider de son propre avenir.

Le visage qui lui faisait face se brouilla. Linnet se leva avec un soupir d'exaspération, refusant de céder aux larmes. Elle ne sombrerait ni dans la colère ni dans l'apitoiement sur elle-même. Elle était plus forte que cela. Elle était une Holland.

Cette idée en tête, elle se mit à arpenter la chambre en se mordillant un ongle, une manie héritée de son père, et se creusa la tête pour trouver une solution qui ne l'obligerait pas à épouser Featherstone. Le comte avait peut-être raison au sujet de Frederick, mais cela n'excusait pas sa conduite. Et l'idée de passer sa vie avec lui ne la séduisait pas du tout.

Mais avait-elle le choix ? Si elle n'épousait personne, sa réputation serait perdue. Désespérée, Linnet pressa une main contre son front. Elle ne pensait pas pouvoir supporter cela.

C'était bien beau, de défier tout le monde ce soir. Mais dans une semaine, quand les langues se déchaîneraient, que son nom serait traîné dans la boue, que se passerait-il ? Pourrait-elle garder la tête haute en entendant des chuchotements dans son dos à l'église, ou lorsque le silence se ferait sur son passage ? Et lorsqu'il n'y aurait plus d'invitations, que les portes se fermeraient pour elle dans toute la Nouvelle-Angleterre ?

Non, il fallait qu'elle se marie. Mais avec qui ? Les hommes de son statut social ne voudraient plus d'elle à présent. Et maintenant que la honte s'était abattue sur elle, elle n'aurait plus d'influence dans son cercle, si bien qu'elle n'intéresserait plus les nouveaux riches non plus. Son père pourrait toujours lui acheter un époux, un homme de loi ou un employé de la classe moyenne. Mais elle savait comment les choses tourneraient. Non seulement elle serait encore un objet de mépris ou de pitié parmi ses connaissances, mais en plus son mari serait redevable envers son père. Ephraïm choisirait quelqu'un qui pourrait servir ses ambitions. Il le formerait afin de le mettre à la tête de l'empire Holland, cet homme deviendrait le fils qu'il n'avait jamais eu. Linnet serait cajolée, gâtée, et gentiment mise à l'écart.

« Tu deviendrais comme moi. »

Les mots de sa mère lui revinrent en tête. Soudain, elle vit ces paroles sous un nouvel éclairage.

« Tu vivras la même vie que moi, qui consiste à diriger la maison, un point c'est tout. Ton mari

te tiendra à l'écart de toutes les affaires importantes, et la société approuvera son attitude. »

Elle aurait pu éviter ce destin si elle avait trouvé ici un homme qui l'aimait. Mais cette possibilité était perdue, désormais. Néanmoins, elle pouvait encore avoir une vie différente.

« Tu découvrirais un monde tellement nouveau et excitant si tu épousais un pair d'Angleterre ! Un domaine anglais est autrement plus intéressant à diriger qu'une de nos sinistres maisons new-yorkaises. De plus, une aristocrate britannique a plus de pouvoir et de liberté que je n'en aurai jamais. »

Linnet contempla le tableau accroché au mur de sa chambre, qui représentait Easton Bay. Mais dans sa tête elle voyait autre chose. Un monde brillant, cosmopolite.

Comme c'était étrange. Un seul événement pouvait faire basculer la vie d'une femme dans le néant. Mais en même temps il pouvait aussi lui offrir une infinité de perspectives. Pour la première fois, elle comprenait ce que sa mère avait essayé de lui dire. Et cette vision nouvelle suscitait en elle un espoir qui, pour faible qu'il fût, n'en était pas moins bien réel.

Il faudrait qu'elle renonce à beaucoup de choses qu'elle aimait. Il n'y aurait plus de soupes de clams à Newport ni de pique-niques à Central Park. Elle ne vivrait pas dans une maison de pierres brunes, avec un homme qu'elle connaissait depuis son enfance. Mais au moins elle ne serait pas obligée de supporter un mari qui s'était imposé à elle. Et elle ne resterait pas docilement à l'écart, acceptant que son père lui fasse épouser quelqu'un qu'il tiendrait toujours sous sa coupe.

Il fallait qu'elle agisse vite. Il ne lui restait que quelques semaines, tout au plus, pour trouver quelqu'un. Et donc, elle avait besoin d'aide. Une aide très particulière. C'était aussi fort périlleux car, si les choses n'avançaient pas rapidement, sa réputation serait détruite. Mais d'autre part, si elle réussissait, elle contrôlerait sa vie. Et après avoir été ballottée en tous sens par les machinations de son entourage, cela valait bien la peine de courir un risque !

Linnet redressa les épaules et regarda une nouvelle fois son reflet dans le miroir. Et elle constata avec soulagement qu'elle reconnaissait la personne qui lui faisait face.

Chapitre 7

Quand Jack avait suivi Mlle Holland jusqu'à la pagode, il n'avait pas eu le temps d'avertir James et Denys. Non qu'il ait eu un plan, à vrai dire. Tout ce qu'il voulait, c'était empêcher Van Hausen d'aller plus loin. Ses amis apprirent donc ce qu'il avait fait, comme tout le monde, par les bavardages qui se répandirent dans la salle comme une traînée de poudre.

Ils éprouvèrent alors toute une palette d'émotions. Le choc tout d'abord, même si plus rien venant de Jack n'aurait dû les choquer. La stupéfaction que la jeune fille ait repoussé sa demande. Réaction que Jack trouva réconfortante, étant donné les circonstances. Et enfin l'amusement à l'idée que Linnet ait déclaré préférer épouser un crapaud.

Jack, tout en étant déterminé à la faire changer d'avis, laissa ses amis rire à ses dépens. Quand il apprit que la jeune fille avait quitté Newport et regagné New York avec ses parents, il décida de les suivre. Néanmoins, il lui paraissait plus sage de laisser un peu de temps et de distance à Linnet pour réfléchir. Il n'avait pas l'intention de lui rendre visite, ni de la forcer à prendre une décision. En revanche, il voulait être sur place, au cas où Van Hausen tenterait quelque chose contre elle.

Laissant James et Denys à Newport pour discuter de la situation avec les investisseurs américains, il se rendit à New York pour voir Nicholas et préparer la réunion du mardi suivant.

Tous étaient certains que Van Hausen ferait un ultime effort, dans une tentative désespérée pour éviter le scandale et la prison. Mais la méthode qu'il choisit pour échapper à son sort était bien la dernière à laquelle ils s'attendaient.

— Mort ? Van Hausen est mort ?

Abasourdi, Jack regarda tour à tour James et Denys, sans vraiment les voir. Ses amis se trouvaient sur le seuil de la suite qu'il avait louée à l'Hôtel de Park Avenue.

James confirma la nouvelle d'un hochement de tête. Mais Jack ne parvenait toujours pas à les croire.

— Vous en êtes sûrs ?

— Tout à fait sûrs, affirma Denys en désignant d'un geste la porte entrouverte. Tu nous laisses entrer, ou tu préfères que nous discutons dans le couloir ?

— Désolé.

Il secoua la tête, comme pour reprendre ses esprits, et ouvrit largement le battant.

— C'est le genre de nouvelle qui donne un choc.

— Je suppose, acquiesça James. Tu imagines dans quel état nous nous trouvons, après avoir été interrogés pendant deux heures par la police de Newport.

— La police ?

Nicholas, qui avait rejoint Jack dans la suite pour l'aider à mettre au point les derniers détails de la réunion avec les actionnaires, quitta son fauteuil.

— Soupçonnent-ils un acte criminel ?

Denys jeta son chapeau sur le canapé et s'assit face à lui.

— Non, de toute évidence, il s'agit d'un suicide.

James repoussa le chapeau de Denys, posa le sien par-dessus, et prit place à côté de son ami.

— Il a enfoncé le canon de son arme dans sa bouche et a tiré. Cela s'est passé dans l'après-midi.

Jack tenta d'imaginer le tableau. Justice était rendue. Néanmoins, il ne pouvait s'empêcher de penser que quelque chose n'allait pas, et il aurait été bien en peine de dire pourquoi. Ce misérable violeur était mort. Que demander de plus ?

L'arrestation, le procès, la prison... tout cela aurait causé à Van Hausen une immense humiliation, le déshonneur, ainsi qu'une souffrance considérable. Juste retour pour ce qu'il avait infligé à ses victimes. Et maintenant, en se tirant une balle dans la tête, il avait échappé à la justice des hommes. Jack avait beau croire en Dieu, l'idée de lui laisser le soin de rendre la justice ne le satisfaisait pas.

— Maudit sois-tu, Van Hausen, pour avoir choisi la porte de sortie la plus facile. Lâche, marmonna-t-il pour lui-même.

— Jack ? Tu as dit quelque chose ? interrogea Nicholas.

— Non.

Jack inspira, s'obligeant à sortir de son étrange rêverie. La mort de Van Hausen, si rapide qu'elle ait été, devait suffire à les satisfaire.

— Quelqu'un aimerait boire un verre ?

— Oui, répondirent ses trois amis à l'unisson.

Jack avait donné congé pour la soirée à son valet, aussi servit-il lui-même le bourbon qu'il apporta à ses amis installés dans le salon. Son verre à la main, il prit place dans un fauteuil à côté de Nick, face aux deux autres hommes.

— Pourquoi la police vous a-t-elle questionnés ?

— Ils voulaient savoir dans quelle mesure la société East Africa Mines était impliquée dans ses problèmes financiers, expliqua Denys.

— Le jugement a lieu jeudi, ajouta James. Mais ce ne sera qu'une formalité. Cependant, l'un de nous devra y assister et témoigner au sujet d'East Africa Mines.

— Je le ferai, proposa Nicholas. Vous avez accompli un travail remarquable, tous les trois. Mais surtout Jack. Je resterai pour répondre aux questions et vous pourrez rentrer chez vous.

Chez eux ? Jack leva la tête, perplexe.

Il habitait un appartement bon marché à Paris, sur la rive gauche, et menait une vie de bohème. Autrefois, quand Nick habitait avec lui, il s'était bien amusé. Denys et James leur rendaient souvent visite. Stuart lui-même faisait le voyage, depuis l'Afrique, une fois par an. Et ils passaient alors quelques semaines à faire la fête tous ensemble. Mais Stuart s'était réconcilié avec Edie, Nick s'était marié et dirigeait une brasserie avec Denys, et James parlait de trouver une épouse. La vie à Paris n'était plus ce qu'elle avait été.

Il avala une gorgée de bourbon et regarda James et Denys.

— Vous avez prévenu Stuart ?

Les deux hommes secouèrent la tête.

— Nous pensions que c'était à toi de le faire, puisqu'il t'avait confié la direction de cette

mission, dit James.

— Je lui écrirai demain.

Jack marqua une pause, puis poursuivit :

— Avez-vous des regrets, messieurs ?

— Aucun, répondit Nicholas sans l'ombre d'une hésitation.

Les deux autres confirmèrent.

— Dans ce cas, tout est terminé.

Lorsqu'il eut prononcé ces mots, Jack éprouva un étrange sentiment de vide. Pendant un an, il n'avait eu qu'un objectif en vue, et maintenant il n'en avait plus. A cette idée, une vague de panique l'envahit.

Il avait toujours été d'une nature insouciant, prêt à vivre toutes sortes d'aventures. Il n'avait jamais passé beaucoup de temps à planifier son avenir, ni à ruminer le passé. Non, il vivait généralement dans le présent. Alors, pourquoi la mort de Van Hausen lui causait-elle un tel sentiment d'angoisse ?

Pourquoi l'idée de retourner à Paris et de retrouver son ancienne vie de débauché ne suscitait en lui aucun enthousiasme ?

Tout simplement parce qu'il avait changé, dut-il reconnaître, un peu étonné. Était-ce à cause de cette mission, ou tout simplement du passage du temps ? Impossible à dire, mais il n'était plus l'homme insouciant d'autrefois. Et il n'avait aucun désir de retourner à sa vie dissolue, à Paris. Mais qu'avait-il d'autre à faire ? Maintenant que Van Hausen était mort, il avait l'impression de partir à la dérive. Son avenir semblait bien vide, sans aucun but à atteindre.

Ce n'était pas tout à fait exact, rectifia-t-il. En réalité, une nouvelle mission l'attendait. Celle-ci ne consistait pas à détruire un homme, mais à rétablir l'honneur d'une femme. Et avec cette femme, il pourrait se construire une nouvelle vie.

— Il est inutile que tu assistes à l'enquête, Nick. Je le ferai, intervint-il.

— Mais tu en as déjà tellement fait ! protesta son ami.

— De toute façon, je ne peux pas repartir tout de suite en Angleterre. Il faut penser à Mlle Holland.

Nicholas posa sur lui un regard sans expression.

— Qui est Mlle Holland ?

Denys répondit à sa place.

— La fiancée de Jack. C'est-à-dire, ajouta-t-il devant la mine ébahie de Nick, s'il a toujours l'intention de régler cette affaire ?

— Absolument, annonça Jack en avalant une nouvelle gorgée de bourbon. Sait-elle que Van Hausen est mort ?

Denys et James haussèrent les épaules en signe d'ignorance.

— La nouvelle n'a pas paru dans les journaux du soir, dit Denys. Je suppose qu'il était trop tard. Quand la police a fini de nous interroger, nous avons pris le dernier train pour vous rejoindre ici. Il est possible que quelqu'un lui ait téléphoné entretemps, mais nous n'en savons rien.

— Attendez un peu ! s'exclama Nicholas en levant la main pour interrompre son ami. Jack est fiancé ? Vous parlez bien de *notre* Jack ? Ce doit être une blague.

— Mlle Holland n'est pas sa fiancée, pas encore. Mais c'est une fort belle femme qui doit avoir bon goût, car elle a refusé sa demande et l'a traité de crapaud.

Nick éclata de rire, aussi Jack se sentit-il obligé de rétablir la vérité.

— Ce n'est pas tout à fait exact, elle a dit qu'elle préférerait épouser un crapaud.

Le visage de James se fendit d'un sourire.

— Quoi qu'il en soit, elle t'a repoussé. Et vu l'opinion qu'elle a de toi, tu auras du mal à la conquérir.

— Rien ne me stimule autant qu'un bon défi, répliqua Jack avec un air suffisant.

En réalité, il n'était pas du tout sûr de lui. Mais un homme était obligé de faire bonne figure devant ses amis.

— De plus, ajouta-t-il d'un air digne, dans la fable, le crapaud était en fait un prince. Il fallait juste que la fille s'en aperçoive pour lui rendre sa véritable apparence.

Naturellement, dans le conte de Grimm, la transformation magique du crapaud ne s'effectuait qu'après que celui-ci avait dormi dans le lit de la jeune fille. Ce qui dans le cas de Jack paraissait une éventualité fort peu probable.

Grâce au ciel, ses amis ne songèrent pas à souligner ce détail.

* * *

Bien que Jack ait comparé sa situation à celle d'un prince de conte de fées, la journée suivante lui rappela que dans la vie réelle il n'était pas aussi simple de courtiser une jeune personne.

— Elle a quitté la ville ?

Jack considéra Ephraïm Holland avec stupéfaction.

Il s'était préparé à affronter le chagrin de Linnet, à être irrémédiablement condamné, ou encore à ce qu'elle refuse catégoriquement de le voir. Mais l'idée qu'elle ait pu partir ne l'avait jamais effleuré. Certes, il ne savait pas grand-chose sur la femme qu'il désirait épouser, mais il était sûr d'une chose, c'est qu'elle n'était pas lâche.

— Mais elle venait juste d'arriver !

— Je ne vois pas en quoi son départ vous concerne, lord Featherstone.

Holland retourna s'asseoir derrière son énorme bureau d'acajou et invita Jack à prendre place dans un fauteuil, face à lui.

— Si vous êtes venu pour nous annoncer la mort de Van Hausen, nous sommes déjà au courant. J'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'un suicide ?

Jack acquiesça, et Holland ajouta :

— Je ne peux pas dire que cela me surprend.

A en juger par son regard perspicace et l'expression cynique de ses lèvres, il ne devait pas être facile de surprendre Ephraïm Holland.

— J'ai eu le sentiment qu'il me revenait d'annoncer son décès à votre famille, reprit doucement Jack. J'ignorais que vous aviez déjà été prévenus.

— Nous prenions le petit déjeuner ce matin, quand Prescott Dewey nous a annoncé la nouvelle par téléphone.

— J'espère...

Jack marqua une pause, inspira, et enchaîna :

— J'espère que votre fille n'a pas trop de chagrin ?

— Elle a éprouvé un choc, bien entendu. Mais du chagrin ? Non, je ne crois pas. Etant donné les circonstances, on ne peut s'attendre à ce qu'elle pleure la disparition de Frederick.

— Ce ne serait pas raisonnable, reconnut Jack. Mais le cœur d'une femme n'obéit pas toujours à la raison. Puis-je me permettre de vous demander où elle s'est rendue ?

— Elle est partie pour l'Angleterre ce matin, avec sa mère.

— L'Angleterre ?

Jack tressaillit, atterré.

— Alors que sa réputation est en péril, et que nos fiançailles n'ont pas été annoncées ? Mais où a-t-elle la tête ?

— Je me permets de vous rappeler qu'il n'y a pas de fiançailles. Elle refuse de vous épouser.

— Si vous croyez qu'il suffit d'un refus pour me décourager, vous vous trompez.

Holland pencha la tête de côté, examinant attentivement son visiteur.

— La plupart des hommes ont moins de scrupules que vous. Un autre estimerait qu'au vu des circonstances, l'honneur est sauf, et il en resterait là.

— Je ne sais pas ce que ferait un autre à ma place. Mais je suis convaincu que, si je casse quelque chose, il m'incombe de le réparer.

Une lueur passa dans les yeux froids de Holland. Peut-être une pointe de respect ? L'homme se carra dans son fauteuil.

— Jouons cartes sur table, Featherstone. Je ne vous aime pas.

— Très bien. Vous n'avez aucune raison de m'aimer.

— Cependant, ma femme a une meilleure opinion de vous que moi-même. Mais cela n'a rien d'étonnant. Elle a un faible pour les hommes qui portent un titre.

Jack parvint à esquisser un sourire.

— J'aurais aimé qu'elle me le prouve en me prévenant de son départ précipité en Angleterre avec Mlle Holland.

— Je dois vous préciser pour sa défense qu'elle vous a écrit avant son départ. J'imagine que la lettre arrivera ce matin à votre hôtel. De toute façon, puisque Linnet rejette catégoriquement votre offre, sa mère a renoncé à voir en vous son futur gendre.

— Je vois. Vous êtes conscient, n'est-ce pas, que plus nous tarderons à annoncer nos fiançailles, plus le scandale sera considérable ?

— Oui. Mais, voyez-vous, un mariage avec un lord anglais n'est pas ce que j'aurais choisi pour ma fille. Je n'ai jamais eu envie d'aider une institution aussi inutile que l'aristocratie britannique à survivre grâce à mes dollars durement gagnés. Je préférerais que ma fille épouse un Américain.

— Oui. Un certain Davis MacKay, à ce que j'ai cru comprendre ?

— Davis au moins est un jeune homme qui croit dans le travail et la détermination. Je me suis renseigné sur vous, Featherstone, et à ce qu'il semble votre famille croit avoir un certain nombre de droits, particulièrement sur les fortunes américaines.

Jack se demanda avec un brin de désespoir si la prodigalité et le libertinage des autres membres de la famille allaient le poursuivre toute sa vie.

— C'est vrai. Mon frère a épousé une héritière américaine, dont il a entièrement dilapidé la fortune avant de mourir. Mais Charles a toujours été un gremlin, même quand nous étions enfants. Notre père ne valait pas mieux que lui. Il s'était aussi marié pour l'argent. Comme son propre père. La plupart de mes ancêtres étaient des joueurs invétérés, des chasseurs de jupon, des vauriens et des coureurs de dot. Si nous examinions mon arbre généalogique, il nous faudrait remonter jusqu'au troisième comte pour trouver un homme qui ait le sens de l'honneur et de l'intégrité. Il n'y en a pas eu d'autres... jusqu'à maintenant, ajouta-t-il en soutenant le regard de son interlocuteur.

— C'est facile à dire. Mais vu vos façons d'agir j'ai du mal à vous croire.

— J'en suis conscient. Néanmoins, c'est la vérité. D'autre part, je n'ai pas le sentiment d'avoir droit à quoi que ce soit dans la vie. Je suis un fils cadet, voyez-vous. Et j'ai donc été élevé dans l'idée que je n'avais strictement droit à rien. Je ne suis devenu comte que par un curieux hasard du

destin. C'est aussi une responsabilité que je ne suis pas en mesure d'assumer.

— Pourquoi ? Parce que vous préférez mener la belle vie à Paris, entouré de danseuses, plutôt que de faire quelque chose d'utile ?

Jack esquissa un sourire sans joie.

— Je vois que vous vous êtes bel et bien renseigné sur moi. Un titre n'est utile, monsieur, que si un noble a la possibilité de gérer ses domaines et de procurer du travail aux habitants de son village. Je ne possède pas le capital qui me permettrait de le faire.

— Et vous, les nobles, vous pensez que le travail n'est pas digne de vous ?

— La vérité est plus cruelle. La plupart d'entre nous ne sommes tout simplement pas qualifiés pour faire quoi que ce soit. Nous avons une excellente éducation. J'ai moi-même fréquenté Eton et Cambridge. Mais cette éducation ne nous enseigne rien d'utile. Et certainement pas la façon de gagner sa vie, comme les personnes des classes moyennes. Il y a bien l'armée, mais il faut acheter une commission, et mon père a refusé. Il y a aussi la politique, à condition que votre famille soit influente et puisse financer des campagnes politiques. Ma famille ne répondait à aucun de ces critères. Jusqu'à ce que je devienne comte, le seul argent que je possédais m'était versé par mon père, au gré de ses caprices. Après sa mort, je dépendais de mon frère. Et tous deux étaient plus tentés de dépenser leur argent pour eux que pour moi. Ce qui me laissait dans un perpétuel état d'incertitude économique. Un état qu'ils trouvaient, soit dit en passant, très amusant.

— Je vois. Et quand vous êtes devenu comte ?

— J'ai découvert que, en dépit du penchant de ma famille pour les unions lucratives, chaque penny déposé dans les coffres des Featherstone avait été dépensé. J'ai loué les maisons pour payer les intérêts des hypothèques, et les loyers des terres agricoles couvrent les dépenses, en me laissant un petit revenu tout juste suffisant pour vivre. Avant mon arrivée à New York, j'habitais à Paris, car c'est moins sinistre que Londres, et aussi beaucoup moins cher. Quant aux danseuses... pouvez-vous reprocher ce genre de faiblesses à un célibataire ? demanda-t-il avec un haussement d'épaules fataliste.

— Vous n'aviez jamais pensé à vous marier, jusqu'à maintenant ?

— J'ai beau être un Featherstone, je n'ai jamais considéré qu'un bon mariage pouvait remplacer une profession, répliqua-t-il sèchement. D'autre part, lorsqu'un noble se marie, il doit assumer une position dans la société, ce qui n'est pas le cas quand il est célibataire. Je ne vois pas comment je pourrais maintenir cette position, entretenir une épouse et des enfants avec soixante-dix livres par mois.

— Néanmoins, vous disposiez d'un capital suffisant pour investir dans la société de Van Hausen ?

— J'avais emprunté cet argent à un ami. Les investissements financiers font partie des rares possibilités qui s'offrent pour un homme dans ma situation. C'est pourquoi je suis venu à New York. Mais maintenant, j'ai perdu aussi ce capital.

— Et cependant, vous auriez pu laisser Linnet se fiancer à Van Hausen. Ce qui vous aurait au moins permis de récupérer ce placement. Mais vous ne l'avez pas fait...

Jack ne répondit pas. Holland se renfonça dans son fauteuil en soupirant.

— Il est clair que vous n'êtes pas décidé à vous expliquer sur ce point. Aussi vais-je en venir tout de suite à la question qui me tient à cœur.

Jack n'aurait su dire s'il devait se sentir soulagé ou non.

— Il est désormais hors de question que ma fille puisse être unie à un homme de notre cercle social. Je lui ai proposé de lui trouver un époux en dehors de ce cercle, mais elle a refusé mon aide.

Il leva les mains et les laissa retomber. C'était le geste de découragement d'un homme qui, en dépit de son immense fortune, de son succès, de son intelligence et de sa détermination, n'avait aucune prise sur sa fille.

— Après avoir épuisé tous les arguments, j'ai fini par accepter de soutenir ses plans. Elle s'est enfin rangée à l'avis de sa mère et a décidé de trouver un lord britannique à épouser.

La fierté masculine de Jack fut légèrement froissée quand il apprit cette nouvelle.

— Elle a déjà un noble anglais qui n'attend que son bon vouloir. Que lui faut-il de plus ?

Holland saisit un crayon sur son bureau et le fit tourner entre ses doigts.

— Je crains que son seul critère dans ce choix soit que le noble en question soit n'importe qui, à part vous.

— Et vous acceptez cette condition ?

— Ai-je le choix ? Vaudrait-il mieux que je refuse de lui donner sa dot, et que sa vie soit gâchée ? Ou bien que je l'enferme au grenier ? Je n'ai pas réussi à la détourner de son idée. Je perdrais mon temps en essayant de convaincre ma femme de le faire. Mais grâce au ciel Linnet ne manque pas de bon sens. Elle sait que son contrat de mariage sera négocié de façon à offrir de solides garanties et elle veut un homme respectable. Elle a donc l'intention de demander son aide et son soutien à lady Trubridge.

— Ma belle-sœur ? s'exclama Jack, consterné. C'est à elle que votre fille va confier la tâche de lui trouver un époux ?

— Et pourquoi pas ? D'après ce qu'on dit, lady Trubridge est l'intermédiaire la plus efficace en Angleterre pour les jeunes filles à marier. Cette dame a acquis une fameuse réputation en organisant ces mariages transatlantiques entre Anglais et Américaines.

— Belinda n'arrange pas de mariages de raison.

— Nous le savons. Mais, étant donné votre responsabilité dans la situation actuelle, Linnet espère que lady Trubridge fera une exception à cette règle.

Jack se massa les tempes.

Il fallait qu'il envoie un câble sur-le-champ à Belinda pour lui expliquer ce qui se tramait avant l'arrivée à Londres de la jeune fille. Il allait aussi devoir persuader sa belle-sœur de prendre fait et cause pour lui. Or, sachant quel lamentable époux son défunt frère avait été, cela n'allait pas être évident.

Holland interrompit ces réflexions en jetant son crayon sur le bureau.

— Linnet est d'avis que votre principal motif dans cette affaire était l'argent. Vous pourriez donc la persuader de vous épouser si vous refusiez de recevoir une somme à titre personnel.

— Et dans ce cas, je vivrais de quoi ? Je dépendrais de ma femme, comme autrefois de mon frère. Non, refusa-t-il en secouant la tête. L'idée d'accepter une dot ne me plaît pas. Mais en faisant vivre Linnet et nos futurs enfants dans mes domaines je perdrais les loyers qui représentent mes seuls revenus. Si minimes soient-ils, il faut que je conserve ces revenus personnels.

— Si vous avez l'intention de vous unir à une riche famille américaine, lord Featherstone, il faut voir plus grand.

Jack fronça les sourcils.

— Je ne suis pas sûr de comprendre.

— Ce que je veux dire, c'est que je vous réserverai une somme qui vous appartiendra, en dehors du contrat de mariage, expliqua Holland en se penchant en avant, les mains plaquées sur son bureau. Disons, un demi-million de dollars.

Jack le fixa, abasourdi.

— Pourquoi feriez-vous cela ?

— Je suis un homme pragmatique et je sais affronter les événements, si déplaisants soient-ils. Quels qu'aient été vos motifs, Linnet doit se marier au plus vite, à cause de vous. Apparemment, son époux sera britannique. Que ce soit vous, ou un autre. Mais puisque c'est vous qui l'avez compromise, sa réputation souffrira moins si c'est vous qu'elle épouse. D'autre part, vous l'avez effectivement protégée des machinations de Van Hausen, bien que vous ayez choisi pour cela un moyen discutable.

— Oui, je suis un héros, remarqua Jack, sarcastique. Pardonnez-moi si j'attends de connaître la suite pour réagir.

Holland sourit.

— Je mettrai quelques conditions à ce mariage.

— Naturellement. Après tout, rien n'est jamais gratuit en ce monde.

— Nous commençons à nous comprendre, vous et moi. Ma première exigence est que vous investissiez ces fonds au lieu de les dépenser.

— Cela me paraît une suggestion raisonnable. J'espère que vous avez quelques investissements judicieux à me proposer ?

— En effet. J'ai appris que vous connaissiez le duc de Margrave ?

Jack cligna les paupières, brusquement sur ses gardes.

— Je le connais. Pourquoi cette question ?

— Margrave est très connu. Il a exploré une partie du Congo, découvert une espèce inconnue de papillon. C'est un grand explorateur.

— Oui, Stuart est une légende. C'est un peu dur pour ses amis, car il nous est impossible de rivaliser avec lui, mais...

— Vous êtes donc toujours amis ?

La question de Holland le fit grimacer.

— On m'avait dit que vous étiez en froid.

Jack haussa les épaules. Ce n'était pas le moment de mentir sur ses rapports avec Stuart.

— Nous nous sommes réconciliés.

— C'est très commode, riposta Holland en souriant. Avant de l'épouser, la duchesse s'appelait Edie Jewell. Si ma mémoire est bonne, quand sa liaison avec Van Hausen s'est ébruitée, cette canaille a refusé de l'épouser et sa réputation a de ce fait été détruite. Je commence à croire que votre action contre Van Hausen a quelque chose à voir avec l'épouse de Margrave.

Jack sourit d'un air indifférent.

— Je ne saurais le dire. Mais ce que je puis vous affirmer en revanche, c'est que je n'aime pas me faire voler le peu d'argent que je possède. Pourquoi portez-vous tant d'intérêt à Stuart ?

— Il connaît bien l'Afrique. La dot de Mlle Jewell était très importante, et d'après ce que j'ai compris, Margrave a su l'investir avec un grand discernement. Des mines d'or et de diamants, du café, des chemins de fer, du schiste. Si bien qu'il s'est encore enrichi. L'Afrique offre une infinité de possibilités de ce genre. Cela fait déjà quelque temps que je cherche à y investir des fonds, mais il me manquait les relations nécessaires.

— Et donc, vous voudriez acquérir les miennes, continua Jack, qui commençait à comprendre.

— Oui. Je vous propose de constituer un groupe d'investisseurs, vous, Margrave et moi. Un peu comme vous l'avez fait avec Van Hausen. La somme que je vous allouerai constituera votre part de l'investissement.

Jack éprouva un frisson d'excitation, qu'il réprima au plus vite.

— Etes-vous sûr de vouloir faire cela ? Mon association avec Van Hausen ne s'est pas très bien terminée.

— C'était ce que vous aviez prévu dès le départ. A moins que j'aie mal compris ? suggéra Holland en braquant sur lui un regard perçant. Si j'en juge par les investissements très lucratifs effectués précédemment par Margrave, il est extraordinairement surprenant que celui-ci ne vous ait pas orientés vers des mines qui contenaient effectivement de l'or.

— Oui, concéda Jack en conservant une expression absolument neutre. C'est très étonnant.

— Néanmoins, je veux bien prendre un risque et parier que notre groupe d'investisseurs sera plus chanceux que celui que vous formiez avec Van Hausen.

— Cela se pourrait, admit Jack avec une moue. Si je comprends bien, les parts seraient réparties en trois tiers. Stuart aurait trente-quatre pour cent, vous et moi trente-trois. Puisqu'il détient les renseignements dont nous avons besoin, il paraît normal que sa participation soit majoritaire.

— Je suis tout disposé à accepter cette condition. Donc, ma proposition vous convient ?

— Si elle me convient ?

Un peu étourdi, Jack laissa échapper un petit rire. Au fur et à mesure qu'il réfléchissait à cette proposition, le choc et la surprise cédaient la place à l'espoir. Enfin, une chance se présentait. C'était la première fois qu'il tenait une occasion de faire quelque chose de sa vie.

— Vous m'offrez l'opportunité de changer l'histoire de la famille Featherstone. Comment pourrais-je ne pas être séduit ?

— Avant que vous ne vous laissiez emporter par l'euphorie, je dois vous prévenir que je pose une autre condition. Nous ne devons pas en parler à Linnet avant le mariage.

L'enthousiasme de Jack retomba, et il se rembrunit.

— Je ne vois pas pourquoi. Quelle objection pourrait-elle émettre ?

— Pour commencer, vos raisons pour vouloir ce mariage n'en seront pas moins suspectes. Mais sa principale objection serait dirigée contre moi. Si elle apprend que nous allons former une société ensemble, elle ne vous épousera jamais.

— Mais pourquoi ? Il me semble que cela devrait la rassurer, ce qui ne serait pas le cas si vous m'offriez une somme à titre personnel. Le mari doit faire ses preuves, gagner sa vie et ce genre de choses.

— Oh ! Linnet a une idée fixe, en ce moment. Elle ne veut pas que j'intervienne. Vous aurez déjà assez de mal à la persuader de vous épouser après votre comportement indigne, mais si vous lui parlez de notre accord cela deviendra impossible. Elle aura l'impression que nous nous sommes ligüés contre elle.

Jack se passa une main dans les cheveux.

— Donc, vous voulez que je lui mente ?

— Ce n'est pas un mensonge, rectifia aussitôt Holland. Nous formerons notre association après le mariage. En attendant, l'argent sera placé en fiducie. Pour la dot, nous établirons le genre de contrat qui convient aux Britanniques, en général. Des fonds pour vos domaines, une fiducie établie au profit des enfants, entre autres. Il ne vous restera plus qu'à être grand seigneur en refusant un règlement personnel.

— Vous êtes impitoyable, marmonna Jack, partagé entre l'admiration et le mépris. Je comprends pourquoi vous êtes si riche.

— Ce n'est pas parce que je suis féroce que je suis riche. Je suis riche parce que je sais transformer l'adversité en nouvelle opportunité. Nous avons tout à gagner dans cette situation, et vous le savez aussi bien que moi. Un jour ou l'autre, la colère de Linnet finira par s'apaiser, mais nous

n'avons pas le temps d'attendre. Si elle vous épouse, vous pourrez tout lui raconter après votre lune de miel. Qu'en dites-vous ?

Jack ne répondit pas tout de suite. Holland était sans doute capable d'inventer un raisonnement acceptable pour manipuler sa fille comme un pion sur un échiquier. Mais, quand il s'agissait de tromper une jeune fille, Jack n'était pas aussi optimiste.

D'autre part, la fierté de Linnet n'était pas le seul élément en jeu. Ce qu'il voulait avant tout, c'était se conduire honorablement. Mais, là, il venait de se passer quelque chose d'important, un événement qui lui coupait le souffle. Il tenait une chance de changer le destin qui lui avait été imposé avant même qu'il ne soit né. Il allait pouvoir contrôler sa vie. Construire un avenir, pour lui et pour les futures générations de Featherstone. Comment aurait-il pu refuser la proposition de Holland ?

C'était impossible. Ephraïm Holland le savait. Et quand il vit le sourire qui flottait sur ses lèvres, il comprit pourquoi Linnet ne voulait pas que son père intervienne dans ses décisions.

Mais Jack savait aussi que tout s'était joué au moment où il l'avait embrassée. Il n'allait tout de même pas renoncer, juste parce que tout ce qu'il avait toujours voulu dans la vie venait de lui être offert sur un plateau !

— Marché conclu, dit-il. A condition que Stuart soit d'accord. Et j'ajoute encore une chose. Je n'ai pas l'intention d'attendre que le mariage soit conclu pour mettre Linnet au courant. Je l'informerai lorsque nous discuterons du contrat de mariage, une fois que les fiançailles auront été annoncées.

Holland se hérissa.

— Elle n'a pas besoin de connaître nos conditions. De toute façon, les affaires ne regardent pas les femmes.

— Soit nous agissons comme je le veux, soit je n'en parle pas à Stuart.

— Oh ! très bien, comme vous voudrez. Je connais ma fille, et je sais que c'est une erreur, mais je vous laisse prendre la décision. Si elle regimbe au dernier moment, et que sa réputation est détruite, non seulement il n'y aura pas de compagnie d'investissement, mais je vous tuerai.

— Je m'efforcerai de ne pas l'oublier. A présent je dois vous laisser, annonça Jack en se levant. Il faut que j'aille acheter mon billet pour le prochain bateau en partance pour l'Angleterre.

Holland se leva à son tour.

— Je vous rejoindrai en Angleterre dans deux semaines environ. Si vous avez bien rempli votre rôle et persuadé Linnet de changer d'avis, vous nous arrangerez un rendez-vous avec Margrave. Nous réglerons les détails en établissant la dot, et je placerai vos fonds chez un notaire.

Jack acquiesça d'un hochement de tête, en espérant qu'il obtiendrait plus qu'une trentaine de pièces d'argent.

* * *

Au début du mois de septembre, Londres était moins agréable que pendant la saison. Il faisait chaud, et les rues incrustées de suie sentaient mauvais. De plus, bien que la saison fût officiellement terminée depuis plusieurs semaines, les avenues de la cité étaient plus encombrées que jamais par les voitures.

Linnet se pencha par la fenêtre du fiacre, mais les véhicules se pressaient le long du Strand, serrés les uns contre les autres, comme des sardines dans une boîte. Elle se rejeta contre le dossier de son siège en soupirant.

— Nous aurions dû rester chez Thomas, murmura-t-elle. Nous nous serions rendues au rendez-

vous à pied. Maintenant, nous allons être en retard.

— Ne dis pas de bêtises, répliqua Helen en se calant confortablement sur la banquette de cuir. Nous avons tout le temps d'arriver dans le West End. Néanmoins, j'aimerais être sûre que tu sais ce que tu fais. Featherstone est tout disposé à t'épouser, et puisque c'est lui qui t'a compromise...

— Je n'épouserai pas lord Featherstone. Nous avons fait le tour de la question pendant le voyage. Combien de fois faudra-t-il y revenir avant que vous n'acceptiez ma décision ?

— Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

Linnet décida que, si sa mère prononçait cette phrase encore une fois, elle passerait la tête à travers la vitre.

— Je ne vois pas pourquoi vous vous souciez autant de savoir qui je vais épouser, puisque je vous dis qu'il sera noble.

— Je suis enchantée que tu envisages de te marier avec un aristocrate, Linnet. Mais..., ajouta-t-elle vivement, je ne peux pas être enchantée quand je pense à la raison qui se cache derrière cette décision. D'autre part, il n'est pas du tout certain que tu parviennes à attirer un homme titré dans la famille, à présent. Il ne faudra pas longtemps pour que les rumeurs se répandent dans Londres. Et comment ces horribles ragots seront perçus par les gentlemen ici, je n'en ai aucune idée.

— C'est pourquoi nous allons chez lady Trubridge. Si elle ne me trouve pas de mari, je me demande qui le fera. Sa réputation est déjà bien établie, elle a présenté de nombreuses jeunes filles américaines à des aristocrates. Et tous ses mariages sont des réussites.

Helen soupira.

— Oui, mais... pourquoi s'adresser à une entremetteuse ? Je suppose que c'est très bien pour les filles de nouveaux riches. Mais pour nous, des Knickerbockers qui appartenons aux meilleures familles de la Nouvelle-Angleterre ? N'est-ce pas un peu humiliant ?

— Je trouve cela très pratique, pour conclure un mariage transatlantique. Les intentions des époux potentiels qui tentent leur chance sont vérifiées par une personne extérieure et objective. Cela évite à une jeune fille de se laisser bercer par des idées romantiques sur les lords et la vie de château. D'autre part, lady Trubridge négociera un contrat de mariage qui me laissera une totale mainmise sur ma fortune.

— Tu parles comme ton père, grommela Helen. J'ai l'impression que tu mets en place un contrat d'affaires de Wall Street et non un mariage.

— Le mariage est devenu une affaire commerciale, maman. Du moins pour moi. Ce n'est pas ce que je souhaitais, mais pourtant j'en suis là aujourd'hui. Et bien que je doive me marier au plus vite, je fais de mon mieux pour éviter d'avoir des regrets toute ma vie. Lady Trubridge m'y aidera.

— Il me paraît très risqué de rechercher d'autres candidats que lord Featherstone. Mais, puisque ton père et moi t'en avons donné l'autorisation, c'est à toi que revient la décision.

— Merci.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit sa mère, ignorant le sarcasme contenu dans ce mot, je refuse de loger chez Thomas pendant notre séjour en ville. Puisque tu cherches un mari, le Savoy me semble bien plus indiqué.

Linnet ne pouvait nier que sa mère avait raison. L'hôtel n'avait qu'un an d'existence, mais il était déjà connu pour être la résidence préférée des riches Américains. Les héritières yankees étaient merveilleusement mises en valeur par les salons somptueux, où les aristocrates pouvaient les admirer à loisir. Même si ces hommes en quête d'héritières évoquaient irrésistiblement l'image de pêcheurs dans un torrent, s'efforçant d'attraper une belle truite bien grasse.

Linnet trouvait cela terriblement embarrassant. Les jeunes filles étaient exposées comme des

marchandises dans une vitrine. Cependant, elle ne pouvait condamner ce système. N'était-elle pas elle-même une marchandise, même si elle n'était plus de toute première valeur puisque sa réputation n'était plus immaculée ? Et même si elle obtenait l'aide de lady Trubridge, sa recherche d'un époux l'obligerait aussi à se pavaner devant les nobles encore disponibles.

Elle éprouva une vague de rancœur envers les hommes responsables de sa situation présente, bien qu'elle sût au fond de son cœur que son propre mépris des convenances avait joué un rôle dans cette dégringolade. Si elle n'était pas allée retrouver Frederick dans la pagode, rien de tout cela ne serait arrivé.

Frederick. Elle pensa à lui avec un curieux détachement, comme si c'était un total inconnu. Mais dans un sens c'est bien ce qu'il était. L'homme qu'elle croyait connaître n'avait rien à voir avec celui qu'elle avait découvert l'autre soir dans la bibliothèque de Tides. C'est-à-dire le vrai Frederick.

En un instant, le charmant jeune homme était devenu diabolique. La transformation était ahurissante. Linnet avait passé plusieurs nuits sans sommeil à y réfléchir. Tout d'abord pendant le voyage, puis au cours des cinq jours qu'elle avait déjà passés à Londres. Et elle ne comprenait toujours pas comment elle avait pu être aussi aveugle et ne pas se rendre compte de sa véritable personnalité.

Il s'était suicidé, leur avait dit Prescott Dewey. Linnet avait été triste et choquée en apprenant la nouvelle. Mais elle était consciente de l'avoir échappé belle.

Bien qu'elle fût prête à reconnaître que Featherstone lui avait sauvé la mise, elle n'avait guère envie de le remercier pour lui avoir rendu ce service, et encore moins de l'épouser à la place de Frederick.

Le fiacre s'arrêta dans un soubresaut. Linnet regarda par la fenêtre et vit qu'elles étaient arrivées à destination.

Le 16, Berkeley Street était une étroite résidence de trois étages, avec des balustrades noires en fer forgé, des jardinières de géraniums, et une porte rouge. Linnet appuya sur la sonnette et elles n'attendirent que quelques secondes avant que la porte ne soit ouverte par un majordome à l'allure guindée. Quand elles lui dirent leur nom, il les fit entrer et les guida vers un couloir du premier étage. Elles entrèrent dans un ravissant salon garni de brocart vert pâle et de chintz fleuri.

Le majordome les annonça et se retira, les laissant seules avec une femme brune vêtue de soie bleue, qui s'avança pour les accueillir. Linnet fut déconcertée en la voyant. Lady Trubridge ne correspondait pas du tout à l'image qu'elle se faisait d'une entremetteuse quand elle avait écrit sa lettre quelques jours plus tôt pour solliciter un rendez-vous.

Pour commencer, elle avait l'air très jeune, avec son joli visage en forme de cœur et sa silhouette fine et élancée. Linnet lui aurait donné à peine dix-neuf ans, alors qu'elle approchait de la trentaine.

— Madame Holland, mademoiselle, je suis enchantée de faire votre connaissance. Nous n'avons pas eu l'occasion de nous rencontrer lors de votre précédent séjour, mais je venais juste de donner naissance à mon fils et j'avais décidé de passer un peu de temps à la campagne avec lui.

Des yeux d'un bleu d'azur dévisagèrent Linnet. Celle-ci se sentit un peu nerveuse, malgré le sourire aimable et chaleureux de la jeune femme. Peut-être parce que les enjeux de cette rencontre étaient importants, ou bien parce qu'elle se sentait déstabilisée par cet examen appuyé.

— Lady Trubridge, salua-t-elle en faisant une révérence. Merci d'être revenue de la campagne pour nous recevoir. J'espère que ma demande ne vous a pas causé de souci ?

— Pas du tout. Il m'arrive souvent de faire un saut en ville. Le Kent n'est qu'à deux heures de Londres en train. Je crains que cette remarque ne trahisse mes origines ! ajouta-t-elle en riant. Pour

vous, Américains, un voyage de deux heures en train ne représente rien. Il n'en va pas de même pour les Anglaises.

La nervosité de Linnet se dissipa un peu.

— Nous aurions tout de même pu venir vous voir dans le Kent.

— Non, non, je vous assure que je viens régulièrement en ville, surtout lorsque mon mari est absent. En fait, il se trouve en Amérique en ce moment. Vous pouvez nous laisser, Jervis, dit-elle en jetant un coup d'œil à la porte.

— Très bien, madame.

Le majordome s'inclina et sortit. Lady Trubridge put reporter son attention sur ses invitées.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

Elle désigna le canapé de soie verte et prit place sur une bergère en chintz.

— Je dois dire, mademoiselle Holland, que votre lettre m'a intriguée.

Linnet s'était bornée à demander un rendez-vous et elle ne voyait pas en quoi cela avait pu étonner lady Trubridge.

— Je ne comprends pas pourquoi.

— Pour commencer, vous m'avez écrit vous-même. Une jeune fille ne prend pas souvent la direction des opérations. Généralement, elle laisse cela à sa mère.

— Si cela ne tenait qu'à moi, nous serions à New York en ce moment et nous préparerions le mariage, déclara Helen, intimant le silence à sa fille d'un geste de la main. Mais ma fille a d'autres projets.

Le regard de lady Trubridge passa de Linnet à sa mère, puis revint se fixer sur elle.

— Dites-moi donc de quelle manière je puis vous être utile.

Linnet prit une profonde inspiration et rassembla tout son courage avant de se lancer dans le récit des événements.

— J'ai de terribles ennuis, lady Trubridge, et je pense que vous seule pouvez m'aider.

— Je vois.

Lady Trubridge pencha la tête de côté, soumettant de nouveau Linnet à un examen prolongé. Quand ses yeux se posèrent sur la taille de Linnet, celle-ci comprit ce que ses mots avaient eu d'ambigu.

— Oh non, pas ce genre d'ennuis ! s'exclama-t-elle aussitôt, mortifiée à l'idée que lady Trubridge ait pu croire une chose pareille. Ce n'est pas cela du tout.

— Vous m'en voyez ravie, ma chère. Car cela aurait considérablement compliqué les choses.

— De toute façon, ce ne sera pas facile, affirma Linnet, encore un peu gênée. Vous comprendrez quand vous connaîtrez toute l'histoire.

— Je pense qu'il va nous falloir une tasse de thé.

Lady Trubridge se leva, alla tirer le cordon suspendu au mur, et quelques secondes plus tard le majordome apparut.

— Nous voudrions du thé et des gâteaux, Jervis. Je sais qu'il est encore un peu tôt. Mme Willoughby pourra-t-elle nous préparer un plateau ?

— Naturellement, madame. Je vous l'apporte tout de suite.

— Merci, Jervis.

Lorsque le majordome fut ressorti, elle se tourna de nouveau vers ses invitées.

— Je trouve que, dans les situations difficiles, le thé et les gâteaux procurent un grand réconfort.

Lady Trubridge parla alors de choses et d'autres. Mais Linnet, qui était impatiente de voir les événements s'organiser, fut soulagée quand on leur apporta le thé et que la marquise se décida à

aborder le sujet qui lui tenait à cœur.

— A présent, parlez-moi de vos ennuis. Nous réfléchirons ensemble et déciderons ce qu'il convient de faire.

— Il n'y a qu'une seule chose à faire, lady Trubridge. Il faut me trouver un mari. Le plus tôt sera le mieux.

La marquise haussa les sourcils, perplexe.

— Vous avez passé une saison à Londres, et d'après ce que j'ai entendu, vous ne sembliez pas pressée d'épouser un noble anglais. Vous avez reçu de nombreuses demandes à ce qu'on raconte, mais vous n'en avez accepté aucune. C'est une des raisons pour lesquelles j'étais étonnée de recevoir votre lettre. Je dois savoir ce qui vous a fait changer d'avis. Si vous n'êtes pas sur le point d'avoir un...

— Lady Trubridge, s'exclama Helen, est-il nécessaire d'aborder des sujets aussi délicats ? Ne pourrions-nous dire simplement que ma fille a changé d'avis et en rester là ?

— Je crains que cela ne soit pas si simple.

Bien que le ton de la marquise fût aimable, on ne pouvait ignorer la fermeté qui perçait dans sa voix.

— Quand je me charge d'une jeune fille, j'exige de connaître tous les détails de sa situation. Sans cela, je ne peux lui être d'aucune aide.

Il était inutile de chercher à tergiverser, et Linnet ne voulait pas que sa mère mette la marquise dans de mauvaises dispositions.

— Ma réputation a été compromise, lâcha-t-elle, sans laisser à Helen le temps de répondre.

— Et le responsable refuse de réparer ?

Lady Trubridge semblait étonnée. Linnet ne comprenait pas pourquoi. Une entremetteuse devait pourtant être habituée à rencontrer ce genre de situations.

— Il me l'a proposé. Mais je refuse de récompenser son odieux comportement en lui accordant ma main.

— Je vois. Et pour quelle raison vous êtes-vous adressée à moi ?

— Je suis obligée de me marier, mais le temps presse et cela m'oblige à m'orienter vers un mariage basé sur des considérations matérielles. J'espère que vous pourrez m'aider.

— Je ne m'occupe pas de ce genre d'unions.

Il y avait une note de dégoût dans la voix de la marquise, et Linnet éprouva une pointe d'angoisse à l'idée qu'elle avait fait tout ce voyage pour rien.

— J'espère que vous accepterez de surmonter vos scrupules pour moi, reprit-elle d'une voix un peu tremblante. Car, si vous ne me trouvez pas de mari, je n'aurai plus le choix. Il faudra que j'épouse votre beau-frère.

La marquise ne manifesta aucune surprise. Linnet en conclut que les proches de Featherstone devaient être accoutumés à son comportement de débauché.

— Oh ! ma chère petite, dit-elle dans un soupir. Dans quel imbroglio Jack vous a-t-il entraînée ?

Linnet entreprit de lui expliquer. Elle n'omit aucun détail. Quand elle en arriva au moment où Featherstone l'avait prise dans ses bras pour l'embrasser, le « Oh ! » consterné que poussa la marquise l'encouragea à poursuivre.

Lorsqu'elle eut fini, elle attendit en espérant que son récit avait décidé la marquise à intervenir pour elle, en lui organisant un mariage raisonnable.

— C'est très choquant, déclara lady Trubridge au bout d'un moment. Je me doutais qu'il y avait quelque chose de grave quand j'ai reçu le câble de Jack, mais j'étais loin de penser que c'était aussi

grave.

— Il vous a télégraphié ? demanda Linnet, désarçonnée. Que vous a-t-il dit ?

— On ne peut donner trop de détails dans un télégramme, naturellement. Mais il disait que vous étiez compromise, que c'était sa faute, que vous alliez venir me voir, et que je ne devais pas vous laisser épouser quelqu'un d'autre avant qu'il n'ait pu s'expliquer.

— S'expliquer ? répéta Linnet, indignée. Qu'y a-t-il à expliquer ? Il a fait cela pour l'argent, bien entendu.

La marquise fronça de nouveau les sourcils, intriguée.

— Vous pensez qu'il vous a compromise dans un but précis ?

— Il a nié, naturellement. Mais il a aussi reconnu qu'il ne peut subvenir aux besoins d'une femme si celle-ci ne lui apporte pas de dot. Donc, quelle autre explication peut-il y avoir à son comportement ? Il ne me connaît pas, nous n'avons jamais été présentés. Je ne peux pas croire qu'un simple regard dans une salle de bal suffise à séduire un homme au point qu'il se laisse aller à ce genre de chose.

— Il ne serait pas le premier à être fasciné de cette façon, fit remarquer sa mère. Ton père m'a fait sa déclaration deux heures à peine après que nous nous sommes rencontrés.

— Mère, je peux vous assurer que les actes de lord Featherstone n'étaient pas motivés par l'amour.

Lady Trubridge sourit.

— Ceux qui connaissent bien Jack savent que son comportement est souvent imprévisible. Mais compromettre une jeune fille... que ce soit par amour ou pour sa fortune, cela ne lui ressemble pas du tout. D'après ce que vous dites, ce Van Hausen était une vraie canaille. Jack aurait-il agi par esprit chevaleresque ?

— Il a effectivement tenté de se justifier ainsi. Mais il a admis ensuite que la galanterie n'était pas son vrai motif.

— Mais, ma chère enfant, quelle explication vous a-t-il offerte ?

— Il ne m'en a pas donné. Quand je l'ai questionné sur les raisons de son geste, il m'a répondu simplement qu'il ne pouvait pas le révéler. Il a insisté sur le fait que c'était une question d'honneur. Je vous le demande, comment l'honneur peut-il pousser un homme à détruire la réputation d'une femme ? Ces deux idées sont totalement contradictoires.

— Je suis de votre avis. Et je comprends pourquoi vous avez refusé sa demande. Aucune femme ne veut d'un homme que les circonstances lui imposent. Et il ne vous a même pas présenté d'excuses ? C'est déplorable, ma chère, et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous venir en aide.

Linnet fut submergée par le soulagement et la reconnaissance. Car lady Trubridge aurait fort bien pu prendre le parti de son beau-frère et la laisser se débrouiller toute seule.

— Merci, murmura-t-elle d'une voix étranglée.

— Néanmoins, vos possibilités sont désormais limitées, annonça lady Trubridge avec gravité. Il est certain que vous devez vous marier, et je parviendrai sans doute à vous présenter quelques gentlemen dignes de vous. Mais des rumeurs sur ce qui s'est passé à Newport finiront par arriver jusqu'ici. Certains gentlemen hésiteront alors à vous choisir comme fiancée.

— Je le sais, et c'est pourquoi j'ai une autre idée en tête.

Linnet déglutit et s'obligea à afficher un sourire.

— Comme vous le savez, plusieurs gentlemen ont manifesté le souhait de m'épouser lors de mon précédent séjour. Je les ai tous repoussés, car je ne voulais pas épouser un noble et vivre en

Angleterre. Mais maintenant...

Elle marqua une pause, vexée à l'idée de retourner vers des hommes dont elle n'avait pas voulu auparavant.

Mais lady Trubridge avait raison. Ses choix étaient limités.

— Je sais que je suis considérée comme du second choix, désormais. Mais si les sentiments de ces hommes étaient sincères peut-être voudront-ils encore de moi, malgré le scandale attaché à mon nom.

— Vous voudriez que je facilite une rencontre avec ces gentlemen ?

Linnet acquiesça d'un hochement de tête.

— Je peux essayer. Mais je dois aussi souligner le fait que Jack demeure votre meilleure chance. L'honneur lui commande de réparer le tort qu'il vous a fait, et il est clair qu'il désire s'y engager. S'il obtenait une licence spéciale, vous pourriez vous marier tout de suite, avant même que le scandale ait eu le temps de s'ébruiter de ce côté de l'Atlantique.

— Lady Trubridge, pardonnez-moi, mais je ne peux envisager d'épouser lord Featherstone. C'est l'homme le plus grossier, le plus autoritaire, le plus arrogant que...

— Lord Featherstone, annonça Jervis, depuis le seuil.

Sa voix grave résonna pour Linnet comme un gong.

Elle se tourna vers la porte et ne put réprimer un grognement exaspéré en voyant le gremlin pénétrer dans le salon. Pour l'amour du ciel, elle avait fui son pays afin d'échapper à ce misérable !

Ne renonçait-il donc jamais ?

Chapitre 8

Les paroles de la jeune femme restèrent un instant comme suspendues au-dessus de leur tête, et Jack comprit que ces deux semaines d'éloignement n'avaient pas joué en sa faveur. La colère de Linnet était toujours aussi vive, et ses chances de la conquérir aussi nulles qu'elles l'avaient été dans la bibliothèque des Dewey.

Néanmoins, quand elle se leva, il remarqua que ses joues étaient brûlantes, et il éprouva une certaine satisfaction à l'idée de l'avoir surprise au moment où elle prononçait cette critique virulente à son égard.

— Comme dit le dicton : « Qui écoute aux portes n'apprend jamais rien de bon sur lui-même », murmura-t-il en souriant. Bonjour, madame Holland. Mademoiselle, quel plaisir de vous revoir.

Il s'inclina, puis se tourna vers sa belle-sœur.

— Belinda.

— Jack.

Elle lui prit la main, et le laissa l'embrasser sur la joue.

— Si j'avais su que vous alliez passer *cet après-midi*, insista-t-elle sur ces deux mots, j'aurais fait servir des sandwiches avec le thé.

Avant son second mariage, Belinda avait tendance à juger Jack à l'instar de son frère. Mais, bien que Nick ait beaucoup plaidé en sa faveur au cours des deux dernières années et qu'il soit remonté dans son estime, Jack ne savait pas très bien de quel côté elle choisirait de se ranger dans cette affaire. Quand il s'agissait de protéger les jeunes filles qui requérait son aide, Belinda devenait aussi féroce qu'une tigresse veillant sur ses petits.

De plus, elle était inflexible sur les convenances, et il craignait que cela ne joue contre lui. Aussi avait-il été grandement soulagé en l'entendant rappeler à Mlle Holland qu'il serait judicieux d'accepter sa demande. Aux yeux de Belinda, il n'était donc pas tout à fait irrécupérable.

— Désolé de ne pas avoir laissé une carte ce matin pour prévenir de ma visite, déclara-t-il, mais je viens d'arriver. Je séjourne dans mon club, à deux pas d'ici. Il m'a semblé que le moment était opportun pour passer vous voir. Quoique, ajouta-t-il avec un clin d'œil, j'en vienne à en douter après ce que je viens d'entendre.

Belinda le regarda d'un air narquois et souleva la théière.

— Mlle Holland me rapportait les derniers potins d'Amérique, dit-elle en lui servant le thé. A ce que j'ai appris, vous semblez avoir choqué le cercle des Knickerbockers.

— Ah, elle vous a donc mise au courant de la situation ?

— Je lui ai tout raconté ! lança Linnet. Sans omettre un seul détail.

— Splendide, rétorqua-t-il avec bonne humeur. Je suis tout prêt à réparer, naturellement. Mais mademoiselle a refusé ma demande. Etant donné les circonstances, je ne comprends pas très bien pourquoi...

— Parce que je ne suis pas folle, marmonna Linnet.

— Mais voilà, continua-t-il comme s'il n'avait pas entendu, je ne vais pas renoncer après un seul refus.

— Et quel refus, souligna Belinda. Apparemment, Mlle Holland préférerait épouser un crapaud.

Linnet étouffa un rire. Jack l'ignora et alla s'accouder à la cheminée, sa tasse à la main.

— Eh bien, oui, admit-il en posant sur la jeune fille un regard appuyé. Elle ne sait pas encore que je suis en réalité un prince.

La remarque ne parut pas amuser Linnet.

— C'est de ma vie qu'il est question, lui rappela-t-elle. Il ne s'agit pas d'un conte de fées. Et d'autre part... je ne vois pas de prince ici, ajouta-t-elle en le toisant avec dédain.

Sa flèche atteignit son but. Mais bien que piqué au vif il parvint à ne rien laisser paraître.

— Vous avez raison de rectifier, mademoiselle Holland. Je ne suis pas un prince, tout juste un comte. Et non, notre histoire n'est pas un conte pour enfants. Pas du tout.

— C'est tout à fait mon avis, répondit-elle en faisant mine de chasser une poussière sur sa jupe. Pas de *happy end* en vue.

C'était donc sa tactique ? Echanger des flèches acérées ?

Fort bien, il était disposé à relever le défi.

— Pas de conte de fées pour nous, Linnet. Je crains que nous ne soyons déjà engagés dans une histoire d'un autre genre.

Il marqua une pause, faisant mine de réfléchir.

— Une situation digne de Shakespeare, peut-être ?

— L'idée de vous épouser évoque en effet une tragédie shakespearienne, convint-elle en souriant.

— Ou une comédie.

Le sourire de Jack s'évanouit et il soutint longuement le regard de la jeune fille.

— *La Mégère apprivoisée*, par exemple.

Les splendides yeux bleus s'étrécirent. Il supposa que ce regard était destiné à le faire détalier comme un lapin, mais il ne bougea pas. Il ne battit même pas d'un cil.

— Quel regard, murmura-t-il. Vous vous entraînez dans le miroir ?

Linnet laissa fuser une exclamation agacée, mais avant qu'elle n'ait pu répondre Belinda intervint.

— Il serait sans doute préférable, déclara-t-elle d'une voix légèrement plus haute que d'ordinaire, que Mme Holland et moi vous laissions un instant afin que vous ayez une discussion en privé.

— Ce n'est pas nécessaire, affirma Linnet. Nous n'avons rien de plus à nous dire.

— Je crains de ne pas être de cet avis.

Belinda se leva, ce qui obligea Mme Holland à en faire autant.

— Tout n'a pas été dit, continua-t-elle en se dirigeant vers la porte, suivie de Mme Holland. Sinon, lord Featherstone ne serait pas là.

— Vous ne pouvez pas nous laisser ! protesta Linnet en se levant à son tour. Nous ne sommes pas fiancés, il nous faut un chaperon.

Belinda s'arrêta devant la porte et lança un coup d'œil d'avertissement à Jack. Celui-ci comprit

qu'il avait intérêt à bien se tenir.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Holland. Cette porte restera ouverte. Votre mère et moi-même nous tiendrons de l'autre côté du couloir.

Linnet les suivit des yeux. Son assurance semblait la quitter de seconde en seconde. Quand Jack fit un pas dans sa direction, elle regarda autour d'elle comme si elle cherchait à fuir.

— Que se passe-t-il, Linnet ? Avez-vous peur ?

— Pas du tout ! rétorqua-t-elle en levant le menton. Je suis sur mes gardes, car votre présence met systématiquement ma vie sens dessus dessous. Mais je ne vous crains pas.

— Bien, continua-t-il en s'arrêtant devant elle. Je n'ai jamais eu l'intention de bouleverser votre vie, ni celle de qui que ce soit.

— Vraiment ? Je me demande si Frederick serait d'accord avec vous. Vous avez eu votre revanche, semble-t-il, ajouta-t-elle en pinçant les lèvres.

— Il ne s'agissait pas de revanche, mais... de justice.

— Une justice un peu violente, pour la perte d'un investissement.

— Vous savez bien que je ne peux en dire plus.

— De toute façon, les explications sont inutiles désormais. Il est mort.

Il était assez proche d'elle pour voir les traces bleuâtres qui soulignaient ses yeux. Sa peau était fine et transparente, mais son visage semblait plus mince que douze jours plus tôt. Sa silhouette s'était encore affinée. Avant d'aller plus loin, il fallait qu'il s'assure d'une chose.

— Vous le pleurez donc beaucoup ?

— C'était un ami. Du moins le croyais-je, ajouta-t-elle avec un rire sans joie. Je me trompais.

Jack ne savait pas quoi dire. Bon sang. Elle était un dommage collatéral dans une guerre dont elle n'avait pas voulu.

— Linnet...

— Je suppose que vous croyez m'avoir rendu service, reprit-elle avec froideur. Pardonnez-moi si je ne me sens pas très reconnaissante.

Sur ces mots, elle voulut passer devant lui, mais il n'avait pas l'intention de la laisser s'échapper si facilement.

— Je ne veux pas de votre gratitude, répondit-il en la suivant.

— Que voulez-vous, alors ?

Elle déposa sa tasse sur la table et prit la théière comme pour se resservir.

— Vous connaissez la réponse à cette question.

— Il me semblait que mon refus était sans équivoque. Mais puisque vous y tenez, je peux le répéter.

Elle reposa la théière et se tourna pour lui faire face.

— Je ne vous épouserai pas pour sauver ma réputation.

— Donc, vous en épouserez un autre ? Et pourquoi pas moi ? Cela serait pourtant beaucoup plus simple.

Linnet le regarda comme s'il était complètement idiot.

— Pour l'amour du ciel ! La raison pour laquelle je ne veux pas de vous n'est-elle pas évidente ?

— Pas pour moi, Linnet. Pas après le baiser que nous avons échangé à Newport.

Elle se raidit.

— Vous voulez dire après que vous m'avez tripotée ?

— Tripotée ?

L'accusation lui fit l'effet d'un coup de poing.

— C'est ainsi que vous décririez notre baiser ? Vous avez l'impression d'avoir été *tripotée* ?

Un éclair passa dans ses yeux bleus, comme une lueur métallique dans un champ de bleuets.

— Ce n'était pas *notre* baiser. Vous m'avez forcée. Aussi, oui, je trouve que *tripotée* est le terme approprié.

Jack revécut en pensée ce moment dans la pagode. Le parfum vanillé et entêtant de Linnet, sa bouche tiède et douce comme du velours, la chaleur de son corps l'embrasant en une seconde, le désir qui le submergeait comme une vague brûlante.

Pas une seule fois il n'avait pensé que ce baiser n'était merveilleux que pour lui. C'était sans doute terriblement prétentieux, mais il avait cru tout naturellement que le désir qu'il avait éprouvé avait trouvé un écho chez elle. Mais non. A en croire Linnet, il l'avait tout simplement *tripotée*.

— Mon Dieu, reprit-il au bout d'un moment, en secouant la tête. Vous savez exactement où enfoncer la lame pour qu'elle fasse mal.

— Vous pensez donc que je devrais me soucier de ce que vous ressentez ?

Désarçonné par le ton de sa voix, il leva les yeux vers elle.

Elle se tenait fièrement, la tête haute, mais il vit que la lueur métallique dans ses prunelles n'était autre que le reflet de ses larmes. Des larmes de colère et de chagrin.

— Vous m'avez humiliée, dit-elle d'une voix étranglée. Vous, un total inconnu, m'avez soumise à vos avances, sous les yeux de ma mère. J'ai dû affronter mon père et lui avouer la honte que vous m'aviez fait subir. A cause de vous, je suis devenue le sujet de commérages sordides parmi mes amis. Si je ne me marie pas, ces mêmes amis auront le choix entre me battre froid ou devoir affronter la désapprobation de leur propre famille. Vous prétendez avoir eu de bonnes raisons d'agir comme vous l'avez fait. Mais en dehors du manque de caractère de Frederick et d'une vague histoire de justice vous ne pouvez me révéler vos raisons. Alors, pourquoi devrais-je ménager vos sentiments quand vous n'avez eu absolument aucune considération pour les miens ?

Jack ne put lui fournir aucune réponse. Il était responsable de toutes les choses dont elle l'accusait, mais il ne pourrait jamais lui avouer les vraies raisons qui avaient motivé ce comportement. A présent, il s'efforçait de réparer, mais il commençait à comprendre qu'il ne suffirait pas pour cela d'épouser la jeune fille qu'il avait compromise.

Se passant une main sur le visage, il s'obligea à ajouter quelque chose.

— Je dois dire, Linnet, que vous m'avez remis à ma place.

— Je suis désolée d'être aussi cruelle, répondit-elle en se mordant les lèvres. Mais maintenant vous comprendrez peut-être pourquoi je ne veux pas vous épouser et vous me laisserez tranquille.

— Je n'ai jamais voulu vous humilier ou vous causer une quelconque honte. Si vous n'accordez aucune foi à mes propos, croyez au moins cela, je vous en prie.

— Et même si je le croyais, quelle importance ? Regrettez-vous votre comportement ? Si vous pouviez retourner en arrière, maîtriseriez-vous votre conduite ?

Sans doute aurait-il pu apaiser son ressentiment s'il avait répondu oui.

— Non.

Linnet leva les mains, excédée, puis les laissa retomber.

— Et vous pensez toujours que je pourrais vous épouser ? Pourquoi accepterais-je ?

— Parce que je ne partirai pas tant que vous ne l'aurez pas fait. Parce que je remuerai ciel et terre pour vous convaincre.

Linnet ne parut pas impressionnée.

— Vous perdez votre temps. Je continuerai de vous repousser.

— Je dois être fou, mais je vous désire assez pour endurer de multiples refus sans me décourager.

— Je ne comprends pas pourquoi vous voulez absolument m'épouser.

— Vraiment pas ? rétorqua-t-il en laissant glisser sur elle un regard appréciateur.

Les joues de la jeune fille s'empourprèrent et elle recula d'un pas. Il fit aussitôt un pas vers elle, et elle se raidit, relevant le menton.

— Très bien. Puisque vous me voulez tant que cela, je suis certaine que vous pourrez prouver la pureté de vos sentiments.

— De quelle façon ?

— Acceptez un contrat de mariage qui m'accordera le contrôle intégral de ma dot.

Le moment était venu de faire un geste grandiose. De déclarer que c'était elle qu'il voulait, et pas son argent. De lui montrer, comme convenu avec Holland, qu'il n'était pas qu'un misérable coureur de dot. Cependant, quand il lut le défi dans ses yeux, qu'il vit le petit sourire qui flottait sur ses lèvres, très semblable à celui de son père, il sut qu'elle essayait de le pousser vers une situation sans issue.

S'il refusait, elle continuerait de le traiter de chasseur de dot et utiliserait cette excuse pour refuser sa demande. Mais, s'il acceptait les termes de sa proposition, cette attitude généreuse ne lui servirait à rien. Elle savourerait le fait qu'il ait capitulé et refuserait sa demande de toute façon.

Il détestait être pris pour un coureur de dot, mais il préférerait cela à être considéré comme un idiot sans caractère.

— Je crains que ces conditions ne soient pas acceptables.

— Dommage. Dans ce cas, vous n'êtes plus dans la course.

— Cela m'étonnerait. Je suis certain qu'aucun pair d'Angleterre souhaitant vous épouser n'acceptera un tel contrat. Puisque vous avez été compromise...

— Par vous !

— Vous ne serez pas en position de force pour négocier. Tout contrat de mariage doit respecter certaines règles.

— Que votre famille connaît par cœur, sans aucun doute.

— Oh ! certes. Les Featherstone ont une grande expérience dans ce domaine. Aussi, permettez-moi de vous énumérer les différents articles du contrat. Tout d'abord, payer les hypothèques sur les domaines, s'il y en a. Allouer une somme annuelle pour leur entretien et placer de l'argent en fiducie pour chaque enfant. Il est également traditionnel d'accorder un revenu annuel au mari pour son usage personnel. Tant que le montant est stipulé dans le contrat, je suis sûr que votre père et moi pourrons nous mettre d'accord.

Linnet secoua la tête en signe de refus.

— Non, non. Je maintiens ce que j'ai dit. Votre revenu me sera confié pour que je vous le donne à ma convenance.

— Ou que vous le gardiez, selon votre humeur ? Croyez-vous qu'un autre aristocrate acceptera cela ?

— Cette condition ne concerne que vous seul.

— Je suis donc distingué du lot ?

— Je ne récompenserai pas vos actes méprisables en vous accordant un revenu. Si je vous épouse un jour, ce qui est aussi probable que de voir des cochons se mettre à voler, vous aurez le revenu que je consentirai à vous donner.

— Je vois. Donc, si vous daignez m'accorder votre main, je devrai mendier, n'est-ce pas ? Ce

n'est guère envisageable, ajouta-t-il en souriant.

Si la jeune fille était déçue de ne pas avoir réussi à le mettre à genoux, elle n'en montra rien.

— Tant mieux. Car même l'idée de vous voir mendier votre argent ne me fera pas revenir sur ma décision. Maintenant que vous m'avez prouvé que vous étiez bien, ainsi que je le pensais, un chasseur de dot, j'espère que nous pouvons mettre fin à cette conversation.

Elle fit mine de passer devant lui, mais il lui barra le passage. Elle se retrouva coincée dans un petit espace délimité par la table à thé, le fauteuil, et lui.

— Si j'acceptais une telle clause dans le contrat, je ne serais pas un homme, mais un ver qui rampe à terre. Or, un ver n'a pas la moindre chance de conquérir le cœur d'une femme comme vous. Vous êtes autoritaire, volontaire, et soyons franc, un peu trop gâtée. Cela ne me gêne pas, enchaîna-t-il aussitôt sans tenir compte de son exclamation indignée. Les femmes faibles et désemparées n'ont aucun attrait pour moi. A vrai dire, j'admire votre force.

— Quand un homme dit cela, ce n'est pas un compliment. C'est une insulte.

Jack haussa les épaules.

— Ce n'est ni l'un ni l'autre. C'est un fait. Si vous me poussez, Linnet, j'agirai de même à mon tour. Si vous me lancez un défi, je le relèverai. Enjoignez-moi de mendier, je vous enverrai au diable.

Une fois de plus, elle voulut sortir et il l'en empêcha.

— Ce que je ne ferai pas, c'est d'attendre de voir si ma femme va me verser un revenu ou décider de le garder. Cela, ce n'est pas un mariage, c'est de l'esclavage.

— Ce n'est pas de l'esclavage d'autoriser sa femme à garder la mainmise sur sa propre fortune !

— Bien, nous n'allons pas continuer de tergiverser, n'est-ce pas ? Mais ce n'est pas votre argent, c'est celui de votre père. En vous donnant le pouvoir de contrôler mes revenus, je vous laisserais celui de me contrôler, moi. Je ne me mettrai jamais dans ce genre de position, je ne vous donnerai pas ce pouvoir. Si je le faisais, vous ne me respecteriez pas, et notre union n'aurait aucune chance de réussir.

— C'est absurde.

— Vous croyez ? Vous êtes la fille de votre père. Vous ne pourrez jamais respecter un homme que vous dominez. Et dans un vrai mariage, il doit y avoir du respect. Vous le savez très bien. C'est pourquoi vous n'êtes pas sérieuse quand vous proposez cette clause du contrat. Vous vouliez juste me voir me soumettre à votre volonté.

— Ce n'est pas moi qui ai piétiné quelqu'un pour l'obliger à quoi que ce soit. C'est vous. Vous m'avez volée à un autre, contre ma volonté. J'ignore si vous m'avez compromise parce que vous en vouliez à ma fortune, ou bien pour écarter Frederick par vengeance personnelle. Dans un cas comme dans l'autre, vous n'avez pas tenu compte une seconde de mes sentiments, et vous n'avez pas songé aux conséquences que vos actes auraient sur ma vie.

— Oui, je vous ai volée à lui, et je l'ai fait exprès. Ce que je pensais, c'était que cette canaille sans moralité allait profiter de vous. Mais, pour être honnête, je dois admettre que je ne l'ai pas fait dans un esprit chevaleresque. Je n'essayais pas non plus de mettre la main sur votre fortune. Diable. Je ne l'ai même pas fait parce que je vous voulais pour moi. Pas du tout. Dès le moment où je vous ai vue pour la première fois, j'ai su que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Et puis je vous ai embrassée, et ce baiser a tout changé.

Elle entrouvrit les lèvres, mais ne prononça pas un mot. Profitant de son silence, Jack fit un pas vers elle.

— Ce baiser était enflammé.

Elle le fixait, les yeux écarquillés, sous le choc. Elle devait le prendre pour un fou, et un goujat.

Et sans doute était-il sur le point de passer aussi pour un parfait crétin. Mais maintenant qu'il avait commencé, il était obligé d'aller au bout de sa pensée.

— Cela ne ressemblait à aucun autre baiser que j'avais connu dans ma vie. C'était comme... comme être frappé par la foudre, sous un ciel d'azur. Et quoi que vous disiez, vous aurez beau le nier, je ne pourrai jamais croire que vous n'avez pas ressenti la même chose que moi.

— Je ne...

Linnet s'interrompit et ses joues se colorèrent. Détournant les yeux, elle s'humecta les lèvres du bout de la langue.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

En un instant, tous les doutes de Jack sur ce baiser s'envolèrent. Linnet avait peut-être été offensée par les libertés qu'il avait prises, elle lui en voulait profondément, mais malgré tout elle ressentait la même chose que lui. Une vague de soulagement déferla en lui, mêlé à une jubilation et une satisfaction toutes masculines.

— menteuse. Vous savez parfaitement de quoi je parle.

— Non, c'est faux.

Elle tressaillit, soudain un peu nerveuse, et heurta la table, faisant s'entrechoquer les tasses de porcelaine. Elle se ressaisit, leva le menton, et le toisa d'un air sévère.

— Vous m'avez traitée de mégère.

Jack ne put s'empêcher de sourire. Cette nouvelle accusation était une ruse, dont elle usait par pur désespoir pour le détourner du précédent sujet.

— Non, j'ai simplement fait un parallèle entre la pièce de Shakespeare et la situation dans laquelle nous nous trouvons. Apparemment, l'analogie est valable, comme l'illustre cette conversation.

— Maintenant que vous le dites, votre ressemblance avec Petruchio est en effet frappante. Surtout si l'on considère votre comportement grossier. Je suppose que vous avez l'intention d'employer la même tactique que lui pour me faire la cour ?

— Je ferai tout ce qui pourra marcher, Linnet Katherine.

En l'entendant l'appeler par son deuxième prénom, qui était aussi celui de l'héroïne shakespearienne, elle braqua de nouveau sur lui son fameux regard noir, censé le faire rentrer sous terre.

— Allez-vous m'obliger à dire que le soleil est la lune ? demanda-t-elle en croisant les bras. Et vous conduire comme un idiot en me hissant sur votre épaule pour m'emporter dans votre château ?

— En ce qui concerne la première suggestion, l'idée de passer ma vie avec une femme qui approuve toutes mes paroles me paraît d'un ennui mortel. Quant à la seconde...

Il marqua une pause et l'enveloppa d'un regard sensuel, tout en imaginant qu'il l'emmenait à Featherstone Gate et la jetait sur le grand lit en chêne de la chambre du maître de maison.

— J'avoue que c'est tentant. Une fois que je vous tiendrai entièrement à moi, entre les murs du château, qui sait ce qui pourra arriver ? Je pourrai vous dévorer de baisers autant que je le voudrai. Cela vous plaira peut-être ? Les crétins comme moi sont assez séduisants.

Elle étrécit les yeux.

— Et ils ont beaucoup d'imagination.

— Eh bien oui, cela aussi. Vous voulez savoir ce que j'imagine en ce moment ?

Sa respiration s'accéléra. Ses joues s'empourprèrent, et elle se balançait d'un pied sur l'autre, en proie à une soudaine agitation.

— Vous connaissant, c'est sûrement quelque chose de vulgaire.

Malgré la rancœur contenue dans ces paroles, il perçut quelque chose d'autre, une nuance qui lui donna de l'espoir.

Il se pencha vers elle, comme pour lui confier un secret.

— J'imagine comment vous aimeriez être embrassée.

Elle eut un haut-le-corps. Il se prépara à l'inévitable. Une gifle, ou bien un coup de pied dans les tibias. Mais elle n'en fit rien. Elle se contenta de rejeter fièrement la tête en arrière pour croiser son regard. L'éclat métallique était revenu dans ses prunelles, mais cette fois ce n'était pas des larmes. C'était indéniablement de la colère.

— Vous devrez vous contenter de votre imagination, Featherstone. Vous avez été assez odieux pour me voler un baiser, mais je n'en ai éprouvé aucun plaisir. Il y a peu de chance que vos baisers me plaisent un jour.

— Cela ressemble beaucoup à un défi, Linnet, remarqua-t-il en souriant. Et je vous ai déjà dit ce qui se passait quand on me mettait au défi.

— Pour l'amour du ciel, pourquoi voudrais-je un baiser de vous ? Le premier m'a suffi. Il a détruit ma vie, m'a condamnée au mariage, m'obligeant à partir dans un autre pays pour trouver un époux britannique...

— Quoi ? Balivernes ! Je ne vous ai pas obligée à prendre ces décisions. C'est vous seule qui avez choisi de suivre ce plan.

Elle recula et tenta de pousser la table pour passer. Mais il n'allait pas la laisser faire alors qu'elle venait de proférer une telle accusation. Il agrippa le bord de la table à thé, pesant sur le meuble de tout son poids pour l'empêcher de glisser.

— Votre père aurait pu vous trouver, ou plutôt devrais-je dire vous acheter, un mari américain. Un jeune homme brillant choisi dans un de ses bureaux, qui aurait sauté sur l'occasion d'entrer dans la riche et prestigieuse famille Holland. Mais vous avez refusé. Et comme les hommes de votre cercle de Knickerbockers n'étaient plus disponibles...

— A cause de qui ? s'exclama-t-elle, furieuse. A cause de vous !

— Vous avez décidé qu'il ne vous restait plus qu'à épouser un lord, malgré votre aversion pour la noblesse britannique. Je ne vous ai pas obligée à vous conduire ainsi. C'est vous seule qui avez choisi cette voie. Pourquoi ?

Linnet ne répondit pas, et il insista.

— La conclusion logique, c'est que vous ne pouviez tolérer l'idée de vous marier au-dessous de votre rang.

— Quoi ? s'écria-t-elle, serrant les poings. Vous me traitez de snob ?

— Je ne sais pas si vous êtes snob. Tout ce que je sais, c'est que vous êtes venue ici parce que vous le vouliez bien. Et j'exige que vous le reconnaissiez. Je refuse de vous voir me jeter ces accusations au visage chaque fois que vous voudrez me réduire au silence.

— Et moi, je ne resterai pas faible et muette alors que vous m'insultez et me manipulez.

— Si un homme s'attend à ce que vous soyez faible et restiez muette, ma chère, il se fourvoie.

— Et vous vous fourvoyez si vous croyez que je vais me marier avec vous.

— Je vaudrais mieux que le mufle que vous aviez choisi. Si vous ne vous en rendez pas compte, je comprends pourquoi vous avez besoin des conseils de Belinda. Car, en ce qui concerne les hommes, vous manquez totalement de discernement.

Elle inspira violemment, la pique avait atteint son but. Mais elle n'eut pas le temps de lui répondre.

— C'est très bien, Jack, lança Belinda depuis le pas de la porte. Quelle femme pourrait te

résister en entendant de si douces paroles ?

Jack ne quitta pas Linnet des yeux.

— Si je dois être condamné, je le serai comme un lion, pas comme un mouton.

Exaspérée, Linnet le poussa d'un coup de coude. Il s'écarta, lui livrant enfin le passage.

— J'espère que vous comprenez maintenant pourquoi je ne pourrai jamais épouser cet homme, lady Trubridge. Il est insupportable.

— Vous voyez ? dit Mme Holland en désignant le couple d'un geste de la main. Voilà le problème.

Belinda secoua la tête en soupirant. Jack crut qu'il allait être durement critiqué, mais il se trompait.

— Mademoiselle Holland, je comprends que vous vous sentiez offensée par les agissements de Jack. N'importe quelle jeune femme respectable aurait le sentiment d'avoir été insultée. Jack le sait, ajouta-t-elle en braquant sur lui un regard accusateur. Je suis sûre qu'il regrette ce qu'il a fait.

Il ne regrettait absolument rien. En fait, plus il y pensait et moins il éprouvait de remords. Mais il décida de garder le silence.

— Et je suis sûre, reprit Belinda, qu'avec le recul nous sommes tous d'accord pour dire que ce Van Hausen n'était pas un bon parti pour vous.

— Oui, certes, mais cela ne signifie pas que j'accepterai à sa place un homme qui... qui a fait ce... ce que...

Linnet se tut brusquement et s'empourpra.

— Je ne l'aime pas. Je ne le connais même pas. Oh ! c'est impossible !

— Je comprends que vous préféreriez ne pas épouser un inconnu. Mais...

— Attendez ! s'exclama Jack en levant une main pour interrompre Belinda. Vous êtes ici afin que Belinda vous présente des prétendants. Dans ce cas, comment pouvez-vous prétendre ne pas vouloir d'un inconnu ?

— Je ne suis pas venue pour demander à lady Trubridge de me présenter des gentlemen. J'en ai déjà rencontré plusieurs au cours de la saison, et certains ont manifesté une profonde admiration pour moi.

— Plus que de l'admiration, précisa Belinda. Mlle Holland était la coqueluche de la saison. Elle a reçu six demandes en mariage.

— Non, seulement cinq, rectifia Linnet.

Cet étalage de modestie irrita Jack.

— J'ai demandé à lady Trubridge de réfléchir à ces gentlemen, de m'indiquer lesquels étaient recommandables. Et aussi de déterminer si l'un d'eux serait susceptible de s'intéresser encore à moi, en dépit du tort que vous avez causé à ma réputation. Et enfin, de les contacter de ma part.

Ce plan avait de bonnes chances de réussir, mais Jack s'efforça de dissimuler son inquiétude.

— Je vois. Et qui sont ces messieurs ?

— Le duc de Carrington, pour commencer.

— Carrington ?

L'idée de voir cette beauté américaine à l'esprit fantasque unie à ce vieux lourdaud de Carrington était insupportable.

— Vous avez vingt et un ans, et Carrington en a au moins cinquante. Je parie qu'il est plus vieux que votre père. Vous ne parlez pas sérieusement ?

Linnet sourit, enchantée par sa réaction effarée.

— Je ne veux pas épouser un total inconnu. Je préférerais quelqu'un qui me connaît, quelqu'un

qui semble éprouver des sentiments pour moi.

Parfois, la logique féminine surpassait vraiment les capacités de raisonnement des hommes.

— Mais vous avez repoussé Carrington. Vous avez repoussé tous vos prétendants. Vous êtes une fille intelligente, et vous deviez avoir de bonnes raisons de les refuser. Pourquoi diable vous paraissent-ils plus intéressants maintenant ?

— Parce qu'ils ne sont pas vous, rétorqua-t-elle dans un sourire.

Jack se tourna vers Belinda, une personne avec qui il était au moins possible de raisonner.

— Aucun de ces hommes n'est responsable de ce qui arrive à Mlle Holland. C'est moi qui ai souillé sa réputation, et l'honneur exige que je propose une réparation. Le fait que je tiens à m'acquitter de ce devoir devrait donner à réfléchir à ces messieurs, avant de considérer Mlle Holland comme une possible épouse. Vous le savez, Belinda.

— En effet, c'est un élément important. Lord Featherstone est censé réparer le mal qu'il a fait, mademoiselle Holland. Les gens trouveront curieux, et même incroyable, que vous refusiez sa proposition.

— C'est exactement ce que son père et moi avons essayé de lui expliquer, déclara Mme Holland. Mais elle refuse d'entendre raison.

— Madame Holland, la décision d'épouser quelqu'un n'obéit pas toujours à la raison, remarqua Belinda. Linnet a raison de vouloir que son futur époux soit digne d'obtenir sa main. Mais voilà, nous aurons sans doute du mal à trouver des hommes aussi méritants, même parmi ceux qui ont admiré Mlle Holland au cours de la dernière saison.

— Vous voulez dire que maintenant que j'ai été salie par cet homme, aucun autre ne voudra de moi ?

— Linnet, lui reprocha sa mère. Ne sois pas impolie.

— Ce n'est pas aussi grave que cela, reprit Belinda. Mais une jeune fille dont la réputation est ternie, quelles que soient les circonstances dans lesquelles cela s'est produit, ne sera pas choisie spontanément par un gentleman qui désire se marier. Ces hommes vont se demander quel rôle vous avez joué dans ces événements. Ils penseront aussi qu'ils n'ont pas le droit de chercher à obtenir votre main alors que Jack s'intéresse à vous. Que cela vous plaise ou non, Jack a une obligation envers vous. C'est un fait que vous ne pouvez ignorer.

Soulagé par ce soutien inattendu, Jack sourit à sa belle-sœur.

— Je suis content que vous soyez de mon côté, Belinda.

Cette dernière fronça les sourcils, contrariée par son effronterie.

— Je ne prends pas parti. J'expose mon point de vue à Mlle Holland, voilà tout.

— Et j'apprécie cela, lady Trubridge, souligna Linnet. Mais vous pouvez informer tout le monde que j'ai libéré lord Featherstone de cette obligation. Je suis consciente que les gentlemen qui s'intéressaient à moi auparavant auront peut-être changé d'avis à cause de ce qui est arrivé. Mais je n'y peux rien. J'espère seulement pouvoir épouser un gentleman respectable, et sauver ma réputation.

— Il ne revient pas à un autre de sauver votre réputation ! s'exclama Jack avec entêtement. C'est moi qui dois le faire.

— Combien de fois devrai-je vous refuser avant...

Linnet s'interrompit, excédée, et tourna les talons.

— J'abandonne, lâcha-t-elle en retournant s'asseoir sur le canapé. J'ai l'impression de parler à un mur.

— Pareil pour moi, rétorqua Jack, en reprenant sa place près de la cheminée. Bien que nous ayons des vues opposées concernant la personne qui représente ce mur.

Linnet le fusilla du regard, il fixa sur elle un œil noir, mais aucun des deux n'ajouta mot. Ce fut Belinda qui rompit le silence.

— Il semble que nous soyons dans une impasse. Et je ne vois pas comment en sortir.

— Il n'y a pas d'issue, répondit vivement Linnet.

Mme Holland soupira d'un air accablé. Jack n'aurait su dire si elle réagissait simplement à la situation, ou bien si c'était l'intransigeance de sa fille qui la consternait, ou encore si elle exprimait par là sa déception qu'il ne tienne pas la promesse qu'il lui avait faite dans le jardin de Mme Dewey.

Pour lui, cependant, rien n'avait changé. Et bien que Linnet ait eu le don de l'irriter plus que toute autre femme de sa connaissance, elle avait aussi celui d'éveiller son désir.

Ah, mais cela pouvait être réciproque. Une minute plus tôt, il avait suffi d'une ou deux allusions sensuelles pour que sa respiration s'accélére, que ses joues se colorent, et qu'elle lui jette des accusations au visage. Il était certain qu'elle avait éprouvé de l'attrance à ce moment, peut-être même une certaine excitation. Il ne lui restait plus qu'à attiser son désir, jusqu'à ce qu'il soit assez brûlant pour surmonter sa résistance et sa rancune. Mais il ne fallait pas aller trop vite. Une telle tactique demandait de la patience, une stratégie, du temps.

Du temps.

— De manière générale, reprit Belinda, je n'organise pas de mariages de convenance. Mais, dans ce cas précis, je dois faire mon possible pour vous venir en aide. Dommage que la saison soit terminée, mais...

— Il y a peut-être une façon de sortir de cette situation inextricable, annonça Jack en s'écartant de la cheminée. De trouver un compromis.

Les trois femmes se tournèrent vers lui, mais il savait laquelle il devait convaincre.

— Belinda, comme l'a dit Mlle Holland, nous sommes des étrangers l'un pour l'autre. Cela semble être sa principale objection à un mariage entre nous.

Linnet voulut parler, mais Belinda lui intima le silence d'un geste.

— Et alors ?

— Invitez-nous tous les deux dans le Kent. Nous passerons du temps ensemble à Honeywood pour faire connaissance. Une quinzaine de jours, peut-être ?

— Il n'en est pas question, déclara Linnet, avant que Belinda n'ait pu répondre. Je ne peux pas me permettre de perdre du temps en compagnie de cet homme alors que je sais que je ne veux pas de lui. Ma réputation est déjà en miettes et cela ne s'arrangera pas avec le temps.

— Une quinzaine de jours ne changera pas grand-chose, protesta-t-il. Dans un jour ou deux, les nouvelles seront dans tous les journaux, et vous ne parviendrez pas à étouffer le scandale, même si vous vous fiancez à quelqu'un d'autre avant la fin de la semaine. Eh bien, Belinda ? Que pensez-vous de cette solution ?

— Vous semblez très déterminé, Jack.

Elle le dévisagea longuement, puis finit par hocher la tête.

— Très bien, je vous accorde une semaine pour vous faire accepter.

— Lady Trubridge, je vous en prie...

Une fois de plus, Belinda arrêta d'un geste les protestations de Linnet.

— Voulez-vous m'accorder un instant, mademoiselle Holland ? Jack, je vous permettrai de passer du temps avec Mlle Holland et vous donnerai une chance de la conquérir. Cependant, je dois poser certaines conditions.

— Je suppose que vous en avez le droit, répondit-il, s'attendant à l'entendre énumérer toutes sortes de règles de bienséance. Quelles sont ces conditions ?

— Vous ne serez pas le seul homme invité pendant cette semaine. J'inviterai également les gentlemen dont Mlle Holland m'a donné les noms, et un ou deux autres qui pourraient aussi lui convenir.

— C'est une plaisanterie ? grommela-t-il.

— Pourquoi, lord Featherstone ? interrogea Linnet d'un ton doux et tendre. Seriez-vous effrayé par la concurrence ?

Jack savait qu'il ne devait pas sous-estimer le ressentiment de la jeune fille. Il aurait préféré vaincre sa rancœur en l'ayant toute pour lui. Mais, puisque ce n'était pas possible, il décida d'être beau joueur.

— Belinda peut inviter qui elle voudra. Cela ne me détournera pas de mon but.

— Si ces gentlemen me posent des questions au sujet de l'incident de Newport, je devrai confirmer que cela a bien eu lieu, poursuivit Belinda. En revanche, je ne crois pas que nous devions parler du rôle de Van Hausen dans cette affaire. Cela sèmerait la confusion dans les esprits et ne jouerait pas en faveur de Mlle Holland.

Jack fut enchanté par cette décision. Linnet, en revanche, ne paraissait pas approuver cette version des événements.

— Mais si le nom de Frederick n'est pas prononcé, les gens penseront que je me suis rendue à la pagode pour y retrouver Featherstone.

— Pas du tout, protesta Belinda. Une jeune fille a parfaitement le droit d'aller prendre l'air pendant une réception. Si elle est surprise par un homme qui se comporte comme un rustre...

Elle lança alors un coup d'œil à Jack, puis se retourna vers Linnet.

— Ce n'est pas sa faute, conclut-elle. Si on m'interroge, je répondrai que vous avez refusé la proposition de Jack et repoussé ses avances contrairement à la bienséance.

Lady Trubridge marqua une pause, se tapotant le menton du bout du doigt.

— J'insinuerai peut-être que Jack avait dû boire. Après tout, quelle autre explication pourrait-il y avoir à sa conduite ? Vous aviez bu, n'est-ce pas, Jack ? ajouta-t-elle doucement, sans le regarder.

— J'étais complètement ivre, répliqua-t-il, imperturbable.

Il admirait le talent de Belinda pour transformer des faits désagréables en histoires tout à fait acceptables.

— Bien. On vous pardonnera, bien entendu. Les Anglais ont une tolérance incompréhensible pour les excès de boisson des gentlemen. Quand la nouvelle que je parraine Mlle Holland sera découverte, je serai assiégée par les journaux mondains. Il se peut donc que je leur souffle un mot ou deux sur cette histoire. Il va de soi que Linnet n'offrira pas d'autre réponse que des yeux baissés et une certaine rougeur convenant à la modestie d'une jeune fille et qu'elle laissera le soin de fournir toutes les explications nécessaires à sa mère et à moi.

Linnet acquiesça d'un signe de tête.

— Je comprends, et de toute façon il est inutile de nier qu'il s'est passé quelque chose. Surtout que le principal témoin des faits est Mme Dewey, l'une des femmes les plus en vue du cercle restreint des Knickerbockers.

— Nous sommes donc tous d'accord. Je vous promets que, dans ma version des faits, Jack seul sera à blâmer.

— J'accepte totalement cette responsabilité, affirma-t-il.

— Je l'espère bien ! Cette partie de campagne commencera le plus tôt possible. Disons... jeudi. Nous manquons de temps pour tout organiser, aussi je m'arrangerai pour que chaque gentleman ait l'assurance de voir Mlle Holland en tête à tête chaque jour.

Ce détail fit rechigner la jeune fille.

— Faut-il vraiment que je passe du temps avec lui ? Tous les jours ?

— Qu'est-ce qui vous gêne, Linnet ? demanda-t-il, narquois. Je pensais que vous n'aviez pas peur de moi.

— Si elle avait peur de vous, Jack, je ne la blâmerais pas, répondit Belinda. Nous connaissons tous votre conduite passée. Néanmoins, chaque gentleman, et cela comprend également Jack, a droit à une chance de se faire apprécier sans être gêné par la présence d'autres prétendants. Aucun de ces hommes n'aura le monopole de vos attentions.

— Oh ! très bien, concéda Linnet en soupirant. Je suppose que je n'ai pas le choix, il faudra que je le supporte. Mais s'il fait quelque chose d'incorrect...

— Je suis sûre que Jack se comportera mieux dans le Kent qu'il ne l'a fait à Newport.

Jack doutait fort d'atteindre son but en se comportant en parfait gentleman. Mais il valait mieux ne pas dire ce genre de choses à Belinda.

— Je pense savoir me conduire en gentleman... quand la situation l'exige.

Sa belle-sœur se rembrunit légèrement, lui faisant comprendre que sa réponse ne la satisfaisait pas vraiment. Mais elle n'insista pas. Elle se leva, mettant fin à la conversation. Jack décida de pousser son avantage, tant qu'il en avait la possibilité.

— Puisque nous pourrons tous rencontrer Mlle Holland chaque jour, j'aimerais fixer notre premier rendez-vous, si cela ne vous ennuie pas. Pourrons-nous nous retrouver jeudi après-midi, pour le thé ?

Linnet commença à protester, mais il reprit la parole avant qu'elle n'ait pu formuler une objection.

— Je crains qu'il n'y ait une bousculade tous les soirs, Belinda. Allez-vous pouvoir maintenir l'ordre dans cette meute de soupirants ?

— J'inviterai également quelques dames, pour qu'il y ait autant de femmes que d'hommes. Mlle Holland sera libre de passer les soirées à bavarder avec qui elle voudra.

— Bien entendu. Et je passerai presque tout mon temps à ruminer dans un coin pendant qu'elle m'ignorera. Mais j'en profiterai pour étudier mes adversaires.

— Sage décision, car la concurrence sera rude. Je vais m'efforcer de lui présenter des hommes honorables, qui ne s'intéressent pas uniquement à sa fortune et qui l'apprécieront pour ce qu'elle est. Des hommes qui n'auront pas une moins bonne opinion d'elle à cause de ce que vous avez fait. Il vous faudra la convaincre que vous valez mieux que ces gentlemen.

— C'est-à-dire que si je la veux je devrai me battre pour elle, c'est cela ?

Son regard se posa sur Linnet. Celle-ci lui sourit d'un air ironique, confirmant que la bataille ne se livrerait pas seulement contre les autres prétendants, mais surtout contre elle. Néanmoins, il était décidé à remporter la victoire.

— Puisque c'est un combat que nous préparons, conclut-il en s'inclinant, que le meilleur gagne.

Chapitre 9

Lorsque Belinda raccompagna les deux femmes à la porte, Jack vit que le sourire artificiel de Linnet s'attardait sur ses lèvres. La prochaine fois qu'il l'embrasserait, se promit-il, elle ne pourrait pas l'accuser de l'avoir *tripotée*. Non, il s'assurerait qu'elle en avait autant envie que lui. Elle le désirerait tellement qu'elle lui passerait les bras autour du cou, presserait son corps pulpeux contre le sien, et lui rendrait son baiser.

Pour l'instant, ce rêve délicieux semblait loin de devoir se réaliser. Autant espérer faire fondre les glaciers avec une allumette, ou percer un tunnel jusqu'en Chine. Cependant, il n'y avait pas d'autre issue possible. Non pas parce que l'honneur était en jeu, ou parce que pour la première fois de sa vie le futur paraissait contenir des promesses. Non, ses motivations étaient bien moins profondes.

Il voulait réussir, tout simplement pour ne pas renoncer sans se battre au baiser le plus ensorcelant qu'il ait jamais reçu, de la femme la plus irritante qu'il avait jamais vue.

Mais Linnet avait une fierté féminine très affirmée et il l'avait offensée. Il ne lui serait pas facile de se rattraper. Il savait qu'il devrait éveiller sa curiosité avant d'espérer éveiller son corps. Il fallait qu'il intéresse son esprit avant que la passion ne se manifeste. Et par-dessus tout, il fallait qu'il provoque en elle le désir et qu'elle en soit consciente.

Tout cela, il devrait l'accomplir en refrénant sa soif d'elle. Et cela, dut-il admettre sombrement, allait être le plus difficile.

Il avait suffi qu'il se trouve seul dix minutes avec elle, qu'une ou deux images sensuelles lui traversent l'esprit, pour que l'envie de la prendre dans ses bras et de l'embrasser de nouveau soit presque irrésistible.

— Etes-vous devenu fou ?

La voix de Belinda le tira de ses délicieux fantasmes.

— Pardon ? s'excusa-t-il en regardant sa belle-sœur revenir dans le salon. Qu'avez-vous dit ?

— Je me pose des questions sur votre état mental. Je ne devrais plus le faire, car le nombre de sottises que vous avez commises au fil des années ne se comptent plus. Mais celle-ci dépasse les bornes, Jack. Embrasser une jeune fille respectable, sous les yeux de sa mère et d'Abigail Dewey, deux des membres éminents de la société des Knickerbockers ? Au nom du ciel, où aviez-vous la tête ?

Jack eut une moue narquoise.

— Je ne suis pas sûr que ma tête soit responsable.

— Je suppose que non. Mais pourquoi avez-vous fait cela ?

— Il fallait empêcher Van Hausen d'aller plus loin. Je n'ai trouvé que ce moyen.

— Oui, ce Van Hausen était une vraie canaille, d'après ce que j'ai compris. Mais cependant...

Belinda s'interrompit, écarquillant ses grands yeux bleus. De toute évidence, elle venait de comprendre quelque chose.

— Oh, mon Dieu ! Frederick Van Hausen. Quand Mlle Holland m'a parlé de lui, le nom m'a paru familier, mais je n'arrivais pas à le situer. C'est l'homme qui a détruit la réputation d'Edie, il y a des années, et qui a refusé ensuite de l'épouser.

Jack plaqua une expression de stupéfaction sur son visage.

— Qui ça ?

— Edie. La duchesse de Margrave, précisa-t-elle, comme il la regardait d'un air ahuri. L'épouse de votre meilleur ami.

— Van Hausen a ruiné la réputation de la duchesse de Margrave ?

Il comprit rapidement, à la façon dont Belinda le regardait, que ses efforts pour feindre l'ignorance étaient inutiles.

— Comme si vous ne le saviez pas. Cessez de tergiverser, John James Featherstone. Votre conduite avait-elle un rapport avec le fait que Van Hausen avait compromis Edie ? Était-ce une sorte de... de vengeance ?

Jack n'eut pas besoin de réfléchir. Depuis qu'il avait découvert que Linnet allait demander son aide à Belinda, il répétait en lui-même la réponse qu'il donnerait si elle lui posait cette question.

— Je vous jure, Belinda, que la façon dont j'ai agi avec Van Hausen n'avait rien à voir avec le fait qu'il avait détruit la réputation de la duchesse.

— Alors pourquoi, Jack ?

Il inspira, conscient qu'il allait devoir souvent ressasser la même phrase terne et ennuyeuse. Mais il n'y pouvait rien.

— Je ne peux pas le dire.

— Si votre but était de la sauver du déshonneur, vous auriez pu vous comporter autrement qu'en la déshonorant vous-même. Je connais plusieurs moyens que vous auriez pu employer.

— Vraiment ? Dommage que vous n'ayez pas été là pour me conseiller au bon moment. A vrai dire, j'ai fait la première chose qui m'est passée par la tête.

— Mlle Holland vous soupçonne de l'avoir compromise afin de l'épouser et d'obtenir sa dot. Vous en êtes conscient ?

— Naturellement. Elle ne s'est pas gênée pour me signifier ce qu'elle en pensait. Êtes-vous du même avis ?

— Si je l'étais, répliqua sèchement Belinda, je ne vous inviterais pas à la campagne et ne vous laisserais pas approcher d'une de mes protégées. En fait, vous ne seriez plus autorisé à franchir ma porte.

— Je suis heureux de savoir que vous ne me classez pas dans la même catégorie d'hommes que mon frère, Belinda. J'en suis vraiment très heureux.

— Je vous connais suffisamment à présent pour faire la différence entre vous deux. Mais cette jeune fille ignore tout de vous, et elle a toutes les raisons de vous soupçonner. Le fait que vous ayez refusé de l'épouser si vous ne pouviez bénéficier d'un revenu personnel donne l'impression que...

Sa voix s'éteignit et elle soupira, l'air désespéré.

— Oui, je suis très conscient de l'impression que cela peut donner. Mais il n'empêche que je ne pouvais pas laisser Van Hausen aller plus loin. C'était une question d'honneur.

Comme sa belle-sœur haussait les sourcils, il enchaîna :

— Je sais que mon geste n'en est pas plus excusable parce qu'il était motivé par une noble intention. Mais, comme je vous l'ai dit, j'ai manqué de bon sens ce soir-là. Néanmoins, je maintiens que mes intentions étaient honorables, même si mes actes ne l'étaient pas. Si vous ne me croyez pas, parlez-en à Nick. Je crois qu'il devrait arriver dans quelques jours.

— Oui, oui, il m'a envoyé un télégramme pour me prévenir qu'il serait dans le Kent jeudi soir. Mais qu'est-ce que Nick a à voir avec vos agissements ?

Comme Jack gardait le silence, elle ajouta :

— Il m'a dit qu'il se rendait à New York pour vous voir, au sujet d'un investissement que vous aviez effectué ensemble. D'autre part, Mlle Holland m'a révélé que Van Hausen et vous étiez associés dans une société d'investissement. S'agit-il de la même affaire ?

— Oui. Je crains que Nick n'ait perdu une somme importante. Nous avons perdu beaucoup d'argent, tous les deux.

Belinda balaya cette question d'un geste de la main, l'air agacé. Par chance, elle ne pensa pas à lui demander où il avait trouvé le capital à investir.

— Mais si tout ce que vous vouliez c'était récupérer votre argent...

— C'est compliqué. Mais vous pourrez lire tout ce qui concerne cette escroquerie dans les journaux. Je suis sûr que la presse britannique rapportera cette histoire d'un jour à l'autre.

— Je me moque de ce qui est imprimé dans les journaux. Ce qui m'importe, c'est la vérité. Nick a-t-il joué un rôle dans ce qui est arrivé à Mlle Holland ?

— Non. Il ne savait rien de cette partie de l'histoire.

— Cette partie ? répéta-t-elle.

Jack comprit qu'il en avait trop dit, alors qu'il ne pouvait s'expliquer.

— Et quelles parties de l'histoire connaissait-il ?

— Je ne peux pas le révéler, déclara-t-il, penaud.

— Vous ne pouvez pas, vous ne pouvez pas ! s'exclama-t-elle. Je commence à comprendre pourquoi Mlle Holland vous trouve aussi agaçant.

— Cessez de me poser des questions, Belinda. Car je ne peux vous répondre.

— Très bien. Mais soyez sûr que j'interrogerai Nick sur le rôle qu'il a joué dans cette affaire.

— Comme vous voudrez. Au fait, ajouta-t-il dans l'espoir de détourner la conversation, je tiens à vous remercier de m'avoir soutenu.

— Je pouvais difficilement faire autrement. Vous avez détruit la réputation de Linnet Holland. L'idéal serait que vous l'épousiez pour réparer.

— Elle ne voit pas les choses de la même façon que vous.

— Difficile de le lui reprocher.

— Certes. Mais, quand j'ai découvert qu'elle venait vous voir, j'ai craint le pire. Vous êtes si convenable, Belinda. Je sais que vous n'avez jamais approuvé ma conduite.

— En effet. Vous êtes un fieffé coquin, terriblement indiscipliné. Et ce dernier épisode ne fait que renforcer ma conviction.

Jack grimaça, mais il n'était pas en position de protester.

— Mais Nick était un vaurien aussi, autrefois, reprit-elle. Aussi dévoyé que vous. Et naturellement, je dois reconnaître que mon père était le pire de tous. Aussi, je crains d'avoir un faible pour les gredins de votre espèce, avoua-t-elle dans un soupir.

Le sourire de Jack réapparut.

— Cela signifie-t-il que vous userez de votre influence pour pousser Mlle Holland vers moi ?

— Je n'ai pas l'impression que Mlle Holland soit le genre de femme que l'on puisse pousser

vers quoi que ce soit, répondit Belinda avec gravité.

— Elle trace sa propre route, n'est-ce pas ?

— Oui. Et cela m'inquiète.

— Pourquoi ?

— Un navire n'a généralement qu'un seul capitaine. Je vois mal l'un de vous deux renoncer à ce rôle pour devenir simple second.

— Eh bien, je ne le ferai pas, c'est sûr.

— Oh ! s'exclama Belinda en croisant les bras. Il faudra donc qu'elle cède, c'est cela ?

— Inutile de prendre vos airs de révolutionnaire, Belinda. J'espère simplement que nous trouverons le moyen de diriger notre barque ensemble.

— Il faudra pour cela que vous arrêtiez de vous quereller, et décidiez dans quelle direction vous allez, rétorqua sèchement sa belle-sœur.

Jack aurait pu répondre qu'il connaissait de délicieuses façons de mettre un terme à une querelle, mais il valait mieux ne pas aborder ce sujet.

Belinda était tellement à cheval sur l'étiquette !

* * *

Dans l'ensemble, Linnet était assez contente de la façon dont s'était déroulée son entrevue avec lady Trubridge. Et ce en dépit de l'apparition inattendue de lord Featherstone.

Quand cet homme était entré dans le salon de la marquise et l'avait surprise parlant de lui en termes peu flatteurs, il avait fait comme si de rien n'était. Après avoir catégoriquement refusé de l'épouser, elle avait cru qu'il s'éloignerait, jetterait son dévolu sur une autre malheureuse héritière et qu'elle aurait la paix. Elle ne s'attendait pas du tout à le voir surgir chez sa belle-sœur, comme s'il s'était lancé à sa poursuite. Et si son intention était vraiment de réparer, était-il nécessaire de l'insulter, de la mettre hors d'elle et d'accaparer son temps en décidant de prendre le thé avec elle sans même lui demander son avis ?

Durant la semaine suivante, Linnet eut tout le temps de repenser à cette rencontre déconcertante. Mais cela ne fit rien pour apaiser son indignation. Lorsqu'elle prit le train pour se rendre dans le Kent avec sa mère, elle en était arrivée à une conclusion très simple.

Lord Featherstone devait être fou.

Il était également obstiné, exaspérant et manquait totalement de discernement.

« Vous ne supporteriez pas de vous marier au-dessous de votre rang. »

Ces mots l'avaient rendue furieuse.

Elle regarda par la fenêtre, sans parvenir à apprécier le paysage qui défilait sous ses yeux. Elle ne voyait que les yeux sombres de Featherstone, la mettant au défi de le contredire. Ce qu'elle n'avait cessé de faire depuis, du moins en pensée.

Pour commencer, elle n'était pas snob. Elle se moquait des titres. Mais ce n'était pas le cas de tout le monde. Et comme, grâce à lui, elle pouvait dire adieu à l'idée de faire un mariage d'amour, une union avec un homme qui possédait un titre pouvait au moins lui offrir une vie libre et agréable, comme le lui avait présenté sa mère.

Ce Jack Featherstone avait du culot de la traiter de snob alors qu'elle essayait de retrouver un certain équilibre après le mauvais tour qu'il lui avait joué.

Cet homme ne manquait certes pas de toupet.

« Un jeune homme brillant choisi dans un de ses bureaux, qui aurait sauté sur l'occasion d'entrer

dans la riche et prestigieuse famille Holland. »

Linnet s'agita, regrettant amèrement de ne pas avoir pu le remettre à sa place à ce moment de la conversation. Si elle avait eu de la répartie, elle aurait fait remarquer que n'importe quel homme, même un garçon de courses de l'épicerie voisine, aurait été un mari bien plus intéressant que lui. Mais elle était trop en colère pour tenir ce genre de propos. Elle n'y avait pensé que beaucoup plus tard. Pourquoi les meilleures répliques ne vous venaient-elles à l'esprit que longtemps après, quand on avait passé des heures à ruminer ?

Sa seule consolation, c'était que quoi qu'elle ait pu dire cela n'aurait nullement impressionné ce diable d'homme. En plus de tous ses autres défauts, Jack était complètement sourd. Il n'entendait pas ce qu'elle disait.

De son côté, il avait beaucoup parlé.

« Vous êtes une femme autoritaire, volontaire, et pour être franc, trop gâtée. »

Autoritaire ? Ce n'était pas elle qui se mêlait de la vie des autres et foulait leurs désirs aux pieds en prétendant agir pour leur bien. C'était lui.

Gâtée ? Ce n'était pas elle qui pensait que la fortune d'une famille devait naturellement être cédée à un époux. Ce type de raisonnement appartenait aux coureurs de dot, une race d'hommes qu'elle commençait à connaître.

« En ce qui concerne les hommes, vous manquez totalement de discernement. »

Ces mots l'avaient piquée au vif, et son agacement n'était toujours pas retombé. Elle avait beau rechigner à admettre qu'il pût avoir raison sur quoi que ce soit, elle ne pouvait nier qu'il y avait un brin de vérité dans cette remarque. Son jugement concernant Frederick avait été lamentable. Et Conrath était la preuve qu'elle ne savait pas débusquer les chasseurs de dot. Néanmoins, elle n'était pas prête à aller contre sa propre opinion en tombant dans les bras de Jack Featherstone. Même si sa mère et lady Trubridge prétendaient que la solution la plus sûre consistait à l'épouser. Jack Featherstone était aussi dangereux qu'un bâton de dynamite.

« Ce baiser était enflammé. »

C'était une façon de le décrire. Le souvenir de ce baiser la submergea, et elle se détourna de la fenêtre. La bouche de Featherstone était chaude, audacieuse, le baiser d'une intensité presque douloureuse. Elle n'avait jamais rien ressenti de pareil. Lorsque Conrath l'avait embrassée, ce qui à l'époque l'avait troublée, cela n'avait pas fait surgir de telles émotions.

Quand Jack avait pris ses lèvres, elle avait été choquée, outrée, mortifiée. Cependant, avec le recul, quand elle repensait à ce tourbillon de sentiments, elle savait qu'il y avait eu autre chose encore. Une impression vague, fugace, qu'elle ne parvenait pas à définir. Elle tenta sans succès de l'analyser, mais elle manquait d'expérience en la matière. Toutefois, il y avait eu quelque chose...

Oh, mon Dieu !

Linnet se redressa sur son siège, horrifiée. Pour la première fois, elle se rendit compte que parmi les émotions négatives se trouvait aussi un frisson, presque imperceptible, d'excitation.

Non, ce n'était pas possible. Elle voulut nier, mais c'était inutile. Le choc et la colère s'étaient apaisés, elle avait réfléchi aux conséquences sur sa réputation. A présent, ce frisson émergeait dans sa conscience, et elle était obligée de reconnaître que ce qui lui avait coupé le souffle et fait battre le cœur, ce qui avait enflammé son corps, ce n'était pas seulement la honte.

Elle porta son attention sur les autres passagers du compartiment de première classe, mais ne parvint pas à chasser de son esprit les yeux noirs intenses de Jack, et ses paroles sensuelles.

« J'imagine les façons dont vous aimeriez être embrassée. »

Le souvenir de ce qu'il avait dit suffit à susciter un frémissement qui se répandit tout le long de

son dos. Elle éprouva la même chaleur que lorsqu'elle avait surpris son regard sur elle, dans la salle de bal de Mme Dewey, puis plus tard quand il avait pris sa bouche dans la pagode. Il suffisait que cet homme parle de l'embrasser pour qu'elle s'embrase immédiatement.

Cela ne lui plaisait pas. Elle ne le voulait pas. C'était trop intime, trop... trop intense. C'était une chose qu'elle n'avait jamais ressentie, quelque chose de bien plus sombre que les sensations innocentes provoquées par le baiser tendre et plein de charme de Conrath. Celui de Jack faisait surgir des sentiments plus puissants que ceux qu'elle avait éprouvés lorsque Frederick avait suggéré un rendez-vous, puis la fuite et un mariage clandestin. Son baiser avait fait naître des émotions profondes, primitives, dont elle ignorait jusque-là l'existence. *Pourquoi ?* se demanda-t-elle, désespérée. *Pourquoi lui ?*

Elle avait aimé Conrath. Du moins, elle l'avait cru. Elle avait eu une très grande affection pour Frederick. Mais Jack ne lui inspirait rien de tendre, ni de doux. Pour l'amour du ciel, cet homme ne lui plaisait même pas !

Et pourquoi l'aurait-elle aimé ? Quand elle l'avait vu chez lady Trubridge, il l'avait tour à tour insultée, taquinée, embarrassée, irritée. Et tout cela en moins de dix minutes.

Croyait-il que c'était la meilleure manière de courtiser une femme ? En la déstabilisant, en lui embrouillant les idées, en... en la provoquant ?

« Ce baiser était enflammé. »

Cette étrange sensation de chaleur, presque douloureuse, se propagea à l'intérieur de Linnet, se rassemblant au centre de son corps, de la poitrine jusqu'aux cuisses. Elle gigota sur son siège, croisant les bras, puis les jambes.

— Linnet, pour l'amour du ciel, que t'arrive-t-il ?

Helen leva les yeux de son livre et l'observa par-dessus ses lunettes.

— Tu t'agites sur ton siège comme une écolière, remarqua-t-elle en fronçant les sourcils. Tu es toute rouge, ma chérie.

— Vraiment ?

Elle pressa les mains sur ses joues brûlantes, et s'efforça de se ressaisir.

— Oui, rouge comme une pivoine. J'espère que tu n'as pas de fièvre.

Helen ôta son gant et se pencha vers sa fille pour poser une main sur son front.

— Non, je me sens bien, déclara Linnet.

Mais alors même que les mots franchissaient ses lèvres elle dut reconnaître que ce qu'elle ressentait ressemblait fort à un accès de fièvre. Cependant, elle ne pouvait avouer à sa mère les raisons de son malaise.

— Je ne suis pas malade. C'est juste... qu'il fait très chaud dans ce train.

— Eh bien, ouvre la fenêtre. Si la chaleur t'indispose, tu risques de t'évanouir.

Linnet se leva, abaissa la vitre, mais ne regagna pas son siège. Elle resta debout, dans l'espoir que l'air doux de cet après-midi de septembre lui ferait du bien.

L'idée de s'évanouir à cause de cet homme était tout simplement insupportable.

* * *

Quand elles arrivèrent à Maidstone, le minuscule village voisin du domaine de lord Trubridge, Linnet était enfin parvenue à reléguer Jack Featherstone tout au fond de son esprit et à recouvrer son sang-froid.

Lady Trubridge avait envoyé une calèche les attendre à la gare. Tandis que la voiture traversait

les champs dorés d'orge et de houblon, elle put admirer le paysage plus librement que dans le train.

La maison de briques couverte de lierre, avec son enduit blanc, ses colombages et ses vitres en losange, était typiquement anglaise. Cela lui rappela la raison de sa présence ici, et ses projets d'avenir. Ce n'était pas le futur qu'elle aurait choisi spontanément, mais elle espérait qu'elle pourrait être heureuse tout de même.

Quand elle descendit du véhicule, elle vit lady Trubridge qui les attendait, avec tous les domestiques alignés derrière elle. Bientôt, elle se tiendrait peut-être elle-même sur les marches d'une demeure semblable à celle-ci, dans une autre région d'Angleterre. Et tout en contemplant la somptueuse maison, elle se demanda si elle se sentirait un jour chez elle dans un domaine anglais.

— Madame Holland, mademoiselle, soyez les bienvenues à Honeywood.

L'attention de Linnet se reporta sur leur hôtesse, qui leur désigna un grand homme aux cheveux blancs, entièrement vêtu de noir, qui se trouvait à côté d'elle.

— Voici Forbisher, le majordome, dit la marquise.

Puis, se tournant vers une femme aux joues creusées, elle ajouta :

— Et Mme Tumbley, la gouvernante. Si vous avez besoin de quoi que ce soit durant votre séjour, vous n'aurez qu'à le leur demander. Le gong sonne à 18 h 30 pour signaler qu'il est temps d'aller s'habiller, et le dîner est à 20 heures.

Elle conduisit ses invitées à l'intérieur et s'arrêta un moment dans le hall avec elles.

— La plupart des autres invités sont déjà arrivés, aussi je dois vous quitter pour aller leur tenir compagnie. Forbisher vous conduira à vos chambres et Mme Tumbley montrera à vos femmes de chambre l'étage des domestiques. Quand vous serez prêtes, venez nous rejoindre sur la pelouse sud, où nous jouons au croquet et au tennis. Le thé y sera servi dans un moment. Mais il me semble que vous devez prendre toutes les deux le thé avec Jack ?

— C'est ce qu'il a décidé, souligna Linnet avec un sourire.

Helen lui jeta un bref regard en coin. Si lady Trubridge remarqua l'insistance pour le désigner et la fausse douceur de sa voix, elle n'en laissa rien paraître.

Elle fit un signe à Forbisher, qui approcha.

— Si ces dames veulent bien me suivre, déclara-t-il en s'inclinant.

Il se dirigea vers le large escalier de chêne sculpté tandis que la gouvernante emmenait les servantes avec elle. Helen emboîta le pas au majordome, et Linnet les suivit. Mais la voix de lady Trubridge s'éleva derrière elle.

— Mademoiselle Holland, avant de rejoindre les autres, je tenais à vous mettre au courant de la situation. Les bavardages circulent toujours plus lentement à cette période de l'année, mais il y a eu des rumeurs au sujet de ce qui est arrivé à Newport. Aucun détail n'a encore été publié dans la presse, mais j'ai appris que les journaux à scandale américains se délectaient de cette histoire.

Linnet savait que les journaux anglais ne mettraient pas longtemps à les imiter.

— Vos invités ne pourront donc pas lire mon histoire dans le journal en prenant leur petit déjeuner, répliqua-t-elle avec un pâle sourire. Du moins, pas dès demain matin.

— Ni un autre jour, ma chère. Je refuse d'avoir ce genre de presse sur la table du petit déjeuner. Et en parlant des invités, j'ai de bonnes nouvelles. Trois de vos anciens prétendants ont répondu à mon invitation. Le duc de Carrington est là, ainsi que lord Tufton, et sir Roger Oliphant. Tous les trois ont déclaré souhaiter vous revoir, en dépit de votre situation actuelle. Les autres gentlemen qui vous avaient demandée en mariage ou avaient exprimé leur admiration pendant la saison ont décliné l'invitation.

— Je comprends, rétorqua Linnet, que cette nouvelle ne surprenait pas.

— Ils m'ont répondu qu'ils avaient déjà d'autres projets pour la semaine. Nous ignorons naturellement si c'est vrai, mais c'est fort possible. Cette partie de campagne a été décidée très rapidement.

— Cependant, cela facilitera mon choix, n'est-ce pas ? C'est un procédé d'élimination, ajouta-t-elle, la gorge nouée.

— Ne perdez pas courage. Lord Hansborough est venu aussi. Je crois que vous ne l'avez encore jamais rencontré ?

Linnet fit un signe négatif de la tête.

— Je comprends que vous donniez la préférence à un homme que vous connaissez déjà un peu, mais je pense vraiment que lord Hansborough pourrait être un bon parti pour vous. Il est vicomte, possède plusieurs domaines, et est très bel homme. Certes, il a des dettes. Mais bien qu'il m'ait avoué clairement qu'il ne pouvait se permettre d'épouser une femme sans fortune, je ne le classerais pas dans le camp des coureurs de dot. Il insiste sur le fait qu'il ne pourrait pas se marier s'il n'y avait pas d'attirance mutuelle entre la jeune femme et lui.

— Et que pensez-vous de son caractère ?

— C'est un homme solide et sage. Il n'a pas de maîtresse, et ses dettes n'ont pas été causées par le jeu ou la débauche. J'ai aussi invité plusieurs gentlemen du comté à participer à certaines activités dans la semaine. L'un d'eux retiendra peut-être votre attention. Votre choix n'est donc pas aussi limité qu'il ne le paraît. Quand vous redescendrez, rendez-vous sur la pelouse sud. Je vous présenterai, avant que vous n'alliez prendre le thé avec Jack. Gardez la tête haute, ajouta-t-elle en lui tapotant le bras. Vous n'avez rien à vous reprocher.

Linnet le savait déjà. Mais cela ne lui rendit pas les choses plus faciles lorsqu'elle s'apprêta à rejoindre les invités une heure plus tard. S'arrêtant sur la terrasse, elle regarda les gens rassemblés sur la pelouse, et soudain l'appréhension lui contracta l'estomac.

Maintenant que ses mésaventures faisaient les choux gras de la presse américaine, ses amies, ou du moins celles qui lui restaient, devaient la prendre en pitié. Et les gens qui ne l'aimaient pas assistaient à sa chute avec délectation.

En refusant ce que lui avait réservé le sort, elle savait qu'elle allait devoir affronter un avenir incertain. Mais jusqu'à présent elle n'avait pas compris à quel point ce serait dur. Ces gens connaissaient sa disgrâce, ou seraient bientôt mis au courant. Or, l'homme qui en était la cause allait passer toute la semaine ici. Sa présence serait un rappel constant de la honte qui s'était abattue sur elle.

Tout le monde dans son entourage, y compris Jack lui-même, considérait qu'il était normal qu'elle l'accepte comme époux. Elle avait dû se battre pour imposer son propre point de vue. Mais soudain, le doute s'emparait de Linnet. Valait-il mieux persister et prendre des risques, ou bien choisir la sécurité et admettre que son destin était d'épouser cet homme ?

— Ah, tu es là, s'exclama sa mère en s'arrêtant à côté d'elle. Je me suis rendue dans ta chambre, mais Foster m'a dit que tu étais déjà descendue.

— Je me sentais trop nerveuse pour rester assise plus longtemps dans un fauteuil, avoua Linnet.

Elle se tourna vers sa mère, lissant du plat de la main sa jupe de soie couleur lilas.

— Comment me trouvez-vous ?

Sa mère fit la moue et l'observa d'un œil critique. Au bout d'un moment, elle rectifia l'arrangement de fleurs et de rubans roses qui ornait sa capeline de paille et hocha la tête.

— Tu es belle comme un cœur. Featherstone sera enchanté de te voir.

— Qu'est-ce que cela peut bien me faire ? répliqua Linnet avec indifférence.

Helen la regarda comme si elle était devenue folle.

— C'est ton premier rendez-vous de la semaine. Ce qui me rappelle...

Elle s'interrompit et sortit un papier de sa poche.

— Il m'a envoyé un mot pour me dire qu'il nous attendra dans Gatehouse Garden. Je n'ai pas eu le temps de trouver où c'était, mais un valet doit venir nous chercher à 16 heures.

Helen replia la feuille et la glissa dans sa poche.

— Gatehouse Garden. C'est charmant, n'est-ce pas ?

Linnet aurait trouvé cela beaucoup plus charmant si Featherstone les avait invitées, au lieu de décider pour elles qu'ils prendraient le thé tous les trois. Mais elle n'exprima pas cette opinion à haute voix, et reporta son attention sur le groupe rassemblé sur la pelouse.

— Je suis sûre que ce sera tout à fait charmant, mère. Mais je ne vais pas prendre le thé avec lord Featherstone. J'ai d'autres projets cet après-midi.

— Allons, Linnet, c'est donc l'attitude que tu comptes adopter ? Tu as pourtant obtenu ce que tu voulais, non ? Featherstone ne sera pas le seul prétendant qui se présentera. C'était bien ce que tu souhaitais. Et lady Trubridge a tout arrangé pour que chaque gentleman passe du temps avec toi, y compris Featherstone. Tu ne pourras pas l'éviter, et je ne vois pas pourquoi tu le ferais. Les prétendants ne se pressent plus devant ta porte comme autrefois. Quel avantage as-tu à contrarier l'un des rares qui restent ?

Linnet grimaça. Toutes les mères avaient-elles le don inné de mettre le doigt sur les points faibles de leur fille, ou bien sa mère était-elle exceptionnellement douée pour cela ?

— Merci, mère. Je sais que je peux toujours compter sur vous pour me soutenir quand mon moral faiblit. Mais j'avoue que le soutien que vous apportez sans cesse à Featherstone me surprend. Le duc de Carrington est là. Je pensais que vous me pousseriez plutôt vers lui. Un duc occupe un rang plus élevé qu'un comte. Et Carrington appartenait au cercle de ceux que vous aviez choisis, n'est-ce pas ?

— Inutile de te montrer aussi impertinente, ma petite demoiselle. Comme je te l'ai fait remarquer à plusieurs reprises, un mariage avec Featherstone serait meilleur pour toi, car il atténuerait le scandale et restaurerait ta réputation. Et je ne suis pas la seule à être de cet avis. Lady Trubridge l'a également observé.

— Ce qui serait meilleur pour moi, c'est de pouvoir décider moi-même avec qui prendre le thé, et avec qui passer ma vie. Etant donné son arrogance, j'ai de moins en moins envie à choisir lord Featherstone. Maintenant, je vais aller rejoindre lady Trubridge et ses invités.

— Mais que vais-je dire à Featherstone ? s'exclama Helen en la voyant s'éloigner sur la pelouse.

— Dites-lui...

Linnet s'immobilisa au pied de l'escalier et réfléchit.

— Dites-lui que je ne suis pas à sa disposition. S'il désire prendre le thé avec moi, il n'aura qu'à me le demander.

Sur ces mots, elle traversa la pelouse, la tête haute et les épaules rejetées en arrière.

* * *

C'était presque l'heure du rendez-vous.

Jack remit sa montre dans la poche de son gilet, jeta un coup d'œil vers le ciel pour voir d'où venait le soleil, et rapprocha un peu la couverture du mur de pierres pour que les deux dames aient

plus d'ombre. Il vérifia qu'il y avait suffisamment de glace pilée autour de la bouteille de champagne et des plats de viande et de salade, déplaça pour la troisième fois les paniers de pique-nique et repoussa quelques feuilles de lierre.

— Eh bien, Noah ? lança-t-il en examinant le résultat. Qu'en pensez-vous ? Ai-je oublié quelque chose ?

Le valet se pencha pour déposer un saladier de pickles et un autre d'olives près de la couverture, et se redressa avant de répondre :

— Je ne crois pas, monsieur. Du moins, pas dans le menu. Mais...

Il fronça les sourcils, et considéra les divers plats et condiments, en proie du doute.

— Cela ne ressemble pas aux thés que j'ai l'habitude de servir. Vous n'avez même pas apporté de thé... ni de théière, d'ailleurs.

Jack se mit à rire. Noah avait raison, cela ne ressemblait pas du tout à un thé anglais. Mais, étant donné la nationalité de Linnet, il avait consulté sa mère sur ses goûts et ses préférences. Il avait donc décidé d'éviter le traditionnel menu anglais, composé de scones et de sandwiches au concombre, et accompagné de thé Earl Grey.

— N'oubliez pas que le thé est une coutume britannique, et que nos invitées sont américaines. En parlant de nos invitées...

Il s'interrompit et sortit une nouvelle fois sa montre.

— Vous devriez aller les chercher. Il ne faudrait pas que nous soyons en retard.

— Très bien, monsieur le comte.

Noah s'inclina et passa sous l'arche de la vieille loge du parc tandis que Jack s'installait sur un coin de la couverture pour attendre.

Il ne patienterait pas très longtemps, car les ruines de château qu'il avait choisies pour prendre le thé n'étaient qu'à dix minutes de la maison. Mais au bout d'un quart d'heure ses invitées n'étaient toujours pas là. Songeant au petit sourire de Belinda dans le salon, Jack éprouva une pointe d'inquiétude. Cinq minutes s'écoulèrent encore, et il se dit que son inquiétude était justifiée. Enfin, quand Noah réapparut seul, il comprit que ses plans étaient contrariés.

Le valet s'approcha et lui tendit une feuille de papier pliée en quatre.

— Mme Holland m'a demandé de vous remettre ceci.

Jack lut le message, replia la feuille et la glissa dans la poche de poitrine de sa veste en tweed.

— Noah, retournez voir Mme Holland, et dites-lui que j'apprécie ce qu'elle a fait pour moi et les renseignements qu'elle m'a communiqués. Ensuite, vous serez libre de vaquer à vos occupations habituelles. Dans deux heures, revenez chercher les plats et les paniers de pique-nique.

— Oui, monsieur, acquiesça le valet, avant de repartir.

Jack demeura assis plusieurs minutes, contemplant le repas qu'il avait fait préparer. Comment devait-il prendre les choses ?

En fait, il n'y avait qu'une seule réaction possible dans une telle situation. Et ce n'était sûrement pas d'accepter un tel affront sans protester.

Il inspira longuement, puis se leva et se dirigea vers la maison en empruntant le sentier qui contournait la colline et passait à travers bois. Quand il arriva à la hauteur de la pelouse sud, où les invités prenaient le thé, il prit la direction de Cottage Gardens. D'après le mot de Mme Holland, c'est là qu'il trouverait Linnet, en compagnie de sir Roger Oliphant et de sa sœur Meagan.

Jack était venu assez souvent à Honeywood pour savoir quelle partie des jardins était la plus jolie à cette époque de l'année. Ce qui lui permit de trouver facilement sa proie et ses compagnons. Un panier sur le bras, Linnet se promenait le long d'une allée, ramassant au passage des roses

tardives et des marguerites de la Saint-Michel. Sir Roger marchait à côté d'elle tandis que sa sœur les suivait à une distance respectable.

Jack traversa la pelouse afin de croiser leur chemin. Linnet l'avait certainement vu arriver, car elle lui tourna le dos en faisant mine de s'intéresser aux fleurs.

— Mademoiselle Holland ! lança-t-il.

Comme elle continuait de l'ignorer, il plaqua sur ses lèvres un sourire artificiel et se tourna vers l'homme qui l'accompagnait, et qu'il connaissait vaguement pour avoir fréquenté autrefois la même école que lui.

— Bonjour, sir Roger. Je suppose que cette demoiselle est votre sœur ?

Roger fit les présentations, et Linnet continua de cueillir des fleurs sans prêter attention à sa présence.

— Bel après-midi, n'est-ce pas, mademoiselle Holland ? finit-il par dire d'une voix aussi forte que lorsqu'il s'adressait à sa grand-tante, qui était sourde comme un pot. Une journée parfaite pour prendre le thé à l'extérieur, vous ne croyez pas ?

— Eh bien, non.

Elle ramassa une marguerite mauve et se redressa en se tournant vers lui, mais sans croiser son regard.

— Je préférerais me promener, cet après-midi.

— Vraiment ? lâcha-t-il en se plaçant entre elle et sir Roger. Il me semblait que vous deviez prendre le thé ?

Elle daigna lever les yeux. Ils se dévisagèrent et il vit ses narines s'élargir. Son attitude lui rappela celle d'un bel étalon encore méfiant.

— Vous vous trompez.

Sa réponse ne le surprit pas, mais il décida de lui donner encore une chance.

— N'est-il pas possible de vous persuader de venir prendre le thé ?

— Non, répondit-elle en déposant la marguerite dans son panier. Pas aujourd'hui.

Jack savait que l'occasion ne se représenterait pas. Il fallait la saisir au vol. Et d'après ses souvenirs d'école, Roger n'était pas homme à l'empêcher de faire ce qu'il voulait.

— Très bien, reprit-il. Puisque la douceur est inutile...

Il se pencha en avant, lui passa un bras autour des jambes, et se redressa en la hissant sur son épaule.

Le panier de fleurs lui échappa des mains et roula sur le sol.

— Je n'ai pas d'autre choix que d'employer la force, déclara-t-il.

Chapitre 10

Vu tout ce que Jack Featherstone avait déjà fait pour gâcher sa vie, Linnet n'aurait pas cru possible d'être encore plus furieuse contre lui qu'elle ne l'était déjà. Mais à présent qu'il la tenait sur son épaule comme un vulgaire sac de pommes de terre, elle devait admettre qu'elle s'était trompée. Cet homme faisait croître sa colère chaque fois qu'elle le voyait, lui faisant atteindre des sommets.

— Soyez maudit, Featherstone ! cria-t-elle en se débattant. Lâchez-moi !

Un bruit ressemblant vaguement à un gloussement résonna non loin, lui rappelant que des témoins assistaient à cette scène indigne. De fait, chaque fois que Jack commettait une offense à son égard, c'était devant témoins. Avec un fou pareil en liberté, une jeune fille n'était nulle part en sécurité.

Elle essaya de se libérer, ou au moins de lui envoyer un bon coup de pied, mais ses bras la maintenaient si solidement que toute action devenait impossible. Tout ce qu'elle parvint à faire fut d'ôter l'épingle qui maintenait sa capeline. Celle-ci tomba dans l'herbe, entraînant avec elle toutes ses épingles à cheveux.

Linnet releva la tête, rejetant en arrière ses boucles blondes, qui avaient formé auparavant un ravissant chignon. Sir Roger et sa sœur la regardaient avec stupéfaction. Le gloussement qu'elle avait perçu avait sans doute été émis par Mlle Oliphant, car celle-ci pressait une main contre sa bouche. Avec ses yeux exorbités et sa bouche ouverte, Roger ressemblait vaguement à un poisson hors de l'eau.

— Ne restez pas plantés là ! s'écria Linnet alors que Jack s'éloignait avec elle. Pour l'amour du ciel, sir Roger, faites quelque chose !

Sir Roger toussota, levant un poing devant sa bouche.

— Allons, Featherstone, dit-il d'une voix que Linnet trouva infiniment faible. Ne croyez-vous pas que vous devriez...

— Non.

Jack remonta un peu plus Linnet sur son épaule. Elle protesta en grommelant, mais il continua d'avancer. Et sir Roger ne fit absolument rien pour la secourir.

— Posez-moi, espèce de... de... de...

Incapable de trouver un mot assez fort pour le décrire, elle lui bombardait le dos de coups de poing. Mais elle aurait aussi bien pu s'attaquer à une montagne.

— Vous êtes un crétin !

— Oui, acquiesça-t-il sans ralentir le pas. Il me semble que nous sommes déjà tombés d'accord

sur ce point.

— Je savais bien qu'un jour vous m'emporteriez dans votre château contre mon gré.

— Pas dans mon château, rectifia-t-il. Celui-ci se trouve dans le Northumberland, un peu trop loin d'ici, surtout à pied. Mais je vous emmène bien dans un château. Ce n'est pas le mien, mais il faudra nous en contenter.

Linnet éprouva une bouffée de panique. S'en contenter pour quoi ? Avait-il l'intention de la violer entre les murs d'une bâtisse en ruines ? Elle ne savait pas précisément en quoi consistait un viol, mais elle serait probablement obligée de l'épouser ensuite. Et c'était ce qu'il voulait.

Il n'oserait pas. N'est-ce pas ?

Linnet dut se rendre à l'évidence : elle ne pouvait en être certaine.

« Si vous me lancez un défi, je le relèverai. »

Le souvenir de ces mots la poussa à se débattre de plus belle, mais sans succès. Elle était hors d'haleine et épuisée, alors qu'après avoir traversé un bois, un pré et gravi une colline, Jack était juste un peu essoufflé.

Il était temps de changer de tactique.

— Très bien, déclara-t-elle du ton le plus hautain possible, sachant qu'elle portait un corset très serré et que son ventre était coincé contre l'épaule de son ravisseur. Vous avez fait comprendre ce que vous vouliez.

— Vous connaissant, cela m'étonnerait.

— Vous pouvez me poser, à présent.

— Je ne crois pas, répondit-il sans ralentir le pas.

— Pour l'amour du ciel, nous sommes au milieu de nulle part. Je ne risque pas de m'enfuir toute seule. Je ne suis pas idiot.

— Ce point reste à débattre.

Elle lui assena un coup de poing entre les omoplates, mais il ne tressaillit même pas.

— Bon sang, Jack, je n'arrive pas à respirer.

Naturellement, cet homme ignorait tout de la galanterie. Donc, cet appel au secours ne fut d'aucun effet. C'est à peine s'il la fit basculer vers l'avant, pour lui permettre de reprendre son souffle, mais il continua son chemin.

Il ne s'arrêta que lorsqu'il eut atteint le sommet de la colline.

— Avant de vous déposer, annonça-t-il, l'honneur m'oblige à vous dire...

— L'honneur ? Vous essayez d'être amusant ?

— L'honneur m'oblige à vous avertir que j'étais un des footballeurs les plus rapides à Cambridge. Si vous tentez de fuir, je vous rattraperai avant que vous n'ayez fait dix pas. Et si cela arrive, eh bien...

Les mots s'éteignirent sur ses lèvres, laissant planer de sinistres implications.

— Je ne m'enfuirai pas, promit-elle. Comme je vous l'ai dit, je ne suis pas stupide. Je sais que ce serait inutile.

— Bien.

Il s'apprêta enfin à la libérer. Mais le soulagement qu'elle éprouva fut aussitôt contrarié par un geste inattendu. Alors qu'il la faisait glisser sur son épaule, sa main se posa sur ses hanches. Elle savait que c'était pour l'empêcher de perdre l'équilibre, mais elle ne put réprimer un petit cri choqué. Non seulement aucun homme ne l'avait jamais touchée là, mais, malgré les couches de vêtements, elle perçut la chaleur brûlante de sa main.

S'il remarqua la consternation que lui causait un contact aussi intime, il n'en laissa rien paraître.

Retirant aussitôt sa main, il la libéra et se redressa.

— Voulez-vous ? suggéra-t-il en désignant quelque chose derrière elle.

Repoussant les boucles qui retombaient sur son visage, elle se retourna et découvrit le mur en ruines et couvert de lierre du château médiéval. Derrière la voûte de l'entrée, elle aperçut les pierres écroulées des anciennes fortifications. Au milieu, une couverture garnie de coussins était étalée sur l'herbe. Des paniers de pique-nique et des plats recouverts de serviettes de lin étaient disposés sur une nappe. Un seau à glace contenant une bouteille de champagne était posé sur un bloc de pierre, et l'eau scintillait dans la lumière de l'après-midi.

Linnet passa sous la voûte. En approchant de la couverture qu'il avait étalée sur le sol, elle remarqua la porcelaine et le cristal disposés soigneusement sur les serviettes. Quand elle s'arrêta, il s'immobilisa à côté d'elle, et elle lui jeta un coup d'œil en coin. Son beau visage mince était grave, mais son regard sombre demeurait indéchiffrable.

— Cela n'est pas convenable, balbutia-t-elle, ne sachant que dire. Nous n'avons pas de chaperon.

Au moment même où les mots franchirent ses lèvres, elle se rendit compte qu'elle était responsable de l'absence de chaperon. Aussi se hâta-t-elle d'ajouter :

— Vous auriez dû m'inviter à prendre le thé, et non me l'imposer.

— Seriez-vous venue ? Soyez honnête. Si je vous avais posé la question, auriez-vous accepté ?

— Je ne sais pas. Vous ne m'avez pas laissé le loisir de décider.

Jack ne répondit pas mais ne la quitta pas des yeux.

— Probablement pas, finit-elle par admettre en soupirant. Mais ce n'est pas la question.

— C'est la question, justement. Car...

Il se baissa pour soulever un panier recouvert d'un torchon.

— Si vous n'étiez pas venue, vous auriez raté ceci...

Il repoussa le tissu à carreaux rouges et blancs, et Linnet laissa échapper un cri de surprise.

— Des muffins ?

— C'est ce qu'on m'a dit, confirma-t-il d'un air de doute. Pour moi, cela ressemble plutôt à des gâteaux pour le thé, mais Mme Fraser m'a assuré qu'elle avait suivi la recette à la lettre.

— La recette ? Mais comment une cuisinière anglaise a-t-elle pu se procurer la recette des muffins aux myrtilles ? Même au Savoy, ils ne savent pas les faire.

Il haussa les épaules avec désinvolture, comme si le fait de lui offrir ce mets exceptionnel en Angleterre n'était qu'une formalité.

— J'ai envoyé un télégramme à votre cuisinier de New York il y a quelques jours en lui demandant de m'envoyer la recette. Ce qu'il a fait. Je n'ai pas trouvé de myrtilles fraîches, car apparemment elles ne poussent pas en Angleterre. Mais j'ai réussi à en dénicher une boîte dans une épicerie de Londres avant de venir.

— Vous êtes allé acheter une boîte de myrtilles en conserve afin que nous puissions prendre le thé avec des muffins comme en Amérique ?

— Oui. Je sais que vous adorez les muffins aux myrtilles. Du moins, c'est ce qu'on m'a dit.

Linnet le regarda, interdite. Il avait envoyé un câble pour obtenir la recette de son cuisinier, acheté lui-même les ingrédients nécessaires, et avait demandé à la cuisinière de lady Trubridge de confectionner des muffins... tout cela parce qu'elle les appréciait ?

— Je sais que vous aimez en manger au petit déjeuner, continua-t-il avant qu'elle ait recouvré la parole. Mais j'ai pensé qu'ils seraient parfaits pour le thé, bien qu'il n'y ait pas de thé à boire. Votre mère m'a avoué que vous n'appréciez pas trop cette boisson, aussi ai-je un peu changé le menu et

transformé cette collation en pique-nique. Elle m'a dit que vous goûtiez les pique-niques.

— Vous...

Elle se tut, et contempla les muffins. Des souvenirs lui revinrent à l'esprit. Conrath lui avait fait de petits cadeaux comme celui-ci. Elle déglutit, s'obligeant à répondre quelque chose.

— Vous vous êtes donné beaucoup de peine.

— Oui, c'est vrai.

Quelque chose dans sa voix la poussa à lever les yeux. Quand elle croisa son regard, elle fut déconcertée. Les prunelles de Jack étaient très sombres, presque noires, et cependant elles n'étaient pas opaques.

Elle l'avait blessé.

Cette découverte la surprit un peu. Elle n'aurait jamais cru avoir ce pouvoir. Elle le croyait insensible. Mais elle comprenait maintenant qu'elle s'était trompée. Lourdemment trompée.

Sa gorge se serra bizarrement, et elle eut du mal à respirer.

— Je ne pensais pas que vous feriez... tout cela, reprit-elle en désignant d'un geste le pique-nique disposé sur le sol. J'ai cru que vous vous contenteriez de demander du thé et des biscuits, ou quelque chose comme cela, à la cuisine. J'étais loin de me douter que vous prendriez la peine de vous renseigner sur mes plats préférés, que vous achèteriez des myrtilles, consulteriez mon cuisinier...

Elle s'interrompit de nouveau, inspira profondément et ajouta :

— Je suis désolée de ne pas être venue.

— J'accepte vos excuses. Et je suis désolé d'avoir requis votre présence, au lieu de vous inviter poliment.

Linnet hocha la tête. Mais quand elle tendit la main pour prendre un muffin, il retira le panier et le maintint hors de sa portée.

— Ces muffins sont une branche d'olivier que je vous tends. A partir de maintenant, je vous promets de vous laisser le choix et de ne plus essayer de vous imposer quoi que ce soit. Mais, en échange, je voudrais que vous me fassiez aussi une promesse.

Elle esquissa un petit sourire.

— Je suppose que je devrai toujours accepter vos sollicitations ?

— Non. Vous n'êtes pas obligée de dire toujours oui. Tout ce que je vous demande, c'est de me laisser une seconde chance. La même chance qu'à tous les autres gentlemen qui sont ici cette semaine.

— Lady Trubridge vous a déjà donné cette chance, puisqu'elle vous a invité à sa partie de campagne.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, vous le savez très bien. Je parle d'une vraie chance, Linnet. Je voudrais que vous vous débarrassiez de toutes les idées préconçues que vous avez sur moi, sur ma personnalité. Pouvez-vous faire cela ?

— Ce ne sera pas facile, reconnut-elle. Je suis un peu... têtue, voyez-vous. Et même autoritaire. Du moins, c'est ce qu'on prétend.

Il sourit, et elle se sentit obligée d'ajouter :

— Mais je tiens à préciser que je ne suis pas snob. C'était très injuste de votre part de lancer cette accusation.

— Donc, il semblerait que je doive aussi me débarrasser de certains préjugés, admit-il en lui présentant le panier. Pouvons-nous faire une trêve ?

Linnet réfléchit. S'ils faisaient une trêve, il trouverait le moyen d'en tirer parti. Cependant...

Ses yeux se posèrent sur les muffins, et sa volonté s'évanouit.

— D'accord pour la trêve, concéda-t-elle en prenant un muffin.

Toutefois, elle ne put s'empêcher de lui lancer un regard assombri, en allant s'asseoir sur la couverture.

— Pourquoi ai-je l'impression de faire un pacte avec le diable ?

— Parce que c'est vrai, répondit-il en s'asseyant face à elle. Et c'est même plus vrai que vous ne le croyez.

Elle eut l'air si ahuri qu'il ne put s'empêcher de rire. Tout en posant le panier de muffins entre eux et en prenant des assiettes, il expliqua :

— A l'école, mon surnom était Démon.

— Cela vous va très bien, déclara-t-elle en fronçant le nez.

— Vous ne pouvez pas imaginer. J'étais toujours au centre des problèmes, je provoquais du raffut. Je ne respectais pas le couvre-feu. Je faisais éclater des pétards sous la fenêtre du doyen au milieu de la nuit. Je marchais sur les pelouses, ce qui, à Eton, est le plus grave péché imaginable. Je cachais les bâtons de craie de mon tuteur, kidnappais son chien. Je versais du sel dans l'Eton Mess. Ce genre de choses.

— L'Eton Mess ?

— C'est un dessert composé de fraises, de meringues écrasées et de crème. Il est servi en juin, le jour de la distribution des prix, quand tous les parents viennent à l'école.

— Du sel ? s'exclama-t-elle en riant.

— Oui. Mes années à Eton sont devenues légendaires. Les professeurs n'ont jamais été aussi contents de voir un élève partir. A Cambridge, ce ne fut guère mieux. J'étais tellement déchaîné qu'ils ont failli me mettre à la porte.

— Vous renvoyer ? Pourquoi ? Qu'aviez-vous fait ? Des farces ?

— Oui, entre autres.

— Vous jouiez, aussi ?

— Non, je ne pouvais me le permettre, car je n'avais pas d'argent. Le peu que j'avais, je le dépensais pour autre chose.

— La boisson ?

— Bien sûr. L'alcool, les femmes... Mais je m'aventure sur un terrain dangereux. Assez parlé de moi. Et vous ? Aviez-vous un surnom quand vous étiez petite ?

Linnet aurait aimé en savoir plus sur les femmes qu'il avait fréquentées mais elle ne voulait pas avoir l'air de paraître trop curieuse.

— J'avais un surnom, mais je ne vous le dirai pas.

— Pourquoi ? C'était terrible ?

Linnet songea aux taquineries de son enfance.

— Absolument, reconnut-elle, avec un léger haussement d'épaules. Allons-nous manger tout cela, ou préférez-vous le laisser aux fourmis ?

— Nous allons manger. Les fourmis n'ont qu'à mourir de faim. Mais vous ne voulez pas commencer par votre muffin ?

Linnet sourit, partagea le gâteau en deux et en prit un morceau.

— Eh bien ? demanda Jack. Est-ce acceptable ?

— Mmm, murmura-t-elle, la bouche pleine. C'est délicieux. Presque aussi bon qu'à la maison.

— Presque ? répéta-t-il, l'air incrédule. Presque ?

Mais elle savait qu'il était content. Un léger sourire étira ses lèvres et de petites rides se formèrent au coin de ses yeux.

— Eh bien, ce n'est jamais exactement pareil quand c'est fait par un autre cuisinier, expliqua-t-elle. Il y a de petites différences. Mais c'est infiniment meilleur que ce qu'ils confectionnent au Savoy.

— Peut-être, cependant...

Il marqua une pause, et son sourire eut quelque chose de diabolique. Visiblement, il avait bien mérité son surnom de Démon.

— Si ce n'est pas aussi bon qu'à la maison, vous ne devriez pas en manger davantage.

Il fit mine de prendre son assiette, mais elle la retira d'un geste vif.

— Non, non, protesta-t-elle en se tournant pour protéger l'assiette. Ne me prenez pas mon muffin.

Il se dressa sur les genoux et se pencha.

— Linnet, je refuse que votre palais délicat soit gâché par des muffins de qualité inférieure. S'ils ne sont pas assez bons...

— Je n'ai jamais dit cela.

Elle fit passer en riant l'assiette d'une main dans l'autre, et il l'encercla de ses bras pour essayer de la saisir.

— Ils sont merveilleux. Parfaits. Aussi bons que ceux de notre cuisinier, je vous le jure.

— Quel soulagement. Je n'aimerais pas savoir que mon offrande de paix n'a aucun goût.

Il laissa ses bras retomber mais ne s'écarta pas. En fait, il se pencha même un peu plus vers elle.

— Je me retrouverais en bien mauvaise posture, murmura-t-il. Vous pourriez briser la trêve.

Son souffle souleva les mèches légères qui tombaient sur sa joue. Linnet se figea, paralysée. Elle n'aurait su expliquer sa propre réaction. Il ne la touchait même pas.

— Non, je ne romprai pas la trêve, affirma-t-elle, les doigts crispés sur son assiette.

— Non ?

Elle hocha la tête. A son grand soulagement, Jack retourna s'asseoir.

— Tant mieux, déclara-t-il en penchant la tête de côté. Car cela m'aurait fait beaucoup de peine, Linnet.

Son expression était grave. Une fois de plus, elle ressentit ce drôle de pincement dans la poitrine, mélange de douleur et de plaisir, avec une pointe de danger. Ce n'était pas une sensation qu'elle éprouvait souvent, et elle détourna les yeux, cherchant quelque chose pour distraire son esprit.

— Qu'avons-nous ici ? s'enquit-elle en soulevant la serviette qui recouvrait un plat. Du jambon. Ce doit être délicieux.

Sa voix avait un ton artificiel et guindé mais, s'il s'en rendit compte, il s'abstint de le faire remarquer.

— Je suppose que vous avez faim, dit-il en ouvrant le panier le plus proche de lui. Il y a aussi du poulet et de la salade, à côté de vous.

Il lui désigna un plat posé près d'elle et sortit du pain, du fromage et des petits pots de beurre et de moutarde du panier.

Mais si elle croyait qu'il avait renoncé à la taquiner, elle se trompait.

— J'espère que vous vous rendez compte que vos ruses pour faire diversion ne marcheront pas, lâcha-t-il en rompant le pain.

— Quelles ruses ? Je ne vois pas de quoi vous parlez, répondit-elle en étalant du fromage sur un morceau de pain.

— Il existe une formule en latin. *Quid pro quo*. J'ai étudié cette langue à l'école, et je peux vous

dire que cela signifie « quelque chose pour quelque chose ». Ou donnant donnant, si vous préférez.

Linnet ne voyait pas du tout ce qu'il voulait dire. Sa perplexité devait être visible, car il enchaîna :

— Je vous ai avoué mon surnom. C'est à votre tour maintenant de me donner le vôtre.

— Je ne suis pas obligée de faire quelque chose juste parce que vous le désirez, lui rappela-t-elle.

Il sourit, et continua de la regarder, comme s'il attendait.

Linnet essaya de l'ignorer. Elle mit du jambon et du poulet dans son assiette, prit une fourchette et continua de manger. Mais le regard de Jack demeura fixé sur elle.

— Oh, pour l'amour du ciel ! s'écria-t-elle en posant son assiette. Pourquoi tenez-vous tellement à connaître mon surnom ?

— De toute évidence, vous n'avez pas envie de me le révéler, ce qui pique d'autant plus ma curiosité. Aussi, je m'efforcerai au mieux de vous le faire avouer.

— Eh bien, votre curiosité ne sera pas satisfaite, déclara-t-elle. Allez-vous ouvrir la bouteille de champagne, ou attendez-vous qu'il soit tiède ?

— Je veux bien l'ouvrir, mais vous n'en aurez pas.

— Et pourquoi pas ? s'exclama-t-elle en se redressant. Parce que je ne veux pas vous dire mon surnom ?

— Je n'exercerais jamais un tel chantage ! Non, non. Mais on m'a dit que vous préféreriez la bière au gingembre et je vous en ai apporté.

— Qui vous a rapporté cela ? Ma mère, je suppose ? suggéra-t-elle, avec un grognement agacé.

Il acquiesça d'un signe de tête et sortit la bouteille du seau à glace.

— Quand j'ai appris que vous n'appréciez guère le thé, j'ai décidé de vous offrir un pique-nique, expliqua-t-il. J'ai demandé à votre mère quel vin vous aimiez, et elle m'a informé que la bière au gingembre serait plus indiquée. Elle m'a expliqué qu'une jeune fille ne buvait jamais de vin avant 6 heures du soir.

Linnet leva les yeux au ciel.

— Comme si l'heure avait quelque chose à voir là-dedans. Ma mère pense qu'une jeune femme non mariée ne doit pas boire d'alcool, quel que soit le moment de la journée. Elle me lance des regards noirs chaque fois que je défie son interdiction.

— Ah.

Il déboucha la bouteille et prit une des coupes posées sur une pierre derrière lui.

— C'est donc pour cela qu'elle vous faisait les gros yeux quand vous buviez du sherry, à Newport.

— Eh bien, c'était votre faute, répliqua Linnet en prenant la coupe qu'il lui tendait. Elle voulait à tout prix vous pousser vers moi, en prétendant que j'avais encore une chance d'épouser un lord. Elle insistait tellement que j'ai eu terriblement besoin de boire un verre. Mais... comment savez-vous que j'ai bu du sherry, ce soir-là ? Il y avait aussi du porto si mes souvenirs sont bons.

Il sourit, en emplissant une coupe pour lui.

— Vous ne buviez pas de porto, affirma-t-il avec assurance.

Agacée, Linnet se sentit obligée d'insister.

— Le porto et le sherry ont la même couleur. Vous ne pouvez pas savoir lequel des deux j'ai bu.

— Oh ! mais si, rétorqua-t-il en reposant la bouteille dans le seau. Je sais que c'était du sherry, parce que je l'ai senti sur vos lèvres.

— Oh.

Une chaleur intense se répandit en elle, si soudaine qu'elle demeura figée, le souffle court. Son cœur se mit à battre à grands coups. Elle avait éprouvé la même sensation quand il l'avait regardée, dans la salle de bal de Mme Dewey, puis dans le salon de lady Trubridge. Elle aurait dû y être habituée maintenant, mais non. En fait, alors qu'elle se trouvait seule avec lui au milieu de nulle part, sa réaction était plus violente que jamais. Cela ressemblait à... du plaisir.

Jack baissa les yeux et regarda ses lèvres. Elle eut l'impression d'être transpercée par une épingle comme un papillon. Il songeait au goût de sherry sur ses lèvres. Le bien-être se déploya en elle, comme des fleurs s'ouvrant au soleil.

Son regard glissa plus bas sur sa poitrine. La chaleur s'intensifia en elle et elle se sentit rougir. La sensation devint insupportable et elle détourna les yeux.

— Lapin, balbutia-t-elle.

Soudain, révéler l'un de ses pires souvenirs d'enfance lui paraissait facile. Plus facile que de rester là, silencieuse, sous son regard brûlant, pendant qu'il laissait libre cours à son imagination de débauché.

— Mon surnom quand j'étais petite était Lapin.

— Quoi ? s'exclama-t-il, détachant enfin les yeux de ses lèvres. C'est le pire surnom que j'ai entendu dans ma vie. Aucune femme ne ressemble moins que vous à un lapin.

— Oui, mais ce n'est pas parce que j'étais timide, expliqua-t-elle, en avalant une gorgée de champagne. J'avais les dents en avant.

Elle fit cet aveu avec une nonchalance étudiée. Après tout, cette époque était lointaine.

— Ma peau était très pâle, et mes cheveux d'un blond si clair qu'ils paraissaient blancs. Les autres filles m'avaient surnommée Lapin pour me taquiner. Par chance, mes cheveux ont foncé par la suite. Et ma mère a trouvé un dentiste qui m'a redressé les dents à l'aide d'une plaque. Mais, à dix ans, j'avais vraiment l'air d'un lapin.

— Mais ce n'est pas un surnom, c'est une moquerie. C'est très différent. De toute façon, je suis sûr que même lorsque vous étiez petite fille vous aviez une âme de lionne. Cela pourrait être votre nouveau surnom. Il vous irait très bien, d'ailleurs vous m'avez déjà égratigné une fois ou deux.

— Seulement lorsque vous le méritiez.

— Vous êtes donc une lionne. Mais pourquoi avez-vous tant rechigné à me raconter cette histoire ?

— Eh bien, maintenant vous connaissez un autre de mes défauts, dit-elle avec un petit sourire. Je suis vaniteuse. Et je n'aime pas avouer que je n'étais pas jolie lorsque j'étais enfant.

— Ce que vous ne voulez pas avouer, c'est que le souvenir de ces moqueries vous fait encore souffrir.

— Je sais que c'est idiot, reconnut-elle en haussant les épaules. On devrait surmonter ce genre de choses en grandissant.

— Peut-être, mais ce n'est pas facile. Surtout pour quelqu'un comme vous.

— Merci de souligner que je suis effectivement vaniteuse, répliqua-t-elle en faisant la moue.

— Vous n'êtes pas vaniteuse, Linnet. Vous êtes fière, c'est très différent.

— Je ne suis pas sûre que ce soit mieux.

Elle but encore un peu de champagne et reprit :

— Vous savez ce qu'on dit à propos de la fierté ? Qu'elle précède la chute.

Elle le vit pincer les lèvres et regretta aussitôt d'avoir prononcé ces mots.

— Je ne voulais pas ramener ce sujet sur le tapis. Déjà que vous me prenez pour une mégère... je ne voudrais pas que vous me voyiez en plus comme une sorte de poissonnière acariâtre. Pourquoi

souriez-vous ?

— Parce que je fais des progrès.

Elle détourna les yeux.

— Dans votre imagination.

— Non, pas du tout.

Il posa sa coupe de champagne et vint s'installer près d'elle, allongeant ses longues jambes sur le sol. Sa hanche effleura le genou de Linnet.

— Vous commencez à vous soucier de ce que je pense. Donc, je fais des progrès.

— Ce que je voulais dire, c'est que je suis obligée de passer la semaine avec vous. Je ne peux continuer de vous reprocher ce qui s'est passé. Il faudra bien, au moins par politesse, que je vous accorde le bénéfice du doute.

— Je suis d'accord sur ce point, cependant je dois faire une objection. Ces accusations prétendant que je vous oblige à exécuter certaines choses sont vraiment injustes, Linnet. Vraiment.

— Dit l'homme qui m'a hissée sur son épaule et emmenée jusqu'ici contre ma volonté.

— Mais vous ne m'en voulez pas de l'avoir fait, n'est-ce pas ? Plus maintenant.

Il se renversa en arrière, s'accoudant sur le sol, l'air très content de lui.

— Plus depuis que je vous ai offert des muffins aux myrtilles.

— Vous m'avez soudoyée.

— J'ai usé de la force, ensuite du chantage, et j'ai même réussi à vous faire avouer votre surnom. Je suis vraiment un type sans scrupules. Mais je vous ai aussi donné un nouveau surnom, et vous pouvez oublier l'ancien. Plus de Lapin.

— Je ne suis pas sûre que Lionne soit bien choisi, déclara-t-elle, songeuse. Il me semble que les lionnes chassent pour nourrir le troupeau, tandis que les mâles paressent au soleil toute la journée.

— Cela paraît injuste, n'est-ce pas ? s'exclama-t-il en riant. Mais les choses ne se passent pas de cette manière en Angleterre. Les hommes vont à la chasse. Toutefois les dames peuvent les accompagner, à l'occasion, si elles savent monter à cheval. La chasse vous plairait peut-être. Etes-vous bonne cavalière ?

— Oui. Et j'ai chassé en Italie, à l'automne dernier.

— Cela vous a plu ?

— Oui, avoua-t-elle en souriant. C'était une chasse à l'ours. Cela m'a paru très excitant.

— Donc, vous voyez bien. Le surnom de Lionne vous va comme un gant. D'ailleurs vos cheveux dorés ont la couleur d'une crinière.

Linnet arrondit les yeux, comme s'il venait de dire quelque chose d'extraordinaire.

— Jack Featherstone ! Venez-vous de me faire un compliment ?

— Vous cherchez les compliments ? Je ne vois pas pourquoi, riposta-t-il en se redressant pour se confectionner un sandwich. Il me semble que vous en avez reçu déjà beaucoup dans votre vie. Vous n'avez pas besoin des miens.

— Oui, mais les vôtres changent de ceux que je reçois d'ordinaire.

— Non, je ne joue pas à ce jeu-là, déclara-t-il en secouant la tête. Loin de moi l'idée d'encourager cette vanité dont vous avez honte. D'autre part, la flatterie n'est pas mon fort. C'est étonnant, car j'ai eu d'excellents exemples sous les yeux. Mais non.

Linnet cessa de manger. Il y avait quelque chose dans son attitude qui contredisait le rire léger qui venait de franchir ses lèvres. Une ombre dans son regard, une nuance d'amertume dans sa voix.

— Que voulez-vous dire ? Quels exemples ?

Il garda le silence un moment et termina son sandwich.

— Mon frère Charles n'avait qu'à entrer dans une pièce pour accaparer l'attention de toutes les femmes.

— Eh bien, ce n'est pas si terrible, n'est-ce pas ? répliqua Linnet, un peu mal à l'aise.

Il lui lança un regard entendu.

— Pourquoi ? Parce que vous exercez la même fascination sur les hommes ?

Elle secoua la tête, mais ne put nier.

— Non... je veux dire, oui... en quelque sorte... mais je ne suis pas...

Elle se tut, terriblement gênée.

— Vous avez raison, je suis orgueilleuse, finit-elle par avouer. Mais je ne suis pas très fière de ce défaut.

— Je sais.

Sa voix était douce, mais elle se sentit tout de même obligée d'expliquer :

— Quand j'étais petite, je n'étais pas belle du tout. Les autres filles étaient méchantes avec moi, et m'avaient donc surnommée Lapin. Par la suite, j'ai eu beaucoup de chance, car je suis devenue jolie. Mais à l'intérieur je n'ai pas changé. Certains hommes me regardent, décident qu'ils me veulent, mais ils ne me connaissent pas.

— Et quand nous nous sommes rencontrés, vous m'avez rangé dans cette catégorie, bien sûr. Pourquoi auriez-vous fait autrement ?

— Peu d'hommes s'intéressent à autre chose qu'à mon visage, mon argent ou ma famille. Ils ne me voient pas moi, Linnet. Ils voient la fille d'Ephraïm Holland, une héritière, ou une jolie blonde aux yeux bleus.

Jack sourit.

— Pour défendre les hommes, je dirai qu'il est très difficile de ne pas tenir compte de vos yeux, Linnet. Ils se posent sur un homme, et le pauvre gars est touché en plein cœur. C'est un peu comme recevoir un coup de batte de cricket. En tout cas, c'est ce que j'ai éprouvé la première fois que vous m'avez regardé.

Linnet se mordit les lèvres.

— Vous êtes plus doué que vous ne le pensez, pour les compliments.

— Ce n'est pas un compliment, c'est un fait. C'est comme d'affirmer que le soleil se lève à l'est et qu'une boussole indique le nord. Mais je comprends ce que vous entendez par là. Vous avez beau rendre les hommes fous quand vous entrez dans une pièce, vous n'êtes pas du tout comme mon frère. Non seulement il était conscient de l'attention qu'il provoquait, mais il jouait de son charme dès qu'une occasion se présentait.

— Vous voulez dire qu'il aimait badiner ?

— C'était beaucoup plus que du badinage. En quelques minutes de conversation, Charles pouvait s'emparer du cœur d'une femme puis le briser sans éprouver le moindre scrupule. Ce n'est pas un talent que je possède.

Linnet observa ses traits de démon désinvolte, ses yeux sombres. Et ne crut pas un mot de ses paroles. Elle songea à son baiser, au fait qu'il avait reconnu le goût du sherry sur ses lèvres.

— Je pense que vous aussi avez dû briser quelques cœurs dans votre vie, remarqua-t-elle doucement.

— Dans ce cas, je ne l'ai pas fait exprès. Et je n'ai pas agi ainsi pour m'amuser, ou bien juste parce que je pouvais le faire facilement. C'est tout un travail, de conquérir le cœur d'une femme. Du moins, ça devrait l'être. Mais pour Charles, c'était d'une simplicité enfantine. Un clin d'œil, et ça marchait.

— Pas étonnant qu'il soit devenu un chasseur de dot dans ce cas.

— Oui. Une occupation discutable, mais lucrative. Mon père était comme lui. Tous deux ont épousé une femme pour sa fortune. Et ils ont allègrement oublié leurs vœux de mariage. Je sais que vous me prenez aussi pour un coureur de dot. Je pourrais nier un millier de fois sans que cela ne dissipe vos doutes. Mais je peux au moins vous affirmer une chose. Pour mon père et mon frère, les femmes étaient des jouets. De petites choses amusantes avec lesquelles ils pouvaient se distraire, et qu'ils rejetaient ensuite sans même y penser. J'ai connu un grand nombre de femmes, Linnet. Je ne peux le nier. Mais je n'ai jamais considéré une femme comme un jouet. Si fou que j'aie été, je n'ai jamais commis d'acte déshonorable.

Il se tut, la regarda droit dans les yeux, puis ajouta :

— C'est-à-dire jamais jusqu'à Newport. Je ne peux pas vous révéler pourquoi j'ai agi ainsi, ajouta-t-il précipitamment, comme s'il craignait qu'elle le questionne. Je ne pourrai jamais fournir d'explication. Mais je peux vous montrer qui je suis en réalité.

— Je suis obligée de vous écouter, répondit-elle. Puisque nous avons conclu une trêve.

— En effet. Et dans ce nouvel esprit de paix et de coopération... j'aimerais beaucoup vous embrasser de nouveau, Lionne.

Ces mots provoquèrent en elle un mélange d'impatience et d'appréhension. Il lui fallut un moment pour décider lequel de ces sentiments allait l'emporter.

Quand il s'approcha, elle lui plaqua une main sur la poitrine pour le maintenir à distance.

— Ne venez-vous pas de dire que vous vouliez me montrer votre vraie personnalité ?

— Eh bien, oui, mais...

Il soupira et recula.

— Je suppose que je serais un peu hypocrite si je vous embrassais après ce petit discours. Zut, j'aurais dû commencer par un baiser. Après vous avoir amadouée avec les muffins, je tenais une occasion en or.

— Quelle insupportable présomption !

— Trop tard pour avoir des regrets, j'imagine, ajouta-t-il, ignorant ses protestations. Le soleil se couche, je ferais mieux de vous ramener à la maison. De plus, continua-t-il en lui tendant la main pour l'aider à se relever, je suis sûr que sir Roger et sa sœur sont déjà allés trouver Belinda pour lui rapporter mon comportement barbare. Elle doit être en train de me maudire à l'heure qu'il est. A moins qu'elle ne soit trop occupée à chercher un pistolet dans les placards de Nick pour me tirer dessus.

Il tenait toujours sa coupe à la main. Elle le regarda faire tourner le vin dans le verre et l'avalier jusqu'à la dernière goutte. C'était à cause de son baiser que sa vie avait basculé dans le chaos. Mais elle ne put s'empêcher de se demander quel goût auraient eu ses lèvres s'il l'avait embrassée à cet instant.

Chapitre 11

La prédiction de Jack ne se réalisa pas. Nick venait d'arriver à Honeywood et son retour avait monopolisé l'attention de Belinda. Jack put donc regagner sa chambre, prendre un bain, se raser et enfiler ses habits de soirée sans avoir à affronter la colère de sa belle-sœur. Mais quand il rejoignit les autres invités dans le salon, avant le dîner, il s'aperçut qu'il ne pourrait échapper à son sort.

Belinda l'approcha avant qu'il n'ait eu le temps de se servir un porto.

— Sir Roger et sa sœur sont repartis à Londres, murmura-t-elle, en s'arrêtant devant le cabinet qui contenait les liqueurs.

— Vraiment ?

Il évita de se tourner vers elle pour ne pas lui montrer le sourire que cette nouvelle venait de faire surgir sur ses lèvres. Il se servit un verre de vin et put savourer le départ de son rival sans qu'elle ne s'en aperçoive.

— Mais ils venaient juste d'arriver.

— Ils ont pris le train du soir pour Londres. Sir Roger a prétexté une affaire importante à régler en ville, mais je n'en crois pas un mot.

— Ah, non ?

Son verre à la main, Jack se tourna vers elle avec une expression de vague curiosité. Mais Belinda était trop perspicace pour se laisser prendre à ce genre de comédie.

Elle l'observa un instant, puis hocha la tête, comme si ses soupçons se trouvaient confirmés.

— Vous n'êtes pas étranger à ce départ, n'est-ce pas ?

Donc, elle ne savait rien. Jack remercia le ciel. Sir Roger et sa sœur possédaient une qualité fort rare : la discrétion.

— Ma chère Belinda, je connais à peine sir Roger. Comment voulez-vous que je sois mêlé à ses affaires ?

— Quand j'ai insisté pour qu'il reste, il m'a donné une réponse que j'ai trouvée étrange. Il m'a expliqué qu'il était inutile de s'attarder, car il avait clairement vu que s'il devait faire la cour à Mlle Holland il devrait avoir un comportement indigne pour un gentleman et que cela ne lui convenait pas du tout. Quel est le sens de ces paroles ?

C'était très simple. Sir Roger n'avait pas le cran de s'opposer à un rival pour l'empêcher de hisser une femme sur son épaule et de partir avec elle. Cependant, Jack ne pouvait expliquer cela à Belinda. Il choisit donc soigneusement ses mots.

— Mlle Holland avait rendez-vous avec moi pour le thé, vous vous souvenez ? Sir Roger a peut-être pris ombrage de la situation. Mais, s'il a décidé de renoncer à la courtiser, je ne vais pas

regretter son départ.

Et si Jack croyait qu'il allait ainsi mettre fin à la conversation, il se trompait. Les yeux bleus de Belinda le scrutèrent avec encore plus d'insistance.

— Qu'avez-vous fait, Jack ?

Par chance pour lui, un nouvel arrivant lui sauva la mise et il n'eut pas à avouer sa culpabilité dans cet incident. Ce n'était toutefois que partie remise.

— Nick ! s'écria-t-il avec soulagement en voyant l'homme aux cheveux blonds qui se dirigeait vers lui. Tu es de retour d'Amérique à ce que je vois ?

— Ne croyez pas vous en tirer à si bon compte, murmura Belinda. Nous en reparlerons plus tard.

— Tu as des problèmes avec mon épouse ? demanda Nick tandis que Belinda retournait vers les autres invités.

— J'ai toujours des problèmes avec elle. Après tout, je suis un Featherstone, s'exclama-t-il en s'écartant pour laisser Nick accéder aux carafes. Je suis content de te voir. Comment s'est déroulée l'enquête ?

— Sans anicroche. Simple routine. Rien qui ne puisse nous inquiéter désormais. Tout est terminé.

— Bien. Tu viens juste de débarquer à Douvres, d'après ce que j'ai compris ?

— En fait, non. Je suis arrivé à Liverpool il y a quelques jours.

— Liverpool ? Mais pourquoi n'es-tu pas venu par Douvres ? C'est beaucoup plus simple pour gagner le Kent.

Nick se tourna vers lui, son verre à la main.

— A condition de ne pas avoir décidé de faire halte dans le Norfolk.

— Ah, dit simplement Jack en avalant une gorgée de porto. Et comment va Stuart ?

— Il est content de la conclusion de cette affaire. Soulagé que tout soit fini et reconnaissant envers tous ses amis. Mais il est aussi un peu intrigué.

— Oh ? Pourquoi ?

— Il se demande pourquoi il a appris le suicide de Van Hausen par les journaux et non par nous. Tu ne devais pas lui écrire ?

— Je l'ai fait. J'ai écrit une lettre le soir même...

Jack s'interrompit et porta une main à son front.

— Enfer et damnation ! J'ai oublié de la poster. Elle doit être encore dans ma valise.

— Vraiment, Jack. Comment as-tu pu oublier une chose pareille ?

— J'avais d'autres problèmes à régler, au cas où tu ne le saurais pas. Mais ce n'est pas une excuse. C'est moi qui aurais dû lui annoncer la nouvelle. Je lui écrirai demain pour m'excuser. De toute façon, il fallait que je lui écrive à propos d'un autre sujet.

— Ecris-lui si tu veux, mais il est inutile de lui présenter des excuses, tu connais Stuart. J'ai pu éclaircir tous les points que les journaux avaient passé sous silence, et aussi les erreurs contenues dans les articles. Néanmoins il aimerait te voir, ainsi que Denys et James, pour vous remercier.

Jack hocha la tête.

— Il n'a pas à me remercier. Ce que j'ai fait, je l'ai fait volontiers. Tout comme les deux autres. J'espère que tu le lui as assuré.

— En effet. Mais il y tenait absolument. Comme Belinda donnait cette partie de campagne, je les ai tous invités à se joindre à nous, avec Edie bien entendu. Ils arriveront à la fin de la semaine prochaine.

Cette nouvelle fit plaisir à Jack. Cela lui donnerait le temps de discuter avec Stuart de la proposition de Holland, sans être obligé de se rendre dans le Norfolk en abandonnant Linnet aux machinations de ses rivaux.

— Excellent. J'aurais aimé avoir eu le temps d'aller le voir, à mon retour, mais...

Il se tut, lançant un regard sombre à son ami.

— Tu étais occupé, je sais. Ton histoire avec cette jeune fille fait la une des journaux à scandale en Amérique. Je suppose que tous les Américains qui avaient des problèmes dans ce genre sont infiniment reconnaissants que tu aies détourné d'eux l'attention de *Town Topics*, la revue des potins.

— Le père de Linnet doit être très inquiet, marmonna Jack en grimaçant. Toi-même, tu as dû être assailli de questions ?

— En effet. Traqué par les journalistes américains. Ils sont encore plus impitoyables que les nôtres, déplora Nick en levant les yeux au ciel.

— Que leur as-tu dit ?

— Que je n'étais pas au courant de l'état de ta relation avec Mlle Holland. Au fait, où en es-tu avec elle ?

— Je réussirai à la conquérir, déclara Jack avec une assurance qu'il était loin de ressentir. Les autres types n'ont aucune chance.

Les mots venaient juste de franchir ses lèvres lorsque Linnet et sa mère entrèrent dans le salon. Aussitôt, les gentlemen présents se dirigèrent d'un même élan vers la porte.

— C'est bizarre, murmura Nick en regardant les hommes se précipiter vers Linnet comme des abeilles vers un pot de miel. Ils n'ont visiblement pas l'air d'avoir le même point de vue que toi sur la situation.

* * *

La remarque de Nick se vérifia à de nombreuses reprises au cours de la soirée, et Jack trouva cela assommant. Le gong du dîner résonna avant qu'il n'ait eu le temps de parler à Linnet. Pire encore, il ne put s'asseoir près d'elle pour le dîner. Néanmoins, il n'était pas si loin puisqu'il pouvait la voir. Assise de l'autre côté de la table, cinq places plus loin, elle était dans son champ de vision. Ce qui le consola. Du moins, pendant les premières minutes.

Ses cheveux relevés en chignon brillaient comme de l'or en fusion. Les bougies projetaient sur son visage une lueur dorée. Elle était encore plus belle que dans l'après-midi. Mais le plaisir qu'il prenait à la contempler s'évanouit dès le début du repas, car elle concentra toute son attention sur lord Hansborough, qui était assis à côté d'elle. Si bien que chaque fois que Jack regardait dans sa direction, il ne voyait que sa nuque et une infime partie de son profil.

Le fait qu'elle semblât trouver Hansborough aussi fascinant ne remonta en rien le moral de Jack. Surtout que son voisin de table avait visiblement remarqué son penchant pour les robes de soirée profondément décolletées, au style très parisien. Le regard du vicomte se posait à intervalles fréquents sur sa poitrine, et Jack, qui ne pouvait intervenir, ne cessait de pousser des grognements agacés.

Après le dîner, lorsque les dames se furent retirées et que le porto fut servi, il put examiner Hansborough et ses autres rivaux. Il parlait peu, préférant écouter et observer. Avec Linnet, un homme n'était jamais sûr de rien, bien entendu. Mais au bout de dix minutes il en arriva à plusieurs conclusions.

Carrington, bien que de trente ans l'aîné de Linnet, était encore très bel homme et en excellente

forme. Mais il était aussi ennuyeux que dans son souvenir. Tandis qu'il radotait sur l'évidente supériorité de Cecil par rapport à Gladstone, en tant que Premier ministre, Jack décida que Linnet avait dû l'éliminer lors de son précédent séjour à cause de son incapacité à engager une conversation intéressante. Il glisserait un mot à Carrington au sujet de l'ignorance de la jeune fille sur le système politique britannique. Au bout d'une heure ou deux d'explications assommantes, elle déciderait sans doute qu'elle ne voulait pas en entendre davantage.

Jack s'intéressa ensuite à lord Tufton. La plupart des jeunes Anglaises, songea-t-il en observant le marquis, devaient le trouver séduisant. Mais grâce au ciel Linnet était américaine. Or, les Américaines accordaient une grande importance aux dents blanches et à l'haleine fraîche, ce qui n'était pas le cas des Anglaises. Tout en regardant la fumée qui s'échappait du cigare du marquis en longues volutes grises, il espéra que Tufton essaierait d'embrasser Linnet dans un jour ou deux. Cela suffirait sans doute à l'éliminer.

Et puis, il y avait Hansborough. Le vicomte était un rival dangereux. Non seulement il prêtait plus attention au décolleté de Linnet qu'à son visage, mais il ne possédait pas de défaut susceptible de jouer en faveur de Jack. Il était malheureusement bel homme, aimable et intelligent, toutes les qualités qui plaisaient aux femmes.

Néanmoins, on n'en était qu'au début du séjour, et tout homme avait ses faiblesses.

— Tu es terriblement discret, Jack.

La voix de Nick le sortit de ses réflexions et il se tourna vers son ami. Mais un toussotement se fit entendre près de la porte et il n'eut pas le temps de lui répondre.

Tous les regards se tournèrent vers la porte de la salle à manger, où se tenait une forte femme entièrement vêtue de noir, avec un bébé dans les bras.

— Oh, mon Dieu ! murmura Hansborough, choqué par cette intrusion dans leur réunion exclusivement masculine.

Tous les autres hommes étaient aussi surpris que lui. A l'exception de Nick, qui sourit en voyant son fils.

— Ah, madame Brown ! s'exclama-t-il en se levant. Colin est réveillé ?

— Oui, monsieur le marquis. Je vous demande pardon, mais vous m'avez dit que vous vouliez le voir dès qu'il se réveillerait.

— En effet. Pardonnez-moi, messieurs, s'excusa-t-il en prenant l'enfant dans ses bras. Je me suis absenté plusieurs semaines et je n'avais pas encore vu mon fils depuis mon retour.

— Ce qu'il veut dire en réalité, lança Jack en repoussant son fauteuil, c'est qu'il n'a pas encore pu exprimer sa fierté de père devant ses amis !

La plupart des hommes présents rirent de sa plaisanterie. A l'exception de Hansborough, remarqua-t-il en contournant la table.

Il s'immobilisa derrière Nick, regardant le bébé par-dessus l'épaule de son ami.

— Je comprends pourquoi il est si fier, annonça-t-il. L'enfant est très beau. Il a hérité de sa mère, naturellement.

D'autres rires saluèrent la remarque.

— Je dois avouer que c'est vrai, concéda Nick. Il a ses cheveux noirs et ses yeux bleus.

Il souleva le bébé au-dessus de sa tête et le tourna afin que les autres puissent l'admirer.

— Et il est magnifique, comme vous voyez.

Colin ne dut pas apprécier d'être exhibé devant les invités, car il poussa un cri de protestation, s'agita violemment et se mit à pleurer. Nick le serra de nouveau dans ses bras, mais le mal était fait, et l'enfant refusa de se calmer. Il donnait des coups de pied et de poing, et ses hurlements

augmentèrent.

— Vraiment, Trubridge, lança Hansborough d'une voix assez forte pour dominer les cris du bébé. La nounou devrait l'emmener et nous laisser boire notre porto tranquillement.

La note d'exaspération dans la voix du vicomte n'échappa pas à Jack.

Il observa un moment le visage contrarié de Hansborough. Puis il reporta son attention sur Colin. Et il décida qu'il allait devoir prendre Mme Brown à part pour avoir une petite discussion avec elle.

* * *

— Il est absolument vital que Salisbury garde un gouvernement conservateur. Car, si les libéraux revenaient avec Gladstone, ce serait le chaos. Vous comprenez, mademoiselle Holland ?

— Oh, oui ! murmura-t-elle, avec peut-être un peu trop de ferveur. Je comprends, Votre Grâce.

Elle porta sa main gantée à ses lèvres, espérant dissimuler un bâillement irrépressible. Tandis que le duc continuait son exposé sur Gladstone, elle aperçut Jack qui souriait, de l'autre côté de la salle. Réprimant son bâillement, elle reporta son attention sur le duc, comme si son discours la fascinait.

Cependant, après avoir écouté pendant deux heures ses explications sur le fonctionnement de la politique britannique, elle commençait à être fatiguée. Lorsque Carrington s'interromptit pour avaler une gorgée de porto, elle tenta de faire dévier la conversation.

— Vos coutumes sont très différentes de celles de mon pays.

— Oui, oui, vous avez une république, là-bas. C'est très différent de notre gouvernement, en effet. Ce n'est pas étonnant que vous soyez un peu décontenancée.

Grâce à sa mère, Linnet avait reçu une éducation plus poussée que les autres jeunes filles. Non seulement elle avait appris le français, l'allemand et la poésie, mais elle avait aussi suivi des leçons de politique, d'économie et avait longuement étudié la civilisation britannique. Elle n'était donc pas du tout surprise. En revanche, elle comprenait que la plupart des hommes aimaient se croire d'une intelligence supérieure à celle des femmes et qu'ils n'appréciaient guère d'être détrompés sur ce point.

— Je vous remercie pour toutes ces explications, Votre Grâce. Vous avez éclairci pour moi certains points de fonctionnement du Parlement britannique que je trouvais obscurs.

— J'en suis fort aise. Featherstone avait remarqué que vous manquiez de connaissances dans ce domaine.

— Oh ? Vraiment ? répondit-elle, avec un sourire figé.

— Oui. Il m'a dit pendant que nous prenions le porto que vous aimeriez sans doute avoir quelques précisions sur notre système de gouvernement.

— Je vois.

Elle balaya la salle du regard, mais Jack était en grande conversation avec quelques dames, et il ne vit pas le regard assassin qu'elle lui lança.

— Eh bien, je vous remercie, monsieur. Mais je dois circuler un peu parmi les invités à présent. J'espère que cela ne vous contrarie pas ?

Carrington, pour ennuyeux qu'il fût, n'en était pas moins un parfait gentleman.

— Naturellement. Je ne dois pas vous accaparer.

Il s'inclina poliment, et Linnet s'éloigna. Sa nervosité s'était dissipée. En dépit de ses craintes, personne ne la regardait comme si elle était un objet de scandale. Elle échangea avec les autres

invités plus facilement qu'elle ne l'avait fait dans l'après-midi. Mais elle ne quittait pas Jack des yeux. Quand enfin elle put croiser son regard, elle lui fit signe de la suivre sur la terrasse. Il répondit d'un hochement de tête, et elle franchit la porte-fenêtre.

La soirée était douce et la brise rafraîchissante après la touffeur qui régnait au salon. Elle traversa la terrasse mais, quand elle regarda derrière elle, elle s'aperçut que Jack était encore en grande conversation. Lui tournant délibérément le dos, elle contempla les jardins plongés dans la pénombre.

Cet homme était exaspérant. Aller raconter à Carrington qu'elle ne connaissait rien à la politique et qu'il fallait tout lui expliquer ! Elle savait pourquoi il avait fait cela. Et dès qu'il l'aurait rejointe, elle lui dirait que sa petite plaisanterie n'avait pas marché.

Quoique...

Elle s'accouda à la balustrade en soupirant. Elle savait qu'elle avait eu l'esprit trop fermé durant sa première saison à Londres. Elle s'était braquée contre sa mère et avait décidé de retourner chez elle pour épouser un Américain. Mais elle avait espéré qu'un deuxième voyage l'aiderait à prendre une décision. Or, cet espoir se trouvait réduit en poussière.

Lors de sa première visite, le duc lui avait paru ennuyeux. Eh bien, grâce à la plaisanterie de Jack, elle venait de s'apercevoir qu'il n'était pas devenu plus drôle en quelques semaines.

Cependant il avait aussi certaines qualités. Pour commencer, il était bel homme. Et tellement gentil. Il la traiterait certainement avec douceur. Il avait affirmé à Belinda qu'il trouvait les termes du contrat de mariage parfaitement acceptables. Tout ce qu'il voulait, c'était pouvoir entretenir ses domaines et assurer l'avenir de ses futurs enfants. En outre, il ne doutait pas une seconde que Featherstone était le seul à blâmer dans les événements de Newport.

Tout cela aurait dû la rassurer. Et cependant, alors qu'elle s'imaginait passant les vingt prochaines années en compagnie du duc, qu'elle songeait à tout ce qu'il avait à lui offrir, elle ne se sentait pas tranquillisée pour autant.

Ses pensées s'orientèrent ensuite sur lord Tufton. C'était un homme agréable, aussi aimable qu'il l'avait été lors de leur première rencontre à Londres. Comme Carrington, il n'avait rien contre le contrat de mariage qu'elle désirait établir. Le marquis ferait probablement un bon mari, mais pas pour elle. Sans doute était-ce un peu superficiel de sa part, mais elle trouvait son habitude de fumer le cigare détestable. Une rapide enquête lui avait appris que Tufton avait cessé de fumer l'année dernière, avant sa saison à Londres, mais qu'il avait recommencé depuis peu.

Elle pourrait peut-être le persuader de renoncer au tabac encore une fois, mais en attendant elle ne pouvait envisager de l'embrasser. Et elle ne pouvait décider de passer sa vie avec lui sans avoir d'abord échangé un baiser avec lui.

Quelques semaines plus tôt, la façon qu'un homme avait d'embrasser ne serait pas entrée en ligne de compte dans son choix. Conrath ne l'avait embrassée qu'après qu'elle ait accepté sa demande. Pour toutes les filles de sa connaissance, les choses s'étaient passées ainsi.

Une fille ne voyait pas toujours débarquer dans sa vie un diable comme Jack Featherstone, qui prenait ses lèvres comme si elles lui appartenaient. Le baiser de Jack avait offensé son sens de la bienséance, éveillé sa colère, ruiné sa réputation, mais il lui avait aussi fait prendre conscience que le talent d'un homme pour embrasser était crucial dans le choix d'un époux.

Ce qui signifiait que Tufton était rayé de sa liste.

Restait Hansborough. Un très bel homme, c'était indéniable. Amusant, aussi. Il l'avait fait rire plus d'une fois pendant le dîner, et elle avait un faible pour les hommes qui la faisaient rire. De toute évidence, il l'appréciait. Mais son regard s'était égaré un peu trop souvent vers son décolleté, ce qui

laissait penser qu'il appréciait plus particulièrement certaines parties de sa personne. Mais il fallait s'y attendre. Si les jeunes filles arboraient de profonds décolletés, c'était bien pour attirer l'attention sur ces attraits. Il s'était comporté comme un gentleman, faisant mine de prendre son verre pour avoir l'occasion de baisser les yeux. Cependant, chaque fois qu'il avait regardé sa poitrine, elle avait irrésistiblement pensé au regard beaucoup moins discret que Jack avait fixé sur elle, dans la salle de bal de Mme Dewey. A l'époque, elle avait été horrifiée par cette manifestation d'admiration. Aujourd'hui, en comparaison, le regard de Hansborough lui paraissait terne.

Elle laissa échapper un soupir d'agacement. Ce pique-nique avait tout changé. Elle voulait détester Jack, elle aurait dû le haïr. Son insistance était exaspérante, son arrogance insupportable. La façon dont il se mêlait sans cesse de sa vie la mettait hors d'elle.

Et pourtant, il lui avait offert des muffins aux myrtilles. Son gâteau préféré. C'était un présent un peu banal, mais il l'avait charmée.

Oui, mais il ne l'avait pas non plus *priée* de prendre le thé avec lui. Il avait simplement décidé qu'elle viendrait, sans tenir compte de ce qu'elle souhaitait réellement. Certes, il lui avait promis que cela n'arriverait plus. Mais à présent elle savait qu'il n'hésiterait pas à utiliser la force pour obtenir ce qu'il voulait.

Elle posa les doigts sur ses lèvres, comme si elle sentait encore la brûlure de son baiser. En l'embrassant, il lui avait ôté toute possibilité de choisir sa vie. Et depuis, elle luttait pour regagner sa liberté. Si elle l'épousait, continuerait-il de faire fi de ses désirs ? Comment être sûre qu'il tiendrait compte d'elle ? Il ne voulait pas être dominé, mais elle n'avait aucune raison de croire qu'il ne la dominerait pas, lui. S'ils se mariaient, il aurait légalement tous les droits. Que deviendraient alors ses projets, ses ambitions, ses souhaits ? Pouvait-elle lui faire confiance et croire qu'il s'en soucierait ?

Entendant un bruit de pas sur les dalles de la terrasse, elle se retourna et le vit approcher. Elle reporta les yeux sur les jardins et il s'arrêta à côté d'elle.

— Belle soirée, déclara-t-il. Il n'y a rien de tel qu'un peu d'air pur pour vous revigorer.

Elle lui décocha un regard chargé de reproches.

— Le duc est fort gentil.

— Je n'ai jamais dit qu'il ne l'était pas.

— Il est très attentionné. Et intelligent. C'est un gentleman parfait.

— D'après ce que je sais, c'est aussi un propriétaire tout à fait responsable et généreux avec les locataires de ses terres.

Cette remarque eut l'étrange effet de l'accabler un peu plus.

— Si je l'épousais, je serais duchesse.

— Oui. Ce qui n'est pas négligeable, puisque vous vous intéressez au rang de vos prétendants.

— Le titre de duchesse rétablirait ma réputation et me donnerait une solide position sociale. De plus, l'admiration que Carrington éprouve pour moi est visible.

— Très visible, mais... Croyez-vous qu'il vous rendra heureuse ?

C'était la question que Linnet se posait. Elle fut irritée de l'entendre dans la bouche de Featherstone.

— Je ne pense pas qu'il me rendrait malheureuse.

— Quel enthousiasme, murmura-t-il.

— Il se trouve que je m'intéresse beaucoup à la politique, ajouta-t-elle, se sentant obligée de se justifier. Votre plan pour m'éloigner de lui n'a pas marché. Oui, je sais que vous lui avez conseillé de me donner une leçon sur la politique du gouvernement.

— Apparemment, vous m'avez percé à jour. Ce qui est étonnant, c'est que Carrington n'ait pas lu en moi aussi facilement que vous.

— Parce qu'il n'a pas l'esprit assez tordu. Il ne s'est douté de rien.

— C'est vrai, convint-il. Et je n'ai jamais mis en doute l'intérêt que vous éprouviez pour la politique, Linnet. En revanche, je ne pense pas que Carrington puisse entretenir cet intérêt pendant toute une vie. J'espérais qu'après avoir bâillé pendant une heure en l'écoutant, vous en arriveriez à la même conclusion que moi.

— La journée a été longue, répliqua-t-elle d'un air digne. Le voyage en train, l'installation, les présentations... tout cela est épuisant. Aussi une jeune fille a des excuses si elle bâille de temps en temps.

— Bien sûr. Après une bonne nuit de sommeil, les sermons de Carrington vous paraîtront bien plus fascinants, j'en suis certain.

— Vous êtes vraiment irritant.

— Mais j'ai raison, n'est-ce pas ?

— Vous êtes encore plus irritant quand vous avez raison.

— Mais moi, au moins, je ne vous ennue pas, ma lionne.

— Le chaos n'est pas ennuyeux, mais il est difficile de vivre dedans. Si vous voulez me persuader de vous épouser vous, plutôt que Carrington ou un autre, il faudra trouver un meilleur argument.

— Vraiment ? Je n'en suis pas sûr, Linnet. Il y a quelque chose en vous qui aime l'exaltation. Vous ne pouvez pas vous en passer.

Linnet ouvrit la bouche pour protester, mais il s'approcha. Aussitôt, son pouls s'accéléra. Elle aurait été hypocrite si elle avait nié que c'était vrai.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que, si ce n'était pas le cas, vous ne vous seriez pas glissée dehors pour aller retrouver Frederick Van Hausen. Vous auriez exigé qu'il fasse sa demande de façon convenable, dans le salon de votre mère. Et vous seriez restée dans la salle de bal.

— A vous entendre, on croirait que je suis prête à jeter l'étiquette aux orties. Je vous signale que j'ai reçu huit demandes en mariage. Frederick est le seul que je sois allée retrouver à l'extérieur.

— Huit ? Je fais partie du nombre, bien entendu, et Van Hausen aussi. Il y en a eu quatre à Londres. Carrington, sir Roger, Tufton, et Hansborough, énuméra-t-il en comptant sur ses doigts. Cela fait six en tout.

Linnet secoua la tête.

— Carrington et sir Roger m'ont tous deux fait leur demande. Mais j'ai rencontré lord Hansborough aujourd'hui pour la première fois. Et lord Tufton, quelques semaines avant de retourner en Amérique. Trois des hommes qui m'avaient demandée en mariage à Londres n'ont pas pu venir. Ils avaient d'autres engagements... Du moins, c'est ce qu'ils ont prétendu, ajouta-t-elle, les yeux fixés sur le jardin.

— C'est peut-être vrai.

— Je ne le crois pas, répondit-elle en levant le menton.

Elle se comportait comme si cela n'avait pas d'importance, comme si elle avait encore le choix.

— L'histoire de Newport s'est répandue en Angleterre et je suppose qu'ils en ont entendu parler. Une fois que je serai mariée, j'espère que les rumeurs s'éteindront et que l'incident sera oublié.

— C'est certain. Les scandales sont durs à vivre pour les personnes impliquées. Mais ils sont

comme les trains. Un nouveau en remplace un autre. Et comme cela ne s'est pas passé ici, la haute société britannique l'oubliera plus facilement. Mais, pour en revenir à notre discussion, vous ne semblez pas très forte en arithmétique. Je n'ai compté que sept demandes. Qui a présenté la huitième ? C'est juste une question, ajouta-t-il en la voyant hésiter. J'ai déjà assez de prétendants à éliminer pour remporter la victoire. Je détesterais en voir un autre surgir de nulle part et anéantir toutes mes chances.

— Vous n'avez rien à craindre. Il est marié, désormais. C'était lord Conrath.

— Le vicomte ?

Jack fronça les sourcils, dans un effort pour rassembler ses souvenirs.

— Son épouse est américaine, n'est-ce pas ?

— Oui. Elle s'appelle Lizzie Hutchison. Nous avons fait sa connaissance il y a deux ans, lors de son voyage à New York, mais il s'est d'abord intéressé à moi.

— Et lorsque vous l'avez repoussé, il s'est rabattu sur Lizzie ?

— Les choses ne se sont pas passées comme cela. Il m'a présenté sa demande et j'ai accepté. Mais ensuite papa a fait enquêter sur lui. Il a découvert qu'il était complètement ruiné. Il ne m'a pas interdit de l'épouser, mais il a pris des dispositions très strictes concernant l'utilisation de ma dot.

— Ah. Et Conrath n'a pas voulu se plier à ces exigences ?

— Non. Il a retiré sa demande. Deux semaines plus tard, il était fiancé à Lizzie. Elle appartient à une famille de nouveaux riches, vous comprenez. Aussi son père ne voyait pas d'inconvénient à lui donner une très forte somme sans poser de questions.

— Un homme qui se fiance avec une autre quinze jours après être revenu sur ses engagements n'est pas digne de vous, Linnet.

— Oh ! je sais. Et je ne regrette pas Conrath.

— Mais vous l'avez regretté, à l'époque ? demanda-t-il en s'approchant d'elle. Vous étiez amoureuse de lui ?

La question était si directe qu'elle fut déconcertée.

— Je ne... je ne vois pas en quoi cela vous regarde.

— Eh bien, nous sommes amis à présent. Nous avons conclu une trêve. Nous avons pique-niqué ensemble, nous nous sommes confié nos surnoms d'enfants. Je vous en ai même trouvé un nouveau.

Il fit un pas vers elle. Il ne la touchait pas, mais il était assez proche pour qu'elle songe à son mépris des convenances.

— Nous pouvons nous faire des confidences, susurra-t-il.

— Je savais en acceptant ce muffin que je faisais un pacte avec le diable, murmura-t-elle en reculant d'un pas. Très bien, je vais vous répondre. Mais d'abord j'ai une question à vous poser.

— D'accord. Je ne peux rien vous révéler au sujet de Van Hausen. Mais à part cela je répondrai à toutes les questions que vous voudrez. Allez-y, conclut-il en écartant les bras.

Elle ne s'attendait pas à une capitulation aussi rapide et il lui fallut quelques secondes pour réfléchir à ce qu'elle allait lui demander.

— Avez-vous déjà aimé une femme ?

— Oui. Elle s'appelait Lola.

Il n'en dit pas davantage.

— Vraiment, Jack, vous ne pouvez pas en rester là. Où l'avez-vous rencontrée ? Quand ? Comment était-elle ?

— Je l'ai connue à Paris, l'année de mes vingt-cinq ans.

Un léger sourire se dessina sur ses lèvres, et Linnet éprouva une pointe de jalousie. Le sentiment

était si inattendu qu'elle dut se détourner pour qu'il ne s'en aperçoive pas. Elle s'efforça de ne manifester qu'un intérêt poli, rien de plus.

— A Paris ? répéta-t-elle, les yeux fixant l'obscurité. C'était donc une jeune Française ?

— Non, elle était américaine. Et ce n'était pas une jeune fille non plus. Lola était une femme, jusqu'au bout des ongles.

Les doigts de Linnet se crispèrent sur la rambarde de fer forgé. Tout en se rappelant qu'elle n'avait pas le droit de se montrer possessive, elle se demanda ce qu'il voulait dire par là. Au lieu de se dissiper, l'horrible sentiment de jalousie s'approfondit, se répandit, et elle finit par se maudire d'avoir voulu partager ses souvenirs avec lui. Il lui fallut plusieurs secondes pour se ressaisir et parvenir à le regarder de nouveau.

— C'était une héritière ? Je la connais peut-être.

— Non. Lola était danseuse de revue.

— Danseuse ?

Malgré son éducation protégée, elle savait que les hommes recherchaient souvent la compagnie de ces femmes. On lui avait appris toute sa vie que ces personnes n'avaient aucune morale et qu'une jeune fille bien élevée n'avait pas à les envier. Cependant, elle était à ce moment totalement imperméable aux principes qu'on lui avait inculqués dans son enfance. Tout en se disant qu'elle préférerait ne pas en savoir davantage, elle ne put résister à poser une autre question.

— Était-elle votre maîtresse ?

— Seigneur, non. Je n'avais pas assez d'argent pour entretenir une maîtresse. C'était celle de Denys, ajouta-t-il en riant. Le vicomte de Somerton.

— Votre ami Somerton ? L'un des hommes qui se trouvaient au bal de Mme Dewey avec vous ? Vous étiez amoureux de l'amante de votre ami ?

— Je ne l'ai pas fait exprès, répondit-il sèchement. Et je n'étais pas le seul. Pongo aussi était amoureux d'elle. Et Nick. Nous avons tous été amoureux de Lola, à un moment ou à un autre. Enfin, je ne crois pas que cela ait été le cas pour Stuart. Mais pour les autres, oui. Lola était le genre de femmes auquel on ne résiste pas.

La jalousie de Linnet retomba un peu en entendant la liste des conquêtes de la jeune femme.

— Qui sont Pongo, Nick, et Stuart ?

— Mes amis. Les meilleurs qu'un homme puisse avoir. Pongo est le comte d'Hayward, il se trouvait aussi au bal de Newport. Pongo est son surnom, mais ne me demandez pas d'où il lui vient car je ne m'en souviens pas. Aucun de nous ne pourrait vous le dire. Nick est lord Trubridge. Cela se passait des années avant son mariage avec Belinda, bien entendu. Stuart est le duc de Margrave.

— Etes-vous en train d'inventer tout cela au fur et à mesure que vous parlez ? demanda-t-elle, sceptique.

— C'est la pure vérité. Pourquoi pensez-vous que j'invente ?

— Cela me paraît évident. Je ne vois pas comment quatre hommes pourraient être amoureux de la même femme, et rester amis malgré tout.

— Cela nous a un peu brouillés, admit-il en riant. Nick et Denys ne se sont plus parlé pendant des années. Et bien sûr, quand Pongo a blessé Nick en voulant tirer sur Denys, cela n'a rien arrangé. Ils se disputaient au sujet d'une serveuse, mais comme c'était une histoire de vengeance à cause de Lola, cela revenait au même. C'est une longue histoire, ajouta-t-il d'un ton d'excuse.

— Et vous ? Vous êtes-vous querellé ? Avez-vous tiré sur quelqu'un à cause de cette femme ?

— Non, grâce à Dieu. Je restais en dehors de la bagarre, je buvais beaucoup et j'étais amoureux de loin. Au bout de quelque temps, Denys a renoncé à elle et est rentré à Londres. Lola est retournée

en Amérique, et nous avons tous guéri. Denys peut-être pas. Il se peut qu'il soit encore amoureux. Mais, si vous lui posez la question, il niera bien sûr.

— Je vous envie, murmura-t-elle. C'est-à-dire, j'ai aussi des amies, naturellement. Mais une amitié qui peut résister à tous ces événements doit être extraordinaire.

— En effet.

Il la dévisagea et son regard lui parut plus sombre que jamais. Comme un ciel sans étoiles.

— Je ferais n'importe quoi pour mes amis, ajouta-t-il avec une étrange intensité, comme s'il lançait un défi. N'importe quoi.

— C'est évident. Vous avez dit que nous étions amis, à présent.

— Oui, c'est la vérité.

Cette affirmation, prononcée d'une voix ferme et douce, provoqua en elle un effet étrange. Son estomac se souleva, comme si elle sautait du haut d'une falaise. Il plongea les yeux dans les siens, et elle se sentit mal à l'aise. Que voyait-il ?

Elle s'humecta les lèvres, et son regard se fixa aussitôt sur sa bouche. Ses paupières ourlées d'épais cils noirs s'abaissèrent. Elle songea à la pagode, à son bras qui l'enlaçait, à sa bouche goûtant le sherry sur ses lèvres.

Oh, mon Dieu !

Elle s'enflamma. Sa respiration se fit difficile.

— Featherstone, mon vieux.

La voix de Hansborough résonna depuis la porte du salon. Linnet eut l'impression de recevoir une douche glacée. Elle tressaillit et se retourna.

— Vous ne pouvez pas accaparer Mlle Holland toute la soirée.

— Vous avez raison, répondit Jack. Ce ne serait pas fair-play.

Il s'écarta de la balustrade, mais ne fit pas mine de regagner la maison.

— En parlant de fair-play, murmura-t-il, j'ai répondu à votre question. Demain, ce sera votre tour de répondre à la mienne.

Son cœur battait si fort qu'elle eut du mal à parler.

— *Quid pro quo ?*

— Exactement.

Il se pencha, avec un petit sourire, et ajouta :

— Ce sera mon tour d'être jaloux.

Ignorant l'exclamation excédée qu'elle poussa en comprenant qu'il avait lu en elle comme dans un livre ouvert, il s'éloigna.

Chapitre 12

Malgré l'interruption de Hansborough, Jack n'avait pas l'intention de renoncer à sa question. Le lendemain, il chercha une occasion de se retrouver en tête à tête avec Linnet.

Belinda avait promis que chacun de ses prétendants passerait un peu de temps avec elle chaque jour. Mais le tour de Jack ne viendrait qu'en fin d'après-midi. En attendant, il devrait ronger son frein pendant qu'elle se promenait à cheval avec Carrington, déjeunait à côté de Tufton, et jouait au croquet avec Hansborough. Il se demanda si Belinda l'avait fait exprès, pour le mettre sur des charbons ardents toute la journée. Mais, même si c'était le cas, Belinda n'avait qu'une parole.

Pendant que les autres se rassemblaient sur la pelouse pour le thé, sa belle-sœur le prit à part, l'informant que Linnet et sa mère étaient allées cueillir des fleurs pour la table du dîner. Elle lui remit un panier. Il ne perdit pas une seconde, et cinq minutes plus tard il se retrouva dans la roseraie, son panier à la main, prêt à proposer son aide aux deux femmes.

Lorsqu'il s'approcha d'elles, il remarqua du coin de l'œil que Helen s'éloignait discrètement et gagnait un autre parterre de roses. Il savait qu'elle le préférait aux autres soupirants de Linnet. Était-ce parce qu'il valait mieux pour sa réputation que sa fille l'épouse lui, ou bien parce qu'il l'avait sauvée des griffes de Van Hausen ? Il l'ignorait mais entendait bien profiter de cette préférence. Il se dirigea donc vers Linnet, qui était penchée au-dessus d'une haie de buis.

— Si vous venez nous aider, je crains que ce ne soit inutile, dit-elle en lui jetant un bref coup d'œil. Vous n'avez pas de sécateur.

— Je porterai ce que vous cueillez, répliqua-t-il sans se démonter, en désignant les paniers.

Linnet lui tendit le sien et reporta son attention sur les fleurs.

Jack lui emboîta le pas. Ils n'avaient pas beaucoup de temps avant le dîner, aussi décida-t-il d'aller droit au but.

— Nous n'avons pas fini notre conversation, hier soir.

— Ah, non ? répondit-elle en coupant une rose.

— Ne soyez pas si évasive. Vous m'avez abandonné et vous le savez très bien.

— Je suis sûre que cela vous a empêché de dormir.

— Non. Pas toute la nuit.

— Loin de moi l'idée de vous priver de sommeil, rétorqua-t-elle avec un petit sourire. Oui, j'étais très amoureuse de Conrath. Cela répond-il à votre question ?

— Ah, mais vous ne m'en avez pas posé qu'une seule, hier soir, fit-il remarquer. Vous m'en avez posé vingt.

— Vous les avez comptées ?

— Bien entendu. *Quid pro quo*. Il m'en reste donc dix-neuf.

Poussant un petit soupir agacé, elle coupa encore trois tiges.

— Nous jouons donc au jeu des vingt questions ?

— Pourquoi pas ? Ce n'est pas moi qui ai décidé du nombre, c'est vous. Hier soir. Et comme j'ai répondu à chacune d'elles, maintenant c'est mon tour de vous en poser. C'est juste, non ?

— Oui. Vous ne le feriez pas si c'était *injuste*, marmonna-t-elle en déposant les fleurs dans son panier. Posez donc vos questions. Mais vous pouvez être sûr que je les compterai.

— J'imagine que Conrath plaisait à votre mère, mais je ne peux croire que votre père approuvait cette union. Il ne semble pas tenir en haute estime les hommes nés de l'autre côté de l'Atlantique.

— Oui, eh bien, c'est un peu à cause de Conrath.

Elle se remit à marcher dans le parterre, cherchant des fleurs des yeux.

— Ma mère est différente. C'est Conrath qui lui a donné l'idée de me faire épouser un aristocrate. Peu après que je l'ai rencontré, elle a compris qu'un noble m'offrirait un monde plus vaste et plus intéressant qu'un New-Yorkais.

— Elle a raison. Les Knickerbockers sont très guindés. A New York la haute société est rigide, plus étouffante qu'à Londres ou à Paris.

— Je sais. C'est pourquoi quand tout cela est arrivé, j'ai décidé que puisque j'étais obligée de me marier je préférerais choisir un aristocrate anglais. Après tout, il faut bien qu'un mariage soit basé sur quelque chose, si ce n'est pas sur l'amour. Devenir l'épouse d'un noble m'ouvrirait de plus vastes horizons. Je pourrais m'occuper d'œuvres de charité, diriger des domaines, participer aux affaires de mon époux. Tout ce qui me serait interdit par la bonne société à New York.

— Etes-vous tentée par ce genre de vie ?

— Je ne l'ai pas toujours été. En fait, je n'y pensais pas. La vie d'une femme tourne autour de l'amour, du mariage, des enfants. C'est ce dont j'ai toujours eu envie et je n'envisageais même pas autre chose. Ma mère, si. Quand j'ai connu Conrath, elle n'a pas tardé à découvrir qu'en Angleterre le mariage ressemble plus à une association que chez nous. Il m'a courtisée, et elle s'est alors rendu compte que ma vie serait différente ici, qu'un mariage avec un lord me rendrait plus heureuse.

— Et vous, qu'en pensiez-vous ?

— Je ne pensais pas beaucoup à cet aspect du mariage. Quelle vie nous mènerions, comment nous élèverions nos enfants, ce que nous ferions... Non, je vivais dans l'instant présent. J'étais juste...

Elle se tut, mais Jack devina ce qu'elle était sur le point de dire.

— Vous étiez juste amoureuse ?

— Oui. Et bêtement amoureuse, par-dessus le marché. J'imagine que votre curiosité est satisfaite ?

— Loin de là. D'autre part, il me reste encore dix-huit questions.

— Oh non ! Vous m'en avez déjà posé cinq.

— Deux, corrigea-t-il. Les affirmations ne comptent pas.

Elle poussa une petite exclamation irritée.

— Jouez-vous toujours de cette façon ? En inventant les règles du jeu au fur et à mesure ?

— Pas du tout. Car, si les affirmations comptent comme des questions, j'en ai encore plus en réserve, lança-t-il, moqueur. Vous avez beaucoup parlé, hier soir, vous savez.

Elle réprima un sourire, mais il eut le temps de voir ses lèvres s'étirer.

— Très bien, acquiesça-t-elle. Allez-y.

— Quand vous êtes-vous rencontrés ? Et où ?

— C'était à Newport il y a deux ans. Pendant les courses de voiliers. Il était venu à New York pendant l'hiver, et a demandé ma main au printemps.

Comme si ce résumé était suffisant, elle se remit à choisir des fleurs.

Jack regarda derrière lui. La mère de la jeune fille s'était éloignée d'une vingtaine de mètres. Elle leur tournait le dos et examinait un massif de roses avec un grand intérêt. Jack profita aussitôt de ces circonstances et vint se planter devant Linnet, de façon à garder un œil sur Helen.

— Je veux savoir comment il vous a courtisée.

— Pourquoi ? s'enquit-elle d'un ton léger. Vous avez besoin de conseils ?

— Non, juste de renseignements.

Il se pencha, passa la tête sous les bords de sa capeline et perçut le parfum d'héliotrope qui l'enveloppait.

— Pour pouvoir l'imiter ? Vous croyez que cela me poussera à vous épouser ?

— Mon plan est beaucoup plus diabolique que cela. Mais, si vous voulez le connaître, il faudra attendre demain. Aujourd'hui, c'est moi qui pose les questions.

— Très bien, répliqua-t-elle en entourant une rose de sa main. Mais il faudra que vous me posiez une vraie question. Comme vous dites, les affirmations ne comptent pas.

— Pourquoi êtes-vous tombée amoureuse de Conrath ?

Elle se figea. Puis elle coupa la tige d'un geste sec, l'attrapa avec sa main gauche, avant d'en cueillir une autre.

— Je ne suis pas sûre de comprendre votre question.

— Etait-ce parce qu'il était charmant ? Ou sérieux ? Intellectuel ? Ou bien parce qu'il vous faisait rire ? Qu'est-ce qui vous plaisait chez lui ?

Elle lui lança un regard de côté, sous les bords de son chapeau de paille.

— Pour commencer, il ne me posait pas de questions déplacées. C'était un vrai gentleman.

— Le contraire de moi, donc ?

— Tout à fait, répondit-elle du tac au tac. Il m'a présenté sa demande d'une façon convenable.

— Moi aussi, fit-il remarquer en feignant un grand sérieux. Je me suis même agenouillé.

Linnet secoua la tête, l'air accablé.

— Que vous puissiez considérer que votre conduite était convenable, cela me sidère !

Jack sourit, encouragé par le fait qu'elle semblait plus perplexe qu'amère lorsqu'elle évoquait l'épisode de Newport.

— Ne me dites pas que vous êtes tombée amoureuse de Conrath parce qu'il était un parfait gentleman ?

— Oh ! mais si. C'est l'homme le plus élégant, le plus aimable, le plus charmant qu'il m'a été donné de rencontrer dans ma vie.

Elle déposa la poignée de roses dans le panier mais ne fit pas mine d'en cueillir davantage. Les yeux dans le lointain, elle reprit :

— Quand il me regardait, mon cœur cessait de battre. Lorsqu'il parlait, j'étais suspendue à ses lèvres. Et quand il m'effleurait la main, mon trouble était infini. J'étais follement amoureuse de lui et cependant il n'a jamais eu un geste inconvenant.

— Je ne le crois pas. Je ne peux pas croire qu'un homme vous ait courtisée pendant neuf mois sans esquisser le moindre geste contraire à l'étiquette.

— Pourquoi ? Vous en seriez incapable ?

Jack préféra ne pas répondre.

— Vous voulez dire qu'il n'a jamais dépassé les limites de la bienséance ? Vraiment jamais ?

— C'est arrivé, avoua-t-elle. Une seule fois.

— Oh ! une fois... Eh bien ?

— C'était à New York. Nous étions assis à côté l'un de l'autre pour le dîner, et il m'a pris la main sous la table. Naturellement, nous ne portions pas de gants. Il me tenait les doigts, et... il a caressé la paume de ma main. C'était choquant. Si... intime, que j'en ai eu le souffle coupé.

Jack l'enveloppa d'un regard et imagina toutes les choses intimes et choquantes qu'il aurait aimé lui faire. Lui tenir la main n'en faisait pas partie. Il était sans doute beaucoup plus dépravé que Conrath.

— J'étais là, poursuivit-elle, ma main dans la sienne, et tout le monde continuait de parler normalement. Y compris Conrath. Alors que j'étais sur le point de m'évanouir.

Si un jour il rencontrait ce Conrath, songea Jack, il lui offrirait un verre pour le féliciter d'avoir eu autant de force de caractère. Il savait que s'il devait courtiser Linnet pendant neuf mois, sans rien faire de plus coquin que lui tenir la main, une seule fois, sous la table, il ne tiendrait pas le coup. Il deviendrait fou à lier et se jetterait d'une falaise.

Ses pensées durent se refléter sur son visage, car elle s'assombrit un peu.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien.

Il regarda autour de lui pour s'assurer que Helen ne pouvait les entendre.

— Une fois que vous avez été fiancés, se conduisait-il toujours en gentleman ? Même lorsqu'il vous embrassait ?

Linnet jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Je ne peux pas vous raconter ce genre de choses, chuchota-t-elle.

— Bien sûr que si. Nous sommes amis, maintenant.

— Nous ne sommes pas assez proches pour avoir une conversation aussi intime.

— Oh ! voyons, Linnet ! protesta-t-il en riant. Ne me dites pas que la première fois qu'il vous a embrassée vous n'êtes pas allée trouver vos amies à la première occasion pour leur raconter ! Je ne vous croirais pas.

— Même si je l'avais fait, ce n'est pas la même chose qu'avec vous. De toute façon, je ne vois pas pourquoi vous voulez savoir cela.

— Parce que je veux voir si je peux rivaliser avec lui, pardi ! s'exclama-t-il en penchant la tête de côté. Son baiser était-il très différent du mien ?

Ses joues s'empourprèrent, mais elle répondit avec insolence :

— Complètement différent.

— Pouvez-vous être plus précise ?

Comme elle ne répondait pas, il ajouta :

— Considérons les choses sous un autre angle. Pourquoi ne me diriez-vous pas comment vous aimez être embrassée ?

— Je ne peux pas vous parler de cela. Ce ne serait pas correct.

— Donc, vous aimez les baisers qui ne sont pas convenables ? Vous êtes une polissonne.

— Arrêtez de déformer mes paroles pour vous moquer de moi. Vous savez très bien que parler de baisers est contraire à la bienséance.

— Petite innocente. Vous seriez étonnée de savoir le nombre de choses inconvenantes auxquelles se livrent les gens.

Linnet haussa les épaules et s'intéressa de nouveau aux rosiers, coupant trois roses d'un geste

rapide.

— Comment voulez-vous que je réponde à ce genre de question, de toute façon ? Je ne passe pas mon temps à faire des expériences dans ce domaine. Je n'ai été embrassée que deux fois dans ma vie. Il fallut quelques secondes à Jack pour comprendre ce que cela signifiait.

— Attendez, ordonna-t-il en lui prenant le bras.

Elle se retourna, et il la contempla avec incrédulité.

— Voulez-vous dire que, lorsque je vous ai embrassée, c'était seulement la deuxième fois que cela vous arrivait ? Conrath ne vous a embrassée qu'une fois ? Une seule fois ?

Ces questions semblèrent piquer au vif sa fierté féminine, car elle détourna les yeux en levant légèrement le menton.

— Il n'a pas eu beaucoup de temps. Nous ne sommes restés fiancés qu'une semaine. Et je ne vois pas ce qu'il y a de si étonnant. Quoi ? ajouta-t-elle, comme il se mettait à rire. Pourquoi riez-vous ?

— Je ne peux pas le croire. Cela défie la raison. La seule explication, c'est que Conrath est un saint, que tous les New-Yorkais ont des problèmes de vue, et que j'ai vécu comme un débauché pendant les deux tiers de ma vie.

— Pourquoi ? questionna-t-elle, les sourcils froncés. Combien de femmes avez-vous embrassées ?

— Plus de deux.

— Combien ?

— Oh ! je ne sais pas. Moins de cent... je crois, avoua-t-il en faisant semblant de réfléchir.

— Seigneur, murmura-t-elle, choquée. Et je parie que vous n'étiez même pas fiancé avec elles.

Il savait bien sûr que la plupart des jeunes filles étaient innocentes comme des agneaux venant de naître. Mais jusqu'ici il n'avait jamais pris la mesure de cette innocence. Mis à part Linnet, il n'avait plus embrassé de jeune lady depuis ses dix-sept ans. Et maintenant, il comprenait que le baiser qu'ils avaient échangé dans la pagode était à des lieues de tout ce qu'elle connaissait. Totalement étranger à son expérience.

Il avait envie de lui dire que tous les autres baisers n'étaient rien à côté du sien. Mais, bien que ce soit la stricte vérité, il craignait qu'une telle déclaration ne lui paraisse qu'une pure invention destinée à mieux la séduire. Charles aurait sûrement trouvé un moyen d'exposer cela avec aplomb. Mais il n'avait pas autant de bagout que son frère.

Néanmoins, il ne pouvait s'empêcher de songer à diverses façons de compléter l'expérience de la jeune fille. Mais, comme sa mère les couvait du regard chaque fois qu'il s'approchait d'elle, il était peu probable qu'il puisse lui dispenser ses leçons. A moins qu'elle n'accepte de l'épouser, ce qui était loin d'être gagné.

Cependant, il pouvait peut-être éveiller sa curiosité et augmenter ses chances d'être choisi.

— Linnet, quand vous aurez enfin entendu raison et accepté ma demande, je vous promets que, contrairement à Conrath, je vous embrasserai chaque fois que l'occasion se présentera. Dès la première semaine, je vous embrasserai si souvent que vous ne pourrez plus tenir le compte de nos baisers.

Le choc commençait à se dissiper et Linnet se mit un peu en colère.

— Pour commencer, je n'ai pas l'intention d'accepter votre demande en mariage. Je vous ai déjà refusé deux fois. Ensuite, même si je devais perdre l'esprit et accepter, vous ne m'embrasserez pas chaque fois que vous le voudrez. Il y a des moments, et des lieux pour... pour... ce genre de choses, acheva-t-elle, les joues enflammées.

— Quels lieux, pour quelles choses ?

Il jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de la jeune femme et vit que Helen s'était encore éloignée et qu'elle leur tournait toujours le dos.

— Si nous étions fiancés... non, ne protestez pas, ajouta-t-il vivement en la voyant ouvrir la bouche. Ce n'est qu'une hypothèse, essayez de jouer le jeu un moment. Donc, si nous étions fiancés, quand et où aurais-je le droit de vous embrasser ?

Linnet s'agita un peu, et il sentit son propre corps réagir, le désir s'emparer de lui. Ses lèvres pulpeuses s'entrouvrirent mais elle ne répondit pas, et il continua :

— Maintenant, par exemple. Si nous étions fiancés, pourrais-je vous embrasser ?

— Ici ? s'exclama-t-elle, en regardant autour d'elle. Ce n'est pas possible. Les gens pourraient nous voir !

— Alors, il faudrait que ce soit un baiser très chaste.

Il posa ses paniers sur le sol, s'assura encore d'un coup d'œil que Mme Holland ne regardait pas dans leur direction, puis lui caressa la joue du bout du doigt.

— Là, peut-être, murmura-t-il.

Elle se raidit et détourna le visage, jetant un coup d'œil affolé derrière elle. Ce mouvement permit à Jack de faire glisser sa main le long de son cou de cygne, puis de revenir sur sa joue, et de poser le pouce sur le bout de son nez.

— Ou bien là.

Il entendit sa respiration s'accélérer. Elle secoua légèrement la tête et les boucles délicates qui apparaissaient sous les bords de son chapeau effleurèrent les doigts qu'il avait posés sur sa nuque.

— Ou bien...

Il s'interrompit, pressant un doigt sur ses lèvres. Celles-ci étaient douces comme du velours et une flamme de passion le transperça.

— Juste là. Il faudrait faire vite, cependant. Même si nous étions fiancés, un long baiser sur la bouche ne peut se donner qu'à l'abri d'un rosier.

Les lèvres de Linnet se mirent à trembler et se colorèrent, signe que sa stratégie fonctionnait.

— Vous ne devriez pas me dire ce genre de choses, chuchota-t-elle en fermant les yeux.

Mais elle ne recula pas, ne s'écarta pas de lui. Il la sentit frémir sous ses doigts, et le désir éclata dans son corps comme un violent orage.

Il fallait qu'il s'arrête. L'effort qu'il devait faire pour ne pas céder à la tentation et l'embrasser devenait surhumain. Il recula et laissa sa main retomber. Quand elle ouvrit les yeux, il posa sur elle un regard ingénu.

— Quoi ? Vous n'avez pas eu ce genre de conversation avec Carrington ce matin, pendant votre promenade à cheval ?

— Seigneur, non.

Elle laissa échapper un petit rire et posa la main sur sa joue enflammée.

— Je ne peux même pas imaginer une conversation de ce genre avec Carrington.

Encouragé par cette remarque, il insista :

— Avec Tufton, alors ?

A sa façon de froncer le nez en faisant la moue, il comprit qu'il n'avait rien à craindre de ce côté-là. Mais, lorsqu'elle reprit la parole, tous ses espoirs d'avoir gagné la première place furent anéantis.

— Mais en revanche, Hansborough..., murmura-t-elle, en se tapotant la joue. Avec lui, c'est une autre histoire.

Jack se crispa aussitôt.

— Pourquoi ?

— Eh bien, il est tellement beau.

— Beau ?

Il n'en croyait pas ses oreilles.

— Mais il se met de la pommade sur les cheveux !

— Je le trouve charmant, poursuivit-elle, en ignorant ses critiques. De plus, il a de l'esprit. Je suppose qu'il a dû embrasser quelques femmes dans sa vie.

Elle laissa retomber sa main et haussa les épaules.

— N'importe quelle fille aimerait avoir une conversation sur le baiser avec Hansborough.

Jack sentit son ventre se contracter. Son désir s'évanouit, laissant la place à un autre sentiment. Quelque chose de sombre, de dangereux, qu'il n'avait encore jamais éprouvé dans sa vie.

— Vous ne pouvez pas avoir ce genre de conversation avec Hansborough.

— Je ne *peux* pas ? Ah, vraiment ? Et pourquoi donc ?

— Parce que ce serait impossible, rétorqua-t-il, conscient d'avoir réagi avec trop de véhémence. Il faudrait qu'il cesse de contempler votre poitrine assez longtemps pour prêter attention à ce que vous dites. Un exploit qu'il n'est pas près d'accomplir, je le crains.

— Jack, seriez-vous...

Elle marqua une pause. Un sourire se dessina sur ses lèvres, mais elle le réprima.

— Jack, êtes-vous jaloux de Hansborough ?

Seigneur, oui.

L'idée qu'elle pouvait embrasser Hansborough, ou n'importe quel autre homme, le mettait dans une violente fureur. Il avait envie de donner des coups de poing dans le mur du jardin, ou de trancher la gorge à cet imbécile de Hansborough. Jamais dans sa vie il n'avait ressenti cela. Pour aucune autre femme. En un instant, il comprit pourquoi le baiser de Newport l'avait à ce point bouleversé, et pourquoi depuis il s'était fixé pour unique but de la conquérir. Dès l'instant où il avait touché ses lèvres, il lui avait appartenu corps et âme.

Cela, il le savait au plus profond de lui.

Il voulait qu'elle le sache aussi. La prendre dans ses bras ici, maintenant, devant sa mère, et lui montrer pourquoi il était le seul homme au monde à avoir le droit de l'embrasser.

Mais l'expérience lui avait appris que ce n'était pas en se comportant ainsi qu'il gagnerait son cœur. Aussi ne put-il que rester là, muet, immobile, les yeux plongés dans les siens, à se reprocher d'avoir attisé sa jalousie la veille et de l'avoir poussée à parler de Conrath.

Il n'aurait jamais dû commencer ce jeu idiot.

Il se sentit exposé, vulnérable. En désespoir de cause, il se pencha pour ramasser les deux paniers de fleurs. Mais, quand il se redressa, il sut qu'il devait répondre d'une façon ou d'une autre à sa question. Il valait mieux que sa réponse soit légère et désinvolte. C'était plus prudent.

— Linnet, vous savez bien que je ne peux pas vous le dire, lança-t-il d'un ton taquin. Ce n'est pas votre tour de poser des questions, aujourd'hui.

Il parvint à lui adresser un sourire enjôleur, avant de tourner les talons pour regagner la maison.

Charles aurait été très fier de lui s'il l'avait vu.

* * *

Il était jaloux de Hansborough.

Trop stupéfaite pour esquisser un mouvement, Linnet le regarda s'éloigner. Il lui avait déclaré la veille qu'aujourd'hui ce serait à son tour d'être jaloux, mais elle n'avait vu dans ces paroles qu'une volonté de la taquiner, rien de plus.

En échangeant leurs rôles, elle ne s'attendait pas à le voir réagir avec tant de force. L'espace d'un instant, ces yeux sombres et d'ordinaire impénétrables avaient révélé quelque chose de violent. Linnet eut l'impression qu'un rideau avait été entrouvert, lui permettant d'apercevoir la vérité.

Ou du moins, ce qu'elle pensait être la vérité, rectifia-t-elle aussitôt. Elle avait déjà cru plus d'une fois qu'un homme éprouvait des sentiments pour elle, et découvert par la suite qu'elle s'était trompée. Pour le moment, son esprit était embrouillé, ses sens en émoi, et elle ne pouvait être sûre de rien.

Elle porta une main à sa joue, passa le pouce sur ses lèvres qu'il avait caressées un peu plus tôt. Elle était abasourdie. A la pensée de ses questions intimes, de ses suggestions audacieuses, de ses caresses, elle ne pouvait que frémir.

Le fait qu'il ait eu l'audace de poser une deuxième fois la main sur elle, ici, sous le nez de sa mère, n'était pas la raison de son trouble.

Mais il y avait eu le désir lorsqu'il avait soulevé la main, le plaisir qui s'était insinué en elle lorsqu'il l'avait touchée, la tension à la pensée que sa mère ne se trouvait qu'à vingt mètres de là. Tout cela la laissait tremblante, hors d'haleine.

Sa réaction était très semblable à celle qu'elle avait éprouvée quand Conrath lui avait tenu la main sous la table.

Cette pensée lui fit l'effet d'une douche froide.

Il l'avait fait exprès. Quand elle lui avait rapporté cet épisode, il avait dû chercher comment agir de la même façon que son rival. Et il avait réussi. Il avait touché son visage, son cou, sa bouche, la noyant sous un flot de sensations. Et juste à deux pas de sa mère ! Ce sournois, ce...

— Tu ne veux pas rentrer avec lord Featherstone ?

La voix de sa mère interrompit le fil de ses pensées. Elle tressaillit et découvrit Helen juste derrière elle.

— Non, répondit-elle en ramassant les paniers de roses qu'il avait abandonnés sur le sol. Croyez-moi, mère, la dernière chose dont j'ai envie en ce moment, c'est de me retrouver à côté de cet homme.

Sur ces mots, elle s'éloigna sans prêter attention au soupir de déception de Mme Holland.

* * *

Si cet après-midi dans le jardin avait donné à Jack l'impression qu'il progressait, ce soir ses espoirs étaient réduits en cendres. Linnet passa toute la soirée accrochée au bras de Hansborough, et Jack dut se résigner à voir cet homme contempler ses appas tout au long du dîner. En revanche, une fois les dames sorties, il n'était pas obligé de rester assis à siroter son porto sous le sourire narquois de Hansborough, assis de l'autre côté de la table.

— Veuillez m'excuser, messieurs, annonça-t-il en se levant, son verre à la main. Je sors prendre l'air. La chaleur est étouffante ici, ce soir.

Il sortit de la salle à manger par la porte la plus proche et se glissa à l'extérieur. Dans le jardin, il marcha à grandes enjambées autour de la maison, en inspirant de longues goulées d'air frais afin de s'éclaircir les idées et de recouvrer son sang-froid avant d'aller retrouver les dames. Le son du piano lui parvint quand il atteignit l'angle de la maison. Mais lorsqu'il gravit les marches de la terrasse, la

voix mélodieuse de Linnet s'éleva. Il dépassa la porte-fenêtre et redescendit les marches à l'autre bout de la terrasse. Puis, les yeux fermés, il écouta de nouveau sa voix.

Il fallait qu'il se ressaisisse avant que les autres n'aient fini leur porto. Car l'idée de voir Hansborough accaparer l'attention de Linnet toute la soirée, pendant qu'il restait en retrait, était inenvisageable.

Seigneur. La jalousie, quand elle s'abattait sur vous, était un sentiment odieux. Pourquoi la surnommait-on le monstre aux yeux verts ? Pour lui, ce n'était ni un dragon ni un serpent, mais une vague sombre, qui vous submergeait et vous étouffait.

Il n'avait eu aucune difficulté à interroger Linnet sur ses soupirants d'autrefois, car il n'éprouvait aucune jalousie envers un souvenir. En réalité, il s'était engagé dans cette voie en croyant que Conrath avait été plus audacieux qu'en réalité. Mais Hansborough était là, en ce moment, et c'était entièrement différent.

Le vicomte avait la possibilité de dire et de faire les mêmes choses que lui. Il n'y avait rien pour l'arrêter. Et Jack ne pensait pas se tromper en supposant que ce gars savait s'y prendre avec les femmes. L'idée que Linnet pouvait s'engager dans une discussion intime avec un autre que lui, et *l'embrasser*, était insupportable. Cependant, si cela arrivait, il savait qu'il ne pourrait rien tenter pour l'empêcher.

Il avala son porto d'un seul trait, posa le verre de cristal sur un socle de pierre, et fit encore quelques pas le long du mur, échappant à la lumière qui filtrait par les fenêtres pour gagner l'ombre.

Ce n'était que le deuxième soir, songea-t-il en passant une main dans ses cheveux. Comment allait-il pouvoir endurer encore quatre soirées semblables sans devenir fou ? Sans céder à la même impulsion qu'à Newport ?

Il n'était pas question que ce coup de folie se reproduise. Il fallait venir à bout de cette jalousie, l'anéantir avant qu'elle n'ait trop de pouvoir sur lui. Il ferma les yeux. Mais alors un autre sentiment, aussi sombre et profond, s'empara de lui. Il ne lui opposa aucune résistance.

Une image s'imposa à son esprit. Linnet, telle qu'il l'avait vue, la première fois, à Newport. Une beauté blonde aux yeux splendides, qui avait attiré tous les regards masculins à l'instant où elle avait pénétré dans la salle. Il imagina ses cheveux d'or déployés sur ses épaules. Son fourreau de soie laissant deviner des seins exquis, des hanches rondes et de longues jambes fuselées.

Le désir s'éveilla en lui.

Il renversa la tête en arrière, inspirant le parfum d'héliotrope, goûtant le sherry sur ses lèvres, revivant le moment extraordinaire où il avait pris sa bouche et où le monde avait basculé.

Puis il revint à la scène de l'après-midi. Le seul fait de lui toucher la joue l'avait enflammé. Elle était innocente. Mais cette idée, au lieu de tempérer son désir, ne faisait que l'intensifier. Une vague chaude se répandit dans son corps.

Il était évident qu'elle était capable d'une passion intense. Celle-ci couvait en elle, n'attendant que l'homme qui saurait la faire surgir au grand jour. Jack voulait s'emparer de cette candeur, l'éveiller à la passion, lui montrer qu'il était le seul homme capable de la révéler.

— Je sais ce que vous avez fait.

Par tous les saints !

Jack réprima un grognement. Impossible de s'y tromper, c'était bien la voix de Linnet qui venait de s'élever derrière lui, parfaitement distincte malgré la musique qui filtrait du salon. C'est à peine s'il parvenait à garder son sang-froid. Pourquoi fallait-il qu'elle vienne encore le mettre à l'épreuve ?

Il jeta un coup d'œil à la rangée de buis qui courait le long du mur et se maudit intérieurement.

Pourquoi n'avait-il pas pensé à se cacher derrière la haie ?

— Vous ne devriez pas être là, seule avec moi, dit-il sans se retourner.

— Je vous ai vu passer derrière la vitre il y a quelques minutes. Mais personne d'autre ne vous a remarqué, murmura-t-elle.

— Comment pouvez-vous en être sûre ?

— J'ai fait quelques pas sur la terrasse avant de vous rejoindre dans l'allée. Personne ne peut vous voir ici, dans l'obscurité.

— Dieu merci, marmonna-t-il.

Il inspira profondément, faisant un effort surhumain pour réprimer le désir qui l'avait envahi un peu plus tôt.

— Il vaudrait mieux que vous retourniez dans le salon.

— Je suis sortie pour vous prévenir que je connaissais vos intentions.

Pars ! s'ordonna-t-il. Va-t'en, tout de suite.

Mais alors même que les mots se formaient dans sa tête, il savait qu'il n'allait pas suivre ce sage conseil.

De fait, s'efforçant de paraître parfaitement maître de lui, il pivota sur ses talons.

Elle se tenait en haut des marches. La lumière qui se déversait à flots par les fenêtres illuminait sa chevelure dorée, formant une sorte de halo autour de sa tête, et faisait scintiller sa robe de soirée blanche. Elle avait une allure angélique, si pure. Curieusement, cela eut plus d'effet sur le démon qui l'habitait que toutes les sirènes voluptueuses qu'il pouvait imaginer.

Il inspira de nouveau.

— Je n'utiliserai pas l'une des trois questions qui me restent pour vous demander ce que vous voulez dire. Mais, si vous êtes disposée à me l'expliquer, je suis tout ouïe.

— Cet après-midi dans la roseraie, vous avez agi comme Conrath. Je vous ai raconté qu'il m'avait tenu la main et l'avait caressée. Alors, vous vous êtes retourné et avez essayé la même tactique que lui. Ne niez pas.

Il prenait de grands risques en continuant dans cette voie.

Mais il songea au but qu'il s'était fixé l'autre jour, dans le salon de Belinda. Son objectif était d'éveiller la passion de la jeune fille, de l'embraser, afin que son désir devienne égal au sien. Eh bien, on ne pouvait allumer de feu sans faire craquer une allumette, non ?

— Je ne le nie pas. Mais je me demande si vous savez pourquoi je me suis comporté ainsi.

— C'est évident, non ? Vous vouliez me faire ressentir...

Elle se tut et détourna les yeux. Le jeu d'ombre et de lumière empêchait Jack de voir ses joues, mais il devina qu'elles se coloraient. Il sentit une pointe de désir surgir en elle. Il s'avança dans sa direction.

— Du désir, suggéra-t-il. Je pense que c'est le mot que vous cherchez. Oui, je voulais vous faire éprouver du désir.

— Donc, vous l'admettez ?

— Naturellement. Je ne vois pas de raison de vous démentir sur ce point.

Il fit encore un pas, attiré vers elle comme un insecte par la flamme.

— Ai-je réussi ?

Agitée, elle regarda derrière elle, puis de nouveau vers lui.

— Quand vous jouez au jeu des questions et des réponses, posez-vous toujours autant de questions inconvenantes ?

— C'est vous qui êtes venue jusqu'ici, remarqua-t-il, qui avez évoqué le sujet. D'autre part, il

n'y a aucun mal à éprouver du désir, Linnet. Le plus triste serait que vous n'en éprouviez pas.

Linnet secoua la tête.

— Vous m'avez demandé pourquoi j'étais tombée amoureuse de Conrath. Je vais vous répondre.

Elle observa un long silence, avant de reporter les yeux sur lui.

— Quand une jeune fille a fait ses débuts dans le monde, elle est autorisée à recevoir de petits présents de ses prétendants, si ceux-ci sont des partis acceptables.

Jack se rembrunit un peu, déstabilisé par le changement de sujet.

— J'imagine que vous avez dû en recevoir des quantités ?

— Oui, admit-elle avec simplicité. Des recueils de poésie reliés de cuir, des boîtes de chocolats, d'énormes bouquets, dont chaque fleur exprimait un sentiment bien précis. Et cependant...

Elle se tut de nouveau.

— Cependant ? reprit Jack pour la pousser à continuer.

— Aucun des jeunes hommes qui m'offraient ces petits cadeaux n'essayait de deviner ce que j'aimais lire, si j'avais un faible pour les chocolats, ou quelles étaient mes fleurs préférées. Conrath n'était pas comme eux. Lors de notre toute première conversation, je lui avais dit que j'adorais le bruit de la mer. Eh bien, son premier cadeau fut un coquillage.

Jack commençait à comprendre ce que cela signifiait. Son cœur sombra.

— Tous ses cadeaux étaient sur ce modèle, poursuivit-elle avant qu'il n'ait pu dire un mot. Simples, et néanmoins choisis avec beaucoup de soin. Il voulait me montrer à quel point il m'aimait. Mais finalement ce n'était que des mensonges, puisque, en réalité, il n'éprouvait rien pour moi. C'était juste une ruse, un stratagème de chasseur de dot. Exactement comme m'offrir des muffins aux myrtilles, par exemple.

— Vous pensez que je l'ai fait pour cela ? Que c'était une ruse ?

— Je ne sais pas.

— Je pensais vous plaire.

Elle acquiesça d'un signe de tête, nullement surprise.

— Lui aussi.

Jack eut l'impression de recevoir un coup en pleine poitrine. Il inspira violemment.

— Chaque mot qu'il prononçait, chaque geste qu'il faisait... les petits cadeaux, les attentions, les caresses sur la main afin d'éveiller mon désir... Tout cela était calculé délibérément. C'était destiné à me séduire, à me désarmer, à me faire tomber amoureuse. Il me manipulait. Et je pense que vous savez exactement comment il s'y prenait.

Bien sûr qu'il savait. Il avait su toute sa vie. Comment aurait-il pu ignorer ces stratagèmes alors qu'il avait vu le même scénario se répéter cent fois, d'abord avec son père, puis avec son frère ? Conrath n'avait rien à leur envier.

Mais comment pouvait-il convaincre Linnet qu'il n'était pas comme eux ?

— Linnet...

— Il m'a trompée et m'a brisé le cœur. Mais j'ai surmonté ma déception et j'ai fini par me pardonner d'avoir été aussi stupide. Je me suis dit que n'importe quelle femme pouvait se méprendre sur les sentiments d'un homme. Mais on n'a pas le droit de commettre la même erreur deux fois. C'est pourquoi je me suis montrée si méfiante envers mes prétendants au cours de la dernière saison. J'étais certaine qu'ils s'intéressaient tous uniquement à mon argent. Ce soir-là, à Newport, quand je suis entrée dans la salle de bal, j'étais sûre de moi, de mon jugement. Je savais ce que je voulais. Malheureusement, j'ai eu une nouvelle fois la preuve que mon jugement sur les hommes était... défaillant.

Jack maudit Conrath et Van Hausen. Et aussi son père, son frère, et tous les chasseurs de dot de l'univers. Qu'ils aillent tous au diable !

— Ce que vous dites, c'est que vous me prenez toujours pour un coureur de dot ?

— Non. Ce que je dis, c'est que je ne suis pas sûre que vous n'en soyez pas un.

Jack songea à M. Holland, et au marché qu'ils avaient conclu. Un sentiment de frustration vint s'ajouter au désir qui le torturait déjà.

— Vous pourriez prétendre cela de tous les autres hommes qui sont là ce soir, déclara-t-il en désignant le salon d'un geste de la main. Vous en avez déjà repoussé un ou deux l'année dernière pour cette raison.

— Il y a une immense différence entre eux et vous, je le sais depuis toujours.

— Quelle différence ?

Elle le regarda sans répondre. Des accords de piano et des rires de femmes leur parvinrent du salon.

Il eut l'impression qu'une éternité s'écoulait avant qu'elle ne parle enfin.

— Ils n'ont pas sur moi le même effet que vous.

Ces paroles furent comme de l'huile jetée sur le feu qui couvait en lui. Son désir jaillissant de plus belle, il s'avança vers elle.

Mais alors, les mots qu'elle avait prononcés dans le salon de Belinda lui revinrent en mémoire. Ce qu'il avait désespérément envie de faire était la seule chose qui lui était interdite. Cela lui demanda un effort terrible, mais il se figea.

Tenant à grand-peine la flamme qui couvait en lui en échec, il posa la dernière question à laquelle il avait droit.

— Quel effet vous fais-je, Linnet ?

— Vous le savez, répliqua-t-elle d'une voix presque inaudible.

— Je veux que vous le disiez.

— Le désir, avoua-t-elle en s'humectant les lèvres. Vous me faites éprouver du désir.

Seigneur.

La tension devenait insupportable. Il laissa son regard glisser sur elle, des pieds à la tête. C'était une torture. Il savait que ce qu'il allait faire risquait de se retourner contre lui, plus tard.

— Je pense que vous devrez le prouver, continua-t-il.

Elle battit des paupières.

— Que voulez-vous dire ?

— J'éprouve du désir aussi, Linnet. Tellement de désir que j'ai du mal à réfléchir, à respirer. Tout ce que je veux dans ce monde, c'est vous prendre dans mes bras et vous embrasser de nouveau. Mais je mourrais plutôt que de vous entendre déclarer que je vous ai embrassée contre votre volonté. Cela signifie que vous avez le choix entre deux attitudes. La première, la plus convenable, est de me tourner le dos, de rentrer dans le salon et de me laisser seul ici.

— Et la seconde ? demanda-t-elle en levant le menton.

— C'est de descendre ces deux marches, et de venir m'embrasser.

Chapitre 13

En proie à une soudaine panique, Linnet sentit son cœur se mettre à cogner dans sa poitrine.

— Je... je ne peux pas faire cela ! s'exclama-t-elle.

— Pourquoi pas ?

Elle regarda derrière elle, puis revint vers lui.

— Si quelqu'un sortait sur la terrasse, on nous verrait.

Stupéfaite, elle le vit reculer de trois pas. Il se glissa entre deux énormes massifs de buis qui bordaient le mur, et disparut.

Déchirée, elle garda les yeux fixés sur le renforcement dans lequel il venait de se cacher. Il n'y avait qu'une seule attitude à avoir. La seule conduite à tenir pour une jeune fille bien élevée dans ces circonstances était de retourner à l'intérieur.

Linnet ne bougea pas.

Featherstone était l'homme le plus irritant, le plus provocant qu'elle connaissait.

Le baiser dans la pagode lui avait semblé la chose la plus honteuse, la plus catastrophique de sa vie. Et pourtant, maintenant, ce n'était plus du tout ce qu'elle pensait. Ce baiser avait souillé sa réputation, fait basculer sa vie. Mais en cet instant précis, elle se demandait si elle n'allait pas de nouveau prendre un risque énorme. Si elle descendait ces deux marches, se glissait entre ces massifs de buis, et se blottissait dans ses bras pour qu'il l'embrasse... que ressentirait-elle ?

Son corps réagit avant que son esprit n'ait pu formuler une réponse. Le désir s'éveilla, se déploya en elle, la laissant frissonnante. Très lentement, elle descendit les deux marches et se dirigea vers le recoin obscur dans lequel il avait disparu.

Jetant un dernier regard en arrière, elle le suivit.

Le parfum puissant des buis, puis celui plus doux de son eau de Cologne l'assaillirent. Tout d'abord, elle ne distingua rien. L'obscurité était presque totale. Elle ne se trouvait qu'à trois pas de lui, mais ne discernait que le blanc de sa chemise et de son gilet. Elle battit des paupières, et au bout d'un moment ses yeux s'habitèrent suffisamment pour lui permettre de voir sa haute silhouette adossée au mur de briques, puis son visage. Ses yeux étaient noirs comme du jais, son expression grave.

Elle attendit, frémissante, ne sachant ce qu'elle devait faire.

— Eh bien, allez-y, murmura-t-il. Nous ne disposons pas de beaucoup de temps. Quelqu'un va sûrement sortir et vous chercher.

Sa voix était douce, cependant elle savait que ce ton amical était trompeur. Elle percevait sa tension, celle-ci était presque palpable dans cet espace confiné.

— Embrassez-moi, vite.

Son cœur sembla s'arrêter une fraction de seconde, puis se mit à battre la chamade. Elle s'approcha de lui, jusqu'à ce que leurs corps se touchent presque. Frémissante, elle se haussa sur la pointe des pieds. Leurs bouches n'étaient plus séparées que par quelques millimètres et sa gorge nouée était douloureuse.

Enfin, elle pressa les lèvres contre les siennes, et le plaisir jaillit aussitôt. Une vague à la fois délicate, vive, et si inattendue qu'elle poussa un grognement sourd.

Jack se crispa et s'écarta du mur. Elle crut un instant qu'il allait l'enlacer, ou la repousser, mais il ne fit ni l'un ni l'autre. Il demeura figé, et elle comprit qu'il attendait qu'elle aille plus loin.

Elle ignorait comment s'y prendre. Son expérience en matière de baiser était très limitée. Mais elle savait qu'elle n'était pas encore prête à reculer. Aussi pressa-t-elle ses lèvres plus fermement contre celles de Jack. Le plaisir augmenta, et elle posa une main sur sa joue.

Il réagit immédiatement, comme s'il n'attendait que ce geste. Glissant un bras autour de sa taille, il appuya plus fortement les doigts sur ses reins, l'attirant encore plus près. Linnet n'essaya pas de résister. Ses seins effleurèrent son torse viril, et elle sentit une vive chaleur se répandre dans tous ses membres. Une curieuse sensation la priva de toutes ses forces, ses jambes ne la portaient plus.

Comme malgré elle, ses bras vinrent se nouer autour du cou de Jack. Elle voulait être encore plus près de lui et il semblait le savoir. Car son étreinte se resserra, il passa un bras par-dessus ses épaules, la maintenant fermement, comme à Newport.

Et tout comme cette fois-là, la tête lui tourna. Ses genoux se dérochèrent, son corps s'enflamma. Cependant, tout était différent. Était-ce parce qu'elle était venue dans ses bras de son plein gré, parce qu'il n'y avait pas de témoin, parce qu'il n'était plus un étranger ? Linnet n'aurait su le dire, mais elle n'était ni choquée ni offensée. Tout ce qu'elle ressentait, c'était une sorte d'ardeur inconnue, un besoin sombre, insatiable.

Jack pencha la tête de côté et prit sa bouche avec avidité. Du bout de la langue, il lui caressa les lèvres comme pour les lui entrouvrir. Elle céda, et perçut le goût du porto qu'il venait de boire. Toutefois, elle n'eut guère le temps de le savourer, car il pénétra dans la chaleur de sa bouche, et elle tressaillit comme si une flèche l'avait transpercée de part en part.

La langue d'un homme dans sa bouche ? Même dans ses rêves les plus fous, elle n'avait jamais imaginé cela !

Il parut percevoir sa surprise et recula un peu. Mais Linnet n'était pas disposée à le laisser partir, aussi elle l'imita, le caressant du bout de la langue. Ce geste parut déclencher quelque chose chez lui, car son étreinte se resserra et il la souleva légèrement pour la plaquer contre lui. Elle sentit ses muscles durs, particulièrement au niveau des hanches, et l'intimité de cette étreinte la choqua un peu. Elle interrompit leur baiser, laissa retomber ses bras et appuya les mains à plat sur ses épaules.

Jack la déposa aussitôt sur le sol. Il relâcha son étreinte, s'écarta et se plaqua contre le mur, derrière lui. Elle aurait dû se sentir libérée. Sa tête tournait comme une toupie, sa respiration était saccadée, mais curieusement elle n'éprouva aucun soulagement. En fait, c'était tout le contraire. Elle ne ressentait que de la frustration, la laissant désespérée.

Jack était aussi haletant qu'elle, son souffle soulevait les mèches de ses tempes. Elle fit glisser ses mains sur les revers satinés de sa veste de soirée. Son torse était aussi solide qu'un roc. Mais maintenant elle savait qu'il n'était pas le seul à avoir de la force.

Cette idée était étourdissante.

Au bout de quelques secondes, elle leva les yeux. Dans la pénombre, elle vit un petit sourire flotter sur ses lèvres.

— Je suis l'homme le plus chanceux de la terre, murmura-t-il d'une voix un peu tremblante. Combien peuvent se vanter d'avoir été touchés deux fois par la foudre ?

Elle n'eut pas le temps de répondre.

— Linnet ?

La voix de sa mère s'insinua entre les arbustes et parvint jusqu'à eux.

Jack pressa une main sur sa taille et posa un doigt sur ses lèvres. Elle fit un signe de tête et il se pencha pour jeter un coup d'œil à la terrasse. Puis il se redressa vivement.

— Elle est rentrée. Suivez-la. Vite.

Paniquée, Linnet porta une main à ses lèvres.

— Je ne peux pas.

Sans qu'elle comprenne pourquoi, le sourire de Jack s'élargit.

— Ne vous inquiétez pas, chuchota-t-il en repoussant sa main pour déposer un léger baiser sur ses lèvres. Personne ne s'en apercevra. Une chance pour nous que mon valet m'ait rasé juste avant le dîner.

Linnet ne voyait pas du tout ce que cela avait à voir avec le reste et ne parvenait pas à rassembler ses idées pour réfléchir. De toute façon, elle n'avait pas le temps de s'attarder sur ce problème. Déjà, Jack la poussait vers l'allée.

Elle se tourna vers la terrasse, inspira et gravit les marches. Son cœur battait encore la chamade, son pouls cognait follement, ses lèvres étaient brûlantes. Elle avait l'impression d'être une dévergondée. Comment allait-elle dissimuler son trouble ?

A moins qu'elle ne se découvre des talents d'actrice, il était fort possible qu'elle soit démasquée. Aussi redressa-t-elle les épaules, leva-t-elle le menton, et plaqua-t-elle sur ses traits une expression sereine.

— Ah, tu es rentrée, finalement, lança Helen d'une voix légère.

Sa mère affichait une désinvolture étudiée, au cas où quelqu'un aurait remarqué qu'elle s'était absentée plusieurs minutes.

— J'avais envie de prendre l'air sur la terrasse. Quelle belle soirée.

Elle prit place sur le canapé à côté de sa mère, mais ne put se résoudre à croiser son regard.

Balayant la salle des yeux, elle constata que les autres dames n'avaient rien remarqué. Il n'y eut aucune pause dans les conversations. Mais, lorsque sa mère se pencha pour lui parler à l'oreille, elle sut qu'elle n'était pas encore tirée d'affaire.

— Où étais-tu passée ?

Elle se tourna vers Helen avec un air de stupéfaction qu'elle espéra convaincant et s'apprêta à prononcer le plus gros mensonge de sa vie.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire. J'étais juste au-dessous de vous.

— Ah, vraiment ? murmura Helen.

Assaillie par un sentiment de culpabilité, elle détourna les yeux avant que sa mère n'ait pu s'en apercevoir.

— Naturellement.

Sa culpabilité augmenta et elle songea qu'elle n'était pas la seule à souffrir de sa réputation souillée. Le scandale rejaillissait aussi sur sa famille.

— Tu ne devrais pas aller plus loin que la terrasse, reprit Helen au bout d'un moment.

Néanmoins, elle était bien obligée d'accepter l'explication de sa fille. Personne ne l'avait vue avec Jack, tout allait bien. Son cœur battait toujours un peu trop vite, mais Jack devait avoir raison. Rien ne laissait deviner ce qui venait de se passer entre eux, car aucune des femmes présentes dans le

salon ne la dévisageait.

Elle venait juste d'arriver à cette conclusion quand ses yeux s'arrêtèrent sur lady Trubridge. Aussitôt, elle se crispa. Elle n'aurait su dire pourquoi, puisque la marquise ne la regardait même pas. Belinda bavardait avec un petit groupe, de l'autre côté de la pièce. Mais, comme si elle s'était sentie observée, elle tourna la tête, posant sur la jeune femme un regard perçant. Son visage ne trahit aucune émotion, mais l'appréhension de Linnet se transforma en frayeur.

S'efforçant de conserver une expression aussi neutre que possible, elle se détourna, inspira lentement pour recouvrer son calme, en se rappelant que ce qui était en jeu n'était pas seulement sa réputation, mais aussi son avenir.

Cela n'avait rien à voir avec Newport. Ce soir, elle n'était pas une jeune fille innocente, victime des avances d'un homme. Elle avait elle-même décidé de l'embrasser, et elle avait savouré cet instant.

Ce baiser avait été merveilleux.

Mais cela ne devait pas se reproduire. A moins qu'elle ne consente à l'épouser. Et baisers ou pas, épouser Jack Featherstone n'était pas dans les projets de Linnet.

* * *

Contrairement à Linnet, qui était obligée de regagner immédiatement le salon, Jack pouvait s'offrir le luxe de s'attarder avant de rejoindre les autres gentlemen. Ce n'était pas plus mal, car son corps vibrait de passion et il avait du mal à éteindre la flamme qui le dévorait. Lorsque, après avoir passé quelques minutes près de la porte, il retourna dans la salle à manger, il espéra avoir l'allure nonchalante d'un homme qui est sorti prendre l'air en toute innocence.

Lorsqu'il avait mis Linnet au défi de descendre ces trois marches pour venir l'embrasser, il ne s'attendait pas du tout à ce qu'elle le fasse. Certes, il espérait bien ce genre de réaction, car il savait qu'elle n'était pas plus que lui du genre à reculer devant un défi. Mais il savait aussi ce qu'elle risquait. Aussi était-il resté caché dans ce renforcement obscur, n'osant y croire, le souffle court.

Quand elle était apparue devant lui, avec ses cheveux pâles et sa robe blanche qui scintillaient dans la semi-obscurité, l'euphorie s'était aussitôt emparée de lui. Un feu d'artifice s'était déchaîné dans sa tête, et il avait dû faire appel à toute sa volonté pour rester immobile et attendre qu'elle s'approche de lui. Ces quelques secondes avaient été une vraie torture.

Quand enfin elle avait pressé les lèvres contre les siennes avec tant de douceur et d'innocence, il avait bien failli tomber à la renverse. Le grognement qu'elle avait poussé contre sa bouche l'avait fait défaillir. Mais, lorsqu'elle avait posé sa main sur sa joue, il s'était senti comme foudroyé. Le désir, qu'il avait eu jusque-là tant de mal à contenir, s'était propagé dans tout son corps.

Si elle ne l'avait pas vivement ramené à la réalité, il aurait pu la posséder là, à cet instant. Cependant, cette pensée ne parvenait guère à le calmer, et loin d'être refroidi, il se mit à penser à la passion que Linnet provoquait en lui.

Toutefois, son imagination ne put s'égarer très longtemps. Nick ne tarda pas à se lever, donnant le signal qu'il était temps d'aller retrouver les dames. Jack fut reconnaissant de cette distraction. Tout en suivant les autres dans le corridor, il songea à ce qui était en jeu. Il avait intérêt à garder la tête froide, sinon ce serait Linnet qui paierait le prix de sa folie.

Malheureusement pour lui, le destin ne semblait pas décidé à confier le sort de Linnet aux seules mains de Featherstone. Car, à l'instant où il pénétra dans le salon, le regard de Belinda se fixa sur lui. Elle ressemblait à un chat faisant le guet devant un trou de souris, prêt à bondir sur sa proie. Un

instant plus tard, quand elle se dirigea vers son mari, il supposa que son absence de la salle à manger était au centre de leur conversation. Et quand elle fondit sur lui tout de suite après, il en fut certain.

— Jack, déclara-t-elle en passant devant lui. J'ai un mot à vous dire.

Elle se dirigea vers un angle de la pièce, et il fut content de constater que c'était l'emplacement du cabinet à liqueurs. Car, si elle abordait le sujet qu'il redoutait, il allait avoir besoin d'un deuxième verre de porto.

Elle refusa le verre de sherry qu'il lui proposait et tendit la main vers la carafe de porto. Mais il eut à peine le temps de soulever le bouchon de cristal avant qu'elle ne se lance à l'attaque.

— Avez-vous abordé Mlle Holland quand elle se trouvait seule sur la terrasse ?

Il n'hésita qu'une infime seconde avant de répondre :

— Pas exactement.

— Elle est sortie dix minutes du salon, à peu près aussi longtemps que vous vous êtes absenté de la salle à manger. Que s'est-il passé ?

Il ne pouvait laisser Belinda croire que Linnet avait commis la moindre faute.

— Il ne s'est rien passé, affirma-t-il sans la regarder.

Il se concentra sur ses gestes, mais il sentit le regard de Belinda sur lui pendant qu'il se servait son porto. Quand elle parla, il comprit que, si Linnet était innocentée, lui en revanche n'échapperait pas à quelques remontrances.

— J'ai toujours su que vous étiez indomptable, Jack. Un vrai trublion, reprit-elle à voix basse. Mais depuis que je vous connais, vous au moins, vous ne m'aviez encore jamais menti.

Les mots firent à Jack l'effet d'un coup de poignard.

— Voulez-vous dire que je suis comme Charles ? s'exclama-t-il en reposant la carafe.

— Si vous n'êtes pas comme lui, dites-moi la vérité. Quand Mlle Holland est sortie, lui avez-vous parlé ?

— Oui.

— Sa mère est allée la chercher sur la terrasse mais en est revenue seule. Linnet n'y était pas, n'est-ce pas ? Elle était quelque part avec vous.

— Ce n'était pas à proprement parler un rendez-vous, si c'est ce que vous insinuez. J'étais sorti pour prendre l'air, et elle aussi. Et il se trouve que... nous sommes tombés face à face.

— Jack !

Belinda regarda autour d'elle, puis reporta son attention sur lui.

— Vous ne devez pas retenir une jeune fille près de vous quand elle n'est pas accompagnée. Surtout la nuit. Je ne devrais même pas avoir à vous le dire. Que s'est-il passé avec sir Roger ? Je suis sûre que son départ a quelque chose à voir avec vous.

Jack accueillit ce brusque changement de sujet avec soulagement.

— Je suppose, admit-il.

— Que s'est-il passé ?

Il lui raconta l'épisode, et elle le considéra avec stupeur.

— Vous avez emporté une jeune fille sur votre épaule ? Devant deux témoins ? chuchota-t-elle, horrifiée. Et vous l'avez invitée à pique-niquer, seule avec vous dans la campagne ? Etes-vous fou ?

Il passa une main sur son front.

— C'est fort possible.

— L'avez-vous accablée de vos attentions, comme à Newport ?

Il grimaça, mais la question, quoique brutale, était de bonne guerre.

— Non.

Jack avala son porto, et soutint le regard de sa belle-sœur.

— Ni hier ni ce soir.

— Dieu soit loué, vous m'en voyez satisfaite. Espérons que sir Roger et sa sœur n'ont pas raconté à tous leurs amis la scène dont ils ont été témoins. Quant à vous, votre comportement dépasse les bornes. Il faut que cela cesse.

— Bien sûr, vous avez raison. J'endosse naturellement toute la responsabilité de ce qui s'est passé. Linnet n'y est pour rien.

— Certainement. Vous êtes un homme d'expérience, Jack. Linnet est une jeune fille, bien plus innocente que vous.

— Je sais, je sais. C'est juste que...

Il s'interrompit et considéra sa belle-sœur, l'air désespéré.

— Je la désire, Belinda.

— Vos désirs n'ont rien à voir avec cela, répliqua-t-elle, glaciale. Nous ne parlons pas d'une actrice, ou d'une danseuse de cancan.

— Non, je sais. Ce n'est pas ce que je veux dire. J'essaye de vous faire comprendre que je la veux réellement, comme épouse. Pas seulement pour me conduire de façon honorable. Mes sentiments sont beaucoup plus profonds.

Belinda scruta son visage un moment.

— Je pense que vous êtes sincère. Raison de plus pour la traiter avec tout le respect qu'elle mérite. Vous la courtiserez de façon respectable. Ou pas du tout.

Il acquiesça docilement, mais ne put réprimer un soupir.

— Je ne vois pas comment un homme peut faire sa cour dans ces horribles circonstances, marmonna-t-il, en passant un doigt sous le col de sa chemise. Avec des chaperons qui vous tournent autour sans arrêt. C'est à devenir fou. Comment deux personnes peuvent-elles faire suffisamment connaissance pour décider si elles veulent se marier, alors qu'elles ne se retrouvent jamais en tête à tête ? Je vous le demande.

Pour la première fois depuis le début de la conversation, l'expression de Belinda s'adoucit.

— Les gens font la cour de cette manière depuis des siècles, Jack.

— Je n'aurais jamais cru que cela pouvait m'arriver. Je crains n'avoir jamais été enclin à la bienséance.

— Dans ce cas, dépêchez-vous d'apprendre. Car tant qu'elle n'aura pas accepté de vous épouser vous ne devrez pas vous retrouver seul avec elle. C'est bien compris ?

— Oui, bien sûr. Belinda ? ajouta-t-il alors qu'elle s'apprêtait à s'éloigner. J'imagine que vous n'iriez pas jusqu'à me donner un conseil ?

— Si vous étiez quelqu'un d'autre, je vous conseillerais simplement d'être vous-même, répliqua-t-elle sèchement. Néanmoins, étant donné vos impulsions insensées, je n'oserais pas aller en ce sens. Tout ce que je peux vous dire, c'est de garder la tête sur les épaules, Jack.

Il hocha la tête, et la marquise rejoignit ses invités.

Comment diable pouvait-il garder la tête sur les épaules alors qu'il avait l'impression de perdre l'esprit ?

* * *

Le jour suivant, les gentlemen prirent leur petit déjeuner très tôt et partirent à la chasse. Ils ne revinrent qu'au moment de se préparer pour le dîner. Cette journée loin de Linnet permit à Jack de se

ressaisir et de mettre de l'ordre dans ses priorités. Il parvint également à bannir de son esprit toute pensée sensuelle pendant l'apéritif et le dîner. Mais après le porto, quand les messieurs regagnèrent le salon et qu'il la vit, bavardant et riant avec les autres dames, tous ses efforts furent anéantis en une seconde. Quelques minutes plus tard, lorsqu'elle vint vers lui, il fut partagé entre l'envie de lui parler et la tentation de fuir.

Il aurait sans doute été plus sage de s'esquiver au plus vite, mais il n'eut pas assez de volonté pour suivre la voie de la prudence. La tentation de l'approcher était trop forte pour être niée.

— J'ai vu lady Trubridge vous parler en privé, hier soir, déclara-t-elle en s'arrêtant à sa hauteur. Vous a-t-elle réprimandé à cause de... ce qui s'est passé ?

— Un peu, admit-il en prenant une gorgée de porto.

— C'est ce que je craignais. Je suis désolée.

— Pas moi, répondit-il vivement. Je devrais l'être, naturellement. C'est ce que Belinda m'a fait remarquer. Mais je ne suis pas désolé du tout, Linnet.

— Moi non plus, avoua-t-elle en soutenant son regard.

Quand il vit son petit sourire, sa gorge se serra et le désir l'envahit. Il essaya de ne pas songer aux différents moyens de se retrouver seul avec elle, et finalement fut presque soulagé lorsque Hansborough se dirigea vers eux.

— Ce cher Hansborough, lança-t-il en affichant son sourire le plus débonnaire. Vous voulez vous joindre à la conversation ?

— Je ne suis pas indiscret, j'espère ?

A en juger par son sourire narquois, il savait parfaitement qu'il était de trop.

— Bien sûr que non. J'allais justement proposer un verre à Mlle Holland.

Jack désigna le plateau de carafes posé sur la desserte.

Une nuance dédaigneuse apparut dans le sourire du vicomte.

— Vous jouez les valets, Featherstone ?

— Pourquoi pas ? répliqua Jack avec désinvolture. Linnet, que prendrez-vous ?

— Il vaudrait mieux que je ne boive pas davantage. J'adore le sherry, mais j'en ai déjà bu un verre.

Elle lui montra le verre vide posé sur la table, à côté de sa mère.

— Une jeune fille n'est pas censée boire plus d'un digestif dans la soirée. Si j'en prenais un autre, ma mère serait fort contrariée.

Hansborough la considéra avec un sourire béat.

— Votre bienveillance et votre douceur vous font honneur, mademoiselle Holland.

— Sa douceur ? s'exclama Jack, incapable de réprimer un petit rire de dérision.

Quel compliment stupide !

— Linnet n'est pas douce du tout. C'est une lionne.

Il fut récompensé d'un sourire.

Hansborough ne s'en rendit pas compte, car il avait reporté son attention sur Jack.

— Vraiment, Featherstone, je ne peux croire que Mlle Holland apprécie une telle comparaison. Une lionne est une créature sauvage, un prédateur féroce. Mlle Holland n'est rien de cela.

— Cependant, le comte a raison au moins sur un point, déclara Linnet. Je ne suis pas douce du tout.

Hansborough la toisa de la tête aux pieds, et Jack lut dans ses pensées comme dans un livre. Il fit un mouvement involontaire, comme pour se jeter en avant. Puis il se ressaisit et demeura où il était. Une bagarre dans le salon finirait de porter le blâme son comportement, déjà jugé trop scandaleux !

Belinda serait furieuse.

— Je ne suis pas d'accord, mademoiselle, finit par déclarer Hansborough. Je vous trouve très douce. Vous êtes douce et dorée, comme du miel.

Ce fut au tour de Hansborough d'être récompensé par un sourire radieux. Les doigts de Jack se crispèrent si fort sur son verre qu'il craignit un instant de le briser.

— Eh bien, Linnet, reprit-il dans un effort désespéré pour contenir sa jalousie. Etes-vous certaine de ne pas vous laisser tenter par le sherry ? C'est pourtant votre vin préféré.

— Mlle Holland a déjà refusé une fois, Featherstone. Allez-vous continuer de l'importuner ?

Sous la voix polie perçait une inflexion cassante.

Cette allusion peu subtile aux événements de Newport embarrassa Linnet, dont les joues se colorèrent violemment. Jack ouvrit la bouche, prêt à dire au vicomte sa façon de penser, mais l'intervention de Linnet l'en empêcha.

— Lord Featherstone ne m'importune pas du tout, lord Hansborough. C'était de la simple politesse. Veuillez m'excuser, messieurs, je dois aller retrouver ma mère.

Hansborough pinça les lèvres.

— Bien sûr, dit-il en s'inclinant.

Jack l'imita et Linnet s'éloigna, laissant les deux hommes face à face. Un instant plus tard, lord Tufton l'aborda.

— Bien joué, Hansborough, s'exclama Jack. Maintenant, nous voilà privés de sa compagnie, et lord Tufton a le champ libre. Bien joué, vraiment.

Il tourna le dos au vicomte et se concentra sur les carafes, mais s'il croyait que Hansborough allait le laisser tranquille, il se trompait. Le vicomte resta planté là, et l'exaspération de Jack empira.

Sur le point de se resservir du porto, il se ravisa. Puisqu'il ne pouvait avoir Linnet, au moins se rappellerait-il le goût de ses lèvres. Repoussant son verre, il en prit un nouveau et s'empara du sherry.

— Du sherry ?

Le rire du vicomte lui parut bigrement condescendant.

— Vous buvez son vin préféré pour l'impressionner favorablement alors qu'elle n'est pas là ? Vous allez vraiment mal, Featherstone.

Jack sourit. Que dirait le vicomte s'il connaissait la vraie raison de son choix ?

— Vous avez l'air amusé, Hansborough. Vous avez quelque chose contre le vin préféré de Mlle Holland ?

— Je comprends qu'elle aime le sherry. Après tout, c'est une boisson de femme. Mais ce n'est pas assez fort pour... un homme.

Cette pique maladroite arracha un rire à Jack, qui s'adossa à la desserte.

— Oh ! je ne sais pas, répondit-il avec légèreté.

Son regard se posa sur Linnet, de l'autre côté de la pièce, et ne la quitta plus.

— J'ai pris goût au sherry pendant mon séjour à Newport.

Hansborough se tourna vers lui avec raideur.

— Jouons cartes sur table, Featherstone. Ou plutôt, comme disent les boxeurs quand ils veulent régler une affaire à mains nues, enlevons les gants.

— Si vous voulez. Quel est le fond de votre pensée, Hansborough ?

— Vous pensez avoir encore une chance avec elle, malgré votre conduite déplorable ?

Jack fit tourner l'alcool dans son verre, affichant une attitude amusée.

— Vous êtes inquiet, mon vieux ?

Le vicomte prit l'air aussi amusé que lui.

— Pas le moins du monde. Un homme qui se comporte comme vous l'avez fait n'est pas digne de devenir le mari d'une vraie dame. Encore moins d'une femme aussi magnifique que Mlle Holland. Quoique... j'avoue que, lorsque j'ai eu vent de votre conduite inqualifiable à Newport, j'ai été un peu surpris. Les Featherstone montrent d'ordinaire un peu plus d'habileté que cela pour séduire les jeunes dames fortunées. Vous ne faites pas honneur à votre nom... *mon vieux*.

Il tourna le dos sans laisser à Jack le temps de répliquer. C'était aussi bien. Car s'il avait ajouté un mot il y aurait peut-être bien eu une bagarre dans le salon de Belinda en fin de compte.

Les deux hommes se seraient fait renvoyer et Carrington aurait remporté la victoire faute de combattants.

Non, il valait bien mieux laisser Hansborough avoir le dernier mot et croire qu'il avait gagné une bataille ce soir. D'autre part, puisqu'il insistait pour se battre à mains nues, Jack décida qu'il était temps de lui donner une bonne correction.

Levant son verre à cette décision, il en avala le contenu et grimaça, déçu. Le sherry avait bien meilleur goût sur les lèvres de Linnet.

Chapitre 14

Linnet avait désespérément envie de s'échapper. Elle s'écarta le plus possible, en s'efforçant de ne pas paraître mal élevée, de Tufton, dont l'haleine empestait le cigare.

— Oui, c'est certain, murmura-t-elle. Je suis contente que votre partie de chasse ait été aussi réussie.

Elle jeta un coup d'œil furtif autour d'elle, et croisa le regard du duc de Carrington.

Son expression devait être suppliante, car le duc réagit aussitôt, traversant la pièce pour venir à son secours.

— Votre Grâce ! s'exclama-t-elle avec reconnaissance. J'espère que votre chasse à la grouse a également été couronnée de succès ?

— En effet, mademoiselle Holland. Dix-sept volatiles.

— Merveilleux. J'aimerais que vous m'expliquiez quelques détails sur la Home Rule concernant l'Irlande, ajouta-t-elle, choisissant un sujet susceptible de faire fuir Tufton. Pensez-vous qu'elle sera votée ?

— D'après moi, c'est inévitable. Ce sera sans doute même un bien pour l'Irlande, à long terme.

Il eut un sourire aimable qui fit apparaître un faisceau de fines rides au coin de ses yeux.

— Ne répétez à personne ce que je viens de dire, mademoiselle. Si mes amis tories savaient que j'énonce de telles hérésies, je deviendrais *persona non grata* dans leur groupe.

Il marqua une pause, puis se pencha vers elle et susurra d'un ton de conspirateur :

— Ce sera notre secret.

— Je vous promets que je ne vous trahirai pas. Néanmoins, il me semble que les unionistes ne se rendront pas sans combattre. Croyez-vous qu'ils finiront par accepter ?

— C'est une question épineuse, convint-il.

Ils se lancèrent alors dans une discussion passionnée sur les nombreuses ramifications de la Home Rule for Ireland. Au bout d'un quart d'heure, incapable d'en supporter davantage, Tufton s'éclipsa.

— Merci, dit-elle quand le marquis se fut éloigné. Je vous suis désormais redevable.

— Vous ne me devez rien, ma chère. Je suis très heureux de l'avoir fait fuir et de vous avoir toute pour moi. Mais...

Il pencha la tête de côté et l'observa avec un petit sourire.

— Je trouve que vos connaissances en politique ont beaucoup progressé ces derniers temps.

— Vraiment ? Ce doit être grâce à vos leçons, qui ont éclairci certains...

Elle s'interrompit en le voyant secouer la tête, l'air très amusé.

— Ma chère enfant, inutile de feindre l'ignorance, ça ne prend pas. Cet après-midi, votre maman m'a parlé de vos trois gouvernantes successives, et des quatre ans que vous avez passés à l'école pour parfaire votre éducation. A ce que je sais, vous avez étudié en détail le système politique britannique ?

— Je suis prise la main dans le sac ! Mais vous étiez si content de m'expliquer toutes ces lois que je n'ai pas eu le cœur de vous avouer que je les connaissais déjà.

— Allons, allons. Vous voulez dire que je parlais avec tant de volubilité que vous ne pouviez même pas placer un mot, déclara-t-il avec un humour dont elle ne le savait pas capable. Vous avez beaucoup de tact, ma chère demoiselle.

Linnet fronça le nez.

— Pas toujours. Vous ne m'avez jamais vue en colère.

Ils rirent ensemble, et Linnet fut encore une fois touchée par sa gentillesse. Cela ne lui rendait pas les choses plus faciles. Le duc l'admirait toujours, et il était fort possible qu'à la fin de cette partie de campagne il lui demande une deuxième fois sa main. Si elle l'acceptait, elle aurait une vie agréable, plaisante... et terne.

Par-dessus l'épaule de Carrington, elle aperçut Hansborough. Celui-ci parlait avec lord Trubridge, mais il ne la quittait pas des yeux. Et soudain, Linnet se sentit étouffée, encerclée, prise au piège par un choix qu'elle avait peur de faire.

— Merci encore de m'avoir secourue, Votre Grâce, murmura-t-elle. Je dois retourner auprès de ma mère. Voulez-vous m'excuser ?

— Naturellement.

Il s'inclina, et elle alla retrouver sa mère, qui était en grande conversation avec lady Trubridge, près de la cheminée.

— Mère, je vais sur la terrasse, annonça-t-elle, accablée. Il fait trop chaud, j'ai besoin d'air.

Les deux femmes échangèrent un rapide coup d'œil, et lady Trubridge regarda Jack, à l'autre bout du salon.

— Je comprends, ma chère. Et puisque vous avez laissé le duc tout seul, mademoiselle Holland, je vais aller lui tenir compagnie.

Linnet savait que la marquise n'agissait nullement par sollicitude. Mais en parlant avec Carrington elle pourrait surveiller plus facilement la porte qui donnait sur la terrasse. Cela lui était égal, car elle n'avait pas l'intention de laisser Jack l'entraîner de nouveau dans les folies de la veille. Elle sortit donc et alla s'accouder à la balustrade, d'où elle pouvait admirer les jardins baignés par les rayons de lune, sous le regard protecteur de lady Trubridge.

Quelle décision devait-elle prendre ? Elle inspira longuement, régulièrement. Le plus raisonnable aurait été de choisir Carrington. Hansborough pourrait sans doute faire sa demande si elle lui signifiait qu'elle était prête à l'accepter. Il avait une personnalité plus sombre que Carrington, il était plus séduisant, et cependant...

Des pas retentirent derrière elle. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Quand elle vit Jack, elle poussa un grognement de contrariété.

Il s'en rendit compte, et s'immobilisa à quelques pas d'elle.

— Voulez-vous que je m'en aille ?

— Peu importe ce que je veux, vous n'écoutez jamais.

— Je vais rentrer, puisque c'est ce que vous souhaitez.

Linnet soupira.

— Vous rendez les choses tellement plus difficiles quand vous êtes gentil.

Cette remarque lui rendit le sourire. Il vint se camper à côté d'elle, mais à une distance respectable.

— Je peux être encore plus gentil.

Une flamme prit naissance au creux du ventre de Linnet et sa chaleur irradiait dans tout son corps. Elle aurait dû lui demander de retourner au salon.

— Cela ne fait rien, lâcha-t-elle. Restez, et buvez votre porto ici si vous voulez. Mais sachez que lady Trubridge nous surveille et que je ne bougerai pas d'ici.

— Pas de problème. Mais ce n'est pas du porto que je bois, Linnet. C'est du sherry.

La chaleur s'intensifia dans sa poitrine. Ses lèvres étaient brûlantes. Elle pensa à ce qui s'était passé la veille, à quelques mètres de l'endroit où ils se tenaient.

Son regard se reporta sur le jardin, et elle songea à ses priorités.

— Je pense à toutes les raisons pour lesquelles un mariage avec Carrington serait une sage décision.

— Encore ?

Du coin de l'œil, elle le vit s'appuyer à la rambarde, tout en sirotant son sherry.

— N'est-ce pas déjà ce à quoi vous réfléchissiez avant-hier soir ?

— Je crois que je pourrais tenir un salon politique à Londres. Je serais au centre de tout ce qui se passe dans la capitale et dans le monde.

— C'est ce que vous aimeriez ?

— Ce serait exaltant. Et j'aime être stimulée. Je deviendrais comme Jennie Jerome.

— Oui. Je suppose qu'elle a dû être enthousiasmée par la démission de lord Randolph et la ruine de sa carrière politique après toutes les années qu'elle avait passées à la construire. Une myriade d'espoirs, des années de travail, tout cela anéanti en un seul jour.

— Et puis, il y a aussi Hansborough.

Elle savait qu'elle s'aventurerait en terrain dangereux. Mais les remarques de Jack l'avaient irritée et elle avait envie de se venger.

— Il aime la pêche. Il m'a même proposé de m'apprendre.

— Eh bien, pour vous qui aimez être stimulée, cela doit être un passe-temps passionnant.

Elle darda sur lui un regard noir, auquel il répondit par un sourire.

— Vous croyez vraiment que toutes ces considérations d'ordre pratique vous aideront à déterminer lequel vous voulez épouser ?

— N'est-ce pas ainsi que les gens prennent leurs décisions ?

— Bien sûr. Parce qu'ils croient que prendre en compte tous les détails les aidera à choisir. Mais ce n'est pas vrai. Dans ce genre d'affaires, ces considérations n'interviennent pas vraiment.

La gorge de Linnet se noua. S'il disait vrai, elle était perdue.

— Je ne vois pas pourquoi le fait de peser prudemment le pour et le contre ne serait pas utile, se sentit-elle obligée d'ajouter.

— Parce que cela ne peut pas vous rassurer. Cela ne sert qu'à faire surgir vos doutes. Il faut se laisser guider par votre intuition. Sinon, la décision que vous prendrez ne vous satisfera jamais. Le doute sera toujours là, au fond de votre cœur. Quand vous faites ce dont vous êtes sûre, vous ne pouvez pas vous tromper.

— C'est ce que je croyais autrefois, mais ce n'est pas vrai. J'étais absolument certaine d'aimer Conrath, et sûre aussi qu'il m'aimait. Je n'éprouvais ni doute ni crainte. Et je me trompais tellement.

Jack haussa les épaules, but encore une gorgée de sherry, et s'écarta de la balustrade.

— Vous avez fait une erreur. Cela arrive à tout le monde.

— J'en ai fait plus d'une. J'étais certaine de vouloir un mari américain, car j'étais convaincue que les Anglais n'en voulaient qu'à ma fortune. Et puis Frederick est arrivé. Une fois encore, j'étais sûre de savoir ce que je faisais. Je n'étais pas amoureuse, mais j'étais persuadée qu'il m'aimait, que je pouvais avoir confiance en lui, que je finirais par l'aimer et que nous serions heureux. Et vous savez bien qu'une fois de plus je me trompais. Et comme si cela ne suffisait pas pour ébranler ma confiance en mon propre jugement, ajouta-t-elle dans un petit rire, il y a ce que j'ai découvert sur mon père.

— Votre père ?

— Toute ma vie, j'ai adoré mon père. Je n'ai jamais douté de son amour, je pensais qu'il voulait le meilleur pour moi. Après Conrath, je ne voulais plus de mariage avec un Anglais, mais ma mère insista pour que nous passions tout de même une saison à Londres. Plus le temps passait, plus j'étais sûre que mon avenir était chez moi, à New York.

— Et votre mère n'était pas de cet avis ?

— Exactement. Nous nous sommes chamaillées comme chien et chat. Mais papa me soutenait. Il m'assurait qu'il était de mon côté, et que j'avais raison de dire ce que je voulais. Mais, l'autre soir à Newport, j'ai compris qu'il ne pensait pas du tout à mon bonheur. En réalité, tout en feignant de me soutenir, il s'arrangeait avec Franklin MacKay pour me faire épouser Davis à mon retour en Amérique. Il ne se préoccupait ni de moi ni de mon bonheur. Il voulait juste m'utiliser pour conclure un contrat d'affaires.

— Diable ! s'exclama Jack.

— Oui, c'est à peu près ce que j'ai ressenti, lâcha-t-elle avec un sourire triste.

Il pencha la tête, observant le sol, et soupira de nouveau.

— Linnet, je pense que votre père vous aime...

— Oh, oui ! Il m'utilise à son profit. C'est de l'amour, il n'y a aucun doute.

Il releva la tête et la regarda dans les yeux.

— Les choses ne sont pas noires ou blanches, Linnet. Il se peut... Diable ! répéta-t-il. Je suis désolé.

Linnet fit un geste de la main. Elle ne voulait pas parler de son père.

— Peu importe. Le fait est que je ne veux plus m'appuyer sur mes sentiments pour me guider. Il est plus sage de prendre une décision raisonnable, basée sur des éléments tangibles.

— Pourquoi ? Vous pouvez tout autant vous tromper en vous fondant sur les faits qu'en vous fiant à votre instinct.

— Les erreurs sont inévitables, c'est ce que vous voulez dire ?

— Oui. Et elles ne sont pas toujours catastrophiques.

Il s'approcha un peu, jeta un coup d'œil à la porte, et soupira en constatant que lady Trubridge les surveillait toujours.

— Certaines de mes plus grandes erreurs ont abouti aux meilleures choses qui me soient arrivées. Comme quand je vous ai embrassée, par exemple.

— Vous ne pouvez pas savoir si le fait de m'avoir embrassée est une bonne chose, chuchota-t-elle avec véhémence. C'est impossible.

— Mais je le sais. Parce que je le sens.

— Donc, je devrais me fier à mes sentiments ?

Elle secoua la tête, perplexe.

— C'est très pratique de me présenter cette philosophie maintenant alors qu'hier soir je vous ai avoué qu'aucun autre homme ne me faisait le même effet que vous.

Jack se mit à rire.

— Qu'est-ce qui vous amuse ?

— Ce que vous dites ! Le sens pratique et vous, c'est un peu comme l'huile et l'eau, impossible à concilier. Ou bien comme les allumettes et la dynamite.

Il dut deviner qu'elle ne trouvait pas cela drôle, car il recouvra aussitôt son sérieux.

— Vous regrettez de m'avoir embrassé hier soir ?

— Ce n'est pas si simple. Il ne s'agit pas seulement du sentiment merveilleux que l'on éprouve lorsqu'un homme vous embrasse.

— C'était merveilleux ?

Linnet ne répondit pas et il s'approcha d'un pas. Puis il regarda encore par la porte-fenêtre et s'arrêta de nouveau. Mais il ne renonça pas à sa question.

— Je sais ce que j'ai ressenti, et je crois que c'était pareil pour vous. Mais je pensais déjà la même chose à Newport. Alors, répondez-moi, s'il vous plaît... Était-ce merveilleux ?

Linnet était malheureuse, partagée entre le doute et le désir.

— Vous le savez bien, chuchota-t-elle.

— Eh bien, alors... alors, pourquoi ne voulez-vous pas m'épouser ? Pourquoi êtes-vous aussi entêtée ?

— C'est ce que vous pensez ? Vous me trouvez entêtée ? Ce n'est donc pas normal de vouloir réfléchir avant de choisir avec qui je vais passer le reste de ma vie ?

— Je ne sais pas. Mais c'est la deuxième fois que vous vous demandez devant moi si vous allez choisir Carrington ou Hansborough... plutôt que moi ! Cela devient un peu agaçant !

— Eh bien, pardonnez-moi de vous avoir agacé, riposta-t-elle, sans élever la voix, malgré la colère qu'elle sentait enfler dans sa poitrine. Pardonnez-moi de ne pas être disposée à engager tout mon avenir avec vous, après avoir partagé deux baisers et un muffin aux myrtilles.

— C'est une meilleure façon de prendre une décision que toutes vos réflexions. Je vous rappelle qu'hier soir vous avez noué les bras sur ma nuque et que vous m'avez embrassé, sans que je vous y oblige !

— Chut ! s'affola-t-elle, en jetant un coup d'œil à la porte du salon.

Jack ne paraissait pas inquiet, car il fit encore un pas dans sa direction. Mais quand il parla, ce fut dans un murmure.

— Et ce baiser, de votre propre aveu, était merveilleux.

— La façon dont un homme embrasse ne suffit pas pour prendre la décision de l'épouser.

Sur ces mots, elle fit elle aussi un pas en avant. Il fallait qu'il comprenne qu'elle ne se laisserait pas influencer pour prendre une décision dont dépendait toute sa vie future.

— Mon avenir est en jeu. Et je me fais une meilleure idée de la vie que j'aurais avec le duc, ou avec Hansborough, qu'avec vous.

— Je ne suis pas sûr d'avoir envie de savoir comment vous en êtes arrivée à une telle conclusion.

— Eh bien, certainement pas parce que je les ai embrassés. Mais peut-être devrais-je m'y résoudre, puisque vous avez l'air de penser que c'est si important.

Jack se rembrunit.

— Ce qui me sidère, c'est que vous pensiez que ça n'a pas d'importance.

Elle inspira longuement, s'efforçant de contenir sa colère.

— Je sais que le duc a déjà été un bon père et un bon époux. Son premier mariage était heureux, et ses filles l'adorent. Lady Trubridge m'a dit que Hansborough avait quatre sœurs, et qu'elles sont

toutes folles de lui...

— Je suis désolé, je n'ai pas de sœurs ni de filles qui m'adorent, et pas de premier mariage à mettre à mon crédit. Mais je ne pouvais pas me permettre d'épouser une jeune fille sans fortune, car je n'aurais pas eu les moyens de la faire vivre. Et je ne voulais pas non plus épouser une personne fortunée, car tout le monde m'aurait pris pour un coureur de dot. Donc, que voulez-vous de moi, Linnet ? Comment puis-je prouver que je suis quelqu'un de bien ?

— Je ne sais pas, Jack. Montrez-moi quel genre d'époux vous seriez, quel genre de père, quelle vie nous mènerions. C'est à vous de trouver comment m'exposer cela. Mais, tant que vous ne m'aurez pas donné la preuve que je peux avoir confiance en vous, je ne pourrai pas accepter de vous épouser.

— Ce qui s'est passé hier soir ne compte pas ?

— Ce n'était pas rien, mais ce n'est pas suffisant non plus. Un mariage vous engage pour longtemps. J'essaye de faire un choix prudent et réfléchi.

— Plus vous attendez pour faire ce choix, plus votre réputation se détériore. Bientôt, il sera peut-être trop tard.

— Croyez-vous que je n'en ai pas conscience ? Soyez sûr que je n'ai nullement envie de passer ma vie dans la honte et la disgrâce, ni d'être mise au ban de la société. Mais il me faut du temps pour décider quel homme serait pour moi le meilleur mari. Non pas seulement pour sauver ma réputation, mais aussi pour mon avenir.

— Mais bon sang, Linnet, je suis cet homme ! Je le sais.

— Comment ? s'écria-t-elle. Comment le savez-vous ?

Elle se mordit les lèvres, craignant qu'on ne l'ait entendue. Lady Trubridge les surveillait toujours depuis le salon.

— Je le sais, c'est tout. Je le sais là, précisa-t-il en posant les doigts sur sa poitrine, juste sous le cœur.

— Que voulez-vous dire ? Que vous êtes amoureux de moi ?

Il battit des paupières, déconcerté.

— Oui, je le suis, avoua-t-il après quelques secondes. Parbleu, je suis amoureux ! répéta-t-il avec un petit rire, comme si cette découverte le surprenait lui-même.

Linnet fut un peu déstabilisée par sa réaction. Elle avait posé la question en s'attendant à recevoir en retour une déclaration ardente, destinée à lui faire prendre une décision rapide. Ou bien une réponse légère et équivoque, sans aucun sens. Mais Jack n'avait pas du tout répondu comme elle l'avait prévu. Quand il parlait d'amour, il avait l'air... sincère.

Une flamme de plaisir surgit en elle et lui réchauffa le cœur. Puis elle se rappela qu'elle n'était pas douée pour juger de la sincérité d'un homme.

Lors de leur première rencontre, il lui avait donné toutes les raisons de se méfier de lui et de ses motivations. Moins de trois semaines s'étaient écoulées depuis. Une période trop brève pour lui laisser le temps d'apaiser ses doutes. Mais elle ne pouvait s'offrir le luxe d'attendre qu'il ait pu se racheter.

D'autre part, comment pouvait-elle tomber amoureuse d'un homme en qui elle n'avait pas confiance ? Et comment avoir confiance en un individu qu'elle ne connaissait pas ? Comment croire en lui alors qu'elle ne croyait même pas en elle-même ? Tout son avenir dépendait de la décision qu'elle prendrait. Et une fois prise, cette décision serait irrévocable.

Qu'arriverait-il si elle se trompait ?

Ses doutes et ses craintes surgirent de plus belle, étouffant le plaisir, faisant naître une vague de panique. Elle émit un grognement sourd.

— Etre avec vous, c'est comme être sur des montagnes russes. A chaque seconde, on plonge du haut d'une falaise.

La comparaison sembla lui plaire, car il sourit.

— Vous n'aimez pas les montagnes russes ?

— Non. A seize ans, je suis montée sur le Switchback Railway, à Coney Island. A l'arrivée, quand je suis descendue du chariot et que j'ai posé les pieds sur le quai, j'ai vomi sur mes chaussures. Ce fut l'une des expériences les plus humiliantes de ma vie. Un peu comme votre baiser à Newport, quand j'y repense, ajouta-t-elle en lui lançant un regard noir.

Le sourire de Jack vacilla.

— Vous n'avez pas vomi en rentrant chez vous, après le bal, n'est-ce pas ?

— Non, mais...

— Alors tout ira bien, répliqua-t-il, retrouvant en une seconde son sourire présomptueux. Il ne me reste qu'à vous rendre amoureuse de moi.

— Vous ne pouvez pas plus me rendre amoureuse de vous que m'obliger à vous épouser.

— Pourtant, vous me désirez. Je le sais. Et je crois que vous pourriez m'aimer, si vous le vouliez.

Elle détestait le voir afficher cette belle assurance alors qu'elle était pétrie de doutes et de craintes.

— Comment le savez-vous ? Juste à cause d'un baiser ?

Elle recula sans lui laisser le temps de répondre et secoua la tête. La panique l'oppressait, elle avait du mal à respirer.

— Un baiser ne fait pas tout, Jack.

— Pour moi, si, Linnet, ajouta-t-il simplement.

Il recula à son tour et écarta les bras.

— Pour moi, cela fait tout.

Laissant retomber ses bras, il pivota sur ses talons, descendit les marches de la terrasse, et s'enfonça dans l'obscurité.

— C'est toute la différence entre nous, Jack, chuchota-t-elle. Je n'ai plus confiance en mes sentiments.

* * *

Après réflexion, il n'était pas très étonné d'avoir découvert qu'il était amoureux de Linnet. Depuis Newport, elle possédait son âme et son corps. Pourquoi pas aussi son cœur, après tout ?

Au moment même où il l'avait admis, cette certitude s'était installée en lui, comme un fait normal. Non que cet aveu ait beaucoup joué en sa faveur. Loin de paraître contente, soulagée ou rassurée, Linnet avait tout simplement eu l'air consternée. Mais étant donné tout ce qui s'était passé il ne pouvait lui reprocher cette réaction.

Elle n'avait pas confiance en lui. Et comment aurait-il pu en aller autrement ?

L'affaire Van Hausen planait encore entre eux, reconnut-il tristement. Et elle pèserait toujours sur leur relation, tel un secret qu'il n'avait pas le droit de révéler. Elle voulait qu'il lui prouve qu'elle pouvait lui confier son avenir, mais était-ce possible ?

Conrath lui avait brisé le cœur, Van Hausen avait voulu se servir d'elle. Les hommes qui l'avaient trahie rendaient à Jack la tâche encore plus ardue.

« Même mon père... »

Jack fronça les sourcils. Couché dans son lit, il contemplait le plafond de sa chambre. Les mots que la jeune fille avait prononcés un peu plus tôt dans la soirée lui revinrent en esprit.

« Il ne se préoccupait ni de moi ni de mon bonheur. Il voulait juste m'utiliser pour conclure un contrat d'affaires. »

Elle était amère, et c'était bien normal. C'était pour cette raison qu'Ephraïm ne voulait pas qu'il parle du marché qu'ils avaient conclu à New York. Il se doutait que Linnet n'accepterait jamais d'épouser Jack si elle était au courant de ce qui se tramait. Et il avait raison.

Néanmoins, il était inutile d'évoquer leur société d'investissement en Afrique tant qu'elle n'avait pas accepté sa demande en mariage. Ensuite, peut-être, en lui présentant les choses sous un jour positif, il pourrait la faire revenir sur ses positions et la persuader de ne pas se braquer contre son père et ses contrats d'affaires.

Une fois qu'ils seraient fiancés, Ephraïm viendrait pour négocier le contrat de mariage. Alors, il lui expliquerait pourquoi il était en faveur d'un tel arrangement. Ces investissements lui permettraient d'assurer l'entretien de leurs domaines, l'éducation de leurs enfants, et aussi de gagner sa vie. Avec un peu de chance, elle comprendrait.

De toute façon, ces explications pouvaient attendre.

Pour l'instant, la priorité était d'obtenir sa main. Sans cela, sa dot ne servait à rien. Et malgré sa déclaration d'amour, il était clair que la partie n'était toujours pas gagnée. Comment diable allait-il la convaincre ?

Il ne pouvait pas espérer la séduire. Belinda avait carrément exclu cette stratégie. Quels autres moyens avait-il à sa disposition ?

« Montrez-moi quel genre d'époux vous seriez, quel genre de père, quelle vie nous mènerions. »

Une idée lui traversa l'esprit, et Jack s'assit brusquement sur le lit. Il pouvait au moins lui montrer une partie de ce qu'elle voulait savoir. Et de plus, ce ne serait pas très difficile.

Demain après-midi, pendant le thé, le moment serait parfaitement choisi pour une petite démonstration. Sans compter que cela servirait aussi à autre chose, et lui permettrait d'éclaircir un point. Il le ferait avec beaucoup de plaisir.

Il sourit, savourant cette idée à l'avance, et se laissa retomber contre les oreillers.

Un sourire flottait encore sur ses lèvres quand il s'endormit cinq minutes plus tard.

* * *

Il y avait des moments dans la vie d'un homme où la chance jouait un rôle primordial. Mais Jack savait qu'avec un peu de prévoyance et beaucoup d'efforts on pouvait donner un coup de pouce au destin. Le lendemain de sa déclaration à Linnet, il mit donc tout en œuvre pour cela. A l'heure du thé, tout était en place.

Les invités étaient rassemblés sur la pelouse sud pour y prendre le thé et jouer au croquet. Engagé dans une farouche compétition avec Nick, Belinda et plusieurs membres de la noblesse locale, il n'en gardait pas moins un œil sur l'allée de pierres qui longeait le terrain de croquet. Il savait qu'un certain groupe allait apparaître d'un moment à l'autre, et il n'avait pas l'intention de manquer cette arrivée.

D'ailleurs, il n'avait pas à s'inquiéter. Il entendit le petit Colin approcher avec sa nourrice bien avant qu'ils n'aient contourné le massif de rhododendrons qui les dérobaient à la vue des invités. Dès l'instant où il perçut les hurlements de l'enfant, Jack sut que non seulement ses réflexions et ses efforts allaient être récompensés, mais qu'en plus la chance était avec lui. Une chance insolente,

ajouta-t-il en lui-même, en avisant Linnet et Hansborough assis côte à côte devant une petite table, un peu à l'écart du groupe.

A tout autre moment, cette proximité l'aurait mis en rage. Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, il souriait. Il allait bien s'amuser.

— Madame Brown ! s'écria-t-il, d'un ton de surprise qu'il espéra convaincant.

La nounou s'arrêta avec la poussette et il posa son maillet sur le sol, sans se soucier des autres joueurs qui attendaient qu'il ait joué.

— Je pense qu'il est l'heure de prendre une tasse de thé, leur annonça-t-il. Arrêtons-nous un instant. J'ai envie de voir Colin.

— Je me demande pourquoi, grommela Nick. Il est en pleine crise de nerfs au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

— Cela me convient très bien, justement. Très bien ! ajouta-t-il en riant tandis que son ami le considérait avec perplexité.

— Tu es fou, Jack, déclara-t-il en abandonnant son maillet. Aussi toqué que le chapelier de Lewis Carroll.

— Cela t'étonne ? lança Jack en s'éloignant. Depuis le temps que tu me connais, mes excentricités ne devraient plus te surprendre.

Il se tourna vers la corpulente nourrice, qui attendait dans l'allée.

— Bonjour, madame Brown. Eh bien, Colin, mon garçon, que t'arrive-t-il ?

— Il est dans tous ses états, monsieur le comte, commença-t-elle en haussant la voix pour dominer le raffut.

— Oui, je vois bien.

— Je l'ai amené comme vous me l'aviez demandé. Mais je doute que vous ayez envie de le voir à présent.

— Foutaises, répliqua-t-il.

La nounou lui lança un coup d'œil apitoyé. Nick n'était sans doute pas le seul à penser qu'il avait un grain.

— Je vais le prendre dans mes bras. Je parviendrai peut-être à le calmer.

— C'est une idée fixe aujourd'hui, monsieur. Je n'ai jamais vu quelqu'un qui aimait autant les enfants ! remarqua-t-elle en riant. Mais si vous êtes sûr que c'est ce que vous voulez, allez-y. Je vous préviens, quand il est dans cet état, il n'est pas facile à tenir.

— Je n'en crois rien, répondit Jack en sortant le bébé de sa poussette. Il est juste un peu grincheux, voilà tout.

Colin n'avait pas envie d'être tenu aux bras. Il le fit savoir en se mettant à hurler à pleins poumons.

— Allons, allons, jeune homme, calmez-vous, murmura-t-il.

Il serra Colin contre sa poitrine en le soutenant sur son avant-bras, et plaqua une main sur son dos, exactement comme la nounou le lui avait montré le matin.

— Nous allons voir votre maman, votre papa, et prendre le thé avec eux, d'accord ?

Il leva les yeux et vit le regard amusé de la nourrice, derrière la tête brune de l'enfant.

— Vous avez un conseil à me donner pour qu'il arrête de pleurer ?

— Vous pouvez essayer de lui donner un morceau de biscuit sablé. Pas trop, sinon il ne voudra plus téter tout à l'heure.

— D'accord. Autre chose ?

Il se sentait un peu nerveux à l'idée de rester seul avec l'enfant.

— Distrayez-le, montrez-lui des objets brillants, ou quelque chose qui fait du bruit. Cela marche parfois. Vous pouvez aussi le soulever à bout de bras. Voulez-vous que je reste avec vous ?

— Pas question. Je le ramènerai à la nurserie dans un petit moment. Ou bien, c'est madame la marquise qui le fera.

— Très bien, monsieur. Vous êtes sûr ?

Il hocha la tête pour lui signifier que tout allait bien. La nourrice fit pivoter la poussette et retourna vers la maison, l'air amusé. Jack se dirigea vers la table où le thé était servi, en espérant que Colin n'arrêterait pas de pleurer avant qu'il ne l'ait atteinte.

Mais la chance était toujours de son côté. Quand il approcha de la table, un seul coup d'œil lui confirma que la crise de colère de Colin mettait déjà Hansborough sur les nerfs.

— Coucou, tout le monde ! lança-t-il en berçant l'enfant.

Il se pencha très légèrement et prit des sablés sur la table.

— Vraiment, Jack ! s'exclama Belinda en riant. Vous êtes très courageux de vous occuper de Colin dans un moment comme celui-ci.

— Ce n'est rien.

Il alla s'installer sur une chaise, face à Linnet, mais garda son attention fixée sur le bébé.

— Que t'arrive-t-il, mon petit gars, hein ? demanda-t-il en s'asseyant. Tu donnes du mal à ta nourrice aujourd'hui à ce que je vois. Tu vas devenir un drôle de petit diable en grandissant.

Rouge comme une pivoine, les joues striées de larmes, Colin hurla de plus belle, bombardant l'épaule de Jack de son petit poing serré.

— Oui, oui, tu as raison d'être en colère, murmura Jack en faisant tourner le sablé entre ses doigts. Les nounous ne sont vraiment pas drôles. Elles te mettent dans une poussette où tu ne vois rien, et après cela tu prends le thé tout seul dans la nurserie. Ce n'est vraiment pas amusant.

— N'est-ce pas justement le lieu où les bébés sont censés se trouver quand ils pleurent ? demanda Hansborough, en élevant la voix de manière à se faire entendre.

— Que se passe-t-il, Hansborough ? demanda Jack en souriant. Vous semblez de mauvaise humeur. Vous n'aimez pas les bébés ?

— Je les aime bien... quand ils ne hurlent pas comme un putois.

Il s'exprima d'un ton égal, mais Jack perçut une note d'irritation dans sa voix.

Linnet s'en aperçut aussi. Elle considéra le vicomte longuement, l'air songeur. Jack éprouva une profonde satisfaction.

— Tous les enfants pleurent, Hansborough, continua-t-il en haussant les épaules.

Il pressa le biscuit contre la lèvre inférieure du bébé en murmurant des paroles apaisantes.

Cependant, Colin n'était pas prêt à se calmer. Il s'arrêta de pleurer quelques secondes pour mordre le biscuit puis, se remettant à hurler, il le rejeta violemment. Le sablé passa au-dessus de l'épaule de Jack et atterrit dans l'herbe.

— Vous ne semblez pas très doué pour le calmer, remarqua Hansborough avec acidité.

— Ce n'est rien, assura Jack en agitant un autre biscuit sous les yeux de l'enfant. Nous commençons à peine, n'est-ce pas, Colin ?

— Mignon, rétorqua Hansborough d'un ton sec.

— Mais... peut-être voulez-vous essayer ? suggéra Jack avec un petit sourire.

— Seigneur, jamais de la vie ! s'exclama le vicomte, horrifié. Les enfants sont faits pour rester dans la nurserie avec leur nourrice. Pas pour ennuyer les invités avec leurs vagissements !

Linnet avait toujours les yeux fixés sur Hansborough. Jack, aux anges, vit son froncement de sourcils s'accroître. Le vicomte dut sentir son regard sur lui car il se tourna et fit une tentative

pathétique pour sourire.

— Les enfants qui pleurent doivent être consolés par leur nounou.

— Bien sûr, murmura-t-elle aimablement.

Elle sourit aussi, avec politesse. Mais Jack éprouva une impression de triomphe. Le mal était fait.

Hansborough en avait conscience. Il observa la jeune fille un moment, puis se pencha avec raideur pour ramasser ses gants et sa canne sur le sol.

— Vous voudrez bien m'excuser, mademoiselle Holland, dit-il en s'inclinant.

Puis il passa devant Jack pour regagner la maison. Arrivé à la hauteur de sa chaise, il marmonna quelque chose entre ses dents.

Jack crut entendre le mot « salopard ».

— N'oubliez pas vos gants, l'enjoignit Jack en le regardant s'éloigner.

Si le vicomte répondit, ses mots furent étouffés par les cris de Colin. Jack sourit et il vit que Linnet ne le lâchait pas des yeux. Quelque chose dans son expression douça son enthousiasme. Son sourire vacilla, sa satisfaction s'effondra.

Il se demanda si ce qu'il venait de faire n'était pas en pure perte.

Chapitre 15

— Pourquoi lui avez-vous parlé de ses gants ? demanda Linnet. Il les tenait à la main. Que vouliez-vous dire ?

Jack haussa les épaules.

— Hier soir après votre départ, Hansborough a suggéré que nous ôtions nos gants. C'est une expression de boxeurs. Cela signifie...

Son explication fut interrompue par Colin, qui le frappa de nouveau sur le torse et se mit à hurler plus fort qu'auparavant. Jack lui montra le sablé mais cela ne lui fit aucun effet.

Linnet était habituée aux bébés, car presque toutes ses amies étaient mariées maintenant. Elle aurait pu lui donner un conseil, mais elle s'abstint. Après avoir taquiné Hansborough comme il venait de le faire, il méritait bien d'avoir un bébé furieux sur les bras !

Toutefois, Jack était plus doué qu'elle ne le croyait avec les enfants. Après avoir observé le visage rouge de colère du bébé, il se pencha et tira sa montre de son gousset. Tenant la chaîne du bout des doigts, il la fit tourner sous les yeux de Colin. Surpris par l'apparition de cet objet brillant, le bébé cessa instantanément de pleurer.

— Par tous les diables ! s'écria Jack en riant, comme s'il était aussi surpris que l'enfant.

Linnet renifla d'un air hautain.

— J'aurais aimé qu'il pleure tout l'après-midi et que Mme Brown refuse de le reprendre. Cela aurait été bien fait pour vous.

Il leva les yeux en souriant, sans cesser de balancer l'objet devant l'enfant.

— Cela n'aurait rien changé. Je n'abandonnerai pas Colin à sa nourrice. On ne lâche pas un ami dans le besoin.

Reportant son attention vers son protégé, il souleva la montre. Colin la suivit des yeux, captivé. Soudain, il tendit la main, agrippa l'objet et l'arracha des doigts de Jack. Avec un gargouillis de satisfaction, il saisit la montre à deux mains et la fourra en partie dans sa bouche en mordillant le métal.

Linnet éclata de rire, et Jack l'imita.

— Vraiment, mon garçon, je te donne de délicieux sablés, et tu préfères mâchonner ma montre ?

Colin continua son manège, visiblement calmé.

— La plupart des gens ne savent pas comment s'y prendre avec un bébé qui pleure, déclara Linnet. Ils sont désemparés et cela les met mal à l'aise.

— Cherchez-vous à excuser le comportement grossier de Hansborough ? demanda-t-il, en calant Colin sur ses genoux. Ou bien êtes-vous d'accord avec lui ? Pensez-vous que les enfants devraient

rester enfermés dans la nurserie ?

— Pas du tout. Mais il avait raison, un bébé qui pleure peut irriter certaines personnes.

— De toute évidence, la présence de Colin l'a hérissé.

— Il n'était pas le seul. Quand vous êtes arrivé avec le bébé, presque tout le monde s'est écarté sur votre passage, comme si vous aviez contracté la peste.

— Pas vous, fit-il remarquer.

— Eh bien, c'est vrai, j'aime les bébés. Même quand ils pleurent.

— Moi aussi, j'aime les bébés, Linnet.

Le sourire de la jeune fille s'effaça, sa gorge se noua. Elle eut la curieuse impression de regarder son avenir. Et le monde sembla basculer sur son axe.

— C'était donc pour cela ? murmura-t-elle. Vous vouliez m'impressionner, pour que je vous considère comme un mari possible ?

— Eh bien, oui, c'est en partie pour cela. Cela a-t-il marché ?

Elle devait reconnaître que la réponse était positive. Néanmoins, elle renifla de nouveau, s'efforçant de paraître indifférente.

— Vous tenez un bébé dans les bras, ce n'est pas un miracle, rétorqua-t-elle. N'importe quel homme est capable d'en faire autant.

— A l'exception de Hansborough.

Elle rit, et tous ses efforts pour feindre l'indifférence partirent en fumée. Jack l'imita, mais après quelques secondes leur rire s'éteignit. Linnet le regarda longuement, avec le bébé, et son cœur se serra.

Elle se sentit obligée d'ajouter quelque chose.

— Vous avez été impitoyable avec Hansborough. Quand vous avez vu à quel point cela l'agaçait, vous auriez dû emmener l'enfant.

— Et renoncer à vous montrer à quel point il déteste les bébés ? C'était hors de question.

— Comment savez-vous que Hansborough ne supporte pas les enfants ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils. Comment avez-vous pu découvrir ce genre de chose ?

— Le premier soir, lorsque nous prenions le porto, Mme Brown est entrée dans le salon avec Colin. Nick venait d'arriver d'Amérique et voulait voir son fils. Colin s'est mis à pleurer et j'ai remarqué la réaction de Hansborough. Il était très contrarié de devoir boire son porto à côté d'un bébé qui hurlait.

— Oh. Cette mise en scène n'était donc pas simplement destinée à me montrer vos talents avec les enfants ? Vous vouliez aussi démasquer le vicomte ?

— Il le méritait, Linnet. Après son odieuse remarque hier soir sur les événements de Newport, il fallait que je lui rabatte son caquet.

— Pourquoi ? Parce qu'il a souligné que votre comportement ce soir-là avait été loin d'être exemplaire ?

— Vous pensez que c'est cela qui m'a irrité ? questionna-t-il avec un petit rire de dérision. Je me moque comme d'une guigne de son opinion sur moi. Mais cette allusion à Newport vous a mise dans l'embarras. Et cela m'a énormément irrité.

Une bouffée de plaisir lui gonfla le cœur, mais elle s'efforça de tempérer ce sentiment. Jack était capable de tirer parti de n'importe quelle situation.

— Et donc, quand la nourrice est passée dans l'allée avec Colin, vous vous êtes dit que c'était une occasion unique d'exploiter son aversion pour les bébés ? Ou peut-être aviez-vous tout combiné et demandé à la nounou de passer par là ?

Jack hésita et changea de position. Son air coupable confirma les soupçons de Linnet. D'autres visions de l'avenir passèrent devant ses yeux. Des garçons qui auraient exactement cette expression quand ils se feraient prendre, la main dans le pot de confiture. Des garçons aux yeux sombres, aux cheveux noirs, avec un sourire entendu et un talent indéniable pour la mener par le bout du nez.

— C'est ce que vous avez fait, chuchota-t-elle, en repoussant ces visions d'un futur aux côtés de Jack. Vous avez tout manigancé.

Lady Trubridge approcha sur ces entrefaites, le dispensant de répondre.

— Je vois que quelqu'un vous a volé votre montre, Jack, s'exclama-t-elle en tendant les bras à son fils avec un sourire.

— Ah oui, maintenant vous voulez le prendre, marmonna Jack en se levant. Vous avez attendu que je le calme, n'est-ce pas ?

— Naturellement. Vous ne pensez tout de même pas que j'avais envie de le prendre dans mes bras quand il poussait des hurlements à réveiller un mort ?

Jack déposa un baiser sur la tête du bébé, et Linnet éprouva un pincement au cœur.

Il avait comploté, conspiré, pour mieux la manipuler. Elle le savait. Et cependant, son cœur balançait, tout prêt à tomber entre ses mains comme un fruit mûr.

Pendant qu'il rendait le bébé à sa belle-sœur, Linnet se leva brusquement et lui tourna le dos, ainsi qu'au tableau mièvre d'un futur trop rose qu'il avait essayé de peindre pour elle.

Il l'appela en la voyant s'éloigner, mais elle feignit de ne pas l'entendre et se dirigea d'un pas vif vers la maison. Bien entendu, il n'était pas homme à renoncer. A peine eut-elle atteint l'allée qui conduisait à la terrasse qu'il l'eut rejointe.

— Oui, c'était une mise en scène, avoua-t-il. Enfin, je n'avais pas prévu que Colin pleurerait autant. C'était un coup de chance.

— Un coup de chance ? répéta-t-elle, éberluée. Exploiter les pleurs d'un bébé pour rabaisser un autre homme, vous appelez ça un coup de chance ?

— Si l'on considère le fait que cela vous a permis de voir quel genre de père serait Hansborough, je dirais que oui. C'était un sacré coup de chance.

— Pouvez-vous m'expliquer pourquoi tout homme qui n'est pas vous vous paraît un mauvais choix pour moi ?

— Linnet, je fais seulement ce que vous vouliez que je fasse.

Elle s'arrêta si brusquement qu'il fit trois pas avant de s'en rendre compte.

— Ce que je voulais que vous fassiez ? répéta-t-elle, pas tout à fait certaine d'avoir bien entendu. C'est un stratagème, vous aviez tout calculé. Ce n'était pas réel. Comment pouvez-vous croire que je veux quelque chose d'aussi artificiel ?

— Ce n'est pas artificiel, c'est la vérité. J'aime les bébés. Hansborough ne les supporte pas. Ce sont des faits.

— Des faits bien commodes, qui vous montrent sous un bon jour et ne jouent pas en faveur de votre rival. Afin que je parvienne à la conclusion que vous seriez un meilleur mari que lui.

— Bien entendu, et alors ? Tout le monde agit ainsi, tous les jours. Nous nous présentons sous le meilleur jour possible pour impressionner favorablement les autres. Je l'ai fait, certes, mais Hansborough est libre d'adopter le même comportement. Nous le faisons tous, même vous.

Elle voulut protester mais il ne lui en laissa pas le temps.

— Je vous ai vue avec vos robes de soirée, Linnet. Ces décolletés profonds sont aussi une forme de manipulation.

— Oh ! c'est absurde. Ce n'est pas du tout la même chose.

— Non ? En quoi est-ce différent ?

— Eh bien, pour commencer, c'est beaucoup plus inoffensif.

— Pourtant, c'est un calcul évident, destiné à obtenir un résultat très spécifique.

— Et le résultat que vous espériez était que je vous considérerais comme un bon candidat pour le mariage, simplement parce que vous savez distraire un bébé avec votre montre à gousset ?

— Nous n'avons pas de temps devant nous. Ce n'est pas comme si je pouvais vous courtiser tranquillement et trouver toutes sortes d'occasions de vous prouver que je sais m'y prendre avec les enfants. Vous vouliez savoir quel genre de père je serais. J'ai décidé de vous le montrer et je n'ai trouvé qu'une seule façon de l'exposer en un temps limité. Vous prétendez que c'est artificiel, mais les circonstances le sont aussi. Ce que j'ai fait n'en est pas moins vrai et authentique.

— Cependant, il n'était pas nécessaire d'agir aux dépens de Hansborough. Vous auriez pu m'expliquer tout cela.

— En effet, j'aurais pu. Mais rien de ce que je dis, ou de ce que je vous explique, ne semble vous impressionner. Comme lorsque je vous ai révélé ce que ce baiser à Newport représentait pour moi, ou lorsque je vous ai avoué que j'étais amoureux de vous.

— Jack !

Elle regarda autour d'elle, mais par chance aucune des personnes qui se promenaient sur la pelouse n'était assez proche pour les entendre. Cependant, plusieurs personnes, parmi lesquelles lady Trubridge et sa mère, les observaient.

— Ces déclarations ne vous ont pas paru convaincantes. Les mots rebondissaient sur vous, comme des flèches sur un mur de pierres.

— Ce n'est pas vrai. Je...

— J'aurais pu vous jurer mes grands dieux que j'adorais les bébés et que je ne demanderais jamais à la nourrice de ramener un enfant dans la nurserie parce qu'il pleure devant les invités, cela aurait-il fait une différence pour vous ?

Sans lui laisser la moindre chance de répondre, il enchaîna :

— J'aurais pu vous expliquer que contrairement à mon père je ne suis pas partisan de laisser les enfants enfermés dans une partie sombre et déserte de la maison avec leur nourrice pour seule compagnie. J'aurais pu dire qu'il ne me paraît pas acceptable de les envoyer en pension avant qu'ils n'aient atteint l'âge de dix ans. Qu'il ne suffit pas de les voir une fois ou deux fois pendant les vacances d'été. Et qu'une bonne correction avec une cravache ne résout pas tous les problèmes de discipline.

— Seigneur, murmura Linnet, la gorge serrée. Est-ce le genre d'enfance que vous avez eue ?

Il détourna les yeux et contempla la vaste pelouse.

— J'aurais pu vous dire que, si mon fils était un champion de football, j'assisterais au moins aux fêtes de distribution des prix.

Cela répondait à sa question.

— Et que si mon fils avait des ennuis à l'école, je penserais que son attitude indisciplinée est une façon d'attirer mon attention sur lui. Et non une preuve qu'il ne vaut rien. Je ne le tournerais pas en ridicule, je ne le rabaisserais pas car il n'est que le second fils, et je ne m'amuserais pas à le priver de sa pension trimestrielle juste parce que je détiens ce pouvoir sur lui.

Elle ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

— Oui, ajouta-t-il avec une lueur de défi dans ses yeux noirs. Maintenant vous savez pourquoi j'insisterais pour qu'un revenu personnel soit prévu dans notre contrat de mariage, si celui-ci avait lieu. Mon père et mon frère après lui aimaient retarder le plus longtemps possible le moment de me

verser ma pension. Ils savaient que celle-ci constituait mes seuls revenus et trouvaient amusant de me tenir à leur merci.

— Je n'ai jamais imaginé que c'était pour cette raison que vous refusiez mes conditions de mariage.

— Peu importe.

— Mais si, c'est important. Vous auriez dû m'expliquer...

— Encore une fois, m'auriez-vous cru ? J'en doute. Vous m'avez demandé quelle sorte de mari et de père je serais. Mais comment définir ces rôles avec des mots ?

— Vous semblez le faire parfaitement en ce moment, murmura-t-elle.

— J'ai donc décidé qu'une démonstration serait un moyen simple, rapide et efficace de vous montrer quel père je pourrais être. Cela me paraissait plus convenable que de vous parler de ma famille lamentable et de mon enfance pathétique.

Il n'attendit pas de réponse. Tournant vivement les talons, il s'éloigna à grands pas.

* * *

Pendant les deux jours qui suivirent, Jack se comporta en parfait gentleman.

Le matin, quand Linnet allait se promener à cheval dans le parc avec Carrington, il espérait en secret que le duc lui expliquait les manœuvres politiques du cabinet de Cecil et qu'elle s'ennuyait à mourir. Mais aussi tentant que ce fût, il ne fit rien pour encourager le duc dans cette voie.

Il constata avec plaisir que les efforts de Tufton pour attirer son attention n'aboutissaient à rien. Chaque fois qu'il la voyait en compagnie du marquis, elle s'écartait ou reculait imperceptiblement. Il était un peu désolé pour lui. Mais il n'allait pas jusqu'à envisager, pour être fair-play, de conseiller à Tufton de se gargariser à l'eau de Cologne ou de mâcher du persil.

Bien que Jack ait démontré le manque cruel de fibre paternelle chez Hansborough, Linnet ne renonçait pas à sa compagnie. Chaque fois que Hansborough dansait avec elle, riait avec elle, ou admirait ses superbes décolletés, il songeait à une foule de moyens de prendre l'avantage sur lui. Mais il ne tentait jamais rien.

C'était la chose la plus difficile qu'il avait accomplie dans sa vie, mais il parvenait à se comporter parfaitement. Il bavardait poliment avec elle et sa mère en prenant le thé. Il ne s'attardait pas sur toutes les manœuvres qu'il aurait pu imaginer pour que Helen les laisse en tête à tête. Si on décidait de danser le soir, et qu'il avait la chance qu'elle lui accorde une valse, il respectait l'étiquette et demeurait à une distance convenable. Si par hasard il la rencontrait pendant l'un des rares moments où elle était seule, il la saluait, prononçait quelques banalités polies, et continuait son chemin, comme un vrai gentleman.

Cette conduite impeccable ne jouait pas spécialement en sa faveur, mais il ne s'attendait pas à ce que cela lui rapporte grand-chose. S'il gardait ses distances, ce n'était pas pour elle. Non, ses raisons étaient plus égoïstes que cela. C'était le seul moyen pour lui de ne pas perdre la tête.

Car, s'il parvenait à contrôler parfaitement ses actes, en revanche il était incapable de maîtriser ses pensées. Celles-ci revenaient toujours au baiser échangé à l'abri de la haie de buis, au goût de ses lèvres, de sa langue. La brûlure de son corps était aussi vive dans son imagination qu'elle l'avait été en réalité. Le moment qu'il préférait était l'étonnement ravi qu'il avait lu sur son visage quand ils s'étaient séparés. Il avait atteint au moins l'un de ses objectifs. Il était venu à bout de la résistance qu'elle avait opposée à leur premier baiser. Mais, alors que les jours passaient, cela lui paraissait un bien maigre réconfort. Il brûlait d'envie de l'embrasser de nouveau mais ne pouvait pas le faire.

Les baisers n'étaient bien sûr qu'un délicieux prélude à des fantasmes plus charnels qui, à ce rythme, n'étaient pas près de se réaliser. Il avait en tête des milliers de façons de lui donner du plaisir. Des façons que les marieuses et les chaperons ne pourraient jamais approuver, et qui s'insinuaient dans ses pensées au milieu de la journée, envahissaient ses rêves la nuit. D'après lui, cela aurait été beaucoup plus efficace pour gagner le cœur de Linnet que de lui faire la conversation en buvant du sherry avec elle dans le salon.

Néanmoins, il résistait vaillamment et se soumettait à toutes les règles qu'on lui imposait. Même s'il ne voyait pas comment il pouvait gagner son affection en parlant du temps ou en tournant les pages de la partition quand elle jouait du piano.

Le dernier jour de la partie de campagne arriva. Il désespérait de trouver un moyen de l'approcher sans briser les règles de l'étiquette. Mais, lorsqu'il apprit qu'elle était sortie pour l'après-midi, il décida que le plus sage serait d'aller jouer au golf seul, de l'autre côté du parc.

Ce répit ne dura pas plus de deux heures. Il fut interrompu dans sa partie par un bruit de sabots. Quand il regarda par-dessus son épaule et la vit qui se dirigeait vers lui, il comprit que le destin avait enfin décidé de le récompenser, ou bien de l'anéantir, pour sa bonne conduite.

Inquiet, il concentra son attention sur la balle, positionna soigneusement les mains sur son club, et frappa. Celle-ci partit sur la gauche, dans les bois. Il s'élança dans cette direction, espérant que Linnet continuerait sa course sans s'arrêter.

Naturellement, elle n'en fit rien. Pourquoi aurait-ce été si facile ?

Le bruit de sabots se rapprocha, ralentit, et s'arrêta. Son club à la main, il s'accroupit dans les buissons en feignant de chercher sa balle.

— Jack ?

Il ferma les yeux un moment, rassemblant toute sa maîtrise de soi, bien qu'il ne lui en restât pas beaucoup. Le soleil filtrait à travers les feuillages, entourant la jeune fille d'un halo lumineux lorsqu'elle mit pied à terre et attacha son cheval. Elle portait un habit d'amazone noir. Pourtant, quand elle se tourna vers lui, il crut voir une de ces nymphes des légendes qui précipitaient les hommes dans toutes sortes de tentations.

Mon Dieu, ayez pitié de moi, songea-t-il, avant de replonger dans le buisson.

Elle s'immobilisa à côté de lui.

— Vous cherchez votre balle de golf ?

— Oui.

La réponse était sèche et n'invitait pas à la discussion. Il n'était pas d'humeur à lui faire la cour selon les règles de la bienséance. Pas aujourd'hui.

— Je peux vous aider, suggéra-t-elle en s'approchant.

— Ce n'est pas grave. J'en ai d'autres.

Ses doigts se crispèrent sur le club et il se redressa. Son regard glissa sans le vouloir sur les courbes sensuelles qui le faisaient rêver, sur le cou de cygne qu'il embrassait depuis des jours en imagination, puis sur son visage. Mais il ne remonta pas jusqu'aux yeux. Cela aurait causé sa perte. Il s'arrêta au menton.

— Bon après-midi. Je vais continuer.

Il la salua et voulut passer devant elle, mais sa voix le figea sur place.

— Jack ?

Il pria le ciel de lui envoyer de la force d'âme et continua de contempler son petit menton.

— Oui ?

— N'avions-nous pas... conclu une trêve ?

— Naturellement, dit-il en prenant un air perplexe. Pourquoi cette question ?

Elle s'humecta les lèvres, l'air un peu nerveuse.

— Vous n'êtes plus le même depuis cet après-midi avec Colin. Vous êtes devenu distant. Cela fait plusieurs jours que nous n'avons pas joué au jeu des vingt questions et vous n'avez pas essayé une seule fois de venir me retrouver sur la terrasse.

Elle émit un petit rire forcé, et reprit :

— Vous n'avez plus donné une seule fois l'occasion à lady Trubridge de nous surveiller.

— Non, je suppose que non.

Il retomba dans le silence. Certes, il ne l'aidait pas, mais que voulait-elle ?

— Je crains que ce ne soit à cause de notre querelle. C'est pourquoi je suis venue vous voir.

Elle marqua une pause, un peu hésitante, puis ajouta :

— Je voudrais rétablir notre relation.

— C'est inutile. Il n'y a rien à rétablir.

— Je pense que si. J'aimerais juste savoir ce qui s'est passé. Si je savais quelle est la cause de cette cassure entre nous, je pourrais peut-être la réparer. Vous avez dit que nous étions amis. Les amis ne peuvent-ils parler de ces choses-là ? Je sais que vous pensez que discuter ne sert à rien, mais je ne suis pas d'accord.

Il ne put retenir un sourire.

— Vous n'êtes pas d'accord avec moi ? Quelle surprise !

Elle lui rendit son sourire, et il sentit le désir resurgir dangereusement en lui. Il balaya les alentours d'un coup d'œil.

— Nous ne devrions pas nous trouver seuls ici, Linnet. Belinda exigera ma tête sur un plateau si elle l'apprend.

— Je sais. Mais notre séjour se termine demain et je n'étais pas sûre d'avoir une autre occasion de vous parler. Tout le monde s'en va. Vous partez aussi ?

— Non, pas demain.

Quelque chose passa dans le regard de Linnet. Cela pouvait être du soulagement, peut-être même du plaisir... Mais il se dit qu'il prenait ses désirs pour des réalités. Avec Linnet, il ne savait jamais où il en était.

— Je ne peux pas partir avant d'avoir vu Stuart. Le duc de Margrave. Il arrive après-demain avec la duchesse, et je dois l'entretenir au sujet d'une affaire.

— Et ensuite ?

Désespéré, il chercha une excuse.

— Il faudrait que je me rende à Featherstone Gate. Je ne m'y suis toujours pas rendu depuis mon retour, au mois de mai. Et pendant que je suis dans le Nord, je devrais aller jeter un coup d'œil aussi aux autres domaines.

— Ne pourriez-vous prolonger un peu votre séjour à Honeywood ? De cette façon, nous aurions plus de temps, et...

— Impossible, déclara-t-il avec brusquerie. Je ne peux pas. Je sais que je suis censé vous courtiser convenablement, mais cela devient une épreuve pour moi. Vous voyez...

Il marqua une pause. Mais à quoi bon tergiverser ?

— Tout ce que je veux, c'est vous embrasser, vous toucher. Je ne pense qu'à cela, mais je n'ai pas le droit de le faire, et ça me rend fou. J'ai besoin de m'éloigner de vous quelque temps.

— Oh...

Le visage de Linnet s'empourpra, ses yeux s'arrondirent de stupeur.

— Bien sûr, reprit-elle en plaquant sa main gantée contre ses lèvres. Je vous donne de faux espoirs ? Je suis désolée. Je ne me rendais pas compte. Je vous laisse.

Elle pivota sur ses talons. Le mieux aurait été de la laisser partir, mais soudain il ne put s'y résoudre. Il l'évitait depuis des jours, cette rencontre fortuite dans les bois allait à l'encontre de toutes les règles de bienséance, il venait de lui dire qu'il devait résister... mais non, ce n'était pas possible. Laisant tomber son club de golf, il lui prit le bras.

— Non, ce n'est pas cela du tout.

Elle se figea, le menton levé, dans une attitude qu'il connaissait bien. Mais sa voix était hésitante, le ton incertain.

— Je pensais qu'après notre querelle vous regrettiez ce que vous m'avez révélé l'autre soir, et que vous m'évitiez à cause de cela. Je pensais... que vous vouliez revenir sur vos paroles.

— Non, jamais.

Sa main se resserra sur son bras. Si quelqu'un les voyait, il serait plus que jamais considéré comme un goujat. Non seulement elle n'avait pas de chaperon, mais il la retenait alors qu'il était clair qu'elle voulait s'éloigner. Il n'avait aucune excuse !

Laisse-la, s'enjoignit-il. Mais alors même qu'il se donnait cet ordre, il s'assurait d'un coup d'œil que les bois alentour étaient assez denses pour les dissimuler. Et il l'attira contre lui. Quand il se pencha et inhala le doux parfum d'héliotrope s'échappant de sa nuque, le désir jaillit instantanément, telle une vague chaude et puissante.

— Quand je suis assis en face de vous dans le salon, lui murmura-t-il à l'oreille, je ne peux penser qu'à une chose. A votre corps sans vêtements. Et j'imagine que je caresse votre peau nue.

Elle fut parcourue d'un frémissement, et il profita de son trouble. Cette façon de courtiser une femme lui était familière, il savait comment s'y prendre.

— Quand je suis couché le soir, j'imagine que vous êtes allongée avec moi, votre corps sous le mien, et que vos cheveux d'or sont répandus sur l'oreiller.

Il observa ses joues enflammées et son long cou gracieux, passant du col sagement boutonné de son costume de cavalière à la rondeur généreuse de ses seins. Sa respiration était saccadée, il entendait son souffle rapide.

Relâchant un de ses bras, il glissa une main sur sa poitrine et prit un sein au creux de sa paume. A travers les étoffes épaisses de ses vêtements, il s'adapta à la perfection à la forme de sa main. Lui donnant une preuve supplémentaire, s'il en était besoin, que Linnet était faite pour lui. Il pressa délicatement le sein entre ses doigts, et elle poussa une exclamation étouffée.

Il l'enlaça en la sentant défaillir.

— J'imagine que je fais l'amour avec vous, continua-t-il d'une voix rauque, qui résonna dans l'air doux de l'été. Je pense que je vous possède, que vous m'appartenez totalement.

Elle poussa une nouvelle exclamation et tenta de se débattre, ce qui exacerba son désir. Il resserra les bras autour d'elle et se pressa contre ses hanches. La sensation était si exquise qu'il vacilla. Un grognement sourd s'échappa de ses lèvres et il l'embrassa dans les cheveux.

Le plaisir était si intense qu'il devenait douloureux. L'effort qu'il dut faire pour le contenir était si violent que son corps fut secoué de tremblements. Il était le roi des imbéciles d'avoir cru qu'il pourrait se maîtriser alors qu'elle se trouvait à sa portée. Quand l'idée de retrousser sa jupe et ses jupons le traversa, il sut qu'il devait arrêter sur-le-champ.

Désespéré, il s'accrocha au dernier atome de volonté qui lui restait et releva la tête.

— Mais je ne peux rien faire de tout cela, conclut-il. Car vous n'êtes pas à moi.

— Si je l'étais, m'embrasseriez-vous encore ? chuchota-t-elle en se retournant légèrement vers

lui.

Il lui prit les bras pour s'en empêcher. Un seul baiser le priverait de toute résistance, et il la posséderait ici même. Dans les buissons. Pour l'amour du ciel !

Ses doigts se crispèrent et il la repoussa loin de lui. Quand elle se retourna, il déclara :

— Je ne vais pas m'engager dans des suppositions, Linnet. Je ne vous laisserai pas jouer avec moi, tant que vous n'aurez pas pris de décision. Oui, ajouta-t-il vivement pour prévenir sa réaction. Que vous en soyez consciente ou pas, vous jouez avec moi, car vous n'avez pas confiance en moi.

— Il faut du temps pour accorder sa confiance.

— Je le sais. Mais justement nous n'en avons pas beaucoup devant nous.

— Vous me demandez beaucoup, Jack.

— Je suppose, mais je ne me contenterai pas de moins. Ma demande se résume en une seule question : déciderez-vous de me confier votre avenir, ou non ? Le choix n'est sans doute pas facile, Linnet, mais il faudra vous y résoudre.

— Est-ce vraiment un choix ?

— Bien sûr. Mais le problème, comme chaque fois qu'il faut décider, c'est que vous ne saurez si votre choix est le bon qu'une fois qu'il sera fait.

Jack inspira longuement et recula d'un pas.

— Je m'absenterai demain toute la journée. Comme je vous l'ai expliqué, j'ai besoin de m'éloigner un peu de vous. Pendant mon absence, je veux que vous preniez une décision. Je veux que vous donniez leur congé à tous ceux qui vous tournent autour et que vous ne les revoyiez plus jamais. Si vous faites cela, je resterai ensuite aussi longtemps qu'il faudra, pour poursuivre au rythme qui vous plaît. Je renoncerai même à votre dot, ajouta-t-il sur une impulsion. Mais je ne resterai jamais seul avec vous. Je ne vous toucherai pas, ne vous embrasserai pas, ne vous ferai pas l'amour, quelle que soit l'envie que j'en ressente. Je ne vous tiendrai même pas la main sous la table, car ce serait une trop grande tentation. Tout cela sera exclu, tant que vous n'aurez pas accepté de m'épouser.

Il ramassa son club et ne put s'empêcher d'ajouter :

— N'attendez pas trop longtemps, Linnet. Je ne pense pas pouvoir en endurer beaucoup plus.

Il s'éloigna, sans jeter un seul coup d'œil en arrière. Attrapant son sac de golf au passage, il traversa le vaste pré devant lui. La seule solution pour apaiser son corps enflammé était d'aller plonger dans la rivière. Mais il n'était même pas sûr que cela suffise à rétablir son équilibre.

Quant à sa santé mentale, eh bien, il était déjà trop tard.

* * *

Linnet le suivit des yeux. Même si elle l'avait voulu, elle n'aurait pu le suivre, car elle était clouée sur place. Ses paroles tournoyaient dans sa tête.

Ce n'était pas ses confessions érotiques qui la troublaient le plus. Ni l'assurance qu'il avait l'intention de continuer à se conduire comme un gentleman. Non, ce n'était pas cela qui la paralysait et la laissait sonnée comme un oiseau qui vient de se cogner contre une vitre.

« La confiance est un choix. »

« Vous ne saurez si votre choix est le bon qu'une fois qu'il sera fait. »

Hier encore, ce choix lui paraissait impossible. Et maintenant, elle se rendait compte qu'en réalité elle l'avait déjà fait.

Quand elle était partie à cheval, au lieu d'aller rendre des visites avec les autres dames, quand elle avait parcouru le parc à sa recherche, qu'elle l'avait suivi dans les bois, qu'elle l'avait poussé à

l'embrasser... elle avait bel et bien choisi. Elle avait décidé de lui confier son cœur, sa vie, son avenir.

Elle n'éprouvait plus les doutes douloureux qui la tourmentaient depuis leur première rencontre. Elle avait la certitude, au plus profond de son être, d'avoir pris la bonne décision. Car elle l'aimait.

Transportée par cette découverte, elle s'élança derrière lui pour le lui dire. Puis elle se rappela qu'il ne voulait pas l'approcher. Pas maintenant. Il voulait prendre de la distance, et elle devait lui accorder cela.

Lentement, elle retourna vers son cheval, détacha les rênes et remonta en selle. Quand elle déboucha à l'orée du bois pour traverser le vaste terrain de golf, il avait disparu.

Ce soir-là, Jack ne descendit pas dîner. Il resta dans sa chambre, prétextant une importante correspondance d'affaires, mais Linnet savait que ce n'était pas son courrier qui le retenait. Elle garda ce secret pour elle, riant et bavardant avec les autres invités comme si de rien n'était. Les paroles torrides et grisantes de Jack tournaient dans sa tête. Elle se sentait plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été dans sa vie.

Si elle avait avoué à quelqu'un ce qu'elle ressentait et pourquoi, elle aurait été traitée de folle. Ses amies auraient été choquées qu'elle soit plus sensible aux fantasmes érotiques de Jack qu'à ses déclarations d'amour. Et elles ne pourraient même pas concevoir que ses baisers la troublent plus que ses demandes en mariage. Si de plus elles apprenaient qu'elle l'avait suivi dans le bois et qu'elle s'était jetée à son cou, elles seraient horrifiées.

Chaque fois qu'elle y pensait, Linnet souriait.

Jack ne se montra pas non plus le lendemain matin, à la table du petit déjeuner. Comme il le lui avait annoncé, il était parti pour la journée. Mais cela laissa à Linnet le temps de se conformer à ses vœux. Elle fit donc ses adieux aux autres invités et se tint sur le perron avec sa mère et lady Trubridge pour assister au départ des carrosses qui les conduisaient à la gare.

Carrington, Tufton et Hansborough lui demandèrent poliment quand ils pourraient la revoir, mais elle répondit avec le plus de tact possible que ce serait malheureusement impossible.

Ce qui renforça plus encore sa conviction qu'elle avait pris la bonne décision.

Aucun de ses prétendants ne sembla étonné d'être repoussé. Elle en conclut que tous avaient compris bien avant elle dans quel sens soufflait le vent.

Mais quand sa mère s'enquit discrètement des intentions de Jack et suggéra le nom de quelques couturières pour sa robe de mariée, Linnet ne répondit pas. Elle ne révélerait rien à Helen tant qu'elle n'aurait pas vu Jack.

Cependant, ce dernier demeura invisible toute la journée, ainsi que durant la soirée. Au moment de monter se coucher, il n'était toujours pas de retour. Elle commençait à comprendre ce qu'il avait dû endurer au cours de ces derniers jours.

Mais cela n'avait guère d'importance, puisqu'elle savait que son choix était arrêté et qu'elle ne reviendrait pas dessus. Néanmoins, lorsque tout le monde fut couché, elle s'assit dans la pénombre près de sa fenêtre et contempla l'allée éclairée par les rayons de lune, attendant le moment où elle verrait son cheval apparaître sur le chemin.

Elle voulait lui dire maintenant, dès ce soir, ce qu'elle ressentait, ce qu'elle avait décidé.

« Il faut se laisser guider par l'intuition. »

« Quand vous faites ce dont vous êtes sûre, vous ne pouvez pas vous tromper. »

Les paroles de Jack lui revinrent à l'esprit, et pour la première fois, elle comprit qu'elles étaient parfaitement justes.

Ses erreurs passées n'en étaient pas vraiment, puisqu'elles l'avaient guidée jusqu'à cet homme.

Elle n'éprouvait pas le moindre regret. Elle aurait jeté sa réputation aux orties des milliers de fois si cela devait lui permettre d'être avec lui. C'était ce qu'elle voulait lui annoncer, le plus vite possible.

Elle sourit à l'avance en imaginant ce moment. Son expression quand elle lui parlerait.

Et quand elle lui avouerait qu'elle était amoureuse de lui, il avait intérêt à envoyer au diable son respect de l'étiquette et à transformer en réalité ces pensées sensuelles qu'il avait sur elle. Sinon, elle devrait le séduire.

Elle ne savait toujours pas exactement en quoi cela consistait. Mais son sourire s'élargit et son impatience grandit tandis qu'elle essayait de deviner.

Car elle était certaine que séduire Jack Featherstone allait être passionnant.

Chapitre 16

Il était très tard quand Jack revint à Honeywood, mais par chance la route qui menait du village à la maison était éclairée par la pleine lune. Il était fatigué, mais il savait que son état d'épuisement n'était pas dû à l'heure tardive ni à une journée passée à errer dans Maidstone. L'amour, quand il s'abattait sur un homme, pouvait le terrasser. Et à en juger par sa rencontre avec Linnet dans le parc, d'autres journées difficiles l'attendaient.

Il confia son cheval au valet d'écurie qui l'attendait et s'arrêta un peu plus longuement dans le hall pour demander au seul serviteur encore debout si les invités étaient partis. Il apprit avec soulagement que c'était bien le cas, mais il ne pouvait savoir si Linnet leur avait fait à tous ses adieux. Avec cette femme, il ne serait jamais sûr de rien. Cela faisait sans doute partie de son charme.

Le valet lui donna une lampe à huile et il monta dans sa chambre. Là, il trouva une lettre et un télégramme qui l'attendaient sur le bureau, près du lit. Il ouvrit d'abord la lettre. Celle-ci provenait de ses agents à Paris qui l'informaient qu'ils avaient trouvé un locataire consentant à reprendre le bail de sa maison parisienne. Le télégramme, signé Ephraïm Holland, le prévenait que celui-ci arriverait de New York dans une semaine. L'homme espérait apprendre ses fiançailles avec Linnet en débarquant. Si c'était le cas, il lui verserait immédiatement la part de capital à investir avec Margrave.

Jack n'osait pas imaginer ce qui se passerait si, malgré tous ses efforts, Linnet refusait de l'épouser. L'entrevue avec son père serait difficile, et la réputation de la jeune fille se dégraderait plus que jamais. Sans parler de son cœur à lui, qui serait en lambeaux si elle le repoussait.

Non, il ne voulait pas penser à tout cela. Envisager l'échec ne servait à rien. Il posa son courrier sur le bureau et alla à la table de toilette. Ce qu'il voulait pour l'instant, c'était prendre un bain et se raser. L'odeur de la poussière du chemin, des chevaux, de la sueur, de la nourriture des pubs, et des cigares des clients lui collait à la peau et collait à ses vêtements. Ses joues hérissées de barbe étaient aussi râpeuses que du papier de verre ! Il détestait se coucher dans cet état. De plus, il n'avait pas du tout sommeil. S'il restait allongé dans l'obscurité sans dormir, ses pensées le ramèneraient à Linnet.

Or, quel homme aurait eu envie de se soumettre à ce genre de torture ?

Il observa la table de toilette avec un vague espoir. Et de fait, Maguire avait pensé avant d'aller se coucher à lui laisser quelques serviettes, un rasoir, ainsi que son savon à barbe et son blaireau.

Quel bonheur d'avoir un valet qui le connaissait si bien !

Jack prit un pantalon propre dans son armoire, s'empara d'une serviette et de la bassine et sortit de sa chambre. Il longea tout le corridor avant d'atteindre la salle de bains installée dans cette aile de

la maison, réservée aux gentlemen qui n'étaient pas mariés. Par chance, sa belle-sœur était américaine et avait une passion pour la propreté, la plomberie moderne et les chaudières.

Il fit tourner les robinets, remplit la baignoire à moitié et ouvrit l'un des pots de savon destinés aux invités. Après avoir chassé toute trace de poussière de son corps et de ses cheveux, il se sécha, remplit d'eau chaude la bassine qu'il avait apportée, enfila son pantalon propre, ramassa ses vêtements sales et regagna sa chambre.

Il entassa ses vêtements dans un coin, posa la bassine sur la table de toilette et s'apprêta à se raser, content de pouvoir se concentrer sur une tâche bien définie. Mais une fois qu'il fut rasé, qu'il eut nettoyé et essuyé la lame du rasoir, et qu'il eut glissé ce dernier dans son étui d'ivoire, il se sentit un peu démuni.

Au fur et à mesure que la journée s'était écoulée, il avait eu de plus en plus de mal à ne pas penser à Linnet. Et maintenant, alors qu'il était toujours bien éveillé, comment allait-il pouvoir éviter de répéter dans sa tête toutes les choses ardentes qu'il lui avait dites la veille ?

A cette seule pensée, son désir s'éveilla.

« J'imagine que je fais l'amour avec vous, que vous m'appartenez totalement. »

Il serra les mâchoires, dans un effort désespéré pour repousser les images sensuelles qui dansaient devant ses yeux. Se penchant vers le miroir, il essuya les dernières traces de savon à barbe sur son menton. Il ne devait pas penser à elle. Pas ce soir.

A l'instant même où il prenait cette décision, il entendit le cliquetis de la poignée. La porte s'ouvrit lentement, révélant l'objet de ses rêves dans l'embrasure, ses longs cheveux blonds retombant librement sur ses épaules.

— Linnet ? Que faites-vous ici ?

Il laissa retomber les coins de la serviette qu'il avait posée sur ses épaules.

— Vous êtes folle ? Vous ne devriez pas vous trouver dans cette partie de la maison. C'est le corridor réservé aux messieurs.

— Il n'y a plus que vous ici, maintenant. Les autres chambres sont vides.

— Oui, mais tout de même...

Il laissa son regard glisser sur sa chemise de nuit blanche et sa robe de chambre de soie rose. Ses petits pieds nus et délicats apparaissaient sous la dentelle immaculée.

Ses reins s'embrasèrent.

— Vous me tuez, marmonna-t-il. A petit feu.

Il la prit par le bras, la fit entrer, et referma la porte derrière elle.

— J'ai réfléchi à tout ce que vous m'avez dit, chuchota-t-elle. Je n'arrête pas d'y penser, depuis hier.

Il ne se rappelait plus ses paroles, même s'il était conscient d'avoir justement pensé à cela quelques minutes auparavant. Tout se brouillait dans son esprit. Raison de plus pour ne pas l'autoriser à rester dans sa chambre. Sa vertu n'y était pas en sécurité, pas dans l'état où il se trouvait. Et s'ils se faisaient surprendre, sa réputation ne serait plus seulement ternie, elle serait complètement détruite. Alors, s'il ne l'épousait pas, Belinda elle-même ne pourrait plus la sauver.

Il fallait la faire sortir d'ici, la renvoyer dans sa chambre. Il devait absolument la persuader de partir.

Mais il ne prononça pas un mot.

Il aurait dû la chasser avec un bon coup de pied sur ses jolies petites fesses et refermer la porte à clé.

Il n'esquissa pas un geste.

Pire, il commit l'erreur de baisser les yeux et vit ses ravissants petits orteils apparaître sous cet absurde volant de dentelle. Désespéré, il leva la tête et tâcha, au prix d'un effort violent, de remettre de l'ordre dans le chaos qui régnait dans son esprit.

— Linnet, pour l'amour du ciel, j'ai oublié ce que je vous ai déclaré hier dans le bois. Mais je suis sûr que c'était terriblement déplacé et il est hors de question d'évoquer ce sujet à 1 heure du matin, et encore moins dans ma chambre. Retournez dans vos appartements immédiatement.

Il lui prit le bras et posa la main sur la poignée de la porte. Mais Linnet, entêtée comme elle l'était, n'était pas plus disposée à suivre ses directives que trois semaines plus tôt.

— Vous m'avez assuré que nous avancerions au rythme qui me convient.

Elle libéra son bras et sourit, repoussant ses boucles en arrière.

— Eh bien voilà, c'est ce rythme-là qui me va.

— Vous ne savez pas ce que vous dites.

— Je le sais très bien, Jack. Vous m'avez affirmé que vous seriez un parfait gentleman jusqu'à ce que j'aie accepté de vous épouser. C'est pourquoi je suis venue, ajouta-t-elle en écartant les mains. C'est oui. J'accepte votre demande.

Jack se figea, les yeux fixés sur elle.

— Vraiment ?

— Oui. Vous m'avez fourni les preuves que je vous demandais. Je vous ai vu tenir Colin dans vos bras et jouer avec lui, et je suis tombée amoureuse de vous aussitôt.

— C'est vrai ?

Linnet hocha la tête, et il posa les mains sur ses hanches, poussant un soupir d'agacement.

— Vous auriez pu me le dire tout de suite, Linnet. J'ai passé trois jours abominables, à vous regarder vous pavaner avec Carrington et Hansborough. Vous avez failli me rendre fou.

— Vous le méritiez bien. Utiliser un pauvre bébé innocent pour m'amadouer ! C'était une ruse lamentable, déclara-t-elle en souriant.

Jack ne lui rendit pas son sourire.

— Et en ce qui concerne Carrington, Tufton, et Hansborough ? Vous avez été claire avec eux, j'espère ? Ils savent qu'ils n'ont pas la moindre chance ?

— Oui, Jack.

Elle avait l'air toute douce et soumise. Rien à voir avec la Linnet qu'il connaissait. Mais alors, elle eut un petit sourire en coin.

— Après tout ce que vous m'avez déclaré hier, vous pensez bien que j'ai trouvé leur conversation bien fade, comparée à la vôtre.

Il n'esquissa pas le moindre geste, mais elle se pressa un peu plus contre lui.

— Si je me souviens bien, Linnet, nous avons parlé de votre vertu. Et si nous faisons ce pour quoi vous êtes venue, celle-ci disparaîtra. Vous savez ce que cela signifie ?

— Oui. Du moins... je crois.

Il la soupçonnait de ne pas en avoir la moindre idée. Les jeunes filles vierges ne pouvaient pas savoir. De plus, cette jeune fille-là pensait que le summum de la sensualité était de se faire caresser la main sous la table.

Le problème, c'est qu'il ne se sentait pas la force d'interrompre leur conversation pour lui expliquer que les bébés ne naissent pas dans les choux, et n'étaient pas non plus apportés par des cigognes. Il se décida pour une formule simple et directe, sans équivoque.

— Si nous continuons, nous ne pourrons plus revenir en arrière. Vous comprenez ? Vous serez obligée de m'épouser.

— Est-ce une proposition ? Ou bien un ordre ?

— Etant donné votre refus total d'obéir à un ordre si c'est moi qui le donne, marmonna-t-il, c'est forcément une proposition, n'est-ce pas ?

— J'accepte ! s'exclama-t-elle en riant.

Elle était d'une incroyable beauté quand elle riait. Une lionne lumineuse, tout en blondeur. Et elle était à lui, maintenant qu'elle acceptait enfin de l'épouser. Il voulut sceller leur engagement d'un baiser. Mais au moment où il effleurait ses lèvres, quelques petites difficultés lui revinrent en mémoire. Le contrat avec le père de Linnet.

Il s'écarta brusquement.

— Linnet, il y a certaines choses dont nous devons discuter.

— Je n'ai pas envie de discuter en ce moment.

Elle leva les bras, les noua autour de son cou, et quand la pointe de ses seins effleura son torse nu, il sentit sa résistance flancher un peu plus.

— Vous avez beaucoup parlé, dans les bois, de ce que vous vouliez me faire, Jack Featherstone, continua-t-elle en se haussant sur la pointe des pieds pour mieux presser son corps contre le sien. Il est temps de passer à l'action. Embrassez-moi. Faites-moi l'amour. Exactement comme vous disiez en avoir envie.

A chaque mot, il perdait un peu plus l'esprit. Il tenta un dernier effort héroïque pour garder la tête sur les épaules.

— Je croyais que vous vouliez que je me conduise en parfait gentleman.

— Vous vous trompiez, rétorqua-t-elle en laissant glisser ses doigts dans ses cheveux noirs. Les qualités des gentlemen sont très surestimées, susurra-t-elle contre sa bouche.

Il capitula avec un grognement. Ses bonnes intentions se dispersèrent aux quatre vents, et toutes les idées concernant les contrats, les dots et les discussions s'évaporèrent. Il la souleva dans ses bras et prit ses lèvres.

Tandis qu'il l'embrassait, elle revécut le baiser de Newport. Celui-ci était très semblable, son étreinte aussi puissante. Mais elle n'était pas aussi choquée, aussi offensée qu'elle l'avait été quelques semaines plus tôt.

Cet homme n'était plus un inconnu. C'était Jack, l'homme qui lui avait déclaré des choses qu'aucun autre n'avait jamais osées. Celui qui la prenait au mot, relevait des défis et ne reculait jamais, quel que soit le challenge.

Cette fois, au lieu de lutter contre lui comme à Newport, elle savoura son baiser. C'était pour cela qu'elle était venue. Pour ses baisers. Elle resserra les bras autour de son cou.

Brusquement, Jack interrompit leur étreinte et recula, haletant.

— Vous êtes sûre ? murmura-t-il en lui prenant le menton. Vous voulez m'épouser ?

Elle hocha la tête, et aussitôt il tira sur la ceinture de satin de son déshabillé.

— Il ne faut pas faire de bruit. Même si cette aile est vide, nous ne devons pas prendre de risques. Je ne veux pas que vous soyez déshonorée.

Linnet ne voyait pas du tout pourquoi on aurait pu les entendre alors qu'ils s'embrassaient. Mais elle préféra ne pas poser de questions et paraître trop naïve.

— Je comprends, acquiesça-t-elle.

Il repoussa les pans de la robe et celle-ci s'ouvrit. Il la fit glisser sur ses épaules. Le vêtement tomba sur le sol et il lui déboutonna le col de sa chemise, lentement. Quand il arriva au niveau de la taille, elle frémissait. Il saisit à pleines mains le tissu, le laissa descendre sur ses bras, puis sur ses hanches. La chemise tomba sur ses chevilles et elle frissonna.

Soudain, Jack s'arrêta. Les mains posées sur les bras de Linnet, il recula d'un pas. Elle se rendit compte tout à coup qu'elle était nue, exposée à son regard. Il voyait à présent ce qu'il n'avait pu qu'imaginer jusque-là. Si elle avait eu le temps de réfléchir, elle aurait peut-être éprouvé de la gêne, mais il devança sa réaction.

— Mon Dieu, murmura-t-il, vous êtes encore plus belle que je ne le croyais. Vous êtes parfaite.

Il prit un sein au creux de sa main, arrachant à la jeune fille un petit cri de stupeur. Puis il se saisit de la pointe entre ses doigts et la taquina délicatement.

Transpercée par une vive sensation, elle sentit ses genoux se dérober. Aussitôt Jack l'enlaça et la soutint, pressant son corps contre le sien. Elle sentit quelque chose de dur contre son ventre. Il continua de lui caresser les seins, et sa respiration s'accéléra.

— Jack, chuchota-t-elle. Oh ! Jack...

Il embrassa son épaule nue, mais au bout de quelques secondes il s'écarta de nouveau pour la contempler. Prenant ses mains dans les siennes, il lui ouvrit les bras. Sa gorge se noua quand il put admirer ses seins ronds, pâles et roses, sa taille creusée, la courbe gracieuse de ses hanches. Dans la lueur de la lampe, sa peau était blanche et lumineuse. Il éprouva un sentiment sauvage, un instinct qu'aucune femme auparavant n'avait suscité. Il fut plus sûr que jamais que Linnet était la femme qu'il lui fallait, celle qu'il protégerait et défendrait aussi longtemps qu'il vivrait.

Son désir était si vif qu'il tremblait, mais il savait qu'il devait se contenir. La première fois pour Linnet devait être réussie, magnifique, quoi qu'il lui en coûte.

Il l'embrassa encore une fois et lui prit la main pour la guider vers le lit.

— Venez vous allonger avec moi.

— Vous aviez dit que c'était ce que vous vouliez, murmura-t-elle en le suivant.

— Je crois que j'ai dit beaucoup de choses, dans ces bois. Allongez-vous, ordonna-t-il en lui prenant les épaules.

Elle obéit. Mais quand elle se coucha sur la courtepointe de soie vert pâle, il prit conscience des conséquences de ce qu'ils allaient faire. Les domestiques voyaient tout.

Balayant la chambre du regard, il repéra la serviette posée sur le sol. Celle avec laquelle il s'était rasé. C'était ce qu'il lui fallait. Cette serviette allait disparaître pendant la nuit, et personne ne la retrouverait jamais. Il traversa la chambre.

— Jack ?

— Soulevez les hanches, lui intima-t-il en revenant vers le lit avec la serviette.

— Pourquoi faites-vous cela ? demanda-t-elle tandis qu'il pliait le tissu en deux et le glissait sous elle.

— Je vous expliquerai plus tard.

Il posa les mains sur le bouton de son pantalon. Puis il jeta un coup d'œil à son corps nu et magnifique et décida qu'il valait mieux rester habillé pour le moment. Un homme ne pouvait résister qu'à une quantité limitée de tentations et il avait besoin de conserver le contrôle de son corps. Il s'allongea donc à côté d'elle, toujours vêtu de son pantalon.

S'appuyant sur son avant-bras, il plaqua une main sur le ventre de la jeune fille et la caressa doucement, de bas en haut.

Elle réagit aussitôt, poussant un doux gémissement. Jack sourit en voyant ses lèvres entrouvertes, ses paupières closes. Il se rapprocha un peu. Mais quand elle sentit son sexe dur contre sa cuisse, elle tressaillit et ouvrit les yeux.

— Jack ? s'écria-t-elle à voix basse, effrayée.

Il n'avait jamais fait l'amour à une femme vierge, mais il savait reconnaître la peur. Un peu

tremblant, il inspira profondément et lui prit le menton.

— Tout ira bien, ma lionne. Fais-moi confiance.

Il l'embrassa de nouveau, s'attardant sur ses lèvres et attendant qu'elle se détende. Quand il la sentit apaisée, il la regarda et prit de nouveau un sein dans sa main. Il était ferme, rond, avec une aréole douce comme du velours, et une pointe dure. Souriant, il la vit fermer les yeux et respirer plus rapidement.

Se penchant légèrement, il prit la pointe entre ses lèvres. Linnet souleva le bras et plaqua sa main contre sa bouche pour étouffer un gémissement, se rappelant que Jack lui avait recommandé de ne pas faire de bruit.

Il posa la main sur l'autre sein, en taquinant la pointe tout en continuant de l'embrasser. Linnet frissonna tandis que sa langue passait encore et encore sur le téton dressé.

Elle bougeait les hanches à présent, effleurant son sexe. Il se redressa un peu pour la contempler, laissant sa main glisser le long de son ventre, jusqu'à ce que ses doigts atteignent son intimité. Il s'insinua entre ses cuisses et elle frémit. Ses jambes se resserrèrent instinctivement sur ses mains viriles et elle ouvrit grands les yeux.

— Jack, chuchota-t-elle, en tentant de repousser son poignet.

— Ne m'en empêche pas, dit-il. J'en rêvais. Laisse-moi te caresser.

— D'accord, murmura-t-elle, si bas qu'il entendit à peine.

Ses mains retombèrent sur le côté, et elle ouvrit légèrement les jambes, lui permettant d'atteindre son sexe.

Elle était brûlante, mais il savait qu'elle n'était pas encore prête à le recevoir. Il la caressa longuement, faisant glisser son doigt sur ses lèvres. Elle finit par fermer les yeux et, d'un mouvement régulier des hanches, accompagna son geste.

— Tu aimes ça ? murmura-t-il. Ça te plaît ?

Linnet entendit sa question mais n'avait plus la force de répondre. Quand il disait qu'il rêvait de la toucher, elle n'avait pas imaginé qu'il pensait à ça. Elle était loin de se douter que de telles caresses existaient.

— Je veux te donner du plaisir.

Comme elle ne répondait toujours pas, il fit mine d'enlever sa main.

— Non, protesta-t-elle. Non, Jack.

— Non ? murmura-t-il en riant. Non, ça ne te plaît pas ?

— Si, si. J'aime ça, avoua-t-elle, pantelante.

Elle cambra son corps pour aller vers lui, et elle frémit de plaisir sous la caresse de ses doigts. Le rythme de leurs mouvements s'accéléra, elle sentit la vague de plaisir s'amplifier, se répandre en elle et elle poussa un gémissement. Aussitôt, il plaqua sa main libre contre ses lèvres, et elle comprit enfin pourquoi il avait redouté qu'ils soient entendus.

— Chut, mon amour, l'enjoignit-il, sans cesser de la caresser.

Linnet se mordit les lèvres. L'obligation de demeurer silencieuse semblait faire augmenter son plaisir, et rendait ses caresses plus intenses.

Elle avait l'impression que son corps demandait quelque chose de plus, mais elle ne savait pas quoi. Le plaisir devint si aigu qu'elle continua de gémir, en se mordant les lèvres pour ne pas crier.

— Oui, mon amour, susurra-t-il. Tu y es presque. Viens. Viens...

Elle ne comprenait pas ce qu'il voulait dire. Mais son corps devait le savoir, car sa voix semblait accentuer son ressenti. Et soudain, elle éprouva une myriade de sensations inconnues. Comme une explosion de volupté. Elle poussa un cri et son corps se cambra.

Jack l'embrassa, étouffant son cri. Elle resserra les cuisses sur sa main, et l'extase se propagea dans tous ses membres en vagues chaudes. Puis elle retomba, étourdie, contre les oreillers.

— Linnet, je ne peux pas attendre plus longtemps. Ecoute-moi bien.

Il retira sa main et roula sur le dos. Quand elle le vit retirer son pantalon, elle pensa à ce qu'elle avait senti contre ses hanches la veille, au gémissement de plaisir qu'il avait poussé. Elle devina tout à coup ce qui allait se passer.

— Jack ? s'exclama-t-elle d'une voix étranglée.

Il se hissa, nu, au-dessus d'elle. Elle ferma les yeux, paniquée, en sentant son corps lourd et puissant sur elle, et son sexe se presser entre ses jambes.

Il s'immobilisa et lui caressa le visage.

— Linnet, regarde-moi.

Elle s'obligea à soulever les paupières. Les yeux noirs de Jack plongèrent dans les siens, et elle y décela la violence de son désir.

— Ecoute-moi, Linnet. Tu vas avoir un peu mal. C'est inévitable, mais je te promets...

Il s'interrompt, l'embrassa, et reprit :

— Je te promets qu'ensuite tu n'auras plus jamais mal. Tu me fais confiance ?

— Oui, murmura-t-elle en hochant la tête.

— Tout ira bien.

Sa main se glissa entre eux, il lui caressa le ventre, puis glissa plus bas.

— Ouvre tes jambes, mon amour.

Sa voix tremblait, et elle comprit qu'il s'efforçait de se maîtriser, attendant qu'elle soit prête à le recevoir.

— Viens, chuchota-t-elle, guidée par son instinct et par l'amour qu'elle éprouvait pour lui. Viens, Jack.

Elle sentit son sexe contre elle. La sensation était aussi délicieuse que lorsqu'il l'avait caressée du bout des doigts.

— Prends-moi dans ta main, l'encouragea-t-il. Je veux que tu me guides en toi.

Il lui montra comment faire, mais elle se sentait terriblement maladroite. Quand il commença à s'introduire en elle, elle retira sa main et lui entoura le cou de ses bras.

— Oh ! mon Dieu, murmura-t-il, contre son cou.

Puis il souleva les hanches, et pénétra totalement dans la chaleur de son corps.

Elle laissa fuser un petit cri, son corps se cambra sous l'effet de la douleur. Jack se figea, et l'embrassa encore.

— Linnet... tout va bien ?

— Je... je crois, dit-elle avec une petite grimace.

Il se mit alors à bouger en elle. La douleur s'atténa un peu plus à chaque mouvement. Elle prit conscience du plaisir qu'il lui procurait. Puis ses mouvements s'accéléchèrent, il la pénétrait chaque fois un peu plus profondément. Quand elle se mit à bouger avec lui, le plaisir augmenta. Et soudain, les vagues chaudes et exquisés surgirent de nouveau, au fond d'elle-même, encore plus intenses cette fois. Elle noua les jambes sur ses reins, le serrant plus fort pour l'attirer en elle.

Il fit glisser ses bras sous son dos, comme s'il voulait l'étreindre encore plus étroitement contre lui. Après plusieurs va-et-vient, un violent frémissement parcourut son corps. Ce fut lui qui cria cette fois, enfouissant le visage au creux de son cou. Elle devina qu'il éprouvait les mêmes sensations qu'elle un instant plus tôt. Finalement, il se laissa retomber sur elle, les bras noués autour de son corps, la respiration haletante.

Linnet effleura son dos moite et ses épaules avec les paumes de ses mains. C'était donc cela qui suscitait des petits rires et des sourires entendus chez ses amies déjà mariées quand elles parlaient de leur vie conjugale, du lit qu'elles partageaient avec leur mari. C'était à cela que Jack pensait quand il parlait de caresser sa peau nue et de s'allonger avec elle au creux d'un lit.

C'était cela, faire l'amour.

Elle était stupéfaite, émerveillée. La douleur qu'elle avait ressentie avait disparu, à présent. Avec le corps lourd et puissant de Jack sur elle, son sexe encore en elle, ses bras refermés autour de son buste, elle n'éprouvait qu'un immense bonheur, et une tendresse ineffable. Elle l'aimait, elle voulait l'épouser. Et quand ils seraient unis, il y aurait encore beaucoup d'autres moments comme celui-ci.

— Tu te sens toujours bien ? demanda-t-il en déposant un baiser dans ses cheveux. Est-ce que... tu as mal ?

— Non, plus du tout.

— Je suis désolé. Cela n'arrivera plus jamais.

— Je t'aime, répondit-elle simplement.

Un sourire apparut sur ses lèvres, creusant des fossettes sur ses joues.

— J'espère bien ! Après l'enfer que tu m'as fait vivre.

— Oh ! pauvre homme, répliqua-t-elle, moqueuse. Tu as tellement souffert.

— Mais cela en valait la peine.

Il lui donna encore un baiser, et glissa sa main entre eux pour prendre son sein et le caresser.

Elle sentit une vague chaude se répandre dans son corps, qui se colora légèrement. Ce qui n'échappa point à Jack.

— J'aimerais recommencer, murmura-t-il en jouant du bout des doigts avec son téton dur. Mais nous ne pouvons pas. Pas avant le mariage.

Il retira sa main et l'embrassa sur le nez.

— Oh ! Jack Featherstone, vous êtes insupportable ! riposta-t-elle en posant une main sur son épaule pour le repousser.

— Tu crois que je te taquine ? Attends que je te vole des baisers derrière la tonnelle. Tu verras ce que taquiner veut dire !

Il fit mine de rouler sur le côté, mais elle resserra les jambes autour de lui. Elle était alanguie et n'avait plus qu'une envie : dormir. Jack dut s'en rendre compte, car il leva la tête, sourit et l'embrassa tendrement.

— J'adorerais rester là avec toi toute la nuit, et même la journée suivante. Mais c'est impossible. Il faut que tu retournes dans ta chambre tant qu'il fait encore nuit. Dans une heure ou deux, les servantes de cuisine se lèveront pour allumer le feu, et nous ne pouvons pas courir le risque qu'un domestique te voie.

Elle acquiesça. Ses jambes se dénouèrent, et il se souleva pour se libérer de leur étreinte. Linnet grimaça, un peu endolorie.

— Nous discuterons de nos projets de mariage après le petit déjeuner, promit-il.

Il l'embrassa encore une fois, se leva et lui tendit la main. Son regard glissa sur son corps nu. Personne ne l'avait vue ainsi, à part sa mère et sa femme de chambre, et elle se sentit un peu gênée. Pourtant, elle trouvait merveilleux aussi de se tenir ainsi devant lui.

— Tu es tellement belle, murmura-t-il, en repoussant une mèche de cheveux blonds. Si belle...

— Je me sentirais mieux si je pouvais me laver avant de repartir, avoua-t-elle en faisant la moue.

— Nous avons encore un peu de temps devant nous, je vais chercher de l'eau.

Il se pencha pour ramasser son pantalon. Pendant qu'il l'enfilait, elle regarda son corps à la dérobée, et particulièrement la partie qui avait été si intimement unie à elle quelques secondes plus tôt.

Les hommes étaient vraiment des créatures bizarres, songea-t-elle avec un petit sourire.

Il s'immobilisa en surprenant son regard, et sourit.

— Après le mariage, déclara-t-il d'une voix ferme.

Sur ces mots, il alla prendre la bassine sur la table de toilette, et sortit. L'attention de Linnet fut attirée par le papier posé sur le bureau, à côté du lit. Un télégramme ?

En général, ceux-ci annonçaient de mauvaises nouvelles.

Néanmoins, cela ne la regardait pas, et elle se détourna. Mais du coin de l'œil, elle lut malgré elle les initiales de la signature.

ERH.

Elle se figea, et le sol se mit à tanguer sous ses pieds. Sans réfléchir davantage, elle revint vers la missive et la lut, ignorant les reproches de sa conscience.

« Arriverai 26 septembre STOP Espère fiançailles vous et Linnet confirmées STOP Vous donnerai les fonds promis pour investissement avec Margrave après le mariage STOP Espère contrat nous rendra millionnaires STOP ERH. »

Abasourdie, incrédule, Linnet contempla la feuille de papier.

Un contrat ? Quel contrat ? Jack et son père. Ils avaient conclu un marché derrière son dos.

« Il faut que vous m'épousiez à présent. »

Naturellement. Son père et lui avaient conclu un marché. Il y avait beaucoup d'argent à gagner. Bien entendu.

Une douleur sourde lui serra le cœur. Une douleur qu'elle commençait à bien connaître. Celle de la trahison.

Des larmes lui piquèrent les yeux. On en revenait toujours à une affaire d'argent. Avec tous les hommes qui l'entouraient.

Les pas de Jack résonnèrent dans le couloir, faisant craquer les lames du vieux parquet. Elle tressaillit, s'écarta du bureau, et se recoucha juste au moment où il entra. Elle s'efforça de cacher ses sentiments, mais son expression dut révéler quelque chose, car il se rembrunit en repoussant la porte derrière lui d'un coup de talon.

— Linnet ? Que se passe-t-il ?

Elle avait envie de le confondre, de lui lancer au visage le télégramme de son père, mais elle ne pouvait pas. Pas maintenant. La douleur, la fureur et le choc se mêlaient dans son cœur. Sa fierté et son innocence étaient désormais détruites, comme sa réputation.

— Rien, répondit-elle avec un sourire contraint.

Elle ne devait pas être très convaincante, car le regard de Jack s'assombrit un peu plus. Elle souleva la serviette de toilette, comme une excuse.

— Je comprends maintenant, murmura-t-elle.

Sa vue se brouilla et les traces de sang semblèrent se fondre sur le tissu blanc. Elle lutta contre les larmes.

Jack posa la bassine et la serviette propre sur le sol, et lui prit des mains celle qui était tachée.

— Ne t'inquiète pas, la rassura-t-il. Je la laverai dans la salle de bains, les domestiques ne verront rien.

Il lui posa une main sur la joue, et elle ne protesta pas. Puis il l'assit sur le lit et lui nettoya les

jambes. Les mâchoires crispées, elle le laissa faire.

Menteur ! avait-elle envie de crier. *Tu n'es qu'un sale coureur de dot, un manipulateur.*

— Tu es sûre que tu te sens bien ?

La tendresse qui perçait dans sa voix la déconcerta. Comment un tel gremlin pouvait-il se montrer aussi prévenant ?

Tu as un conclu un marché avec mon père ! Un vrai contrat d'affaires !

Les doigts crispés sur le drap, elle leva la tête mais ne put se résoudre à croiser son regard.

— Je suis lasse, et... ce n'était pas une nuit ordinaire.

Il tenta de l'embrasser, mais elle recula vivement, incapable de le supporter.

— Jack, je dois partir.

— Bien sûr.

Elle se leva. Il fronçait un peu les sourcils, et elle savait qu'elle n'était pas assez bonne actrice pour rester plus longtemps en feignant que tout allait bien. Tout ce qu'elle voulait à présent, c'était regagner sa chambre.

Posant la serviette dans la bassine, il se redressa et s'écarta pour la laisser passer. Linnet prit sa chemise et l'enfila en essayant de ne pas penser au moment où il la lui avait ôtée avec tant de délicatesse et de douceur. Elle voulut la boutonner mais ses doigts tremblaient trop.

— Je vais t'aider, proposa-t-il.

— Non. Peu importe, je vais juste mettre ma robe de chambre par-dessus.

Il prit le déshabillé sur le sol et le tint pour qu'elle puisse l'enfiler facilement.

— Sauras-tu retrouver ton chemin, seule dans l'obscurité ? demanda-t-il en la suivant jusqu'à la porte.

— Bien sûr. J'y suis parvenue tout à l'heure.

Sans attendre, elle s'engagea dans le corridor et ne jeta pas un seul regard derrière elle. Réprimant ses larmes à grand-peine, elle traversa la vaste demeure silencieuse. Une fois dans sa chambre, elle laissa libre cours à sa peine. Elle pouvait pleurer pour évacuer son chagrin. Mais, pour la colère, c'était différent. Demain, elle le tuerait. Et quand son père arriverait, elle le tuerait aussi.

Chapitre 17

Soucieux, Jack regarda la pâle silhouette s'éloigner dans le couloir tel un fantôme. Quelque chose n'allait pas, songea-t-il, en proie à une vague appréhension.

Pourtant, Linnet avait paru heureuse, jusqu'à ce que ses yeux se posent sur la serviette maculée de sang. Eprouvait-elle des regrets ? Les conséquences de ce qu'ils avaient fait étaient considérables, bien entendu. Il n'était pas certain qu'elle ait bien compris ce que pouvait être le résultat de leur étreinte. Comme il le lui avait dit, ils ne pouvaient plus revenir en arrière.

Les reflets blancs de sa robe s'évanouirent au bout du corridor et il rentra dans sa chambre.

Il prit la bassine en faïence de Delft et la serviette, puis retourna dans la salle de bains. Une fois la bassine vidée, il lava la serviette avec un peu de savon et fit disparaître les taches de sang. Puis il étendit le tissu sur le porte-serviette, retourna dans sa chambre et déposa la bassine sur la table. Après quoi, il rangea son nécessaire de rasage et gagna le lit.

Peut-être était-elle tout simplement fatiguée, songea-t-il en déboutonnant son pantalon. Et harassée. C'était sans doute normal. Une première expérience sexuelle était toujours bouleversante.

Pas vraiment satisfait par cette explication, Jack ôta son pantalon et le jeta sur le sol. Il tendit la main pour repousser la courtepoinette, quand son regard s'arrêta sur le papier déplié posé sur le bureau. Le télégramme de Holland.

Il jura.

Juste un autre contrat d'affaires.

Pressant les deux mains sur son visage, il jura de nouveau.

* * *

Jack ne put fermer l'œil. Il passa le reste de la nuit dans son lit, mais comme la plupart des nuits précédentes il ne parvint pas à dormir. Il voyait Linnet allongée, nue, à côté de lui, ses cheveux blonds étalés sur les oreillers. C'était encore plus dur à présent, car cette image n'était pas née de son imagination. Elle correspondait à une réalité.

Il pensait à sa peau pâle, à ses cris passionnés, à son visage quand elle avait ressenti le plaisir pour la première fois de sa vie. Ces souvenirs le hantaient, le torturaient, mais le rendaient plus sûr que jamais de s'être engagé dans la bonne voie.

Cependant, il commençait à craindre que sa certitude ne soit pas suffisante. Il n'avait pas gagné la confiance de Linnet. Y parviendrait-il jamais, à présent ?

Il n'avait plus qu'une seule solution. Avec le recul, il était conscient d'avoir pris une mauvaise décision en lui cachant le marché qu'il avait passé avec son père. Mais il ne pouvait plus rien y faire à présent. Il ne lui restait qu'à en parler avec elle, et espérer qu'il trouverait les mots pour la garder.

Néanmoins, pour pouvoir en discuter avec elle, il aurait fallu qu'ils se retrouvent dans la même pièce. Il découvrit rapidement que cela n'allait pas être facile à arranger. Elle ne descendit ni pour le petit déjeuner ni pour le déjeuner, et resta enfermée dans sa chambre en prétextant un mal de tête. A part forcer la porte de sa chambre, ce qui le condamnerait irrémédiablement aux yeux de Belinda et de Linnet, il ne voyait pas ce qu'il pouvait faire.

Au cours d'une rapide discussion avec Helen, après le déjeuner, il lui confirma qu'il s'était querellé avec Linnet. Helen lui apprit que sa fille n'avait pas l'intention de descendre dîner. Il entrevit là une possibilité.

Si Helen pouvait la persuader d'aller se promener dans les jardins une demi-heure avant le dîner, en suggérant que cela soulagerait sa migraine, et si elle acceptait de les laisser seul à seul, il pourrait lui présenter de nouveau sa demande en mariage. Il était persuadé, affirma-t-il avec assurance, qu'ils surmonteraient leur différend et qu'il obtiendrait son consentement.

Impressionnée par son aplomb, Helen consentit à lui accorder ce tête-à-tête.

Stuart et la duchesse arrivèrent par le train de l'après-midi. Jack entraîna son ami à part dès son arrivée. Bien que Holland ne soit attendu que la semaine suivante dans le Kent, il tenait à mettre au point tout de suite les derniers préparatifs pour la rencontre, avant d'avoir parlé à Linnet dans le jardin.

Comme il s'en doutait, Stuart était d'accord sur tout, et promit de faire préparer les contrats au plus vite par ses hommes d'affaires. Il avait également plusieurs possibilités d'investissements prometteurs à proposer à Holland.

— J'espère que tu sauras tout arranger, dit Jack en souriant.

— Fais-moi confiance. Notre homme mordra à l'hameçon.

A 18 h 30, alors que les autres se retrouvaient au salon pour les apéritifs, Jack se rendit dans le jardin. Helen avait tenu sa promesse, Linnet et elle se promenaient dans l'allée.

Il attendit qu'elles aient pénétré dans la roseraie pour y cueillir des roses tardives avant de les aborder. Helen, qui l'avait vu arriver, s'arrangea pour diriger Linnet sous une tonnelle, puis dans une partie fermée du jardin, d'où elle ne pourrait s'enfuir. Jack se dissimula derrière un massif de roses grimpantes.

— Je vois que vous sortez enfin de votre chambre.

Quand elle tournoya sur elle-même, ses yeux étaient d'un bleu si vif qu'il en eut le souffle coupé. Mais son expression irritée lui signifia clairement qu'il allait avoir du mal à la persuader.

— J'espère que votre mal de tête a disparu ?

— Il vient juste de revenir.

Elle voulut passer sous la tonnelle pour lui échapper mais il lui barra le passage.

— Il faut que nous parlions. Je ne vous laisserai pas partir avant que nous ayons pu le faire. Helen ? ajouta-t-il, sans quitter Linnet des yeux. Je crains que la migraine de Linnet se soit aggravée. Voudriez-vous avoir la bonté de demander un remède à l'une des servantes ? Nous vous rejoindrons à la maison dans quelques minutes.

— Bien sûr.

— Traître ! s'exclama Linnet. Vous conspirez avec l'ennemi.

Helen ne répondit pas, se contentant de nier d'un geste de la main avant de s'éclipser.

— Je ne vois pas de quoi nous pourrions discuter, annonça Linnet, en lui tournant le dos pour

emprunter la même allée que sa mère.

Jack lui emboîta le pas.

— Nous avons une foule de choses à éclaircir. Ce télégramme, par exemple. Ce qu'il signifie, ce qu'il représente, les doutes qu'il a fait entrer dans votre esprit.

— Quel télégramme ? Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— Menteuse. Je sais que vous l'avez lu, ne prétendez pas le contraire.

Linnet s'arrêta brusquement, et il l'imita. Il vit une flamme briller dans ses prunelles, et comprit que la bataille avait commencé.

— Oh ! je vois que vous avez une conception toute personnelle de la morale. Prétendre est une chose tout à fait acceptable, si c'est vous qui le faites. Mentir également. Et courir après les fortunes... Nous savons que vous trouvez cela très mal quand ce sont les autres qui agissent ainsi. Votre frère, par exemple. Mais quand c'est vous, c'est épatant. Et puis, il y a la trahison...

Elle déglutit et repartit aussi vite qu'elle le pouvait avec sa robe de soie verte chatoyante.

Il la suivit, la rattrapant en quelques enjambées.

— Je ne vous ai pas trahie. Je n'ai pas menti. J'avoue vous avoir caché certains faits...

— Vous n'avez pas menti ? Donc, l'autre jour dans les bois, quand vous avez déclaré que vous renonceriez à ma dot, c'était la vérité ?

Avait-il vraiment prétendu cela ? Les sourcils froncés, il se rappela vaguement quelques paroles désespérées qui lui avaient échappé.

— Diable.

— Oui, diable. Voulez-vous que je continue ?

— Parlons tout d'abord du mensonge, vous voulez bien ? J'ai dit que je renoncerais à la dot, oui. Oui, c'était un mensonge. Je n'ai pas du tout l'intention de la refuser.

Il soupira et se passa une main dans les cheveux en repensant à cet après-midi. Il n'y avait pas d'autre solution que de tout reconnaître.

— Je n'ai ni excuses ni explications à vous offrir. Tout ce que je peux vous donner c'est la raison pour laquelle j'ai menti.

Naturellement, cela la fit rire.

— Qui vous dit que cette raison m'intéresse ?

— Votre père m'a proposé une donation d'un demi-million de dollars si je vous épousais. Il veut effectuer des investissements en Afrique et se servir de ma relation avec le duc de Margrave pour réaliser un placement intéressant. C'est à cette affaire que faisait allusion le télégramme.

Linnet pâlit, ses lèvres s'entrouvrirent.

— C'est sur sa demande que vous avez agi ainsi dans la pagode ?

— Non, non. Il m'en a parlé plus tard, alors que vous étiez déjà en route vers l'Angleterre. Mais il a décidé que j'étais un parti plus intéressant que vos autres prétendants, à cause de Margrave. Cependant, il se doutait que vous ne voudriez pas m'épouser si j'acceptais un arrangement financier. Aussi, quand il m'a proposé cela, il m'a suggéré de garder le secret tant que nous ne serions pas mariés. J'étais censé vous demander en mariage pour réparer, et vous assurer que je ne voulais rien pour moi. Comme vous le savez, ce n'est pas ce que j'ai fait.

— Jusqu'à ce fameux après-midi dans le bois.

— Oui, vous comprenez... J'étais en proie à un désir irrésistible. Je sais que ce n'est pas une excuse. Mais, comme je me sentais vulnérable, j'essayais de vous éviter ce jour-là. Je voulais garder une distance convenable, me comporter en gentleman, et cet effort me tuait. Je vous désirais plus que je n'ai jamais désiré une femme dans ma vie. Et quand je vous ai vue en face de moi, j'ai suivi l'idée

de votre père en prétendant faire un geste noble et généreux.

— Tout en sachant parfaitement que vous n'auriez pas besoin de renoncer à cet argent.

— Oui. Je crois que j'aurais dit n'importe quoi... j'aurais vendu mon âme au diable pour vous posséder.

Linnet pinça les lèvres et regarda au loin.

— Mais c'était un mensonge, Jack. Comment pourrais-je épouser un homme qui me ment, qui me trahit ? Qui passe des marchés derrière mon dos ? Non.

Elle voulut passer devant lui mais il lui barra le chemin. Elle essaya de se glisser sur le côté mais il l'en empêcha aussi. Elle se figea, le regard sombre.

— Franchement, ne pouvez-vous comprendre ce que signifie *non* ? C'est pourtant un mot très simple, la plupart des gens savent ce que cela veut dire.

— Je suis terriblement obtus, parfois. Linnet, je veux que vous m'écoutez, même si je dois vous poursuivre aux quatre coins du jardin. Car je vous aime.

— Toujours des mots, des explications. Comme vous l'avez démontré l'autre jour, les actes sont beaucoup plus efficaces.

— Je pense que vous m'aimez aussi.

Cette fois, elle étrécit les yeux, et leva le menton d'un air hautain.

— C'est tout ce que vous avez trouvé comme tactique ? Des mots d'amour ? Ma réponse est non.

Il commençait à désespérer. Elle ne pouvait pas continuer de refuser de l'épouser. Apparemment, elle n'avait pas encore compris cela.

— A ce stade, il ne s'agit plus de vous persuader, Linnet. Le mariage est devenu une nécessité.

Il lui prit les épaules pour l'empêcher de s'enfuir, et jeta un rapide coup d'œil dans le jardin pour s'assurer qu'ils étaient seuls.

— Vous portez peut-être mon enfant.

Linnet s'immobilisa, et la stupeur se peignit sur ses traits.

— Oh ! mon Dieu. Mon Dieu..., murmura-t-elle en secouant la tête.

— C'est notre étreinte d'hier qui fait naître des bébés, expliqua-t-il. On ne les trouve pas dans les choux.

Elle se dégagea brusquement.

— Je le sais ! Mes amies mariées m'ont déjà tout expliqué il y a des années ! Mais la nuit dernière, je croyais que cela n'avait pas d'importance. Je pensais... j'étais sûre que nous allions nous marier.

— C'est ce que nous allons faire.

Elle secoua de nouveau la tête en reculant.

— Pourquoi devrais-je vous épouser ? cria-t-elle. Comment le pourrais-je alors que je ne peux avoir confiance en vous ? Vous saviez que mon père complotait derrière mon dos pour me forcer à épouser Davis MacKay. Vous saviez combien j'en avais souffert, à quel point je me sentais trahie. Et cependant, vous... vous vous apprêtiez à agir exactement de la même façon.

— Quand j'ai accepté la proposition de votre père, je n'étais pas au courant de l'accord avec MacKay. Je ne l'ai su que lorsque vous m'en avez parlé.

S'il croyait que cela allait faire pencher la balance en sa faveur, il se trompait.

— Et quand je vous ai raconté ce qu'il avait manigancé pendant des mois pour tenter de contracter une union avec Davis et réaliser un beau profit grâce à mon mariage, pourquoi ne pas m'avoir parlé de votre accord avec lui à ce moment-là ?

— J'aurais pu le faire. Mais j'ai pensé qu'il valait mieux attendre.

— Attendre ? Attendre quoi ? lança-t-elle d'une voix dure.

— J'ai assuré à votre père que j'attendrais que nous soyons fiancés. De cette façon, quand vous auriez découvert...

— J'aurais été suffisamment manipulée et radoucie. Grâce à vos muffins aux myrtilles, à vos paroles de trêve et d'amitié, à vos baisers, et vos allusions torrides. Une fois que je serais tombée dans vos bras, que je vous aurais offert mon cœur et que je serais entrée dans votre lit comme une pauvre petite bécasse. Oui, après tout cela, vous me l'auriez révélé. Eh bien, vous avez attendu trop longtemps.

— Puisque nous parlons de ce qui s'est passé hier soir, puis-je au moins vous rappeler que c'est vous qui êtes venue vers moi ? Et que j'ai essayé de vous expliquer que c'était une erreur ?

— La pire erreur que j'aie commise dans ma vie. Et je peux vous assurer que je ne recommencerai pas.

Elle parvint enfin à passer à côté de lui et s'éloigna d'un pas vif, comme si la question était réglée. Mais elle ne l'était pas, loin de là. Et il était prêt à la poursuivre dans tout le jardin pour l'obliger à l'écouter.

— Quoi qu'il en soit, c'est fait, Linnet. Et comme je vous le disais, il est impossible de revenir en arrière.

Elle sortit de la roseraie et s'engagea dans une allée bordée de haies de buis qui menait à la grotte des chérubins.

— Et hier soir quand j'ai accepté de vous épouser, vous teniez une occasion parfaite de me révéler le plan que mon père avait imaginé avec vous. Mais même à ce moment, vous n'en avez pas soufflé mot.

Jack ressentit un pincement de culpabilité.

— Je voulais vous en parler. Vraiment. J'ai commencé, mais alors vous m'avez embrassé... et je savais que vous étiez nue sous votre chemise. J'ai perdu la tête, et... j'ai oublié.

Il soupira et se passa une main dans les cheveux.

— Vous avez oublié ? La vérité, c'est que vous saviez que si vous m'aviez avoué cet accord à ce moment, je n'aurais pas voulu faire l'amour avec vous !

Il grimaça. C'était une version un peu brutale, mais précise, de ce qui lui était passé par la tête hier soir.

— Après tout, poursuivit-elle, c'était tellement mieux de coucher avec moi d'abord, n'est-ce pas ? Une sorte d'assurance, vous voyez, au cas où j'aurais voulu faire des histoires.

— Attendez, protesta-t-il en se campant devant elle. Vous pensez que si je n'ai pas parlé hier soir c'était par calcul ? Parce que je voulais pouvoir vous forcer la main si vous changiez d'avis, en invoquant la possibilité d'un bébé ?

— N'est-ce pas ce que vous êtes en train de faire en ce moment ? rétorqua-t-elle, les larmes aux yeux. Vous l'avez évoqué il y a cinq minutes. S'il y a un bébé, je devrai vous épouser. Sinon, ma vie sera irrémédiablement détruite. Si ce n'est pas me forcer la main, qu'est-ce alors ?

Le visage fermé, elle se remit à marcher.

Pendant un moment, il resta pétrifié. Quand il reprit ses esprits, elle avait déjà atteint la grotte. Il la suivit et la rattrapa près de la fontaine.

— Ce n'est pas pour cela que je ne vous ai rien dit.

Il l'entoura de ses bras, l'attira contre lui, plaquant son dos contre son torse, et la maintint solidement tandis qu'elle se débattait.

— Ce n'est pas pour cela. Mon Dieu, Linnet... pour qui me prenez-vous ? lui murmura-t-il à

l'oreille.

— Justement. Je ne sais pas qui vous êtes.

— Si, vous le savez, répondit-il en déposant un baiser dans ses cheveux. Vous le sauriez, si vous acceptiez d'écouter votre petite voix intérieure.

Linnet se figea.

— Lâchez-moi.

Il eut une hésitation. Elle s'enfuirait à la seconde où il relâcherait son étreinte.

— Donnez-moi votre parole que vous ne partirez pas avant de m'avoir écouté. Ensuite, je vous libérerai.

— Je ne veux pas vous écouter ! protesta-t-elle en essayant de se dégager.

— Très bien. Alors, je vais rester là jusqu'à ce que vous soyez épuisée.

— Je vois. Comme d'habitude, vous faites appel à la force physique.

Elle se débattit encore quelques minutes en vain, puis cessa, à bout de souffle.

— Très bien, très bien. Je vous donne ma parole de ne pas m'enfuir.

Jack décida de prendre le risque. Après tout, la confiance devait s'établir dans les deux sens. D'autre part, il pourrait la rattraper en un rien de temps.

Il écarta les bras et elle se tourna vers lui.

— Vous me demandez pour quelle sorte d'homme je vous prends ? Comment puis-je savoir qui vous êtes ? Pour commencer, vous n'avez jamais voulu me révéler pour quelle raison vous aviez fait irruption dans ma vie, ni pourquoi vous avez détruit Van Hausen.

— Je vous ai déjà dit que je ne pouvais m'expliquer sur ce point. C'est une question d'honneur.

— Vous prétendez pourtant que nous sommes amis. De vrais amis ont-ils des secrets l'un pour l'autre ?

— Parfois, oui. Si vous me confiez un secret, je l'emporterais jusque dans la tombe, sans jamais le révéler à quiconque.

— Je me demande combien de secrets vous gardez, Jack. S'il n'y en avait qu'un, je comprendrais. Mais combien y en a-t-il encore ?

— Aucun.

— C'est ce que vous affirmez, mais je ne peux en être sûre.

— Il faudra que vous me fassiez confiance.

Elle le regarda comme s'il était fou.

— Vous venez d'admettre que vous m'aviez menti, que vous m'aviez manipulée et que vous aviez des secrets. Et cependant, vous voudriez que j'aie confiance en vous ? Pourquoi diable accepterais-je ?

— Parce que je vous aime. Je m'en suis rendu compte l'autre jour, quand je vous l'ai déclaré. Mais je pense qu'en réalité je vous aime depuis l'instant où je vous ai embrassée. Vous m'aimez aussi. Et nous allons nous marier. Je n'ai pas couché avec vous pour vous forcer la main, mais je refuse que notre enfant naisse en dehors du mariage.

— Nous ne sommes pas sûrs qu'il y aura un enfant, murmura-t-elle.

— Et nous n'avons pas le temps d'attendre pour le savoir. Nous allons nous marier, Linnet Holland. Dussé-je vous porter jusqu'à l'autel !

— Un acte qui serait parfaitement en accord avec votre personnalité de sauvage.

— Quoi qu'il en soit, vous allez m'épouser. Vous serez comtesse et vous dirigerez les domaines, tandis que je...

— Les domaines ? répéta-t-elle en lui lançant un regard de côté. Vous me laisseriez gérer les

domaines ?

— Oui, il faut bien que quelqu'un s'en charge, et ce ne sera pas moi. Je serai bien assez occupé avec la société d'investissements africains. Oui, je vais le faire, continua-t-il sans lui laisser le temps de formuler une objection. Et oui, votre père va m'allouer une somme prélevée sur votre dot, et non, je ne renoncerai pas à cet arrangement, même si l'idée que je m'associe à votre père vous déplaît.

— Vous ne m'avez jamais demandé pourquoi je m'y opposais.

— Parce que c'est évident. Vous ne supportez pas ses incursions dans votre vie.

— Non, ce n'est pas la raison. Vous ne savez pas dans quoi vous vous engagez en concluant un marché avec mon père, Jack. Il se sert de vous.

— Et alors ? J'agis de même avec lui. Vous avez quelque chose contre le fait de réaliser des profits financiers ? Je croyais que les Américains étaient pour le travail et l'enrichissement ?

— Il vous achète, Jack. Il s'arrange pour que vous vous sentiez redevable envers lui. Il vous manipule.

— Non, pas du tout.

— Bien sûr que si, et vous ne vous en apercevez même pas. Je connais mon père, je sais de quoi il est capable.

— Ma chère Linnet, croyez-vous que je ne sais pas quel genre d'homme est Ephraïm ? J'ai grandi avec les deux plus grands manipulateurs d'Angleterre. Comparé à mon père et à mon frère, votre père est totalement prévisible.

Elle le considéra avec tant de perplexité qu'il soupira, et ajouta :

— Je vois que je vais devoir m'expliquer davantage. J'ai convenu avec votre père qu'il y aurait trois partenaires détenant chacun un tiers du capital.

— Et donc vous pensez que tout se passera bien et que vous tenez un accord équitable, mais...

— Il n'y aura rien d'équitable. J'ai stipulé que je détiendrais trente-trois pour cent du capital, qu'il y en aurait trente-trois pour cent pour lui, et trente-quatre pour Stuart. Votre père a accepté ces termes, car sans Stuart, sa connaissance du pays et ses relations, il ne serait pas envisageable d'effectuer le moindre investissement. En d'autres termes, c'est Stuart qui garde le contrôle de notre partenariat.

— Jack, je sais que vous avez confiance en votre ami, mais...

— Allez-vous me laisser finir ? Sincèrement, Linnet, vous me demandez des explications et quand j'essaie de vous les donner, vous m'interrompez sans arrêt.

— Continuez, dit-elle en se mordant les lèvres.

— J'ai envoyé un télégramme à Stuart pour lui demander s'il était d'accord. Il a accepté et nous avons décidé de mettre au point tous les détails dès son arrivée, qui a eu lieu il y a deux heures. Pendant que vous boudiez dans votre chambre, mon amour...

— Je ne boudais pas.

— Vous boudiez, vous maudissiez mon nom, et vouiez mon âme au diable, j'en suis certain. Donc, pendant que vous faisiez tout cela, Stuart et moi établissions nos plans. Quand votre père arrivera pour négocier le contrat final, il apprendra que Stuart exige un changement dans les clauses. Il insistera pour que je possède trente-quatre pour cent du capital, et lui trente-trois. Sans cela, il refusera de signer.

— Papa n'acceptera jamais que son gendre prenne la tête de la société.

— Il sera obligé de se soumettre à sa condition, car autrement Stuart ne s'engagera pas. Votre père ne veut pas que vous soyez déshonorée, aussi ne prendra-t-il pas le risque de s'opposer à moi. Et il ne voudra pas non plus contrarier Stuart, car cela ferait échouer l'affaire. Il se peut qu'il tente de

bluffer, mais je ne le laisserai pas s'en tirer comme ça.

— Donc, vous allez jouer ma réputation et mon avenir dans une sorte de partie de poker avec mon père ?

— Non, ce que nous jouons au poker, c'est votre dot. Votre réputation est déjà sauvée, ma chérie, et votre avenir assuré. Car vous allez m'épouser. D'autre part, ajouta-t-il avant qu'elle ait pu faire remarquer qu'elle ne l'avait pas encore accepté, il n'y a aucun risque. Votre père est peut-être un manipulateur, mais il lui faut absolument des contacts en Afrique. Il en recherche depuis des années. Je le sais, c'est votre mère qui me l'a dit. Il ne regimbera pas. Il acceptera toutes les clauses, j'aurai le contrôle de notre société, et Stuart me soutiendra dans toutes mes décisions. Votre père n'aura pas la main sur nous. Sa part ne lui laissera aucune liberté de s'opposer à la façon dont la société est gérée, ainsi qu'aux investissements que nous choisirons d'effectuer. Il n'aura aucun pouvoir sur moi. Vous voyez ? Votre père ne me manipule pas comme un pion aux échecs. C'est moi qui le mène selon ma volonté. Cela ne va pas lui plaire, j'en suis sûr. Mais il le fera tout de même.

— Mais pourquoi ne pas demander simplement un règlement à titre personnel ? Pourquoi vous associer avec lui ?

— Parce que votre père peut m'enseigner beaucoup en matière d'investissements. Entre lui et Stuart, je serai à bonne école. Je ne veux pas qu'il me donne de l'argent juste pour vous épouser. Je tiens une chance de gagner ma vie, d'apprendre des choses utiles, d'avoir un objectif. Ce contrat avec Ephraïm me donne la possibilité de construire quelque chose, de donner un but à ma vie. Quand il m'en a parlé, j'ai immédiatement saisi cette opportunité.

Il prit les bras de Linnet et continua :

— Je n'ai rien eu de toute ma vie, Linnet. Je n'étais rien. Le second fils, la cinquième roue du carrosse. Je pense vous avoir fait comprendre l'autre jour quel genre d'homme était mon père, et quelle enfance j'ai vécue. Avant d'avoir atteint l'âge de dix ans, j'avais déjà renoncé à tout espoir d'avoir un jour quelque chose à moi. A la mort de mon frère, j'ai hérité des domaines, mais ils ne valaient plus rien. Mon père et lui avaient hypothéqué toutes nos propriétés.

— Permettez-moi de vous dire que votre père était un horrible bonhomme, et que votre frère ne valait pas mieux que lui.

— Je suis d'accord. Mais, je vous en prie, ne croyez pas que je leur ressemble.

— Je vous crois. Mais vous ne m'avez pas encore convaincue de vous épouser, Jack Featherstone.

— Néanmoins, je suis content que vous ayez renoncé à fuir et que vous me laissiez le temps de vous persuader de devenir ma femme.

— Eh bien, continuez, répondit-elle avec un petit sourire.

Il inspira et prit quelques secondes pour mettre de l'ordre dans ses pensées.

— Quand nous nous sommes rencontrés, vous m'avez pris pour un chasseur de dot. Quelle ironie ! Avant mes vingt ans, je m'étais fait à l'idée que je ne me marierais jamais, car je n'aurais jamais les moyens d'entretenir une femme et une famille. D'autre part, je refusais absolument de faire un mariage d'argent. Et puis, vous êtes entrée dans cette salle de bal. Je vous ai regardée, et vous aviez les plus beaux yeux qu'il m'avait été donné de voir dans ma vie. Et un peu plus tard, dans la pagode, quand votre mère et Mme Dewey sont arrivées...

Il marqua une pause, leva les mains, et les laissa retomber.

— J'ai perdu la tête. Je n'étais venu que pour empêcher Van Hausen d'aller plus loin. Je n'avais pas du tout l'intention de demander votre main, de vous embrasser, ou de vous compromettre. Je ne suis pas du genre à planifier mes actes, je suis mes impulsions. Il faudra vous en accommoder quand

nous serons mariés, car je ne changerai pas.

Elle eut un petit reniflement dédaigneux, comme si ce discours ne l'impressionnait pas le moins du monde.

— Oui, vous me faites penser aux montagnes russes, je vous l'ai déjà dit.

— Ce qui signifie que vous ne vous ennuierez jamais, rétorqua-t-il en souriant.

Elle le regarda en penchant la tête, et il pensa qu'il ne serait peut-être pas obligé de la traîner de force jusqu'à l'autel, en fin de compte.

— Vous ne m'expliquerez jamais ce qui s'est passé avec Van Hausen ?

— Non.

— Mais vous acceptez de me laisser gérer vos domaines ?

— Oui, affirma-t-il en lui prenant la main. Comme je vous l'ai dit, je serai accaparé par mes propres affaires. De plus, j'ai entièrement confiance en vous. Et comme c'est votre dot qui servira à sauver les domaines de la ruine, il est normal que cette gestion repose entre vos mains.

— Je ne connais rien aux domaines anglais.

— Je vous aiderai. Mais je pense que vous n'aurez pas longtemps besoin de moi. Au bout d'une semaine, vous aurez mis tous mes régisseurs au pas. Et il ne vous faudra que quelques semaines pour transformer cette vieille baraque moisie qu'est Featherstone Gate en une demeure accueillante. Nous aurons au moins une demi-douzaine d'enfants, qui seront tous aussi entêtés que leur maman.

— Vous me trouvez entêtée ? C'est l'hôpital qui se moque de la charité !

Elle retira ses mains. Il crut qu'elle allait une fois de plus le repousser, mais elle glissa les bras autour de son cou.

— Vous êtes l'homme le plus obstiné que la terre ait porté, Jack Featherstone. Et si vos fils vous ressemblent, il faudra que je m'applique à régenter tout ce petit monde !

Le cœur de Jack se gonfla de joie, mais il s'efforça de demeurer impassible.

— Si vous voulez que vos fils soient légitimes, vous feriez mieux de m'épouser !

— Vous êtes tellement romantique, murmura-t-elle avec un sourire narquois. Vous n'allez pas vraiment me porter sur votre épaule jusqu'à l'autel si je refuse, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que si ! Exactement comme Petruccio.

— Vous voulez dire que je suis une mégère ?

— Pas du tout. Je compare notre situation à celle des personnages, ma chérie. Et... maintenant que je vous ai déclaré mon amour, que je vous ai prouvé que j'avais les moyens de vous faire vivre dignement, allez-vous enfin accepter de m'épouser ?

Linnet éclata de rire.

— Vous me permettez donc, pour une fois, de décider de quelque chose ?

— Je vous laisse toujours décider. Mais si vous vous trompez, je m'efforce de vous convaincre de changer d'avis.

— Votre aveuglement est sans limites, Jack. Si nous nous marions, je suis sûre que nous ne cesserons jamais de nous quereller.

— Vous adorez vous chamailler avec moi, vous le savez bien.

— Ce n'est pas vrai.

— Quoi qu'il en soit, vous avez intérêt à ne pas trop attendre pour me donner votre réponse. Sinon, je vous entraîNERAI derrière les massifs et j'userai de moyens de persuasion bien plus coquins.

— Oh ! très bien, soupira-t-elle. Je suppose que je suis obligée de vous épouser. Sinon, nul ne peut dire quel stratagème vous emploieriez pour me forcer au mariage.

— Absolument. Et embrassez-moi, bon sang. Je n'ai vraiment pas envie d'employer la force

pour ça.

Elle se mit à rire.

— C'est bien la première fois que vous me donnez un ordre auquel j'ai envie d'obéir.

Elle lui donna un baiser langoureux, et il se laissa aller à rêver d'une Linnet docile et douce.

Mais, tout de suite après, elle fit voler ses illusions en éclats.

— En parlant d'obéir, je sais que l'épouse promet obéissance à son mari, mais je dois vous prévenir que je ne suis pas sûre de respecter ce vœu en particulier.

— Tant mieux. Car le jour où vous m'obéirez, Linnet, le choc risque de me terrasser.

Il l'embrassa sans lui laisser le loisir de répondre. De temps en temps, un homme devait avoir le dernier mot.

* * *

Vous avez aimé ce roman ?

Retrouvez les premiers tomes de la série

« Les héritières américaines » :

1/ *La perle rare*

2/ *Une épouse à séduire*

disponibles dès à présent sur harlequin.fr

Et ne manquez pas le prochain tome

de la série de Laura Lee Ghurke,

à paraître en 2017 dans votre collection Victoria !

TITRE ORIGINAL : CATCH A FALLING HEIRESS

Traduction française : Catherine Berthet

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Femme : © TREVILLION IMAGES/ILINA SIMEONOVA

Réalisation graphique couverture : L. SLAWIG (HarperCollins France).

Tous droits réservés.

© 201x, Laura Lee Ghurke.

© 2016, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'aimable autorisation de HarperCollins Publishers,

LLC, New York, U.S.A.

ISBN 978-2-2803-6606-9

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

www.harlequin.fr

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.



Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.
Et pourtant...

Black Rose :
Amour + suspense =
Black Rose.

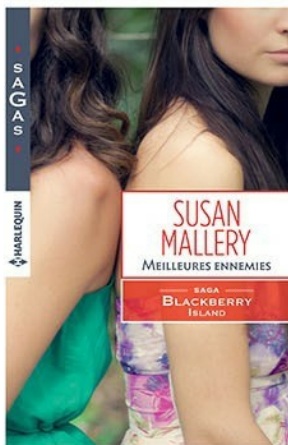


Les Historiques :
Réveillez la lady
qui est en vous !



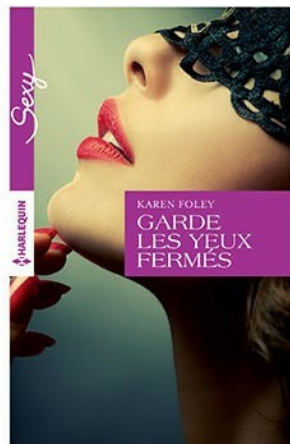
**Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers
différents pour
des plaisirs
de lecture variés !**

Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page



Sexy :

Osez
la romance érotique !



Nocturne :
Succombez à
la morsure interdite...



RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR

www.harlequin.fr

Ebooks, promotions, avis des lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux concours...
et bien d'autres surprises vous attendent !
ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone
et tablettes avec nos applications gratuites





LAURA LEE GUHRKE

Raison et mariage

Linnet est hors d'elle. Comment ce coureur de dot de Featherstone a-t-il pu penser qu'elle se laisserait aussi facilement piéger ? Malgré le scandale que risque de soulever le baiser qu'il lui a donné en public, elle refuse tout net sa demande en mariage sensée « sauver sa réputation ». D'ailleurs, Linnet compte bien trouver le mari idéal à Londres, parmi les partis honorables de la bonne société. En espérant que ce maudit lord, qu'elle rencontre sans cesse sur son passage, ne lui réserve pas d'autres coups d'éclat...

Au cœur de la bonne société londonienne, qui n'a plus de secrets pour elle, Laura Lee Guhrke décrit avec justesse et humour les évolutions d'une rencontre très mal partie...

Série Les héritières américaines



HARLEQUIN

www.harlequin.fr